This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

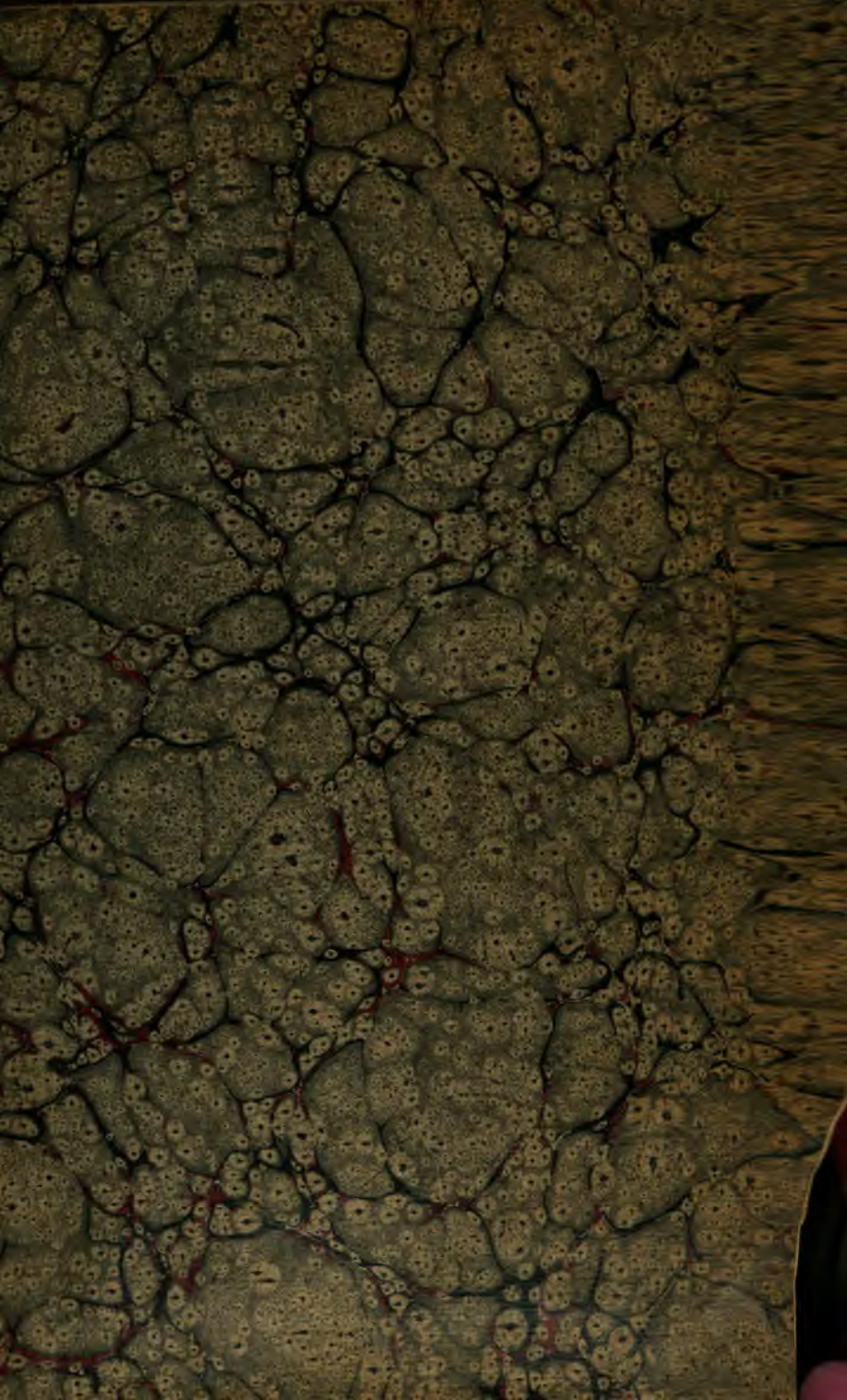
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 321 836

University of California

Lux ex Tenebris.

Claus Spreckels Fund.



MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TOME DEUXIÈME.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

CONTENANT LE PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENS DE CETTE ANNÉE;

Pour servir à l'Histoire

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;

Par le Baron Fain,

SON SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE A CETTE ÉPOQUE.

La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au système continental; la cause était européenne et toute l'Europe marchait devant moi!

(NAPOLÉON à Sainte-Hélène. *Mémorial* de M. Las-Cases, t. III, p. 122.)

TOME DEUXIÈME.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N°. 306.

1827.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

Pages.

CHAPITRE IV. L'armée arrive sur le champ de bataille. — Combat du 5 septembre. 1

CHAP. V. Bataille de la Moscowa. 19

CHAP. VI. Suite de la bataille. — Les Russes nous abandonnent Moscou. 35

Supplément à la cinquième partie. (*Pièces historiques.*) 51

SIXIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Incendie de Moscou. 71

CHAP. II. Napoléon à Petrowskoïe. 79

CHAP. III. L'empereur revient à Moscou. — Tentatives pour communiquer directement avec l'empereur Alexandre. . . 83

CHAP. IV. Marche de l'armée russe depuis Moscou jusqu'à Taroutino. 93

CHAP. V. Nouvelle arrivant des armées plus éloignées. — Le prince de Schwartzenberg. — Le maréchal Saint-Cyr. — Le duc de Tarente. 102

CHAP. VI. Suite des travaux de l'empereur à Moscou. . . 109

CHAP. VII. Préparatifs de départ. 128

CHAP. VIII. L'armée sort de Moscou. 135

Supplément à la sixième partie. (*Pièces historiques.*) . . 149

SEPTIÈME PARTIE.

Pages.

CHAP. Ier. Ce qui se passait à Saint-Pétersbourg. 193
CHAP. II. Combat de Málojaroslavetz. 203
CHAP. III. L'armée française se replie sur Viazma. 216
CHAP. IV. Continuation de la retraite sur Smolensk. . . . 233
CHAP. V. On abandonne Smolensk. 244
CHAP. VI. L'armée se replie sur Orcha; elle est atteinte par Kutusoff à Krasnoï. 254
CHAP. VII. Continuation de la retraite. — L'armée française, arrivant sur la Bérézina, s'y trouve resserrée entre les armées russes de Kutusoff, de Wittgenstein et de Tchitchagoff. 266
Supplément à la septième partie. (*Pièces historiques.*) . . 281

HUITIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. L'armée arrive sur la Bérézina. — Opérations préliminaires du passage. 301
CHAP. II. Première journée du passage. 316
CHAP. III. Deuxième journée. 323
CHAP. IV. Nuit du 27 au 28 novembre. 328
CHAP. V. Troisième journée. 332
CHAP. VI. Derniers momens du passage. 344
CHAP. VII. La retraite se dirige sur Wilna; départ de l'empereur. 347
Supplément à la huitième partie. (*Pièces historiques.*) . . 361

Table alphabétique et raisonnée des matières contenues dans cet ouvrage. 383

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

SUITE

DE LA CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉE ARRIVE SUR LE CHAMP DE BATAILLE. — COMBAT DU 5 SEPTEMBRE.

Le 4 septembre, l'armée quitte les environs de Ghjath pour aller chercher l'ennemi. L'empereur vient camper près de la poste de Griednewo. A son arrivée, le roi de Naples lui rend compte d'un combat de cavalerie qui a retardé notre avant-garde pendant quelques heures; on n'en a pas moins achevé la journée de route.

Le 5 à six heures du matin, on se remet en marche; Konownitzin a profité de la nuit pour se replier sur le couvent de Kolotskoi. A sept heures,

nos premières troupes l'atteignent. Averti par le canon de la résistance des Russes, le vice-roi se porte en avant; il traverse plusieurs villages ravagés par les Cosaques, dépasse la position de Konownitzin, et gagne une éminence d'où son artillerie domine le grand chemin. Le général d'Anthouard se hâte d'y placer une batterie.

Konownitzin, se voyant ainsi débordé, ne pense plus qu'à la retraite, et ne peut la faire qu'en défilant sous la mitraille du vice-roi.

Nous le suivons: la route ne nous offrant plus d'obstacles, nous avançons rapidement.

Vers les deux heures, on découvre enfin toute l'armée des Russes.

Elle est placée sur une ligne de collines dont la crête s'étend depuis le village de Borodino jusqu'aux bois qui, vers le midi, terminent l'horizon.

Bientôt nos troupes sont inquiétées par de nombreux tirailleurs. L'ennemi a pratiqué cette embuscade dans les broussailles qui bordent le chemin et paraît vouloir la soutenir par des détachemens dispersés dans quatre villages que nous apercevons sur la droite. La carte nous donne le nom de ces villages. Ce sont ceux de Fonkino, de Doronino, d'Aleckzinski et de Schwardino. A cent cinquante toises de Schwardino, en avant des bois qui nous séparent de la vieille route de Smolensk, s'élève un mamelon sur lequel les Russes ont construit une redoute. Ce qu'ils nous montrent de ce côté en infanterie, cavalerie et artillerie, forme environ quinze mille hommes.

L'empereur paraît; il ordonne au roi de Naples de ne pas perdre un moment pour débusquer l'ennemi de cette position avancée.

Le roi jette aussitôt sur sa droite, vers le mamelon, sa cavalerie d'avant-garde et la division Compans. Ce sont les seules troupes qu'on ait encore sous la main. Mais les Polonais de Poniatowski, qui marchent couverts par les bois, ont dépassé Jelnia. Il est possible qu'ils arrivent à temps pour déboucher sur les derrières de la redoute.

A quatre heures l'attaque commence. Compans, qui a pris directement les ordres de l'empereur, s'empare des villages de Fonkino et de Doronino.

Les Russes qu'il en chasse se retirent vers leur redoute; il les suit, et à la fois tourne le mamelon par la droite et par la gauche. Nos colonnes ont d'abord à lutter contre des masses de cavalerie qui viennent se précipiter sur leurs baïonnettes. Dégagées de ce premier obstacle, elles en trouvent un second dans la vive fusillade qui les reçoit sur les flancs de la redoute. En avant! en avant! s'écrie le général; mais le bruit ne permet pas de l'entendre, et les combattans demeurent sous une grêle de balles à dix toises les uns des autres. Ce terrible feu dure trois quarts d'heure! Pour en finir, un bataillon du cinquante-septième s'avance; il démasque quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille, et, profitant aussitôt du ravage, nous pénétrons à la baïonnette dans les rangs entr'ouverts des Russes. Le désordre se communique rapidement de la droite à la gauche. On nous abandonne non-seule-

ment la redoute, mais encore les pièces qui la défendaient; tous les canonniers sont tombés autour des affûts.

Cependant Bagration, qui commande en chef cette partie de la ligne de bataille, est accouru de sa personne. Il amène des troupes fraîches : il fait relever les soldats fatigués de Neverowski par les grenadiers du prince Charles de Mecklembourg. Deux fois les grenadiers de Bagration se présentent; deux fois ils sont repoussés par les fusiliers de Compans (1).

Sur ces entrefaites, notre ligne se forme et s'étend de plus en plus dans l'espace qui est entre la redoute prise et la grande route. La division Morand vient d'arriver. Elle appuie les soldats de Compans vers Schwardino, et les Polonais de Poniatowski sur notre droite commencent à déboucher par les bois.

A la vue de ce développement de nos forces toujours croissant, Kutusoff fait dire à Bagration de ne plus s'obstiner au combat et vers dix heures du soir le feu a cessé.

Pendant la nuit, tous nos corps achèvent de prendre position. Voici comment nos bivouacs se disposent.

Le vice-roi, conservant son rang de marche, s'est établi à notre extrême gauche sur les collines qui bordent le vallon de la Kolocza; il domine le village

(1) Il est faux que cette redoute, une fois en notre pouvoir, ait jamais été reprise par l'ennemi. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 104.)

de Borodino, derrière lequel la route se relève et monte vers Gorki. De ce côté sont groupées les masses lès plus épaisses de l'ennemi; elles couronnent toutes les hauteurs en face du vice-roi. Borodino, conservé par une arrière-garde russe, est entre les deux camps. C'est sur ce terrain que les deux armées paraissent vouloir vider leur querelle.

Mais déjà les combinaisons de l'empereur se sont portées à droite, vers la plaine qui sépare la nouvelle route et le vieux chemin de Smolensk. Le vice-roi doit se placer devant le débouché de Borodino, de manière à le tenir obstinément fermé à l'ennemi. Il reçoit l'ordre de fortifier sa position par des redoutes qui soient le pivot sur lequel nos grandes manœuvres puissent s'appuyer avec confiance. Dès le soir même ces dispositions s'exécutent : à peine les soldats de l'armée d'Italie ont-ils formé les faisceaux et déposé le havresac, qu'ils saisissent la pioche et se mettent à l'ouvrage. Les éclaireurs de la cavalerie d'Ornano s'étendent à quelques centaines de toises sur la gauche; ils suivent le ruisseau de la Kolocza, et les premiers ils aperçoivent la rivière de Moscou, *la Moscowa !* Ils y font boire leurs chevaux, et se hâtent de rapporter leur découverte. *La Moscowa!* disent les soldats dans tous les bivouacs; ce sera le nom de la bataille que nous allons gagner !

Un peu en arrière du camp italien, la garde établit le sien, dans les broussailles, à gauche de la route; les pavillons de la tente impériale brillent aussitôt à la lueur des feux qui s'allument au-

tour. Sur la droite, entre la garde et la redoute prise, les cinq divisions du prince d'Eckmulh occupent le champ de bataille, que deux d'entre elles viennent de conquérir. Plus loin, entre le prince d'Eckmulh et le vieux chemin de Smolensk, les Polonais de Poniatowski terminent notre ligne dans les bois.

Une seconde ligne se trouve formée par le corps du maréchal Ney et celui du duc d'Abrantès, qui se sont arrêtés après avoir dépassé l'abbaye de Kolotskoi.

A peine l'empereur a-t-il pris quelques heures de repos sous sa tente, qu'il demande ses chevaux, et les premiers rayons du jour le montrent à ses soldats enveloppé dans sa redingote grise. Le grand-écuyer Caulaincourt et l'aide-de-camp Rapp, qui, cette nuit est de service, l'accompagnent; quelques chasseurs d'escorte le suivent de loin. Il a déjà reconnu les avant-postes russes, et en ce moment il achève de visiter son terrain. Chemin faisant, il parle aux chefs, reçoit le salut joyeux des soldats, et offre à tous un visage confiant qui leur promet la bataille. On dit même que, traversant les bivouacs du général Pajol, il s'est laissé surprendre à fredonner l'air patriotique : *La victoire en chantant nous ouvre la barrière* (1)!

(1) Je ne sais quels écrivains ont prétendu que l'armée française était déjà désorganisée, mourant de faim et de fatigue, affaiblie et découragée. A cette assertion, voici la réponse d'un témoin oculaire, dont le rapport ne saurait être suspect : « L'armée était saine, souple et nerveuse, telle que ces corps virils qui, venant de perdre les rou-

Après avoir pris une idée générale de la situation respective des deux armées, il envoie sur les points principaux des officiers, qu'il charge d'en faire un examen particulier. La matinée se passe ainsi à se reconnaître.

Cependant deux courriers sont arrivés dans le camp ; ils ont interrompu un moment l'empereur dans ces dispositions préliminaires. L'un est le baron de Bausset, préfet du palais, qui vient de Saint-Cloud ; l'autre est le colonel Fabvier, qui vient du fond de l'Espagne.

M. de Bausset apporte, avec des lettres de l'impératrice, un portrait du petit roi de Rome. Napoléon reçoit ce souvenir avec une émotion qu'il a peine à contenir ; elle se trahit par son empressement à montrer l'image de son fils aux personnages qui l'entourent (1).

La complaisance de M. de Bausset offrait une occasion dont beaucoup de familles ont profité. Combien ces vœux, ces regrets de l'absence, ces inquiétudes de tous les êtres qu'on chérit le plus, ont d'expression à cette distance. Mais à la veille d'une bataille, les sentimens qu'ils réveillent glissent un frisson involontaire dans le cœur des plus intrépides, et Napoléon lui-même n'est pas impénétrable à de pareilles atteintes.... Il faut pourtant

» deurs de la jeunesse, montrent des formes plus mâles et plus pro-
» noncées. (M. le comte de Ségur., tom. Ier., pag. 371.)

(1) « Tenez, » dit-il à son secrétaire, « en lui remettant le portrait; retirez-le, serrez-le; c'est voir de trop bonne heure un champ de bataille. (Le général Gourgaud, pag. 212.)

recevoir le colonel Fabvier : les dépêches dont il est porteur font une diversion bien autrement pénible.

Le général anglais Wellington, sortant de l'obscurité de ses manœuvres défensives, avait dépassé la frontière du Portugal, et depuis quelque temps paraissait sur les hauteurs de Salamanque, dans une attitude audacieuse qu'il se donnait pour la première fois. Le roi Joseph s'était hâté de quitter Madrid avec l'armée du centre, et venait à marches forcées pour se joindre au duc de Raguse. Le général Dorsenne, qui commandait au nord, accourait également. Nos trois armées devaient être victorieuses ; une seule même pouvait suffire. Le duc de Raguse l'a cru, et il a voulu que ce fût la sienne. Sans attendre ses compagnons, avec ses seules forces, il a reçu le défi des Anglo-Portugais, et le succès aurait couronné cette audace, si le maréchal, atteint au bras par un boulet, n'avait été enlevé au commandement. Dorsenne est arrivé le lendemain pour protéger la retraite; mais enfin nous avons perdu la bataille des Aropiles ou de Salamanque ; nos armées reculent, et l'effet moral de la victoire de Wellington peut avoir des suites incalculables.

L'empereur entrevoit tontes les conséquences de ce malheureux événement, et s'en plaint avec d'autant plus de vivacité qu'elles ont été encourues volontairement par le duc de Raguse. On l'entend qui murmure entre ses dents cette strophe de Jean-Baptiste :

L'impatience indocile
Du compagnon de Paul Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

Le colonel Fabvier ne parvient à adoucir l'amertume de ses reproches qu'en lui peignant l'état fâcheux dans lequel il a laissé le maréchal. La blessure est telle que l'amputation du bras gauche paraît inévitable (1).

La tournure défavorable que prennent les affaires d'Espagne est un appel de plus à la victoire qui se prépare.

Autour de Napoléon, tous ces braves qui chargent leurs armes en interrogeant ses regards, lui offrent la seule distraction à laquelle il soit accessible. Une crainte cependant l'agite encore, c'est que l'ennemi ne se retire; mais tous les officiers qui reviennent des avant-postes achèvent de dissiper cette inquiétude. Les Russes ne pensent pas à s'en aller; ils sont nombreux, et se disposent plutôt à nous attaquer si nous ne les prévenons nous-mêmes. En ce moment, Kutusoff fait porter en procession dans tous les rangs une image réputée miraculeuse qui a été sauvée de Smolensk. Chaque soldat est appelé à mériter les palmes du mar-

(1) Le colonel Fabvier, qu'animent les sentimens les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches qui s'adressaient à son général, et le lendemain, l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient pas en bravoure à ceux de l'armée de Russie. (Le général Gourgaud, pag. 213.)

tyre, et tous agenouillés répondent aux chants religieux par des transports d'enthousiasme : nous entendons leurs acclamations.

L'empereur monte à cheval pour faire une dernière reconnaissance du terrain qui sera le champ de bataille. Un brouillard de pluie lui permet d'examiner de plus près la position de l'ennemi ; mais à son passage devant Borodino, des coups de mitraille le forcent de suivre un détour.

De ce côté, en face du vice-roi, la droite et le centre des Russes sont protégés par l'escarpement du ravin de la Kolocza, et par des batteries qui donnent aux hauteurs de Gorki l'aspect le plus redoutable. En face du prince d'Eckmulh, leur ligne se recourbant vers le village de Semenowskié n'est plus bordée par le cours de la Kolocza ; mais des ravins qui descendent des bois y suppléent par leur profondeur, et des broussailles en embarrassent l'accès.

Au point où ces ruisseaux se réunissent à la Kolocza, entre Semenowskié et Borodino, se trouve l'angle saillant de la ligne ennemie. Une hauteur le fait ressortir à la vue, et les Russes y ont placé leur plus forte redoute. C'est une grande batterie en forme de bastion ; elle plonge sur toute la plaine du centre, et menace également la droite du vice-roi et la gauche du prince d'Eckmulh.

Plus loin vers Semenowskié et les bois, les ravins, qui font la défense naturelle de l'armée moscovite, deviennent moins profonds à mesure qu'on remonte vers leur source. Kutusoff paraît s'être appliqué surtout à fortifier cette partie de son ter-

rain. Une dernière hauteur s'élève entre Semenowskié et les bois; il en a profité pour y construire trois autres flèches qui appuient l'extrémité de sa ligne.

C'était pour compléter le système défensif de sa gauche, qu'il avait jeté, à douze cents toises en avant, la redoute de Schwardino. Mais le beau fait d'armes de la division Compans nous ouvre un chemin qu'on croyait avoir masqué. Nous l'avons déjà dit, c'est de ce côté que l'empereur se propose de pousser les attaques principales.

Dans son ensemble, *la position de l'ennemi paraît belle et forte*. Cependant les obstacles que la nature nous oppose, et que l'art des ingénieurs s'est étudié à rendre plus puissans, finissent à Semenowskié. Il ne serait pas impossible, en se jetant au-delà, d'opérer, par la droite, une évolution qui déplacerait entièrement le champ de bataille. Dans la ligne parallèle que les deux armées forment actuellement, les Russes sont adossés à l'orient, et nous le sommes au couchant. Si, faisant face au Nord, nous portions vivement notre droite en avant, les Russes, obligés de suivre cette conversion, feraient face au midi. Par ce seul mouvement, toutes les redoutes seraient tournées. Notre aile droite atteindrait la route de Moscou dans le crochet qu'elle fait derrière l'ennemi. Les Polonais de Poniatowski s'en saisiraient, fermeraient cette retraite, et toute l'armée de Kutusoff, ainsi débordée, courrait risque d'être acculée dans un des contours que dessine la Moscowa.

Mais l'empereur craint de manquer l'occasion, à force de la vouloir faire trop belle. Il est probable que les Russes se hâteraient d'évacuer leur position aussitôt qu'ils nous verraient en mesure de la tourner : ce serait donc encore une fois partie remise (1). D'ailleurs, quelque bonne que puisse être cette position, *elle ne l'est pas au point que nous soyons réduits à en éluder l'attaque. Les redoutes ne sont encore qu'ébauchées ; les fossés, peu profonds, ne sont ni palissadés, ni fraisés. L'ennemi ne peut pas avoir plus de cent vingt à cent trente mille hommes à nous opposer, et nos forces sont égales* (2).

Napoléon persiste donc dans son projet. Si nous

(1) Des écrivains français ont reproché à l'empereur Napoléon de n'avoir pas poussé plus vivement sa droite : voici un Russe qui va leur répondre :

« Des avantages prononcés sur la droite de l'armée française devaient obliger les Russes à une retraite précipitée, sous peine de » voir leur armée rejetée sur la Moscowa, hors de toute communication » avec Moscou et les provinces du Midi. Il ne dépendait même que de » Napoléon de forcer les Russes à évacuer sans combat leur position ; » il n'avait pour cela qu'à manœuvrer par sa droite, en menaçant » leurs communications avec Mojaïsk ; mais ces manœuvres n'auraient fait que prolonger la guerre. » (M. de Butturlin, tom. Ier., pag. 316.)

(2) Les Russes conviennent qu'ils avaient cent trente-deux mille hommes, savoir :

Cent quinze mille de troupes régulières.
Sept mille Cosaques,
Et dix mille miliciens.
Leur artillerie était de six cent quarante pièces.

(M. de Butturlin, pag. 320.)

enlevons les trois flèches de Semenowskié, nous nous trouverons avoir dépassé la grande batterie du centre, et lorsque nos baïonnettes auront pénétré jusque-là, les cuirassiers feront le reste.

Ainsi les grands efforts vont se diriger sur les redoutes qui sont à notre droite. On appelle le général Compans, c'est le *preneur de redoutes*. L'empereur, pour lui prouver sa satisfaction de ses exploits de la veille (1), le charge d'achever à Semenowskié ce qu'il a si bien commencé à Schwardino; il s'avancera en longeant les bois. Le général Desaix le couvrira en marchant de conserve dans les taillis, et le prince d'Eckmulh, gardant la division Friant sous sa main, présidera à cette importante opération qui doit engager la bataille. Le corps de Poniatowski continuera de former une aile détachée sur notre extrême droite, et favorisera notre attaque.

Soutenu ainsi du côté des bois, le prince d'Eckmulh ne le sera pas moins fortement du côté de la plaine. Une de nos plus redoutables colonnes est destinée à tomber sur Semenowskié par la gauche, tandis que les troupes du premier corps y arriveront par la droite. C'est l'armée du maréchal Ney qui portera ce coup. Jusqu'à présent, elle a été tenue en arrière, pour ne pas démasquer prématurément notre ordre de bataille. Ce ne sera que vers le soir qu'elle viendra s'établir au centre de notre ligne, entre le prince d'Eckmulh et la Kolocza. Le corps du duc d'Abrantès suivra ce mouvement, et se placera provisoirement sous les or-

(1) Le général Gourgaud, *Examen critique*.

dres du maréchal Ney. Pour ne pas laisser soupçonner le revirement de forces qu'il médite, l'empereur a laissé toute la journée ses pavillons et sa garde sur les hauteurs de Borodino où il a passé la nuit du 5 au 6. Il y passera encore la nuit du 6 au 7, et ce n'est qu'au dernier moment qu'il ira prendre sa position de bataille.

Mais tandis que nous nous porterons avec nos masses sur l'aile gauche des Russes, il serait possible que ceux-ci, descendant des hauteurs de Gorki, vinssent écraser le vice-roi, et que des deux côtés, frappant à la fois du fort au faible, nous nous trouvassions nous et les Russes enfoncés également sur nos ailes opposées. De pareils coups fourrés offrent de grands avantages au général qui sait en saisir l'à-propos, et l'empereur est habile à s'en démêler. Mais dans le désordre et la confusion qu'ils entraînent, les manœuvres d'une armée aussi nombreuse que la nôtre pourraient être un moment livrées à des hasards que Napoléon ne veut pas courir. Il veut vaincre sans toutefois se laisser aller à des risques qui seraient au-delà du but. Il pense donc à mettre le prince Eugène en mesure de repousser toutes les tentatives de Kutusoff, et détache les divisions Morand et Gérard du commandement du prince d'Eckmuhl pour les envoyer au vice-roi, qui les range entre l'armée italienne et celle du maréchal Ney, sur la rive droite de la Kolocza. Il y joint le corps de cavalerie du général Grouchy, et la brigade légère du général Guyon.

Notre ligne de bataille se trouve ainsi partagée en trois commandemens distincts.

Sur notre gauche, le vice-roi qui tiendra ferme à Borodino, et secondera par d'utiles diversions les attaques de Semenowskié.

Au centre, c'est-à-dire dans la plaine, entre la grande route de Moscou et les bois, le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen engageront sérieusement la bataille. Ils seront soutenus par l'infanterie westphalienne et par les trois corps de cavalerie du roi de Naples, aux ordres de Montbrun, Latour-Maubourg et Nansouty.

L'empereur sera de ce côté en réserve avec la garde.

A droite, les Polonais tourneront les bois par la vieille route.

Ces dispositions arrêtées et la nuit venue, l'artillerie apprête ses batteries. On établit les deux principales devant le front du prince d'Eckmulh pour appuyer l'attaque qui se prépare. Le général Sorbier place dans chacune soixante pièces de la réserve de la garde.

Le général Pernetty, qui commande l'artillerie du premier corps, s'occupe à organiser une batterie mobile de trente bouches à feu, avec laquelle il marchera en tête des colonnes du prince d'Eckmulh.

Le général Foucher, qui commande l'artillerie du maréchal Ney, dispose soixante pièces en avant de sa ligne, et les pointe sur les ouvrages qui couvrent le centre de l'ennemi.

Quant à l'artillerie du vice-roi, le général d'Anthouard s'est préparé dès la veille, et nous avons

parlé des batteries qui défendent le débouché de Borodino.

Enfin, le général du génie Poitevin jette quatre ponts sur la Kolocza, pour que les troupes du vice-roi puissent passer et repasser rapidement d'une rive à l'autre.

L'empereur emploie cette nuit presque tout entière à donner les derniers ordres : il ne prend que quelques heures d'un repos souvent interrompu. Aux premiers rayons du jour, il est sur pied ; il fait appeler l'aide-de-camp de service. Auguste Caulaincourt ne dormait pas : à demi couché sur le matelas du camp, enveloppé dans son manteau et la tête appuyée sur le coude, il avait les yeux tristement fixés sur un portrait : c'était celui de sa jeune femme, qu'il a dû quitter dès les premiers momens du mariage. On dirait qu'il lui adresse un éternel adieu... La présence de l'empereur le tire brusquement de cette rêverie, il n'a que le temps de remettre le portrait sur son cœur (1).

Écartant les rideaux de sa tente, Napoléon paraît au milieu des deux sentinelles qui lui présentent les armes, et s'avance vers ses officiers déjà rassemblés en grand nombre. « Il fait un peu froid, dit-il ; mais voilà un beau soleil : c'est le soleil d'Austerlitz. » Tous répondent à l'envi par des allusions à cet heureux présage.

(1) Dans les mémoires attribués au général Rapp, on lui fait dire qu'il était de service la nuit qui précéda la bataille ; c'est une erreur que je puis rectifier : j'ai passé cette nuit dans la tente à côté de l'aide-de-camp de service, et c'était M. de Caulaincourt. (*Note de l'auteur.*

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

A cinq heures du matin, l'empereur est à cheval, et se porte au galop sur la droite. Toute la garde se met aussitôt en mouvement pour le suivre.

Au signal donné par les tambours, tout le reste de l'armée prend les armes. Les colonels, placés devant leurs régimens, font battre un ban, et les capitaines lisent à leurs compagnies l'ordre du jour suivant :

Soldats,

Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous : elle nous est nécessaire; elle nous donnera de l'abondance, de bons quartiers, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille dans les plaines de Moscou ! »

État des deux armées en présence, le 6 septembre au matin.

ARMÉE FRANÇAISE,
commandée par l'empereur NAPOLÉON en personne.

Aile gauche de l'armée franç.	Le prince Eugène Napoléon.	Le 4e corps, arm. italienne.	20,000	40,000
		Les deux divis. détachées de l'armée du pr. d'Eckmulh	13,000	
		La caval. du gén. Grouchy.	3,500	
		La cavalerie italienne et bavaroise	3,500	
Centre. L'EMPEREUR.	.....	Le prince d'Eckmulh	20,000	38,000
		Le duc d'Elchingen	10,000	
		Le duc d'Abrantès	8,000	
		Le roi de Naples. — Caval. de Montbrun		12,000
		Cav. de Latour-Maubourg		
		Caval. de Nansouty		
		Garde impér. — Infanterie	15,000	20,000
		Cavalerie	5,000	
			70,000	
Aile droite de l'armée franç.	Le prince Poniatowski.	Les Polonais du 5e corps		10,000
TOTAL des hommes présens sous les armes, Français et alliés				120,000

ARMÉE RUSSE,
commandée par le prince Rimniskoi-Golonitcheff-Kutusoff.

Aile gauche de l'armée russe.	Le général Miloradowitch.	Le général Baggowouth	11,500	21,500
		Le général Ostermann	10,000	
	Le général Barclai de Tolly.	Le général Docioroff	8,500	22,000
		La cavalerie de Korff	3,500	
		La cavalerie Pahlen	2,500	
		Les Cosaques de Platoff	5,000	
		La cavalerie d'Ouwaroff	2,500	
			43,500	
Centre. Le feld-mar. Kutusoff.	Le prince Bagration.	Le général Raeffskoi	14,000	37,000
		Le général Borosdin	20,000	
		La cavalerie de Sieven	3,000	
	Réserves.	Le gén. Lawroff (garde imp. russe et 1re division de cuiras.), ci-devant sous le commandem. du prince Constantin	17,000	44,000
		La 2e divis. de cuirassiers	2,000	
		Les milices de Moscou	10,000	
		L'ar.-garde de Konownitzin, répartie entre diff. corps	15,000	
			81,000	
Aile droite de l'armée russe.	Le général Touitchkoff.	3e corps d'infanterie	7,000	9,000
		Cosaques	2,000	
Russes, au moins				133,500

Nota. L'évaluation ci-dessus *de l'armée russe* est celle de M. Batturlin, plus les 2,500 hommes *de la cavalerie Pahlen*, qui ont été omis dans son tableau no 9. — L'empereur Napoléon évaluait la force de l'armée russe à 170,000 hommes. Voyez les Mémoires de M. de Montholon, t. II, p. 94.

CHAPITRE V.

BATAILLE DE LA MOSCOWA.

(7 septembre 1812.)

L'EMPEREUR va se placer en avant des talus de la redoute dont la prise a signalé deux jours auparavant notre arrivée sur le champ de bataille. De cette éminence, la ligne des Russes se développe distinctement à sa vue : il n'en est guère qu'à huit cents toises. A sa gauche se détache la grande redoute qui couvre le centre de l'armée ennemie; sur sa droite, entre Semenowskié et les bois, s'élèvent les ouvrages qu'on doit attaquer les premiers pour pénétrer jusqu'à Bagration. Devant l'empereur, dans l'intervalle de plaine circonscrit par les deux grandes routes, sont rangées les troupes du prince d'Eckmulh, du maréchal Ney et du duc d'Abrantès ; en arrière et sur les flancs de l'infanterie, se tiennent les trois corps de cavalerie de Montbrun, de Latour-Maubourg et de Nansouty que le roi de Naples commande.

La garde impériale, formée en carré, entoure

de ses rangs épais la position centrale que Napoléon a choisie. La jeune garde occupe le côté le plus rapproché de l'ennemi. La division polonaise du général Claparède, célèbre en Espagne sous le nom *de Légion de la Vistule*, a été admise à partager ce poste d'honneur. Au côté opposé s'alignent les bataillons de la vieille garde en grande tenue : le duc de Dantzick est à leur tête ; et non loin de là le maréchal Bessière, duc d'Istrie, dispose en réserve ses escadrons d'élite (1).

A peine l'empereur a-t-il mis pied à terre que les deux batteries du général Sorbier commencent à tonner vers la droite : leurs feux balaient la bordure des bois devant le prince d'Eckmulh : celui-ci donne aussitôt l'ordre aux divisions Compans et Desaix de marcher sur les flèches qui servent de remparts à Bagration (2).

(1) Les jours qui précédaient une grande bataille, Napoléon était constamment à cheval, pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivouacs de ses corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux ; et en quelques heures il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance ; il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance, en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme ; mais lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop. (Le général Gourgaud, pag. 127.)

(2) Les ouvrages en avant de *Semenowskié* formaient l'extrême

Au delà des bois, Poniatowski se met en mouvement pour attaquer l'ennemi par la vieille route de Smolensk, et quelques instans après le canon qui se fait entendre à notre gauche, du côté de Borodino, annonce que le prince Eugène exécute sa démonstration sur la grande route de Moscou.

La bataille s'engage ainsi dans ces trois directions. Elle va se poursuivre sur le plan tracé la veille; mais une résistance opiniâtre amenera des incidens : pour embrasser les détails compliqués de ce vaste ensemble, tenons-nous auprès de l'empereur qui voit tout et pourvoit à tout.

Dans ce premier moment, son attention est fixée sur l'attaque du prince d'Eckmulh. La division Compans est parvenue jusqu'à la redoute la plus voisine du bois; et d'abord le général Teste a pénétré dans l'enceinte; mais une blessure vient de forcer le général Compans à quitter le champ de bataille. L'empereur envoie aussitôt son aide-de-camp Rapp pour remplacer Compans. A l'arrivée de celui-ci, trois chefs se sont déjà succédés dans le commandement : c'est d'abord le général Dupelain qui a pris la place de son divisionnaire, ensuite le général Desaix qui a été blessé presque aussitôt; Rapp lui-même venant après Desaix ne tarde pas

gauche de la ligne de bataille. Ils étaient confiés aux grenadiers réunis de Woronzoff, et soutenus par la division Newerowski; les grenadiers du prince Charles de Mecklembourg étaient en réserve en arrière de Semenowskié.

Les cuirassiers de Douka formaient la réserve de la gauche. (M. de Butturlin, pages 318 et 319.)

à être frappé à son tour. La nouvelle se répand alors que le prince d'Eckmulh est tué, que de loin on l'a vu tomber; le roi de Naples allait partir pour se mettre à la tête du premier corps quand le prince d'Eckmulh lui-même se présente; son cheval frappé d'une balle l'a entraîné dans sa chute; mais cet accident n'a eu pour le maréchal d'autres suites qu'une forte contusion. Cependant la fatalité qui, en moins d'un quart d'heure, a mis successivement tous les chefs hors de combat, a fini par jeter dans l'attaque une indécision qui en a compromis le succès (1).

On va recommencer, et le prince d'Eckmulh veut, malgré sa blessure, retourner à son poste.

L'impatience du maréchal Ney avait été contenue jusqu'alors : le moment est venu de donner un libre essor à son ardeur. C'est lui qui prendra la revanche du premier corps. L'empereur est à une distance si rapprochée de la ligne que son aide-de-camp, le comte de Lobau, appelle à haute voix le maréchal pour qu'il vienne recevoir les derniers ordres. Aussitôt les tambours battent la charge; les divisions, Ledru, Marchand et Razout se dirigent

(1) Les progrès du maréchal ne pouvaient être rapides de ce côté, à cause de la difficulté du terrain qui entravait sa marche. Ses troupes, après avoir passé à travers un bois touffu, et des broussailles où l'on ne trouve pas même des sentiers, se reforment ensuite en colonnes d'attaque presque à portée de mitraille des batteries russes. Aussi la tête des divisions Compans et Desaix, foudroyée par le feu de ces batteries et des chasseurs dispersés dans les bois, est plusieurs fois ramenée dans les taillis. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 325.)

sur les redoutes déjà assaillies par la division Compans ; les soixante-dix bouches à feu du général Foucher précèdent nos colonnes d'attaque, et le roi de Naples ébranle sa cavalerie pour les soutenir.

Sur ces entrefaites on reçoit des nouvelles de la gauche. Le prince Eugène a fait enlever Borodino. Mais, avant de nous céder cette position, les Russes s'y sont vivement défendus. Dans ce combat opiniâtre nous avons perdu le général Plauzolles; notre cent sixième régiment, entraîné par le succès, a failli se compromettre en franchissant les ponts qui sont au-delà du village : on vient de le dégager.

L'empereur fait dire au prince Eugène de retenir l'élan de ses troupes, pour mieux ménager une vigoureuse diversion en faveur de l'attaque que le prince d'Eckmulh a démasquée. Le vice-roi, laissant Borodino à la garde du général Delzons, conduira les trois divisions Morand, Gérard et Broussier sur la grande batterie du centre.

Ce premier acte de la bataille finit par un succès complet.

Les colonnes du prince d'Eckmulh et du maréchal Ney, arrivées en même temps sur les batteries de Semenowskié, ont été reçues à portée de mitraille par un feu terrible ; *mais rien n'a pu les arrêter : elles se sont jetées avec impétuosité dans les intervalles des ouvrages et les ont tournés à la gorge*. Les soldats de Ledru et ceux de Compans sont entrés pêle-mêle dans les redoutes, et *n'ont*

pas même laissé aux Russes le temps de retirer leurs pièces (1).

Il ne suffit pas d'avoir enlevé ces premières positions : il faut s'y maintenir. Bagration est accouru sur le point de sa ligne qui vient d'être forcé ; il appelle à lui de nouveaux renforts, et sans attendre qu'ils soient tous réunis sous sa main, il se reporte, avec ce qu'il a, sur les redoutes qu'il vient de perdre. Mais nous y sommes fortement établis : l'avantage du terrain que nos ennemis ont eu pendant la première heure de la bataille nous appartient désormais, *et le soldat russe vient mourir aux pieds de ces mêmes parapets qu'il avait élevés les jours précédens comme des abris protecteurs* (2).

La cavalerie du roi de Naples fournit des charges brillantes qui achèvent d'éloigner les assaillans : il est neuf heures ; tous les ouvrages sur lesquels les Russes appuyaient leur aile gauche ont cessé de nous être disputés.

Rien n'empêche plus le prince d'Eckmülh de continuer sa manœuvre : son armée s'avance en pivotant toujours sur le centre ; elle avait jusqu'alors les bois à sa droite ; elle va maintenant les avoir à dos ; mais l'empereur, voulant prolonger ce mouvement jusqu'à la naissance des ravins qui coupent la plaine au-delà des redoutes, dispose des Westphaliens, dont le maréchal Ney n'a plus besoin. Junot reçoit l'ordre d'aller se placer entre Davoust et Poniatowski. Il remplira le vide que la divergence de

(1) Témoignage de l'ennemi. Voyez le récit de M. de Butturlin.
(2) Napoléon, *bulletin* de la bataille.

leurs attaques vient d'ouvrir, et dans cette position intermédiaire il favorisera les progrès de l'un et de l'autre.

Cependant Bargration, qui se voit le point de mire de nos principales opérations, appelait à grands cris les réserves de Kutusoff; mais celui-ci est occupé de son côté par le prince Eugène. D'abord la prise de Borodino et même la brillante témérité du cent sixième ont confirmé le général russe dans l'idée que nous cherchions à pénétrer par la grande route de Moscou; il a donc tenu les corps de Barclai, de Baggowout, d'Ostermann, d'Ouwaroff et de Platoff accumulés sur les hauteurs de Gorki. Maintenant le prince Eugène, en attaquant la grande batterie du centre, lui donne un autre sujet d'inquiétude.

En un clin d'œil Broussier s'est logé dans le ravin entre Borodino et la redoute, tandis que la division Morand, *s'étant avancée avec un aplomb admirable à travers une grêle de balles, est venue s'établir sur les flancs même des ouvrages, et bientôt le choc a été si rude que les Russes de Paskevitch n'ont pu le soutenir* (1). Le général Bonami a pénétré dans la grande batterie à la tête du trentième régiment.

Kutusoff se sent frappé au cœur, et voit sa bataille compromise qu'il la croyait à peine commencée. Il ne veut pas nous laisser le temps de nous reconnaître; il veut qu'à tout prix l'on revienne à la charge. Dans cette extrémité les généraux Kou-

(1) M. de Butturlin.

taïsoff et Yermoloff se dévouent. Koutaïsoff est le chef de l'artillerie, Yermoloff commande une partie de la garde : Koutaïsoff se fait tuer; mais du moins les débris de la division Paskevitch ont été ralliés ; *quoique cette troupe n'offre plus qu'une masse informe* (1), on la ramène au combat et de nombreux renforts lui arrivent. Notre trentième régiment est assailli de toutes parts : à droite par Raëffskoï, à gauche par Wazilzikoff, et de front par Paskevitch. Alors seulement on cède au nombre. Bonami s'obstine à mourir dans la redoute; les Russes ont l'honneur de l'y faire prisonnier.

Alors Kutusoff respire et pense à secourir Bagration : la vigueur avec laquelle les Français ont forcé l'aile gauche des Russes ne permet plus de méconnaître les véritables intentions de l'empereur. Semenowskié est devenu le centre de la bataille. Tous les Russes vont y accourir (2).

Dans l'attente de cette crise, Napoléon commence à engager ses réserves, et envoie le général Roguet de la jeune garde pour soutenir la division Friant qui a pris position au-delà du ravin. Quand il voit venir les nombreuses colonnes de l'ennemi, il fait avancer aussitôt, sous les ordres de son aide-de-camp Lauriston, une batterie de quatre-vingts canons devant laquelle s'arrête l'élan des Russes. Leurs cuirassiers vont se précipiter con-

(1) M. de Butturlin.

(2) Cette accumulation des réserves russes sur le même point les exposait aux coups des formidables batteries des Français; mais elle était devenue indispensable. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 341.)

tre cette barrière de feu. Mais les carabiniers de Lepaultre et de Chouars, les cuirassiers de Saint-Germain, les hussards et les chasseurs de Pajol et de Bruyères se jettent à la traverse et sortent vainqueurs de cette nouvelle mêlée, plus sanglante encore que celle du matin.

Le moment est venu de percer le centre des Russes. Déjà l'empereur a envoyé ses ordres au roi de Naples; la division Friant, inébranlable à Semenowskié, va servir de pivot à cette grande manœuvre, et la jeune garde se met en marche pour l'appuyer, quand tout-à-coup les cris lointains d'un *hourra* se font entendre sur la gauche. Les regards suivent cette direction, et dans les broussailles voisines de la grande route où les tentes du quartier impérial ont été dressées les jours précédens, on aperçoit une foule de charretiers, de domestiques et de chariots qui se précipitent dans le plus grand désordre. Tout annonce que le vice-roi est vivement attaqué dans sa position de Borodino.

On reste quelque temps incertain sur l'importance de cet incident. L'empereur a suspendu le mouvement de la garde. Il a fait avancer la division Claparède du côté du prince Eugène. Bientôt il apprend que les Russes sont descendus des hauteurs de Gorki; qu'ils ont tourné notre gauche; que la cavalerie d'Ornano, trop faible, s'est repliée sur Borodino; que déjà les Cosaques dépassent ce village; que la division Delzons entourée a formé ses carrés; que le vice-roi lui-même a failli être surpris dans le désordre et n'a eu que le temps de se

jeter dans les rangs du quatre-vingt-quatrième.

Napoléon monte aussitôt à cheval et court où le danger réclame sa présence. Il avait déjà passé la Kolocza et arrivait sur la grande route, quand l'heureux dénoûment de cette alerte lui est annoncé.

Ce ne sont point les masses d'infanterie, tenues en réserve depuis le matin par Kutusoff sur les hauteurs de Borodino, qui ont donné. Les corps d'Ostermann et de Baggowouth traversent en ce moment tout le champ de bataille, de leur droite à leur gauche, pour aller secourir Bagration. L'ennemi n'a lancé que sa cavalerie sur le prince Eugène : c'est Ouwaroff avec ses huit régimens, et Platoff avec ses milliers de Cosaques, qui seuls se sont risqués à passer la Kolocza. *Ouwaroff, après avoir tenté plusieurs charges, désespérant d'entamer nos carrés, vient de prendre le parti de repasser le ravin* (1).

Le prince Eugène a eu un cheval tué sous lui. Son aide-de-camp Gifflenga a été également démonté. Un autre de ses aides-de-camp, Maurice Méjean, a été blessé. Le brave quatre-vingt-quatrième régiment a maintenu sa devise : *Un contre dix.*

Débarrassé d'Ouwaroff, Napoléon revient sur la droite. Depuis deux heures, on se tue à Semenowskié sans changer de place : il est temps d'en finir. La ligne des Russes vient d'être renouvelée pour la troisième fois : c'est donc une troisième!

(1) M. de Butturlin.

bataille à livrer. L'empereur a fait avancer sur son front toute l'artillerie disponible; et tandis que les feux s'y rallument avec fureur, il commande le mouvement général qui doit terminer tout.

A l'extrémité de la droite, Poniatowski est parvenu à dépasser les bois; mais une dernière position l'a arrêté : il reçoit l'ordre de surmonter l'obstacle. Ses adversaires doivent être fatigués, et les Polonais ne le sont jamais!

A gauche, le prince Eugène ramenera les divisions Morand, Gérard et Broussier, sur les parapets de la grande route : ils en connaissent le chemin, et en gardent encore les approches. Le général Lanabère, de la jeune garde, prendra la place de Morand, qui vient d'être blessé.

Au centre..... l'empereur y arrive! Laissant derrière lui les redoutes enlevées le matin par les soldats de Ney et de Davoust, il s'avance jusqu'à la position de Semenowskié.

Nos troupes ont déjà quitté la défensive; elles se développent, *et s'enfoncent avec assurance dans la plaine.* L'ennemi se flatte en vain de *nous arrêter à son tour sous les coups pressés de sa mitraille. Nos colonnes resserrent les rangs à mesure qu'ils sont éclaircis, et continuent leur mouvement avec une constance admirable* (1).

Alors la ligne des Russes s'ébranle; elle s'est hérissée de toutes les baïonnettes de réserve (2) : les

(1) Témoignage de l'ennemi : ce sont les expressions de M. de Buturlin.

(2) L'infanterie de la garde impériale russe, la cavalerie de Korff et

fers se croisent, et, pour la troisième fois, la plus terrible mêlée s'engage. Bagration y succombe : on l'emporte mortellement blessé (1). On emporte avec lui son chef d'état-major Saint-Priest. Davoust et Ney sont parvenus à élargir l'espace, et Murat mesure de l'œil le terrain sur lequel sa cavalerie va décider la victoire. Enfin, le tour de nos cuirassiers est venu ; ils s'élancent, et l'impétuosité de leurs charges achève d'enfoncer l'ennemi. Sur ces débris fumans, sur ces monceaux d'affûts, de fusils, de morts et de mourans, le maréchal Ney a marqué son rang à la pointe de l'épée : *il sera le prince de la Moscowa !*

Cependant un corps de cuirassiers s'est détaché vivement sur la gauche! Montbrun n'est plus à leur tête ; un coup de canon l'a frappé : c'est Auguste Caulaincourt qui les conduit. On vient de les voir se précipiter au galop, dépasser la grande redoute du centre, se rabattre brusquement dessus, et bientôt disparaître dans un gouffre de poussière et de fumée. Soudain les baïonnettes du prince Eugène brillent de l'autre côté de la redoute. Le volcan, assailli de toutes parts, tonne, éclate, vomit des torrens de feux, redouble, et tout-à-coup s'éteint... Le général Likatcheff a remis son épée; mais ses soldats se sont fait tuer. Opiniâtreté funeste ! Auguste Caulain-

de Pahlen, les guides et la garde étaient là. (M. de Butturlin, pag. 341.)

(1) Bagration est mort le 24 septembre dans le gouvernement de *Vladimir*.

court et Lanabère, leurs vainqueurs, sont avec eux ensevelis dans la redoute. Les cuirassiers y sont entrés par la gorge, au moment même où les soldats d'Eugène en escaladaient les parapets (1).

Le général Grouchy, qui a développé ses escadrons dans la plaine, est sur les pas de l'ennemi dont il presse la retraite.

Le succès de Poniatowski complète l'action : cette partie de la bataille se détache comme un duel, entre les Polonais et les Russes. Toutchkoff, le général des Russes, vient d'être tué : Baggowouth qui, de l'autre extrémité de la ligne, accourait pour le secourir, n'arrive que pour lui succéder; mais Poniatowski poursuit sa victoire, et déjà son canon se fait entendre derrière les hauteurs d'où descendent les ravins que la bataille a remplis de ses hécatombes.

Cette alternative fatigante d'attaque et de défense est enfin terminée. Nous restons maîtres de tout le terrain que Kutusoff a pris tant de peine à fortifier. Le nœud de la bataille est maintenant dans nos mains. Faut-il le dénouer ou le rompre ?

(1) On courut annoncer à l'empereur cette victoire et cette perte; le grand écuyer, frère du malheureux général écoutait. Il fut d'abord saisi; mais bientôt il se raidit contre le malheur, et sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'empereur lui dit : « Vous avez entendu : voulez-vous vous retirer? » Il accompagna ces mots d'une exclamation de douleur, mais, en ce moment, nous avancions contre l'ennemi. Le grand écuyer ne répondit rien, il ne se retira pas; seulement il se découvrit à demi pour remercier et refuser. (M. P. de Ségur, tom. Ier, pag. 401.)

L'empereur laisse sa suite en arrière, et de sa personne s'avance jusque sous le feu des tirailleurs ennemis pour mieux reconnaître la dernière position où les Russes s'arrêtent. Acculées sur le ravin de Psarewo, *leurs masses ne peuvent plus revenir contre nous et cependant ne veulent plus reculer* (1).

Il n'est que quatre heures; encore un effort, et Napoléon pourrait convertir la défaite de l'ennemi en déroute. Mais les chefs parlent de fatigue; les troupes sont harassées; il faudrait faire donner la garde.... L'empereur ne juge pas nécessaire d'acheter un dernier avantage à ce prix (2).

Quelque lente et méthodique que puisse être la retraite de Kutusoff (3), Moscou désormais ne peut

(1) Le corps d'Ostermann a remplacé celui de Rajewski, qui se trouve pour ainsi dire anéanti. Le troisième corps de cavalerie, celui de Pahlen, a cessé d'exister; ce qui en reste est amalgamé dans le corps de Korff. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 382.)

(2) A la distance où nous nous trouvions de la France, un corps d'élite et dévoué lui paraissait indispensable à conserver. (M. P. de Ségur, tom. I, pag. 406.) Si la garde avait été entamée à la bataille de la Moscowa, l'armée française, dont cette garde forma constamment le noyau et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen. (Le général Gourgaud, pag. 244.)

(3) « Kutusoff avait tous les avantages pour lui : supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, position excellente, un grand nombre de redoutes; il fut vaincu!.. Intrépides héros! Murat, Ney, Poniatowski! c'est à vous que la gloire en est due! L'histoire dira comment ces braves cuirassiers forcèrent les redoutes et sabrèrent les canonniers sur les pièces! Elle racontera le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur

nous échapper. La guerre aura son terme dans cette capitale, et par conséquent le but va se trouver atteint... « Puisque les Russes s'obstinent à rester sous le feu de nos batteries, dit Napoléon, qu'on les y laisse. »

C'est donc l'artillerie qui est chargée de finir la bataille. Dirigée par des chefs tels que Lariboissière, Sorbier, Pernetty, d'Anthouard et Foucher, elle accable l'armée russe de tout ce qui reste de boulets et de mitrailles au fond de nos caissons. Le feu des pièces ne s'éteint complètement qu'à la fin de la journée (1).

gloire! Et ce que nos canonniers, découverts en pleine campagne, firent contre des batteries plus nombreuses et couvertes par de forts épaulemens!... Et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur empereur, lui criaient : « *Sois tranquille! Tes soldats ont tous juré de vaincre! et ils vaincront!* » (Napoléon à Sainte-Hélène. *Mémoires de M. de Montholon*, tom. II, pag. 94.)

(1) Les premiers rapports ont mis en évidence les noms suivans dans la liste des tués, blessés et prisonniers des deux armées.

TUÉS.

FRANÇAIS.	RUSSES.
Les génér. Montbrun.	Le prince Bagration.
—— Aug. de Caulaincourt.	Le général Koutaïsof.
—— Compère.	Les deux Toutchkoff, n° 1 et n° 4, frères du général fait prisonnier à Valoutina, etc.
—— Plauzolle.	
—— Lanabère.	
—— Romeuf.	
—— Marion.	
Le comte de Lepel, aide-de-camp du roi de Westphalie.	

BLESSÉS.

FRANÇAIS.	RUSSES.
Le prince d'Eckmulh.	Le prince Gorzakoff.
Les génér. Morand.	——— Charles de Mecklembourg.
——— Compans.	Les génér. Raeffskoï.
——— Rapp.	——— Konownitzin.
——— Desaix.	——— Woronzow.
——— Friant.	——— Yermoloff.
——— Nansouty.	——— Saint-Priest.
——— Grouchy.	——— Bachmétieff.
——— Latour-Maubourg.	——— Kretoff.
——— La Houssaie.	——— Gregow.
Le jeune Pérignon, aide-de-camp du roi de Naples.	——— Krepowitch.

PRISONNIERS.

Le génér. Bonami.	Le prince Gallitzin.
Auguste de la Roche-Jacquelin, sous-lieutenant des carabiniers.	Le général Likatcheff.
	Le colonel Sakowninski, commandant les cuirassiers de la garde russe.

CHAPITRE VI.

SUITES DE LA BATAILLE. — LES RUSSES NOUS ABANDONNENT MOSCOU.

Pour donner du repos aux combattans, l'empereur fait avancer la jeune garde, et lui fait prendre position devant les Russes. « Gardez le champ de bataille, dit-il au duc de Trévise, faites ce que je vous demande et rien de plus. »

La perte de l'armée française est considérable. Celle de l'armée russe est immense. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'eût pas voulu les reprendre, nous eussions perdu plus que lui. Mais son opiniâtreté à revenir à la charge a mis le comble aux sacrifices que cette journée lui coûte (1).

(1) L'armée française, d'après les calculs de Napoléon, a perdu vingt mille hommes. (*Volumes publiés* par M. de Montholon, tom. II, pag. 78.)

Nous avons eu, dit le docteur Larrey, douze à treize mille hommes hors de combat et neuf mille tués, total vingt-deux mille hommes.

Quant aux Russes, Napoléon évaluait leur perte à près de cinquante mille hommes (*Lettre* du 27 sept.). Cette évaluation n'est pas contestée par M. de Butturlin, qui en donne ainsi le détail, tom. Ier, pag. 349 : Quinze mille tués, trente mille blessés, deux mille prison-

Dès le matin, les ambulances s'étaient établies à la hâte dans les fonds les moins éloignés du théâtre de l'action. A la fin du jour tous les blessés y affluent. C'est un triste spectacle; mais le zèle des chirurgiens ne se lasse pas; ils prodiguent aux Russes, comme aux Français, les premiers pansemens, et toute la nuit on s'occupe à chercher des abris dans les villages voisins. On convertit en hôpital l'abbaye de Kolotskoi, qui est à deux lieues en arrière (1).

niers. Plus loin, tom. II, pag. 116 : il dit qu'il a fallu réorganiser les corps qui avaient échappé au *massacre* de Borodino.

« A Malplaquet, il y eut vingt-huit mille sept cents hommes cou-
» chés, non pas sur le carreau, comme le dit une histoire, mais dans
» la boue et dans le sang. Ils furent comptés par le marquis de Creve-
» cœur, aide-de-camp de Villars, chargé de faire enterrer les morts. »
(*Voltaire, Siècle de Louis XIV, année* 1707.)

(1) C'est un hommage à rendre au docteur Larrey que de lui emprunter l'exposé qu'il fait lui-même de ce pénible moment.

« Le temps était très-froid et devenait souvent nébuleux. Les vents
» de nord étaient très-forts, en raison de l'approche de l'équinoxe, et
» ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on pouvait, pendant la nuit,
» conserver sous mes yeux de la cire allumée. D'ailleurs, je n'en avais
» absolument besoin que pour faire la ligature des artères.... Sur onze
» sujets auxquels je fis l'amputation du bras à l'épaule, deux seule-
» ment ont péri dans les évacuations, tous les autres étaient arrivés
» guéris en Prusse ou en Allemagne avant notre retour dans ces contrées.
» Le plus remarquable de tous ces blessés est un chef de bataillon :
» aussitôt qu'il fut opéré, il se mit en route monté sur son cheval qu'il
» ne tarda pas à perdre, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa mar-
» che sans interruption jusqu'en France, où il arriva guéri, trois mois
» et demi après. » (*Chirurgie Militaire* du docteur Larrey, tom. IV, pages 49 et 50.)

» On rencontrait sur la route des amputés qui avaient su se faire
» des jambes de bois, et qui, à l'aide de ces jambes tout informes

Tandis que le vainqueur, retiré dans sa tente, reçoit le rapport des maréchaux, se fait rendre compte des munitions, s'informe de l'état des blessés, et avise aux soins que l'armée réclame, le vaincu passe la nuit à expédier de tous côtés des courriers qui donneront le change sur sa défaite. Il annonce son triomphe à la ville de Moscou qu'il rassure pour un jour. Il ne craint pas de l'annoncer aux commandans des autres armées russes; il ose même l'écrire à son souverain, calculant que la nouvelle arrivera pour sa fête (1).

Le lendemain, on annonce que Platoff, qui a repris le commandement de l'arrière-garde ennemie, se dispose à tenir en avant de Mojaïsk. « Soit, répond Napoléon, nous resterons quelques heures de plus auprès de nos malheureux blessés. »

A la nuit tombante, le quartier impérial va s'abriter dans les restes d'un village qui est au débouché de la plaine sur la route de Moscou. Nous ne sommes plus qu'à une demi-lieue de Mojaïsk; le 9 au matin, notre avant-garde entre dans cette petite ville après un combat assez vif.

On y trouve les principales maisons remplies de

» qu'elles étaient, s'éloignaient des ambulances, et gagnaient le pays. » (*Ibid.*, pag. 45.)

« Enfin, dit le docteur Larrey, j'ai retardé mon départ de trois » jours pour achever le pansement de nos blessés et celui des Russes. » Ceux-ci, dispersés dans les villages voisins y restèrent jusqu'à leur » guérison. » (*Ibidem.*)

(1) En effet, à la réception de la lettre de Kutusoff, l'empereur l'a nommé feld-maréchal, et a comblé sa famille d'honneurs et d'argent.

blessés russes que leurs compagnons ont abandonnés *sans aucune espèce de secours. Les cadavres de ces infortunés gisent au milieu des vivans* (1)!

Les fourriers du palais ont remarqué à gauche, en arrivant sur la place, une maison neuve qui n'est pas entièrement finie : elle n'a pas de portes; mais elle a des fenêtres fermées et quelques poêles. L'empereur vient en occuper le premier étage. A peine installé dans ce logement, il veut reprendre les travaux du cabinet suspendus depuis cinq jours. Mais une extinction de voix se déclare; elle est complète, et ne lui permet ni de dicter, ni même de parler : c'est l'effet d'un gros rhume que le froid des dernières nuits passées sous la tente a encore aggravé : dans cette situation embarrassante, il faut recourir à la plume, et c'est un grand dérangement d'habitude pour Napoléon. Cependant il s'y résigne, s'asseoit, et se met à couvrir des carrés de papier, de tous les ordres dont sa tête est remplie. Ses secrétaires ordinaires, Meneval et Fain; l'arrière-ban du cabinet, d'Albe, Mounier et Deponthon, transcrivent à grande hâte; le comte Daru et le prince de Neufchâtel prennent aussi leur part de la besogne. Mais à chaque ligne on est arrêté par la difficulté de déchiffrer, et cependant l'empereur,

(1) *Mémoires* du docteur Larrey, tom. IV, pag. 61.

« Aidé de quelques soldats de la garde, dont j'avais mis plusieurs » fois l'humanité à l'épreuve, dit encore le docteur Larrey, je pour- » vus d'abord aux premiers besoins de ces malheureux. Les églises et » la maison commune avaient été mises en état de recevoir les blessés » français. Les Russes furent réunis dans des maisons de négocians. »

qui de minute en minute achève un ordre, frappe incessamment sur sa table pour qu'on prenne les brouillons qui s'y accumulent. La journée se passe dans ces travaux muets où la plume rapide de Napoléon et son marteau se font seuls entendre !

Une des premières lettres qu'il écrit de sa main au major-général est celle-ci :

« Faites faire la reconnaissance de la ville, et tracer une redoute qui tourne le défilé. — Faites construire deux ponts sur la Moscowa. Écrivez au prince Eugène qu'il peut re rendre à Rouza, faire construire des ponts à Serguiewo, et réunir beaucoup de bestiaux et de vivres. Recommandez-lui de faire courir aux nouvelles. — Écrivez au prince d'Eckmulh de faire occuper Borisow, et de ramasser des vivres et des nouvelles. — Écrivez au duc d'Elchingen de venir demain avec son corps à Mojaïsk. On laissera le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille. — Poniatowski s'étendra sur la droite ; qu'il se dirige sur Fomenskoï ; il gagnera ainsi la route de Kalouga, par laquelle il doit arriver sur Moscou. »

Ces dispositions prises, l'empereur s'occupe du bulletin de la bataille ; écrit à l'impératrice, et fait une circulaire aux évêques pour que dans tout l'empire on chante le Te Deum de la victoire.

On vient de voir avec quel soin il cherche à ramasser des nouvelles. Voici celles qui arrivent :

Dans la nuit du 9 au 10, Platoff a été relevé à l'arrière-garde par Miloradowitch.

Kutusoff était le 9 à Leontinka; le 10, il avait son quartier-général à Repitchi.

Le même jour, Murat s'est efforcé vainement de pousser jusqu'à Krimskoë. On s'est battu toute l'après-midi, et l'obscurité seule a pu terminer le combat. L'armée ennemie fait mine de s'arrêter; on parle même d'ouvrages de compagne que Kutusoff ébauche à la hâte, à quelques lieues en avant de Moscou.

D'après ces premiers renseignemens, l'empereur n'est pas éloigné de croire que les Russes pourraient bien tenter une seconde bataille avant de nous céder leur capitale, et ses inquiétudes se portent aussitôt sur l'état de nos munitions. La Moscowa nous a coûté quatre-vingt-onze mille coups de canon. Cette énorme consommation nous laisse-t-elle en état de recommencer? Le rapport du général Lariboissière ne tarde pas à dissiper toute incertitude. Huit cents voitures d'artillerie nous arrivent (1). Le 7 septembre elles avaient dépassé Smolensk. On peut donc quitter Mojaïsk pour aller voir de plus près ce que l'ennemi veut faire.

Le duc d'Abrantès, qui reste pour garder les ambulances et le champ de bataille, s'avancera après notre départ jusqu'à Mojaïsk, et s'occupera d'y protéger nos communications avec Smolensk.

(1) « Si l'état remis par Lariboissière avait porté vingt mille coups » de canon de moins, a dit Napoléon, je me serais arrêté, parce qu'il » est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et sans beaucoup » de munitions. » (*Lettre* du 27 septembre.)

Il lui est instamment recommandé de ne rien négliger pour améliorer le sort des blessés.

Les derniers ordres expédiés de Mojaïsk sont adressés au duc de Bellune ; ils donnent le développement de l'idée dont l'empereur est préoccupé :

« Kutusoff, dit-il au duc de Bellune, veut nous empêcher d'entrer à Moscou et montre la résolution de tout faire quand nous y serons pour nous en chasser. Je dois donc penser à renforcer l'armée de Moscou, à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. »

Ici, Napoléon répète les considérations qui, dans son système d'invasion, lui font attacher peu d'importance aux diversions secondaires que Tormasow et Wittgenstein peuvent essayer. Puis il ajoute :

» *Attaqué au cœur, l'ennemi ne s'amusera plus aux extrémités.* Il ne s'agit plus de distribuer à gauche et à droite, en réserve sur Witepsk ou sur Minsk, les renforts, les bataillons, les escadrons de marche, et les hommes isolés qui vous arrivent. C'est sur Smolensk que tout doit se diriger, pour marcher au besoin sur Moscou. C'est sur Moscou qu'il faut maintenant se porter; et vous-même avec toute votre armée vous devez vous tenir prêt à venir m'y rejoindre. »

Le 12 septembre, l'empereur établit son quartier-général à Petelina. Le 13, il va passer la nuit à trois lieues plus loin, entre Nikolskoë et Malo-Viazma, au château de Berowka qu'on dit appartenir au prince Gallitzin.

Pendant ces deux journées, les rapports d'avant-garde n'ont cessé de parler de la résistance à laquelle Kutusoff se prépare, et de toutes les pelletées de terre qu'il fait remuer. Cependant nous ne sommes plus qu'à six lieues de Moscou (1).

L'ennemi occupait une forte position à une demi-lieue en avant de la ville; sa droite appuyée à *Fili* sur la Moscowa, sa gauche sur les hauteurs de Vorobiewo, et le centre aux villages de Troïtzkoï et de Velinskoë. Là, le soldat russe ébauchait encore des fossés et des redoutes; mais, pendant la nuit, toutes ces démonstrations ont trouvé leur terme. Kutusoff a cessé de dissimuler que le moment du grand sacrifice est venu. Le soleil du 14 septembre se lève pour nous montrer les Russes consternés, traversant leur capitale et cherchant une retraite vers l'orient (2).

Avec quel empressement toute l'armée française se met en marche pour les suivre, et quelles accla-

(1) Il était urgent de faire croire aux troupes russes que l'on allait combattre encore pour la défense de Moscou : c'était l'unique moyen de les retenir sous les drapeaux, et de les empêcher de se débander dans cette ville immense. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 357.)

(2) Le 2 — 14 septembre, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili, à trois heures du matin, et pénétra par la barrière de Dorogomilow dans la ville qu'elle avait à traverser dans sa plus grande longueur pour sortir par la barrière de Kolomna... Moscou présentait l'aspect le plus lugubre;... la marche de l'armée russe avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire;... des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. (M. de Butturlin, tom. Ier, pages 363 et 364.)

mations signalent la vue des minarets de Moscou (1)! Le roi de Naples a précédé l'avant-garde; à midi, il a déjà pénétré dans la ville; il y est rejoint par l'officier d'ordonnance Gourgaud, que l'empereur lui envoie, et par quelques piquets d'escorte. Parvenue aux environs du Kremlin, cette poignée d'hommes se trouve sur les pas des Cosaques de l'arrière-garde,

(1) Madame de Staël, qui a traversé Moscou quelque temps avant notre arrivée, décrit ainsi l'aspect de cette capitale. « Des coupoles dorées annoncent au loin Moscou... Quelqu'un disait, avec raison, » que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y » voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en » Orient, des églises, des établissemens publics, des pièces d'eau, » des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui com- » posent la Russie se montre dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me » disait-on, acheter des châles de Cachemire dans le quartier des » Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se » trouvent réunies dans cette immense cité. » (Pag. 278.) « Quel- » ques-uns des palais de Moscou sont en bois... Plusieurs ont été bâtis » pour une fête... Un grand nombre de maisons sont coloriées en vert, » en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornemens de » dessert. » (Pag. 281.)

« Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont » défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille cré- » nelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappel- » lent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse... Mais quoique » le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impres- » sion du christianisme se retrouve dans cette multitude d'églises si » vénérées, qui attirent les regards à chaque pas. On se rappelle » Rome en voyant Moscou, non assurément que les monumens y » soient de même style, mais parce que le mélange de la campagne » solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville, et le » nombre infini des temples, donne à la Rome asiatique quelques rap- » ports avec la Rome européenne. » (Pag. 281.)

et la témérité du roi de Naples l'engage dans une sorte d'escarmouche avec eux. Mais enfin on parlemente. Le roi se plait à se laisser entourer par des Cosaques de toutes les couleurs qui viennent regarder ses élégantes broderies et les belles plumes de sa toque polonaise. La popularité chevaleresque qu'il s'est acquise parmi ces peuplades guerrières date de Tilsitt; il s'est mis sur le pied de leur faire des présens, et dans ce moment il leur en fait encore; il donne sa montre à leur chef; il emprunte celle de Gourgaud et tout ce qu'il y a de bijoux autour de lui pour les distribuer à ses sauvages admirateurs.

Pendant ses pourparlers, l'armée ennemie achevait d'évacuer Moscou (1)!

Napoléon est arrivé de sa personne avec le reste de l'avant-garde; mais il n'a pas dépassé la barrière. Il fait appeler son secrétaire interprète Lelorgne qui connaît Moscou, et l'interroge sur les principaux édifices. Ses regards se sont portés d'abord sur la grande maison des Enfans-Trouvés. Quand il apprend que cet établissement est sous la protection particulière de l'impératrice-mère, il ordonne d'y

(1) Quand le roi de Naples parut, dit M. de Butturlin, les troupes russes n'avaient pas encore évacué la ville. Un combat aurait pu amener la ruine entière de l'arrière-garde russe et la perte d'une partie du matériel de notre armée. Aussi, pour prévenir ce malheur, le général russe se décida-t-il à envoyer un parlementaire au roi de Naples.... Le résultat fut une convention verbale, par laquelle le roi de Naples s'engagea à ne pas inquiéter la sortie des Russes. Cet accord, dont tout l'honneur est au général Miloradowitch, permit d'achever l'évacuation. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 365.)

placer sur-le-champ une sauvegarde. Beaucoup d'ordres semblables sont encore expédiés pour la conservation et la sûreté de la ville.

En s'arrêtant sur ces détails, l'empereur donnait aux troupes de la droite et de la gauche le temps de développer leur mouvement. Le prince Eugène se dirige vers le nord, sur la barrière de Saint-Pétersbourg; il y placera son quartier-général, tiendra la campagne, et poussera de forts partis sur les chemins qui s'ouvrent devant lui. Le prince Poniatowski tourne par le côté opposé les faubourgs du midi, et doit s'étendre jusqu'à la route de Kolomna. Le prince d'Eckmulh occupera tout le pays en arrière du vice-roi et des Polonais. Pendant qu'on embrasse ainsi la ville par les dehors, le duc de Dantzick y entre avec la garde. Dans l'après-midi, Napoléon lui-même franchit la barrière, s'avance de quelques pas, et prend un logement provisoire dans une grande auberge à main droite (1).

Son premier soin est de nommer le duc de Trévise gouverneur de la province, et le général Durosnel commandant de la ville. Il envoie au Kremlin le duc de Dantzick, qu'il charge exclusivement de la police de ce quartier. Enfin, le roi de Naples reçoit l'ordre de ne pas perdre les traces de l'ennemi, de

(1) Des négocians et quelques citoyens de Moscou, voyant la ville abandonnée et livrée, par son gouverneur, au désordre et au pillage ont senti qu'ils n'avaient plus qu'à implorer la protection du vainqueur. Ils ont demandé où était l'empereur. Un officier les amène et ils sollicitent sa générosité en faveur de leurs concitoyens. (Le général Gourgaud, pag. 277.)

le suivre vivement, et de ramasser ses traîneurs. On ignore le parti que Kutusoff va prendre. L'empereur recommande de multiplier les informations.

Ce n'est que le lendemain 15, à six heures du matin, que le quartier impérial est transféré au Kremlin. Dans l'enceinte de cette citadelle, sur une esplanade à laquelle on parvient par un grand escalier de pierre, est l'antique demeure des tzars; l'église qui renferme leur sépulture, le palais du sénat, les casernes et les bâtimens de l'arsenal, se groupent autour. Derrière, s'élève le haut clocher d'Yvan Veliki, dont la croix dorée domine tous les dômes de Moscou.

Au premier aspect, l'œil s'étonne de retrouver, dans ce grand escalier, dans cette façade imposante, l'ordonnance du vieux palais des doges à Venise. L'intérieur offre une suite d'appartemens vastes et convenablement meublés. On loge l'empereur dans celui qui est à droite, au fond de la galerie. La vue des fenêtres plonge sur la Moscowa, sur les quais qui en embellissent les rives, et s'étend par-delà sur un horizon immense de maisons, de dômes et de palais.

La voilà donc cette ville fameuse! disent les chefs de l'armée. *Moscou! Moscou! s'écrient les soldats en battant des mains. Le jour de gloire est arrivé! dangers, souffrances, ils ont tout oublié!*

L'empereur est satisfait; mais il ne se dissimule pas ce qui manque à son triomphe. En ce moment, Bernadotte devrait être à Saint-Pétersbourg, et les Turcs en Crimée.

Combien les vieux ennemis de la Russie doivent se reprocher aujourd'hui leur hésitation ! tout ce qu'on leur avait promis est accompli. Déjà le sultan Mahmoud, en apprenant la prise de Smolensk, a reconnu les perfidies de Bucharest. Il vient d'exiler son visir, et de faire tomber la tête des deux Morozzi. Que fera-t-il à la grande nouvelle de notre arrivée à Moscou ?..... Et Bernadotte ! se peut-il que Français et Suédois, un double remords ne l'arrache pas enfin aux indignes séductions qui le captivent ?

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

À LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§. Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. . . 51
§. II. Circulaire aux évêques de France pour le *Te Deum*, et proclamation du gouverneur de Moscou, Rostopchin. 66

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

SUPPLÉMENT

A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§. Ier. FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(No 1.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur l'intendant, pour fournir au prince de Schwartzenberg une seconde avance de cinq cent mille francs. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il a remportée; que demain je marche sur l'ennemi, qui a l'air de prendre position à vingt lieues d'ici, sur la route de Moscou; que je désire qu'il fasse en sorte que les troupes que l'ennemi a en Volhynie ne viennent pas se porter

sur moi; que je lui recommande de les occuper. Écrivez au général Reynier dans le même sens. Vous ferez connaître au prince de Schwartzenberg que j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que tous les avancemens se fissent dans son corps et qu'il leur fût accordé des récompenses; que je me réserve, de mon côté, d'en accorder sur le rapport qu'il me fera; que j'attends ses propositions. Écrivez au duc de Tarente pour lui faire connaître ce qui s'est passé, et que je me mets en marche. Écrivez aussi au général Saint-Cyr; faites-lui savoir que j'attends ses propositions pour accorder des récompenses à son corps d'armée; qu'il résulte des bulletins russes que Wittgenstein n'a que deux divisions formées de bataillons de réserve qui ne sont composés que de recrues.

Sur ce, etc.

(N° 2.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Dorogobouge, le 26 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses; que je serai après-demain à Viazma, c'est-à-dire à cinq marches de Moscou; qu'il y aura probablement une bataille qui nous conduira à Moscou; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées; qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le cent-neuvième régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Koenigsberg, et les deux régimens saxons; que j'ai, en outre, placé entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski, forte de douze ba-

taillons et d'une brigade de cavalerie légère; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Witepsk, Mohilow et Minsk; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orcha, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général Hertel, qui est à Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwartzenberg peut opérer; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvéniens, et, dans tous les cas, le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orcha, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières; que j'ai quatre mille hommes de garnison à Witepsk et autant à Smolensk; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Dwina, sera en communication facile avec moi, pourra promptement recevoir mes ordres, et se trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Witepsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moscou; que je suppose que le général Gouvion-Saint-Cyr a suffisamment des deuxième et sixième corps pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place; enfin, que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant neuf mille hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion-Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Dwina, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que, ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk.

Sur ce, etc.

(N° 3.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Slawkowo, le 27 août, à neuf heures du soir.

Monsieur le duc, vous avez reçu l'ordre de vous rendre à Wilna en partant de Kowno. Vous devez marcher sur quatre colonnes. Faites prendre à Kowno dix livres de riz par homme, que le soldat portera dans un sac, et vous tiendrez la main à ce qu'il n'en consomme qu'une once par jour. Vous ferez prendre du biscuit pour six jours, indépendamment de tout ce que vous pourrez faire porter, à votre suite, sur des chariots. Vous prendrez à Wilna des vivres jusqu'à Minsk, et à Minsk vous en prendrez jusqu'à Borisow, et à Borisow jusqu'à Orcha. D'Orcha à Smolensk, il faut que votre corps marche par divisions, afin qu'il puisse marcher en trois jours : la cavalerie peut prendre les devans. Profitez de votre présence pour préparer le plus de vivres possible sur la route de Wilna à Minsk et Orcha. L'empereur se dirigeant sur Moscou, votre corps ne saurait arriver trop tôt à Smolensk, afin de maintenir nos communications et de nous servir de réserve.

Sa Majesté vous donne le commandement de toutes les troupes qui sont en Lithuanie, dans le gouvernement de Witepsk, de Smolensk, afin que vous les dirigiez toutes suivant que les circonstances pourront l'exiger, et vers le but général : ce but est de maintenir la grande communication de Wilna par Minsk et Smolensk avec le quartier-général. Voici les troupes que vous aurez dans la Lithuanie : la division Dombrowski, forte de sept à huit mille hommes, qui est employée à manœuvrer entre Mohilow, Minsk et Bobruisk; quatre batail-

lons illyriens, deux bataillons du cent vingt-neuvième avec ses pièces, deux bataillons du trente-troisième léger avec ses pièces. Deux bataillons du trente-troisième léger vont à Smolensk; un bataillon de ce régiment est resté à Minsk. Réitérez au général Loison l'ordre de les faire partir; cela mettra à votre disposition, avec la division Dombrowski, environ vingt-quatre bataillons. Quatre demi-brigades de marche, qui formaient la division Lagrange, sont à Koenigsberg; j'ai donné l'ordre qu'elles se rendent à Kowne, où ces conscrits resteront en réserve.

Les régimens polonais de cavalerie et d'infanterie de la Lithuanie, à mesure qu'ils se formeront, tiendront garnison à Wilna et sur les autres points. Beaucoup de bataillons isolés sont à Wilna et à Minsk; plusieurs détachemens sont sur les routes de Gloubokoë et Kamen; aussitôt qu'ils seront réarmés et arrangés, il faut les diriger sur Smolensk, hormis ce qui appartient au sixième corps de Macdonald, et aux deuxième et sixième.

Les troisièmes bataillons des quatrième, septième et neuvième polonais ne doivent pas entrer en ligne aussitôt qu'ils arriveront à Wilna : vous les dirigerez sur Minsk pour y tenir garnison; ils ne rejoindront la division Gérard que quand ils seront à l'école de bataillon. Les trois troisièmes bataillons de la légion de la Vistule arriveront à Smolensk, qui aura une garnison de cinq à six mille hommes; il y en aura autant à Witepsk.

Vous devez observer la place de Bobruisk jusqu'à ce qu'on puisse faire les dispositions pour s'en emparer. Vous devez garantir la communication de Wilna à Smolensk, que l'ennemi cherche à intercepter avec ses troupes, qui pourront échapper à Schwartzenberg : voilà le premier objet. Vous devez rouvrir les communications

de Smolensk avec le quartier-général, si elles venaient à être fermées, et venir au secours de l'armée si cela était nécessaire, et enfin former sa réserve. On ne suppose pas que la communication puisse être menacée par la Dwina. Le siége de Riga va nécessairement fixer l'attention de l'ennemi sur la Basse-Dwina. Saint-Cyr paraît plus que suffisant pour tenir l'ennemi en respect. Toutefois cependant, dans les cas imprévus, cet objet doit fixer votre attention; vous devez aussi protéger le territoire de Witepsk, Smolensk et Mohilow. Nous avons cinq dépôts de cavalerie: Kowno, Merecz, Minsk, Gloubokoé, Lepel: vous ferez former des escadrons de marche. Donnez un mouvement général à tout ce qui est sur les derrières de l'armée, pour le diriger sur Smolensk. Vous vous porterez à Minsk et à Smolensk le plus tôt possible.

(N° 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de faire demain une journée ordinaire, mais de manière pourtant à se trouver à huit ou neuf lieues de Viazma, et à pouvoir, après-demain, arriver à Ghjath. Il est convenable qu'en cas d'événemens, le vice-roi puisse tourner la droite de l'ennemi et le prince Poniatowski sa gauche, et que les trois avant-gardes soient tellement à portée, qu'elles puissent donner ensemble; ce qui nécessairement épargnera du sang et mettra l'ennemi hors d'état de résister.

Donnez ordre au vice-roi de suivre l'ennemi sur la gauche, et de manière à pouvoir tourner la droite de l'ennemi ; de se trouver à la hauteur du roi de Naples, qui est au village de Koslowo, et qui va, demain 31, faire une petite marche qui le conduira à huit ou neuf lieues de Viazma. Prévenez le vice-roi qu'il est nécessaire qu'avec toute sa cavalerie et une bonne avant-garde d'infanterie et d'artillerie, il puisse tourner la droite de l'ennemi et prendre part aux coups de canon, s'il y en a ; que c'est le seul moyen d'épargner le sang et d'accélérer la retraite de l'ennemi. Donnez le même ordre au prince Poniatowski pour la droite ; il doit tourner la gauche de l'ennemi. Le prince d'Eckmulh suivra de manière à se trouver une lieue en arrière du roi de Naples, et le duc d'Elchingen à deux lieues en arrière du prince d'Eckmulh. Le duc de Trévise partira à dix heures du matin pour se rendre à Fédorowskoë, derrière le duc d'Elchingen. Le duc d'Abrantès se rendra à Viazma, passera les ponts sur la droite de la ville, et prendra position à une lieue en avant.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, écrivez au général Dombrowski, que d'après le mauvais état où se trouve la place de Bobruisk, il serait peut-être convenable qu'il cernât, avec son infanterie, cette place, et qu'avec sa cavalerie il éclairât les débouchés de Pinsk et de Mozyr ; il pourra se procurer des moyens du pays, et le gouverneur de Minsk

pourra lui fournir des troupes pour cette opération : avec des obus il peut mettre le feu à la ville et accélérer sa réduction, tout étant en bois.

Sur ce, etc.

(N° 6.) *Lettre de l'empereur.*

Au major-général.

Viazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez le commandement de la province de Smolensk au général Baraguey d'Hilliers; il pourra résider à Viazma ; il sera là plus près de l'armée. Le général qui est à Smolensk sera sous ses ordres ; il n'y a pas de difficulté que vous remplaciez ce général par le général Jomini.

Sur ce, etc.

(N° 7.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Velitchewo, le 1er septembre 1812.

Mon cousin, je lis dans les journaux que la femme du général Hogendorp vient le rejoindre à Wilna : dites au général Hogendorp que je n'entends pas que les femmes de mes généraux et aides-de-camp viennent à l'armée, et que, s'il est vrai que la sienne arrive, il ait à la renvoyer en France.

Sur ce, etc.

(N° 8.) *Lettres de l'empereur*

Au major-général.

Ghjath, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmulh, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos, de rallier les troupes, de faire faire, à trois heures après midi, un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présens à la bataille ; de faire faire l'inspection des armes, des cartouches, de l'artillerie et des ambulances ; de faire connaître aux soldats que nous approchons du moment d'une bataille générale, et qu'il faut s'y préparer.

Il est nécessaire qu'avant dix heures j'aie des états qui me fassent connaître le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie ; le nombre de pièces d'artillerie, leur calibre ; le nombre des coups à tirer ; le nombre de cartouches par soldat ; le nombre de cartouches dans les caissons ; le nombre de caissons d'ambulance appartenant soit aux régimens, soit aux divisions, soit aux corps d'artillerie ; le nombre de chirurgiens ; le nombre de pansemens qu'on pourra faire. Ces états me feront connaître également les hommes détachés qui ne seraient pas présens à la bataille si elle avait lieu demain, mais qu'on pourrait faire rejoindre si elle avait lieu dans deux ou trois jours, en indiquant le lieu où ils se trouvent, et les moyens à prendre à cet effet.

Ces états doivent être faits avec la plus grande attention, puisque de leur résultat doit dépendre ma résolution ; ils doivent comprendre d'abord tous les hommes présens à l'appel, et ensuite tous ceux qui se trouveraient présens à la bataille.

Vous ajouterez aussi qu'on me fasse connaître le nombre de chevaux qui seraient déferrés, et le temps qu'il faudrait pour referrer la cavalerie et la mettre en état pour la bataille.

Le roi de Naples pourra, s'il le juge convenable, rectifier sa position en avançant sa cavalerie légère et sa petite avant-garde de quelques werstes; le prince Poniatowski et le vice-roi rectifieront également leur position.

Sur ce, etc.

(N° 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Ghjath, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, l'état-major général ne m'est d'aucun secours, ni le grand prévôt de gendarmerie, ni le vaguemestre, ni les officiers d'état-major : aucun ne sert comme il le devrait.

Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major général.

Si vous n'avez pas de vaguemestre, nommez-en un; que tous les bagages marchent sous sa direction.

Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne.

Sur ce, etc.

(N° 10.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Ghjath, le 3 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez aux généraux commandant les corps d'armée, que nous perdons tous les jours beau-

coup de monde par le défaut d'ordre qui existe dans la manière d'aller aux subsistances ; qu'il est urgent qu'ils concertent avec les différens chefs de corps les mesures à prendre pour mettre un terme à un état de choses qui menace l'armée de sa destruction ; que le nombre de prisonniers que l'ennemi fait se monte chaque jour à plusieurs centaines ; qu'il faut, sous les peines les plus sévères, défendre aux soldats de s'écarter, et envoyer aux vivres, comme l'ordonnance prescrit de le faire pour les fourrages, par corps d'armée quand l'armée est réunie, et par division quand elle est séparée ; qu'un officier général ou supérieur doit commander le fourrage pour les vivres, et qu'une force suffisante doit protéger l'opération contre les paysans et les Cosaques ; que, le plus possible, quand on rencontre des habitans, on requerra ce qu'ils auront à fournir sans faire plus de mal au pays ; enfin, que cet objet est si important, que j'attends du zèle des généraux et chefs de corps, pour mon service, de prendre toutes les mesures capables de mettre un terme au désordre dont il s'agit.

Vous écrirez au roi de Naples, qui commande la cavalerie, qu'il est indispensable que la cavalerie couvre entièrement les fourrages, et mette aussi les détachemens qui iront aux vivres, à l'abri des Cosaques et de la cavalerie ennemie. Vous recommanderez au prince d'Eckmulh de ne pas s'approcher à plus de deux lieues de l'avant-garde ; vous lui ferez sentir que cela est important pour que les fourrageurs n'aillent pas aux vivres trop près de l'ennemi ; enfin, vous ferez connaître au duc d'Elchingen qu'il perd tous les jours plus de monde que si on donnait bataille ; qu'il est donc nécessaire que le service des fourrageurs soit mieux réglé et qu'on ne s'éloigne pas tant.

Sur ce, etc.

(N° 11.) DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Au camp à deux lieues en arrière de Mojaïsk, le 6 sept. 1812.

A la pointe du jour, les deux nouvelles batteries construites, pendant la nuit, au plateau du prince d'Eckmuhl, commenceront leur feu contre les deux batteries ennemies opposées.

Au même moment, le général Pernetty, commandant l'artillerie du premier corps, avec les trente bouches à feu qui seront à la division Compans, et tous les obusiers des divisions Desaix et Friant, qui se porteront en avant, commencera le feu et écrasera d'obus la batterie ennemie, qui, par ce moyen, aura contre elle

24 pièces de la garde,
30 de la division Compans,
et 8 des divisions Friant et Desaix;

62 bouches à feu.

Le général Foucher, commandant l'artillerie du troisième corps, se portera, avec tous les obusiers du troisième et du huitième, qui sont au nombre de seize, autour de la batterie qui bat la redoute de gauche, ce qui fera quarante bouches à feu contre cette batterie.

Le général Sorbier sera prêt, au premier commandement, à se détacher avec tous les obusiers de la garde, pour se porter sur l'une ou l'autre redoute.

Pendant cette canonnade, le prince Poniatowski se portera au village, vers la forêt, et tournera la position de l'ennemi.

Le général Compans longera la forêt pour enlever la première redoute.

Le combat ainsi engagé, les ordres seront donnés selon la disposition de l'ennemi.

La canonnade de la gauche commencera au même moment que l'on entendra la canonnade de la droite. Une forte fusillade de tirailleurs sera engagée par la division Morand et par les divisions du vice-roi, aussitôt qu'ils verront l'attaque de la droite commencée. Le vice-roi s'emparera du village, débouchera, par ses trois ponts, sur la hauteur, dans le temps que les généraux Morand et Gérard déboucheront, sous les ordres du vice-roi, pour s'emparer de la redoute de l'ennemi et former la ligne de l'armée. Le tout se fera avec ordre et méthode, et en ayant soin de tenir toujours une grande quantité de réserve.

Signé NAPOLÉON.

(N° 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Mojaïsk, le 9 septembre 1812.

Faites faire la reconnaissance de la ville, tracer une route qui tourne le défilé.

Faites construire deux ponts sur la Moscowa.

Écrire au prince Eugène qu'il peut se rendre à Ruza et faire construire deux ponts sur Sventgorod; réunir beaucoup de bestiaux et de vivres, et des nouvelles.

Au prince d'Eckmulh, de faire occuper Borisoff, et ramasser des vivres et des nouvelles.

Au duc d'Elchingen, de venir demain, avec son corps, à Mojaïsk, et laisser le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille.

(N° 13.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Mojaïsk, le 11 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que le huitième régiment westphalien, le régiment saxon de Low, celui de Rechten, le troisième régiment de marche d'infanterie formé à Koenigsberg, les troisièmes bataillons des quatrième, septième et neuvième régimens polonais; les huitième, neuvième, dixième et onzième régimens de marche, de cavalerie, doivent être tous dirigés sur Smolensk; que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités; qu'il fait tout pour nous empêcher d'entrer à Moscou, et montre la résolution de tout faire pour nous en chasser le plus tôt qu'il lui sera possible. C'est donc de Smolensk à Moscou qu'il faut se porter, les nombreuses troupes qui arrivent derrière et celles du grand-duché de Lithuanie étant suffisantes pour garder les derrières. Il est nécessaire également que le duc de Bellune se tienne prêt, avec tout son corps d'armée réuni, pour se porter de Smolensk à Moscou, afin de renforcer l'armée à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. Witepsk n'a besoin de rien; si peu de troupes qu'il y ait, l'ennemi le laissera tranquille : je n'y tiendrai même personne aussitôt que mon hôpital sera évacué. Il faut donc que le duc de Bellune dirige tout bataillon, escadron, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour de là pouvoir venir sur Moscou.

Sur ce, etc.

(N° 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Mojaïsk, le 12 septembre 1812.

Mon cousin, tout ce que les troisième, quatrième et premier corps ont laissé sur le champ de bataille, pour le garder, rejoindra les corps respectifs. Le duc d'Abrantès portera son quartier-général à Mojaïsk, et tiendra un bataillon et cent chevaux aux ambulances près du champ de bataille; un bataillon, cent chevaux, deux pièces de canon, au monastère, à deux lieues en arrière; un bataillon, deux pièces de canon et cinquante chevaux à Koubiuskoie, sur la route de Moscou, et le reste ici. Il visitera le monastère, les ambulances du champ de bataille, et il fera ce qu'il pourra pour améliorer le sort des soldats blessés. Il fournira une escorte pour les pièces et caissons que l'artillerie renvoie sur les derrières. Il fera achever les six fours. Il aura soin d'approvisionner la ville par des patrouilles d'au moins cent cinquante hommes qu'il enverra pour chercher du blé, des farines et du fourrage.

Sur ce, etc.

(N° 15.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Du faubourg de Moscou, le 15 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Dantzick de se rendre, avec la jeune garde, au Kremlin, où il sera exclusivement chargé de la police de ce quartier.

Le général Durosnel fera les fonctions de gouverneur de la ville.

Le roi de Naples fera occuper par le prince Poniatowski et par sa cavalerie, depuis la route de Kolomna jusqu'à la route de Troitzka.

Le vice-roi portera son quartier-général à la barrière de Saint-Pétersbourg, et fera occuper la route depuis Troitzka inclusivement jusqu'à la route qu'il a prise.

Le prince d'Eckmulh fera couper toutes les routes, depuis celle qu'a prise le vice-roi jusqu'à celle du prince Poniatowski.

Le vice-roi et le roi de Naples enverront de forts partis sur la route de Saint-Pétersbourg et sur la route qu'a prise l'ennemi, afin d'avoir des nouvelles et de ramasser les traîneurs.

Sur ce, etc.

§. II. CIRCULAIRE AUX ÉVÊQUES DE FRANCE POUR LE *TE DEUM*, ET PROCLAMATIONS DU GOUVERNEUR DE MOSCOU, ROSTOPCHIN.

(N° 1.) *Aux évêques de France.*

De notre camp impérial de Mojaïsk, le 10 septembre 1812.

Monsieur l'évêque de....., le passage du Niémen, de la Dwina, du Borysthène; les combats de Mohilow, de la Drissa, de Polotsk, de Smolensk; enfin, la bataille de

la Moscowa, sont autant de motifs pour adresser des actions de grâces au Dieu des armées. Notre intention est donc qu'à la réception de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit : réunissez mon peuple dans les églises pour chanter des prières, conformément à l'usage et aux règles de l'Église en pareilles circonstances. Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Signé NAPOLÉON.

(N° 2.) *Proclamations de Rostopchin.*

30 août — 11 septembre.

S. A. le prince Kutusoff, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le joindre, a quitté Mojaïsk pour venir occuper un endroit fortifié où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et des munitions. *Il dit qu'il défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même dans les rues de cette ville.* On a fermé les tribunaux ; mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis : il faut mettre les affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès *au scélérat ;* si cependant ils me devenaient nécessaires, je prendrais des jeunes gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et, si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents : le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain, j'irai voir les blessés de l'hôpital de Sainte-Catherine : j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi, je me porte

bien ; j'avais mal à un œil, mais maintenant je vois très-bien des deux.

---

31 août — 12 septembre.

Je pars demain pour me rendre près de S. A. le prince Kutusoff, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis.

Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'ame.

Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SIXIÈME PARTIE.

SÉJOUR A MOSCOU.

Una nox fuit inter urbem maximam et nullam.
(SÉNÈQUE.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

INCENDIE DE MOSCOU.

« La résolution de marcher de Smolensk à Moscou était fondée sur la pensée que l'ennemi, pour sauver cette capitale, livrerait une bataille; qu'il serait battu; que Moscou serait pris; qu'Alexandre pour le recouvrer ferait la paix, et que s'il ne la faisait pas, on trouverait dans le matériel de cette grande ville et dans les quarante mille bourgeois affranchis ou fils d'affranchis qui l'habitent, de quoi pourvoir à de nouveaux événemens. » Jusqu'à présent tout se succède comme l'empereur l'a calculé (1).

(1) On peut noter ici pour l'avenir, dit sir Robert Wilson, pag. 18, que malgré la conclusion inattendue de la paix entre les Russes et les Turcs, et la défection impossible à prévoir de la Suède, le projet gi-

L'arsenal du Kremlin renferme quarante mille fusils anglais, autrichiens et russes, une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres, des armures et des trophées enlevés aux Turcs et aux Persans. Hors de la ville, à la barrière des Allemands, dans des bâtimens isolés, nous découvrons quatre cents milliers de poudre et plus d'un million pesant de salpêtre (1).

« Les ressources que l'armée entrevoit dans Moscou sont immenses. La classe moyenne des habitans est restée. Les cinq cents palais de la noblesse nous sont ouverts ; ils n'ont point été démeublés, et les domestiques sont aux portes, qui nous attendent. Les plus riches propriétaires, en quittant la ville, ont laissé des billets de recommandation pour le général qui occupera leur maison ; ils y annoncent que, sous peu de jours, aussitôt que le premier trouble sera calmé, ils rentreront chez eux (2). »

« Nous allons voir, dit l'empereur, ce que les Russes vont faire ; s'ils se refusent encore à traiter, il faudra bien en prendre notre parti. Nos quartiers sont maintenant assurés. Nous donnerons au monde le spectacle singulier d'un armée *hivernant paisible-*

gantesque de Napoléon s'exécute en dépit de tous les obstacles qu'on avait présumés.

(1) « Nous avons trouvé une immense quantité de choses à Moscou, qui était une ville extrêmement belle. De deux cents ans la Russie ne se relevera pas de la perte qu'elle a faite. Ce n'est pas exagérer que de l'évaluer à un milliard. » (*Correspondance de Napoléon.*)

(2) *Mémoires de Napoléon*, recueillis par M. de Montholon, tom. II, pag. 102 et 103.

ment au milieu des peuples ennemis qui la pressent de toutes parts. L'armée française dans Moscou sera le *vaisseau pris par les glaces*..... Mais au retour de la belle saison nous recommencerons la guerre.... Au surplus, Alexandre ne me laissera pas aller jusque-là; nous nous entendrons et il signera la paix (1). »

Napoléon croit avoir tout prévu : bataille sanglante, séjour prolongé, hiver rigoureux, des revers même; .... la possession de Moscou, et les deux cent soixante mille hommes qu'il a laissés derrière lui semblent le mettre au-dessus de tous les incidens.... Mais à peine est-il assis au Kremlin qu'un horrible incendie se déclare ce qu'il n'a pas prévu, ce qu'il n'a pu prévoir, la destruction de Moscou par les Russes eux-mêmes, lui arrache le point d'appui sur lequel ses principales combinaisons reposent (2).

(1) *Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 397.

Il n'est pas douteux qu'on eût pu fomenter en Russie une guerre civile, et ce fut Bonaparte qui rejeta les offres d'insurrection qu'on lui fit pendant qu'il était à Moscou. (Sir Robert Wilson, pag. 30.)

« En proclamant la liberté des esclaves, j'aurais pu armer la plus grande partie de la population russe contre elle-même. Dans un grand nombre de villages cet affranchissement m'a été demandé, mais la guerre que je fais aux Russes n'est que politique, et d'ailleurs l'abrutissement de cette classe nombreuse du peuple russe est tel, qu'une semblable mesure vouerait aux plus horribles supplices bien des familles.... Cette dernière considération suffisait pour que je me refusasse un pareil moyen contre mes ennemis. » (*Discours de Napoléon au Sénat*, 20 novembre 1812.)

(2) L'idée d'incendier une telle ville n'était pas prévue! En effet, il était plus raisonnable de faire la paix que de se porter à une telle bar-

Quelques incendies partiels avaient éclaté dans les premiers momens de notre arrivée. Nous les avions attribués à l'imprudence du soldat. Le duc de Trévise, la garde, toute l'armée s'étaient portés au feu pour l'éteindre et s'en étaient rendus maîtres. Mais le 16, le vent s'étant mis à souffler avec violence, l'embrasement devient général. Une grande partie de la ville est en bois; elle renferme de nombreux magasins d'eau-de-vie, d'huiles et de matières combustibles. Toutes les pompes ont disparu et nos travailleurs ne font plus que des efforts impuissans (1).

De noirs tourbillons de fumée se sont élevés sous le vent : partis des quartiers orientaux, ils se sont étendus sur la ville jetant partout l'affreuse odeur de soufre et de bitume. La flamme les suit avec ra-

barie. (*Mémoires de Napoléon*, recueillis par M. de Montholon, tom. II, pag. 102.)

(1) Le feu embrasait la partie basse de la Patrowska; la flamme poussée par le vent menaçait de franchir tout l'espace du pont des Maréchaux, et de dévorer les boutiques qui sont au-delà en remontant vers le Loubianka. Déjà les habitans de ce quartier, le paquet sur le dos, semblaient préparés à ce dernier sacrifice!... Il n'y avait qu'un coup du ciel qui pût nous sauver! Il inspira à la compagnie de grenadiers postés dans cet endroit le courage de s'armer de seaux et d'arroser les toits des maisons les plus exposées, avec tant d'activité, que l'on prévint les atteintes du feu. Ce fut le salut de tout ce quartier, qui est le seul de la ville qui soit resté intact, et qui comprend tout le haut du pont des Maréchaux, la Rojetskuka, les deux Loubianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout et l'extrémité de la Patrowska, située entre les deux boulevards, ainsi que le Maraceca. (*Lettre de l'abbé Surrugues*, curé de Saint-Louis, à Moscou.)

pidité, s'avance de maison en maison, s'accroît de tout ce qu'elle dévore, et coule dans un lit de feu d'une extrémité de la ville à l'autre. Tandis que ces premiers sillons de l'incendie poursuivent leur cours épouvantable, d'autres brasiers se sont allumés; de nouveaux torrens en découlent, et poussés par le vent s'allongent dans les intervalles que les laves précédentes n'ont pu atteindre. On dirait que la terre s'est entr'ouverte pour fournir tous les feux qui éclatent! L'incendie se répand avec fureur; il ne connaît plus ni direction, ni limites; il mugit, il bouillonne comme les flots de la tempête, et la malheureuse ville achève de s'engloutir dans un océan de flammes!

A la place de tant de maisons et de palais, il ne reste debout que des masses de briques qui marquent la place des foyers domestiques. Ces milliers de pyramides tronquées et noircies nous apparaissent comme le squelette brûlé de Moscou.

Des fenêtres du Kremlin, Napoléon a sous les yeux cette grande catastrophe.... Scipion en voyant brûler Carthage ne put se défendre d'un triste pressentiment sur le sort que Rome aurait à son tour: Napoléon demeure pensif.... Toute l'armée est plongée dans la stupeur. Le morne silence qui règne au Kremlin n'est interrompu que par ces exclamations: *Voilà donc comme ils font la guerre! La civilisation de Pétersbourg nous a trompés; ce sont toujours les Scythes* (1)!

(1) Aucune nation civilisée ne tient autant des sauvages que le peuple russe, et quand les grands ont de l'énergie, ils se rapprochent

On est enfin parvenu à prendre sur le fait quelques-uns des incendiaires. On les a saisis au moment même où ils attachaient la fatale fusée, et ce n'est qu'avec peine qu'on les a soustraits à l'indignation du soldat. Ils sont neuf cents que la police du gouverneur Rostopchin avait apostés dans les caves pour mettre le feu à tous les quartiers. Ils l'avouent; procès-verbal est tenu de leur déclaration, et l'exécution militaire s'ensuit : après quoi, leur cadavre est jeté dans l'affreux brasier qu'ils ont allumé (1).

aussi des défauts et des qualités de cette nature sans frein.... Leurs vices n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville. La fureur et la ruse s'emparent d'eux tour-à-tour quand ils veulent accomplir une résolution quelconque, bonne ou mauvaise. Heureusement pour eux, ils sont toujours ce que nous appelons barbares; non que je prétende vanter la barbarie, mais je désigne, par ce nom, une certaine énergie primitive qui peut remplacer dans les nations la force concentrée de la liberté. (*Madame de Staël, Dix Ans d'exil*, pag. 289.)

(1) Les renseignemens les plus positifs (dit l'historien russe, M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 369, *Campagne de* 1812) ne permettent pas de douter que l'incendie de Moscou n'ait été préparé et exécuté par les autorités russes. M. de Butturlin ajoute, pag. 372 : « Le feu n'ayant éclaté qu'après l'arrivée des Français, il fut facile de persuader au vulgaire que c'étaient les Français qui avaient mis le feu. Cette opinion exaspéra le peuple des campagnes, et donna un caractère plus prononcé à la guerre nationale. » Enfin, M. de Butturlin impute formellement à M. le gouverneur Rostopchin, *la gloire* d'avoir conçu et *habilement* exécuté l'incendie de Moscou. (*Voyez* tom. Ier, pag. 369.) Il s'égaie même dans une note très-spirituelle sur les scrupules qui, après dix ans, viennent inquiéter l'*Érostrate* moderne relativement à l'*immortalité* qu'il s'est acquise!

Quelque positif que soit l'exposé de l'historien russe, les réticences

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Cependant l'horizon s'est surchargé de vapeurs brûlantes; les vitres du Kremlin éclatent; on ne respire que des cendres; il devient impossible d'assister plus long-temps aux dernières convulsions de l'embrasement (1). L'empereur se décide à se retirer

de l'acteur principal, Rostopchin, font supposer qu'il reste encore quelque chose à dire. « Le silence de l'empereur Alexandre, remarque à ce sujet M. le comte Ph. de Ségur, laisse douter s'il approuva ou blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans cette catastrophe est encore un mystère pour les Russes; ils l'ignorent ou le taisent..... Quelques-uns pensent qu'aucun homme dans tout l'empire n'aurait osé se charger d'une si terrible responsabilité. Depuis, sa conduite *désavoua sans désapprouver*. D'autres croient que ce fut une des causes de son absence de l'armée, et qu'en ne voulant paraître ni ordonner, ni défendre, il ne voulut pas rester témoin. » (*Histoire de la Grande Armée*, tom. II, pag. 19.)

(1) A midi le feu avait pris aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal; quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol sur lequel se trouvaient nos caissons était couvert d'étoupes enflammées; le général Lariboissière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'empereur y entra. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Le général Lariboissière supplia alors l'empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers auxquels sa présence faisait perdre la tête.... Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin; le danger semblait, au contraire, l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier (l'officier d'ordonnance Gourgaud) lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel sur

dans quelque campagne voisine. Le château de Petrowskoïe, qui est à une petite distance de la barrière de Pétersbourg, au milieu des cantonnemens du prince Eugène, devient l'asile du quartier impérial. On pourra y délibérer avec plus de tranquillité sur le parti qui reste à prendre.

une terrasse élevée du palais pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionaient une horrible tourmente. Le prince de Neufchâtel et l'officier faillirent être enlevés... Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage.... Quelque temps après, un autre officier annonça que le passage devenait libre : l'empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour l'occuper. (*Examen critique* du général Gourgaud, pages 283 et 284.)

CHAPITRE II.

NAPOLÉON A PETROWSKOÏE.

L'EMPEREUR est arrivé à Petrowskoïe le 16 septembre dans l'après-midi. Moscou lui échappe, mais la route de Pétersbourg est libre, et la retraite de Kutusoff laisse tout le nord de la Russie à notre discrétion. Le vice-roi n'a trouvé de ce côté qu'un corps détaché sous les ordres du général Wintzingerode, qui recule à l'approche de nos éclaireurs, et ne saurait être un obstacle. Nous ne sommes qu'à quinze marches de Pétersbourg ; Napoléon pense donc à se rabattre sur cette autre capitale.

Son intention n'est pas cependant de porter toute l'armée jusque-là ; il veut s'en tenir à une simple démonstration, et il lui suffira de pousser en pointe les divisions du vice-roi. Les autres corps feront mine de les suivre, mais se contenteront de les soutenir. Notre arrière-garde pourra conserver Moscou aussi long-temps qu'il sera nécessaire, et dans les plaines qui nous seront ouvertes entre les deux capitales, nos colonnes, manœuvrant par leur gauche, commenceront à effectuer la retraite sur la Basse-Dwina. Ce mouvement circulaire peut

s'opérer en échelons par les diverses routes parallèles qui traversent les provinces de Veliki-Louki et de la grande Novogorode; nous arriverons ainsi sur Wittgenstein que nous prendrons à dos; nous rallierons les armées du maréchal Saint-Cyr, du duc de Tarente, du duc de Bellune; et d'ici à un mois, au 15 octobre, toutes nos forces réunies n'auront qu'à se retourner en ligne sur la Duna, appuyées d'un côté sur la forteresse de Riga, et de l'autre sur celle de Smolensk, avec des réserves à Witepsk, Mohilow, Minsk et Wilna... Mais les chances que cette combinaison nouvelle doit faire éclore, sont tellement prochaines et décisives que, selon toute probabilité, il n'y aura pas lieu de donner suite à l'idée d'établir nos quartiers d'hiver sur la Dwina. Si la perte de Moscou ne fait pas fléchir la politique du cabinet russe, les dangers qui vont menacer Pétersbourg et fondre sur Wittgenstein, rendront sans doute ce cabinet plus traitable; et le mois qui va s'écouler nous suffit encore pour triompher de son obstination.

Tel est le plan que l'empereur a conçu; il a passé la nuit du 16 au 17 à le combiner sur la carte, et déjà il a dicté ses premiers ordres; mais à peine a-t-il initié quelques chefs de l'armée à son projet, que les chuchotemens commencent. Le vice-roi seul y applaudit: l'idée de nous ouvrir la route a séduit son jeune courage! tout le reste est contraire. On se communique l'un à l'autre la secrète répugnance qu'on éprouve à courir sans cesse au-devant des hasards. On se concerte; et le nouveau plan ne

tarde pas à recevoir le choc des objections les plus désespérantes. « Point de repos ! se remettre encore en marche ! s'éloigner davantage ! s'enfoncer dans le Nord (1)! aller chercher l'hiver, comme s'il ne devait pas venir assez tôt ! » On ne voit dans ce parti qu'une série de fatigues et de vicissitudes. C'est surtout la rigueur du climat qu'on redoute; on en parle comme si l'empereur ne le craignait pas assez et la peur qu'on a du mal ôte aux opérations l'activité qui pourrait le prévenir ! C'est la paix qu'on voudrait; on la voudrait maintenant à tout prix ! Tel qui se battra jusqu'au dernier soupir, pour arracher son pays à des conditions humiliantes, ne craint pas, dans ce moment d'affaissement moral, de dire qu'il faut demander la paix et même la demander à genoux !.... Toutefois on se respecte assez pour que de pareils discours n'arrivent pas jusqu'à l'empereur; mais on lui parle du repos si nécessaire à l'armée, des nombreux blessés auxquels il faut donner le temps de se guérir ou de gagner Smolensk, et des ressources que Moscou nous offre encore sous ses cendres ! L'embrasement s'affaisse ; on a sauvé quelques palais; le Kremlin est intact; le quartier où la garde était cantonnée a été préservé presque en entier; quelques maisons ont échappé çà et là; enfin, les caves n'ont pas été atteintes; dans ces immenses catacombes, nous trouverons des abris,

(1) Depuis Kowno jusqu'à Smolensk, et depuis Smolensk jusqu'à Moscou, l'armée n'a pas fait une marche vers le nord; elle ne s'est avancée que vers l'orient, et le cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale trace presque constamment notre route!

des vivres, du riz, de l'eau-de-vie, des pelleteries, des cuirs; tout ce dont nos soldats vont avoir besoin pour l'hiver ! Pendant ce temps, on peut essayer de traiter !..... Si cependant il nous faut revenir à Smolensk, que ce soit du moins par les routes du Midi ; notre retraite dirigée de ce côté peut porter des coups funestes à la Russie en détruisant les établissemens militaires de Kalouga, et surtout ceux de Toula qui sont les seules ressources de ses arsenaux.

Toutes ces remontrances sont portées à l'empereur par des hommes dont il connaît le dévouement, par de vieux compagnons, par des amis ! On parvient à le faire douter pour la première fois de la supériorité de son coup d'œil. Les circonstances ont pris un tel caractère qu'il entrevoit une grande responsabilité morale dont il répugne à charger sa volonté seule. « Cependant, ne croyez pas, » dit-il à ses conseillers, « que ceux qui ont brûlé Moscou soient gens à venir faire la paix quelques jours plus tard : si le parti qui est coupable de cette résolution domine aujourd'hui dans le cabinet d'Alexandre, toutes les espérances dont je vois que vous vous flattez, sont vaines !..... Au surplus, nous en serons bientôt éclaircis !... » L'empereur va donc céder : puisse-t-il ne pas déchoir de lui-même, en consentant à descendre jusqu'aux idées de ceux qui l'entourent ! Le premier pas est fait (1) !

(1) « Nous pouvions marcher sur Pétersbourg, » disait Napoléon à Sainte-Hélène, « Alexandre le craignait; il avait fait évacuer sur Londres ses archives et ses trésors les plus précieux.... Certes ! si on eût été au mois d'août, l'armée eût marché sur Saint-Pétersbourg. » (*Mémoires* dictés à M. de Montholon, tom. II, pages 104 et 105.)

CHAPITRE VI.

L'EMPEREUR REVIENT A MOSCOU. — TENTATIVES POUR COMMUNIQUER DIRECTEMENT AVEC L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Le 18 au matin, on quitte le château de Petrowskoïe pour revenir au Kremlin. L'empereur rencontre sur son passage une foule de malheureux réduits au plus affreux dénûment par l'incendie et par le pillage qui a complété leur désastre (1). On remarque parmi eux des hommes de toutes nations : un grand nombre d'Allemands et même quelques Français, qui faisaient partie des colonies marchandes de Moscou. Napoléon donne ordre qu'on leur ouvre des asiles; que des rations de vivres et un premier secours de cinquante mille roubles leur soient distribués. Cette mission de charité est confiée à un auditeur du con-

(1) La populace de Moscou jouait le plus grand rôle dans le pillage; c'est elle qui découvrait les caves les plus secrètes; et le soldat, qui d'abord n'était que tranquille spectateur, devenait bientôt partie active. (*Lettre de M. Surrugues*, prêtre émigré, curé de la paroisse Saint-Louis de Moscou, au père Bouvet, jésuite.)

seil d'état, M. *Busch*, qui s'en acquitte avec un zèle religieux (1).

L'empereur parvenu au grand quai de la Moscowa, au milieu de ces scènes de douleur, se plait à reposer ses regards sur la maison des Enfans-Trouvés, qui est restée debout. Il appelle son secrétaire-interprète Lelorgne. « Allez voir de ma part, lui dit-il, ce que sont devenus ces petits malheureux. »

Un incident assez important va naître de ce message.

Lelorgne ne tarde pas à venir rendre compte de sa visite : les enfans au-dessus de douze ans ont été évacués sur Nijni-Novogorode quelques jours avant l'occupation. Le directeur en chef de l'hospice les a suivis. Ce sont les plus jeunes qui restent. Ils s'attendaient à être mangés par les Français; mais l'exécution des ordres que l'empereur a fait donner en leur faveur, dès son entrée à Moscou, les a bientôt rassurés. Le piquet de sauvegarde, arrivé le 14 à neuf heures du soir, a réussi à préserver l'établissement des fusées incendiaires; c'est par

(1) La répartition qui fut faite procura environ 90 roubles en cuivre à chacun.... Plus de quatre cents de ces malheureux furent recueillis dans la maison Zapatoff, à la Porte-Rouge, et y trouvèrent non-seulement un asile assuré, mais encore des soins et des subsistances.... D'autres qui se rendirent à l'hôtel Razumowski, habité par le roi de Naples, y furent accueillis avec une grande humanité.... Napoléon s'occupa aussi de la détresse des hôpitaux. Plus de dix mille blessés russes déposés au passage de l'armée de Kutusoff, étaient mourans faute de secours.... (M. l'abbé Surrugues, *Ibid.*)

le sous-directeur que le secrétaire-interprète a été reçu. « La protection de votre maître est pour nous une grâce du ciel, s'est écrié le vieillard russe, les larmes aux yeux; sans le regard que Sa Majesté a jeté sur nous, et il ne nous était pas permis de l'espérer, notre maison devenait la proie du pillage et de l'incendie. » A ces mots, il a conduit Lelorgné dans les salles. « C'est l'empereur qui envoie ce Français, » a-t-il dit aux enfans, et aussitôt le Français s'est vu assailli de caresses et d'acclamations. Les plus petits se jetaient dans ses jambes, les plus grands s'attachaient à son cou; tous ne cessaient de répéter : « Ton empereur est notre Providence.... » Napoléon paraît ému de ce récit. « Quel est ce directeur? demande-t-il, le connaissez-vous? » — « Sire, répond le secrétaire, je l'ai connu pendant mon premier séjour en cette ville. C'est un homme honorable; son nom est Toutelmine; il a le rang de conseiller d'état et le grade de général-major. » — « Allez le chercher, je serais bien aise de le voir. »

Bientôt après, le général Toutelmine est annoncé par l'aide-de-camp de service. Il parle difficilement notre langue. L'empereur fait appeler son interprète et commence la conversation à peu près en ces termes : « Eh bien, monsieur, vous voilà rassuré sur le sort de vos orphelins. Combien en avez-vous? Croient-ils maintenant que nous ne les mangerons pas? » — « Sire, répond M. de Toutelmine, je mets à vos pieds l'hommage de la profonde et éternelle reconnaissance de cinq cents infortunés. Je leur ai appris votre auguste bienveillance. Leur

effroi s'est bientôt dissipé ; ils jouent à présent avec vos soldats ; ils vous bénissent et se plaisent à vous appeler leur père. » — « Ce Rostopchin, reprend l'empereur, vous a donc laissé là, sans aucun avertissement, sans aucune instruction ? » — « Sire, nous avions depuis le mois d'août l'ordre secret de l'impératrice-mère de partir dès que le danger deviendrait imminent. Nous devions attendre l'avis qu'on nous en donnerait ; nous allions tous les jours chez le gouverneur Rostopchin ; mais jusqu'à ce dernier moment, il nous a laissés dans la plus complète ignorance. » — « Il fallait m'envoyer quelqu'un ; car enfin, sans le hasard qui m'a instruit de votre existence, que deveniez-vous ?.... Tout s'est passé assez heureusement pour ce qui vous regarde. Dieu soit loué ! Maintenant que puis-je faire ? qu'avez-vous à demander ? » — « Sire, la permission d'annoncer à notre illustre protectrice, que notre maison, qu'elle croit peut-être perdue, a échappé miraculeusement. » — « C'est bien, écrivez ; je ferai remettre votre lettre aux avant-postes. »

La conversation, qui se prolonge pendant une demi-heure environ, roule ensuite sur l'administration intérieure et sur la dotation de l'établissement. Napoléon s'informait de tous les détails... Mais à la vue de quelques flammes qui s'élèvent encore de l'autre côté de la rivière, il ne peut s'empêcher de s'interrompre pour faire une sortie contre Rostopchin.... « Le malheureux ! dit-il, qui aux calamités déjà si grandes de la guerre a osé ajouter un

embrasement atroce, fait à la main et de sang-froid! Le barbare! ce n'est pas assez pour lui d'abandonner de pauvres enfans dont il est le premier tuteur, et vingt mille blessés que l'armée russe a confiés à ses soins : femmes, enfans, vieillards, orphelins, blessés, tout est dévoué à une impitoyable destruction! Et il croit faire le Romain! c'est un sauvage stupide! »

Napoléon ne se calme qu'en parlant de ses sentimens personnels pour l'empereur Alexandre et de son désir de terminer cette guerre. Il paraît croire que la paix serait facile à conclure s'il n'y avait pas d'intrigans entre eux ; et lorsque M. de Toutelmine se retire, il a soin de l'engager à glisser dans sa lettre quelques mots sur cette disposition pacifique.

Le lendemain, le général russe revient au Kremlin. La dépêche qu'il a préparée pour l'impératrice-mère se termine par ce paragraphe : « Madame, l'empereur Napoléon gémit de voir notre capitale presque entièrement détruite par des moyens qui ne sont pas, dit-il, ceux qu'on emploie en bonne guerre. Il paraît convaincu que si personne ne s'interposait entre lui et notre auguste empereur Alexandre, leur ancienne amitié reprendrait bientôt ses droits, et tous nos malheurs finiraient. »

M. de Toutelmine ayant demandé que la lettre fût portée par un officier russe, Napoléon y consent, fait donner à cet officier de l'argent pour sa route, et ordonne que l'état-major le munisse de tous les sauf-conduits qui peuvent l'aider à traverser sûrement et promptement nos avant-postes.

Cette première tentative est suivie, deux jours après, d'une autre plus directe dont le hasard fournit également les moyens.

Dans le très-petit nombre d'habitans honorables qui sont demeurés au milieu des ruines de Moscou, se trouve un M. de Jakowleff dont le frère a été ministre de Russie à Stuttgard. On en parle à l'empereur, qui le fait aussitôt mander au Kremlin. De plus en plus excité par la vue des cendres fumantes de Moscou, Napoléon s'abandonne, dès le début, à sa vivacité accoutumée contre le gouverneur Rostopchin. M. de Jakowleff, victime à peine échappée au désastre, n'est pas disposé lui-même à en épargner les auteurs. Il déplore l'emportement qui a entraîné Rostopchin au-delà de toutes les limites de l'humanité. La conversation s'anime; elle prend un ton de confiance, et l'interlocuteur russe laisse échapper le mot de paix. « Oui, » reprend aussitôt Napoléon, « qu'Alexandre demande à traiter, et je suis prêt à le faire. Je signerai la paix à Moscou, comme je l'ai déjà fait à Vienne, à Berlin.... Je ne suis pas venu ici pour y rester; je ne devrais pas y être; je n'y serais pas si l'on ne m'y avait forcé. Le champ de bataille, où la querelle devait se décider était en Lithuanie; pourquoi l'avoir reculé? Cette guerre s'envenime par un acharnement qui ne vient ni d'Alexandre ni de moi. On trompe votre empereur, et les Anglais portent à la Russie un coup dont elle saignera long-temps. Depuis Smolensk, je n'ai traversé que des villes et des villages en flamme. Votre patriotisme n'est que de la rage.

Pierre-le-Grand lui-même vous appellerait des barbares ; et que dirait-il, en respirant les cendres de Moscou ? La fièvre de Rostopchin vous coûte plus que dix batailles : au surplus, à quoi cet incendie a-t-il servi? Ne suis-je pas toujours au Kremlin ? Ne reste-t-il pas autour de moi assez de maisons pour mes généraux. Mes soldats ne trouvent-ils pas encore l'abondance dans vos caves? Mais, encore une fois, je ne suis pas venu dans votre capitale pour m'y établir. Je me serais arrêté aux portes, j'aurais fait baraquer mon armée devant les faubourgs, j'aurais déclaré Moscou ville neutre, si Alexandre avait dit un seul mot! Ce mot, je l'ai attendu plusieurs heures; je le désirais ; le premier pas fait m'eût prouvé qu'Alexandre avait encore au fond du cœur quelque reste d'attachement pour moi. Dès-lors, la paix aurait été promptement conclue entre nous et sans intermédiaire : il m'aurait dit comme à Tilsitt *qu'on l'avoit cruellement trompé sur mon compte*, et tout aurait été bien vite oublié!.... Au lieu de cela, vous voyez où nous en sommes! Que de sang répandu! que de maux, faute de s'entendre! »

Alors, M. de Jakowleff hasarde d'observer que ce serait peut-être au vainqueur à parler le premier de la paix ; que cet acte de modération serait certainement apprécié et ne resterait pas sans réponse ; qu'il serait possible même que, de son côté, l'empereur Alexandre n'attendît qu'une ouverture.....

Napoléon réfléchit sur ces paroles ; il se promène

quelques instans en gardant le silence, puis il reprend : « Si j'écrivais, porteriez-vous ma lettre, et pourrais-je être sûr qu'elle serait remise à Alexandre, à lui-même, » ajoute-t-il avec une intention marquée? « Dans ce cas, je pourrais vous envoyer..... Mais avez-vous bien les moyens de parvenir jusqu'à votre souverain, et me répondez-vous qu'il aura ma lettre? »

M. de Jakowleff en répond, et reçoit l'invitation de se tenir prêt à partir. Dans la nuit, Napoléon se lève pour écrire sa lettre ; à trois heures du matin, il la fait porter à M. de Jakowleff ; celui-ci se met aussitôt en route.

C'est le 24 septembre que son départ a eu lieu ; dix jours sont à peine écoulés, que l'empereur se décide à faire une démarche publique pour appuyer ces communications confidentielles, et aller au-devant d'un résultat.

Le 4 octobre, il envoie au camp de Kutusoff le général Lauriston, qui récemment encore était notre ambassadeur en Russie. Un tel choix doit faire pressentir toute l'importance et toute l'étendue que cette mission peut recevoir. Elle n'a cependant pour motif apparent que de prendre *des arrangemens qui donnent à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies entre des armées civilisées, et préservent le pays de tous les maux qu'il est possible de lui épargner.*

Avant que le général Lauriston ait quitté Moscou, l'empereur a écrit au roi de Naples, pour qu'il transmît à l'avant-garde russe le billet suivant :

« L'empereur Napoléon étant dans l'intention d'envoyer un de ses aides-de-camp-généraux près du commandant en chef Kutusoff, on désire connaître le jour, l'heure et l'endroit où le parlementaire pourra se présenter. »

Sur la réponse faite à ce message, M. de Lauriston se rend le 5 octobre aux avant-postes. Le général Benigsen et le prince Volkonsky se trouvent là pour l'entendre. Mais l'aide-de-camp de Napoléon veut arriver sans intermédiaire jusqu'au prince Kutusoff, et ce n'est que dans la nuit qu'il en obtient une conférence. Les généraux ennemis, avec lesquels il a eu sa première entrevue, ceux qu'il a rencontrés sur son passage, le commandant en chef lui-même, tous lui montrent les dispositions les plus pacifiques. On parle même d'armistice; cependant, on ne peut entrer en négociation sur aucun point : on ne peut non plus laisser pénétrer plus avant M. de Lauriston, sans l'autorisation de l'empereur Alexandre. Kutusoff écrit avec un grand empressement à son maître, et l'aide-de-camp-général, prince Volkonsky, court porter sa dépêche à Saint-Pétersbourg.

Mais déjà nous avons dépassé la première quinzaine, écoulée depuis notre arrivée à Moscou. Distraits par les grandes impressions de l'incendie, transportés un moment à Pétrowskoïe, entraînés ensuite par le vif intérêt des communications qu'on essaie, nous avons perdu de vue l'armée de Kutusoff, les marches que la nôtre a continué de faire, et les divers soins qu'on prend au Kremlin afin que

chaque heure de notre séjour à Moscou soit aussi profitable pour la guerre que pour la paix. Nous allons y revenir.

CHAPITRE IV.

MARCHE DE L'ARMÉE RUSSE DEPUIS MOSCOU JUSQU'A TARÓUTINO.

Nous avons laissé l'armée de Kutusoff sortant de Moscou par la route de Kolomna. Elle n'était suivie, à quelque distance, que par la cavalerie du roi de Naples. Le général Sébastiani commandait notre avant-garde. Le général Raeffskoï commandait l'arrière-garde ennemie.

Le 15, le 16 et le 17 septembre, les Russes ont continué de se retirer vers le sud-est. Ils ont traversé la Moscowa sur le pont de Borowskié. Dans la journée du 16, les avant-postes se sont remis à parlementer, et le résultat de ces pourparlers a été une espèce d'arrangement par suite duquel les Russes nous cédaient sans combat le terrain que nous venions occuper après eux. Nous nous étions ainsi engagés de plus en plus dans cette direction, lorsque, parvenus à Bronitzié, à quinze lieues environ de Moscou, nos coureurs ont fini par s'apercevoir que derrière les faibles escadrons dont le rideau trompeur s'éloignait sans cesse, il n'y avait plus d'armée.

C'est dans la nuit du 21 au 22 septembre que nous avons appris au Kremlin que notre avant-garde avait perdu les traces de Kutusoff, et dans le même moment on a su que les Cosaques commençaient à reparaître au sud-ouest; qu'ils dépassaient le camp des Polonais et semblaient menacer nos communications avec Mojaïsk.

A la réception de ces nouvelles, l'attention de l'empereur s'est reportée vivement sur les campagnes méridionales de Moscou. Le roi de Naples, qui était venu passer quelques jours au quartier-général, est aussitôt reparti; on a expédié aux Polonais de Poniatowski l'ordre de s'avancer sur la route de Kalouga; le duc d'Istrie a été envoyé sur la route intermédiaire de Toulá avec un corps d'observation, formé à la hâte des divisions de cavalerie Chastel et Lahoussaye, des chasseurs du premier corps, des escadrons de Colbert, de ceux de Grouchy, et des bataillons de la jeune garde commandés par le général Frederichs. Napoléon a disposé de tout ce qu'il avait sous la main pour faire battre les divers rayons qui, de Moscou, peuvent aboutir sur Kutusoff. D'heure en heure on a vu se succéder les instructions les plus pressantes pour stimuler l'activité des généraux. « Vous ne devez avoir qu'un seul but, » écrivait-il au roi de Naples dans la nuit du 23 au 24, « c'est de vous remettre avec votre avant-garde sur les pas de l'ennemi. On m'assure que Kutusoff se porte par Serpuchoff sur Kalouga; retournez-vous de ce côté. » En même temps, il écrivait au duc d'Istrie : « Faites nettoyer Desna;

vos marches par Desna et Podolsk doivent entièrement éloigner les Cosaques de la route de Mojaïsk et nous fournir des nouvelles. » L'empereur insistait surtout pour qu'on se défendît de tous ces parlementages dont on avait si malheureusement pris l'habitude, et *qui n'avaient produit d'autre résultat que de nous endormir.*

Il s'apprêtait lui-même à sortir de Moscou pour rejeter les Russes au loin. Mais d'abord il fallait savoir où les prendre, et tout concourait pour accroître l'incertitude : d'ailleurs, l'apparition des Cosaques, sur la route de Mojaïsk, commençait à inquiéter sérieusement pour nos communications avec Smolensk. Le 22 septembre, à mi-chemin de Mojaïsk à Moscou, ils ont surpris un convoi de caissons, et fait prisonniers deux escadrons qui arrivaient avec une colonne de marche, sous les ordres du général Lanusse. Enhardis par le succès, ils se sont jetés ensuite sur un autre convoi d'artillerie ; mais la fusillade les a éloignés.

L'empereur, au premier bruit de cette alerte, a fait partir le major Letort avec une partie des dragons de la garde. Le général Saint-Sulpice n'a pas tardé à les suivre, avec le reste de la division.

L'inquiétude s'était prolongée à Moscou pendant les journées du 23, du 24 et du 25 ; et dans la nuit du 25 au 26, elle avait été excitée par de nouveaux incidens. Une colonne de plus de trois mille Russes, marchant avec du canon, a intercepté la route. Elle vient d'enlever un détachement des dragons de la garde que commandait le major Mar-

thod..... Dès-lors, on s'est livré aux conjectures les plus alarmantes.

Par combien de vaines idées et de faux aperçus n'a-t-on pas fatigué l'empereur! Combien il lui a fallu opposer de douceur, de prudence et de sang-froid à toutes les appréhensions, moitié stratégiques et moitié politiques, dont aucun de ses lieutenans ne voulait lui faire grâce! On s'obstinait à voir Kutusoff partout : on le voyait surtout du côté de Mojaïsk, nous coupant la route. Le duc d'Istrie lui-même n'était pas éloigné de donner créance à ce soupçon. « Il n'y aurait rien de surprenant, écrivait-il, qu'après avoir échappé au roi de Naples, le vieux général russe ne fût en ce moment en pleine marche pour venir, avec toute son armée, se porter sur notre ligne de communication vers Smolensk. »

Au surplus, l'empereur n'a point attendu cet avis pour envoyer des renforts où ils étaient nécessaires, et les détachemens, qu'il a successivement dirigés sur Mojaïsk, forment presque un corps d'armée. Le général Ornano en a reçu le commandement supérieur.

De nouvelles instructions ont été données au duc d'Istrie : « Vous êtes au centre, » lui a fait écrire Napoléon, « vous devez veiller à droite sur ce qui se passera du côté du général Ornano, et à gauche du côté du roi de Naples. Au surplus, il est tout simple que Kutusoff ait poussé de la cavalerie devant lui : il a dû en jeter sur toutes les routes pour connaître nos manœuvres et se bien garder ; il pour-

rait même intercepter la route de Mojaïsk pendant plusieurs jours; mais son ambition ne peut aller jusqu'à s'y établir.... » J'abrége cette discussion militaire. Dans la matinée du 26, elle a eu son terme. Les nouvelles, si impatiemment attendues du quartier-général du roi de Naples, sont enfin arrivées, et l'on a su ce qu'était devenue l'armée moscovite.

Kutusoff a mis à profit la grande distraction que l'incendie avait jetée parmi nous; il paraît que c'est le 17 qu'il s'est dérobé derrière la Packra; il s'est porté vivement par les chemins qui bordent cette rivière, et deux marches l'on fait passer du sud-est au sud-ouest de Moscou, *opérant ainsi une manœuvre de flanc assez délicate* (1).

(1) Expressions de M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 375.

La marche de l'armée russe se fit pendant le temps où l'incendie de Moscou était au plus haut degré de violence. La vue des flammes qui consumaient la ville sacrée dut pénétrer les officiers et les soldats russes d'un sentiment profond de douleur et de vengeance. Le maréchal Kutusoff avait eu soin de répandre dans l'armée et dans tout l'empire que c'étaient les Français qui brûlaient Moscou; et ce ne fut que pour alimenter la haine nationale qu'il fit faire à son armée cette promenade assez inutile militairement, puisqu'il n'avait pas besoin, pour se retirer de Mojaïsk sur la route de Kalouga, de passer par Moscou. (Le gén. Guillaume de Vaudoncourt, pag. 201.)

Pendant douze jours l'armée russe tourna autour des ruines fumantes de Moscou pour regagner la route de Kalouga; elle était sans ligne de marche réglée, et encombrée de tous les embarras possibles. Depuis Smolensk, la population suivait les pas rétrogrades de cette armée; chaque paysan avait mis sur son chariot sa femme, ses enfans et ses effets les plus précieux. L'armée russe, se trouvant ainsi surchargée,

Le 18, le général russe était à Kutusovo. Le 19, il s'était établi à Krasnopackra. C'est là que le 25 nous venons de le retrouver, occupant une forte position, y ralliant son armée, et lançant par sa gauche les Cosaques de Dorokoff, jusque sur la route de Mojaïsk.

Les motifs qui ont poussé Kutusoff à risquer ce mouvement circulaire ont été bien saisis par l'empereur. Il s'est empressé de les expliquer à ses généraux pour achever de les remettre sur la voie, et dès ce moment son expression a repris toute la vivacité de sa pensée. « Une marche sur Mojaïsk, leur disait-il, ne serait de la part de Kutusoff qu'une fanfaronnade. Vouloir nous enfermer dans Moscou! Une armée victorieuse n'oserait le tenter. Comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, puisse après coup avoir l'idée d'une pareille entreprise? Le mouvement de l'ennemi n'a qu'un but : c'est de couvrir la route par laquelle il attend des renforts (1). »

Les renseignemens trouvés au Kremlin ont mis dans les mains de l'empereur le texte du traité des Russes avec les Turcs. Il sait que l'armée de Moldavie, devenue désormais disponible contre nous, a dû passer le Dniester dans les premiers jours de septembre sous la conduite de l'amiral Tchitcha-

était devenue comme une nation errante. Cette longue file présentait le flanc à l'armée française, et lui offrait une victoire infaillible.... L'armée russe fut protégée par des transactions que tout le monde ignore. (Sir Robert Wilson, témoin oculaire, pag. 22.)

(1) Lettre de Napoléon du 27 septembre.

goff (1). S'avancerait-elle au secours de Kutusoff? La position que celui-ci vient de prendre semble confirmer cette idée.

Napoléon, en voyant son ennemi sur le point de recevoir un tel accroissement de forces, était au moment d'appeler le duc de Belluno à Moscou; mais, en y réfléchissant davantage, il a jugé à propos d'attendre que le progrès de Tchitchagoff ne laissât plus aucun doute.

Cependant le roi de Naples a reçu l'ordre de ne pas laisser l'ennemi plus long-temps sur la Packra, et de manœuvrer pour le rejeter derrière l'Ocka. On s'attendait bien que Kutusoff, aux premiers coups de pistolets des grand's-gardes, se remettrait en route; et ce calcul n'a pas tardé à se vérifier. Le 26 au soir, le général russe avait déjà rétrogradé jusqu'à Baben-Kowo; le lendemain 27, il était à Voronovo et sa retraite continuait (2). *Mais bientôt il a jugé, à la mollesse de nos attaques, que nous n'étions pas en forces* (3), et la résistance qu'il nous a fait opposer est devenue plus opiniâtre. Les

(1) Si les incertitudes du divan n'avaient pas retardé de plusieurs mois le moment où l'armée russe du Danube devait être disponible, cette armée eût été lancée dans de grandes aventures. M. de Butturlin nous assure qu'elle était destinée à pénétrer par la Servie, la Bosnie, la Croatie, pour se jeter sur l'Italie, tom. Ier, pag. 154.

(2) Kutusoff ignorait que le roi de Naples n'était pas soutenu; il supposait, au contraire, Napoléon arrivé avec toutes ses forces aux environs de Podolsk. Ne voulant point risquer d'être coupé de Kalouga, *ni rejeté sur Mojaïsk*, il avait mieux aimé éviter un engagement sérieux et se retirer. (M. de Butturlin, tom. Ier, pages 378 et 379.)

(3) M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 380.

engagemens ont été si animés; surtout dans les journées du 27 et du 29, que Napoléon, recevant le récit du roi de Naples, a eu l'idée de s'y porter lui-même.

Kutusoff, encouragé par ces affaires de détail, a risqué de s'arrêter encore une fois. Le cours de la Nara lui offrait une bonne ligne de défense aux environs de Taroutino : il y a disposé son armée pour s'y maintenir. Ce n'est que le 4 octobre que Murat est parvenu jusqu'à lui. Notre avant-garde a trouvé les Russes remuant la terre, élevant des redoutes et faisant des abattis. Après s'être assuré par une nouvelle escarmouche qu'ils étaient résolus à ne pas céder le terrain sans bataille, on s'est établi en observation devant eux. Notre camp est à Wilkowo. Depuis quelques jours on se regarde, on se mesure, avant de rien entreprendre.

C'est dans ces circonstances que le général Lauriston s'est présenté pour accomplir son message. Il vient d'être reçu par Kutusoff à Taroutino; mais, voyant qu'il faut attendre les bras croisés une réponse qu'on est allé chercher jusqu'à Saint-Pétersbourg, il a pris le parti de revenir à Moscou.

Napoléon ne prolongerait-il son séjour au Kremlin que pour attendre cette réponse (1)?

(1) L'empereur avait des données particulières; il voyait juste, si on n'eût reçu les inspirations de l'Angleterre. On s'est beaucoup appesanti sur ce séjour; c'est une faute, puisque les événemens l'ont condamné; mais ceux qui se récrient n'avaient ni le secret des affaires, ni celui des négociations. Ils peuvent, sans trop de modestie, croire que

la sagacité de ce grand homme n'était pas au-dessous de celle que la nature leur a répartie....

L'empereur n'était pas sans inquiétude; mais il savait jusqu'au dernier homme, ce qu'il avait de troupes échelonnées depuis le Rhin jusqu'à Moscou. Il se croyait en mesure. (*Mémoires de Rapp*, pages 212 et 213.)

Napoléon, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattans et vingt mille malades et blessés, en sortit avec plus de cent mille combattans. Il n'y laissa que douze cents malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui a donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement et la retraite d'une grande partie de ses blessés. (M. Ph. de Ségur, tom. II, pag. 112.)

CHAPITRE V.

NOUVELLES ARRIVANT DES ARMÉES PLUS ÉLOIGNÉES. — LE PRINCE DE SCHWARTZENBERG. — LE MARÉCHAL SAINT-CYR. — LE DUC DE TARENTE.

Après avoir renoncé au mouvement d'inspiration qu'il a voulu tenter sur Saint-Pétersbourg, Napoléon retombe dans le calcul des opérations qui lui restent à poursuivre, si ce n'est pour finir la guerre, du moins pour finir cette campagne.

On vient de recevoir des lettres du prince de Schwartzenberg, du maréchal Saint-Cyr et du duc de Tarente. Leur contenu a déjà placé l'empereur dans une nouvelle sphère d'activité.

Les Autrichiens ne profitent pas de leurs succès pour écraser Tormasow. Ils se sont bien gardés de pénétrer en Volhynie. Peut-être croient-ils avoir assez fait contre une armée qui, à leurs yeux, n'est pas précisément ennemie (1). Les manœuvres

(1) La neutralité de la Gallicie avait été maintenue sur le principe, *que l'Autriche, quoique auxiliaire des Français, n'était pas en état de guerre avec la Russie.* (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 128.) L'application de ce principe était sans doute réciproque. Les égards que les Russes avaient pour la Gallicie, obligeaient probablement les

indécises qui ont suivi leur victoire de Gorodeczna, semblent n'avoir d'autre but que d'attendre ce que deviendra l'entreprise sur Moscou! Enfin, ils ont manqué le moment décisif; Tormasow a eu le temps de se remettre et de rallier à lui les renforts qui, au jour de sa défaite, avaient encore à marcher pendant un mois pour le rejoindre (1).

Les dépêches du prince de Schwartzenberg ne permettent plus aucun doute relativement à la destination de l'armée russe du Danube. C'est sur la Volhynie que l'amiral Tchitchagoff s'est dirigé. Le jour même que nous entrions à Moscou, il arrivait sur le Styr pour renouveler la tentative favorite d'une invasion en Pologne. Sa présence a suffi pour terminer la démonstration offensive de Schwartzenberg qui a repassé le Bug.....

On commence à entrevoir combien est fâcheux dans ses résultats le concours fortuit de circonstances qui, dès le début de la campagne, a détourné Schwartzenberg de la destination primitive que l'empereur lui avait réservée sous ses yeux. Celui-ci hésite encore à s'avouer que ce n'était pas dans des mains autrichiennes que devait tomber la direction si essentielle de nos affaires de la droite. Il

Autrichiens à ne pas se montrer moins bons ennemis envers la Volhynie.

(1) *Composition de l'armée de Tchitchagoff, sur le Danube.*

1er corps	Général Langeron	10,000	40,000
2e	Général Essen	10,000	
3e	Général Volnoff	5,000	
4e	Général Boulatoff	6,000	
5e	Général Sabaieneff	6,000	
Cosaques		3,000	

lui en coûterait la perte d'une illusion chère à son cœur. Puisse la politique militaire de l'Autriche borner là sa malencontreuse influence! Puisse-t-elle ne pas introduire de chances plus funestes dans les nouvelles combinaisons auxquelles on est forcé de l'admettre! Napoléon ne veut du moins rien négliger pour replacer son lieutenant auxiliaire dans une attitude plus ferme et plus dévouée; il écrit au prince de Schwartzenberg; il écrit à l'empereur François lui-même (1).

Dans l'état de situation qu'il a sous les yeux, il voit que les Autrichiens, les Polonais et les Saxons de Reynier, réunis sous le commandement de Schwartzenberg, forment plus de quarante mille hommes. Or, les Russes, avec tous les renforts qui les rejoignent, ne lui paraissent guère plus nombreux. Il n'a jamais évalué les troupes de Tormasow à plus de seize ou dix-huit mille hommes. Nos ennemis portent leur armée du Danube à cinquante mille combattans; mais dans cette estimation se

(1) Le prince de Schwartzenberg aurait dû agir plus vigoureusement qu'il ne fit. Il faut observer que le jour de la bataille de Gorodeczna, l'armée du Danube se trouvait encore à Forczany, en Moldavie (où elle était en station; c'est, sans doute, la nouvelle de la bataille qui la fit déboucher sur la Volhynie); par conséquent, la coopération de cette armée n'était pas encore à appréhender (il lui fallait un mois pour arriver); et les Austro-Saxons, en poursuivant plus vivement Tormasow, auraient pu se flatter de lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qu'il eût été dans le cas d'effectuer par Loutz, Doubno, Ostrog et Zaslaw sur Staroï-Constantinow. (M. de Butturlin, pag. 113.)

trouvent compris le corps de réserve laissé aux ordres du général Sabaïeneff, sur les bords du fleuve, et les garnisons qu'il a fallu disséminer dans les différentes places de la Moldavie. Tchitchagoff n'amène avec lui que les divisions de Voïnoff, d'Essen et de Bouletoff, et ces trois divisions fatiguées ne doivent pas compter pour plus de vingt mille hommes (1). L'empereur engage donc le général Schwartzenberg à ne pas s'en laisser imposer par les Russes; il lui rappelle qu'ils exagèrent toujours beaucoup leurs forces, lui annonce des secours que le cabinet de Vienne doit avoir déjà mis en route, et lui recommande enfin de ne point céder un pouce de terrain à l'ennemi.

En même temps Napoléon écrit à son beau-père, et lui renouvelle ses instances pour qu'on envoie dix mille hommes à Schwartzenberg. Il insiste aussi pour que le corps d'observation, réuni à Lemberg sous le général prince de Reuss, opère, en s'avançant par les revers de la Gallicie, quelque démonstration propre à inquiéter les derrières de l'armée russe opposée à l'armée autrichienne.

Ces conseils, ces demandes, ces exhortations deviennent en outre la matière obligée de toutes les dépêches que le duc de Bassano doit écrire à M. Otto, notre ambassadeur à Vienne, et de sa correspondance directe avec le prince de Schwartzenberg.

Mais ce n'est pas seulement dans la Volhynie que

(1) Un incident imprévu a dû contribuer encore à affaiblir les premiers effets de la diversion de Tchitchagoff: la peste venait d'éclater à Odessa, et la contagion s'en était répandue jusqu'au Bug.

les Russes se montrent en force. Les lettres venues des bords de la Dwina et de la Baltique annoncent que de ce côté leur nombre s'accroît chaque jour, au point de donner des inquiétudes pour l'attirail de siége rassemblé autour de Riga. Tout ce que l'ennemi peut tirer de ses provinces du nord est envoyé à la garnison de cette place et à l'armée de Wittgenstein. On veut à la fois prendre l'offensive sur le duc de Tarente et sur le maréchal Saint-Cyr, dégager Riga, et nous déposter de Polotsk.

Ainsi le plan, formé dès long-temps contre nous, se poursuit partout avec persévérance, et l'empereur est obligé d'abandonner l'opinion qu'il s'était faite sur le système que les Russes devaient suivre pour la défense de leur pays (1). *Attaqués au cœur, ils n'y concentrent pas toute la résistance; ils per-*

(1) L'empereur toutefois ne s'était pas trompé dans ses premières prévisions : Kutusoff avait donné l'ordre à Tchitchagoff de venir le rejoindre sur Moscou; mais cet ordre n'arriva que le 18 septembre, et Tchitchagoff avait déjà fait sa jonction avec Tormasow. L'amiral et le général Tormasow s'étant concertés, convinrent de ne pas obtempérer à l'ordre de Kutusoff.

Le 23 septembre, les deux généraux reçurent du généralissime l'ordre itératif de se séparer, *parce que*, disait celui-ci, *ce n'était plus le moment de s'occuper des provinces éloignées.* Les généraux persistèrent dans le mouvement offensif qu'ils avaient commencé contre Schwartzenberg.

Enfin, le 27 septembre, un troisième appel, plus pressant encore, leur arriva de la part de Kutusoff. *C'est à marches forcées qu'il doit venir le rejoindre.* Les deux généraux continuent de se refuser à cette contre-marche de deux cent cinquante lieues. (*Voir l'ouvrage* du général Guillaume de Vaudoncourt, pag. 224.)

sistent à multiplier leurs efforts sur les extrémités.

Ce n'est plus le cas d'attirer le duc de Bellune sur Moscou. Ce maréchal est devenu dans sa position centrale de Smolensk un point d'appui trop important pour tout le monde. Napoléon l'y maintient, et confirme, par de nouvelles instructions, celles qui l'ont appelé à ce poste de réserve.

Il lui recommande de partager son attention entre Minsk et Wilna; lui explique comment il doit échelonner ses troupes dans les environs de Smolensk; met sous ses ordres le corps de Dombrowski qui tient la campagne du côté de Bobruisk, les réserves de la Lithuanie et les garnisons de la route; entre dans les moindres détails au sujet des régimens et bataillons de marche qui peuvent, au besoin, devenir autant de ressources partielles, et termine enfin en ces termes:

« Il est très-important que le duc de Bellune se tienne bien au courant des événemens; il doit se mettre en correspondance réglée avec le gouvernement de Minsk; il aura soin d'avoir aussi une correspondance avec Witepsk; il aura des agens dans différentes directions; il écrira par toutes les estafettes au duc de Bassano, à Wilna, pour lui donner des nouvelles et en recevoir. Enfin il enverra un officier sage, discret et intelligent auprès du prince de Schwartzenberg et du général Reynier. *Cet officier apprendra du prince de Schwartzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses.* »

Ainsi l'empereur, grâces aux immenses ressour-

ces qu'il s'était menagées d'avance, a pu, dans quelques instans, modifier toutes ses combinaisons, faire face à tous les incidens et utiliser pour la retraite les moyens préparés pour la conquête.

CHAPITRE VI.

SUITE DES TRAVAUX DE L'EMPEREUR A MOSCOU.

La cour de l'empereur, au Kremlin, se compose des principaux personnages de l'armée qui se trouvent à Moscou; là sont réunis le prince Eugène, vice-roi d'Italie; le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, major-général; les maréchaux Lefebvre, duc de Dantzick; Mortier, duc de Trévise, et Bessières, duc d'Istrie, commandans de la garde impériale; le maréchal Davoust, prince d'Eckmulh, et le maréchal Ney, duc d'Elchingen; le ministre secrétaire-d'état comte Daru; le général Lariboissière, commandant l'artillerie; le général Chasseloup-Laubat, commandant le génie, et l'intendant-général Mathieu Dumas.

On y voit figurer encore les premiers officiers de la maison civile et militaire : le grand-maréchal Duroc, duc de Frioul; le grand-écuyer Caulaincourt, duc de Vicence; les aides-de-camp-généraux comte Rapp, comte de Lauriston; Lebrun, duc de Plaisance; Mouton, comte de Lobau; comte Durosnel, et comte Louis de Narbonne; les aides-de-camp-généraux polonais comte Kossakowski et

prince Sangowsko; les officiers d'ordonnance Anatole de Montesquiou, Gourgaud, Athalin, d'Hautpoult, Caraman, Mortemart, Montaigu, Christin, Moreton de Chabrillant, Lauriston, Clément de Tintignies et d'Aremberg; le chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe; les maréchaux-des-logis comte Philippe de Ségur et baron de Canouville; enfin les écuyers, baron de Saluces et baron Lambertye de Gerbevilliers (1).

Les généraux de l'état-major, ceux de la garde et des différens corps qui passent à Moscou, ont leurs entrées, et viennent compléter la famille militaire dont Napoléon est entouré dans ses revues et dans ses soirées.

L'estafette de Paris arrive en dix-huit jours. Les courriers se succèdent avec régularité, et l'on ne reste pas vingt-quatre heures au Kremlin sans recevoir des nouvelles de France! Au surplus, rien de ce qu'elles annoncent à l'empereur n'est de nature à le distraire des opérations dans lesquelles il est engagé.

La capitale de son empire voit s'élever rapidement les nouveaux édifices qui doivent l'embellir.

(1) Pages : MM. Devienne et Rumanoir. — Fourriers du palais : les capitaines Baillon et Émery. — Service de santé : le baron Yvan, chirurgien ordinaire; les docteurs Ribes, L'Herminier, Jouan et Mestivier.

Quant au service du cabinet, nous avons nommé ailleurs les principaux secrétaires; il nous reste à faire mention de MM. les capitaines Lameau et Duvivier, qui, sous le colonel Bacler d'Albe, étaient chargés du travail topographique.

On a célébré l'anniversaire du 15 août en posant la première pierre du palais de l'Université, du nouveau palais des Beaux-Arts et du palais des Archives. L'enthousiasme des Parisiens, en apprenant l'entrée de l'empereur à Moscou, n'est tempérée que par la crainte de l'en voir sortir triomphant pour marcher sur l'Inde (1).

Cependant les lettres d'Espagne sont fâcheuses; mais on s'attendait aux suites de la bataille de Salamanque. Lord Wellington a pénétré au cœur de l'Espagne. Le 12 août, Madrid lui a ouvert ses portes. Le roi Joseph s'est retiré sur nos armées de Cadix et de Valence; les généraux Dorsenne et Caffarelli s'occupent de rallier à eux, du côté de Burgos, les débris du duc de Raguse. Quel que soit le désastre, rien n'est désespéré avec des soldats comme les nôtres, et des chefs tels que Jourdan, Soult et Suchet. L'empereur calcule qu'au moment où il lit ces depêches, les contre-marches projetées par ses lieutenans doivent avoir remis en question le succès du général anglais. Nos expéditions du

(1) *Marche d'une armée russe sur l'Indus.*

D'Astrakan à Astrabad, navigation sur la mer Caspienne	10 jours
D'Astrabad à l'Indus à travers la Perse	45
	55 jours
Mettez quarante-cinq jours pour les séjours et le temps de réunir les colonnes	45 jours
Ainsi, en moins de cent jours l'armée russe peut être dans l'Inde	100 jours

(Calculs de sir Robert Wilson, pag. 166.)

Nord et du Midi se poursuivent à de grandes distances, il est vrai; mais quand Charlemagne menait de front les affaires qu'il avait à la fois sur l'Elbe et sur l'Èbre, les distances n'étaient-elles pas pour lui plus grandes encore, vu l'extrême difficulté des communications à cette époque? On considérait alors la Saxe comme la contrée septentrionale de l'Europe, et certes, les courriers de Charlemagne mettaient bien plus de temps à venir de Barcelone à Dresde, que les nôtres n'en mettent à franchir l'espace de Valladolid à Moscou.

Indépendamment des estafettes, les malles-postes de Paris parviennent jusqu'au quartier impérial; et, en outre, chaque semaine les auditeurs du conseil d'état continuent d'apporter le travail des ministres. Ils le remportent dès qu'il est signé, et les décrets du Kremlin, comme ceux de Saint-Cloud, expédient les détails courans de l'administration.

La correspondance avec toutes les cours de l'Europe a repris également son activité. Les relations avec les États-Unis sont les seules qui souffrent des distances. Maintenant que les Américains sont en état de guerre contre l'Angleterre, il tarde à l'empereur de les attacher plus étroitement à sa cause, et son intention est de les aider par tous les moyens possibles (1).

(1) L'Amérique a recouru aux armes pour faire respecter la souveraineté de son pavillon; les vœux du monde l'accompagnent dans cette grande lutte. Si elle la termine en obligeant les ennemis du continent à reconnaître le principe que le pavillon couvre la marchandise et

Quant à la Suède, le faible espoir qu'il a conservé jusqu'à Moscou vient de s'éteindre. « *Je ne veux plus rien envoyer en Suède*, » a-t-il écrit au duc de Bassano. Cette dernière phrase de la rupture est du 6 octobre.

L'objet principal de la correspondance avec les alliés du continent, est de stimuler leur zèle et de presser l'arrivée des renforts. « Monsieur le duc de Bassano, » dit l'empereur à son ministre des relations extérieures, le 23 septembre, « je vais lever en France une conscription de cent quarante mille hommes, et en Italie une de trente mille, et l'on m'annonce de Munich que dix mille conscrits sont partis pour recruter l'armée bavaroise. Il faut que le duché de Varsovie lève tous les hommes qu'on pourra, pour recruter le corps du prince Poniatowski qui en a grand besoin. Il faut qu'on envoie aussi des chevaux pour remonter la cavalerie et les attelages d'artillerie des Polonais. Pressez, écrivez à M. de Pradt, notre ambassadeur à Varsovie. Faites remarquer que je n'ai pas lieu d'être satisfait : il y a beaucoup de phrases et peu d'actions. Écrivez au ministre de la guerre à Varsovie et en Saxe. Écrivez en Saxe pour que des conscrits à pied et à cheval, et des attelages d'artillerie, viennent recruter les corps saxons. Écrivez pour le même objet dans toutes les cours de la Confédération du Rhin. Les cir-

l'équipage, et que les neutres ne doivent pas être soumis à des blocus sur papier, l'Amérique aura mérité de tous les peuples! La postérité dira que l'ancien monde avait perdu ses droits, et que le nouveau les a reconquis! (Napoléon. Discours du 14 février 1813.)

constances de la bataille de la Moscowa et de l'entrée à Moscou ne doivent pas endormir le zèle de nos alliés. »

« Monsieur le duc de Bassano (le 29 septembre), je voudrais porter à quinze cents hommes le régiment des chevau-légers de ma garde, commandé par Krasinski, et cependant ce corps est toujours faible. Écrivez en Pologne. Je n'ai pas besoin de vous dire de presser la formation des régimens de la Lithuanie : le pays doit voir que sa tranquillité en dépend. S'il y avait plus de zèle, on aurait actuellement trois à quatre mille hommes du côté de Drissa, qui empêcheraient les Cosaques de faire des excursions au-delà de la Dwina ; on en aurait autant du côté de Bobruisk, autant du côté de Pinsk, ce qui mettrait tout le grand-duché de Lithuanie à l'abri des Cosaques. »

Autre lettre du 16 octobre : « J'ai donné au contingent prussien une direction naturelle en l'envoyant sur Riga. Faites demander au roi de Prusse s'il ne pourrait pas donner à ce contingent une augmentation de mille chevaux et de six mille hommes d'infanterie. Il me semble qu'on pourrait tirer ces troupes de Koenigsberg, de Colberg, de Graudentz. Ayant si peu de distance à parcourir, elles arriveraient en peu de jours. Il vous sera facile de faire comprendre qu'il est de l'intérêt de ce souverain que tout ceci finisse promptement, puisqu'en attendant il se trouve fatigué et gêné. Faites valoir la même considération en Autriche, à Stuttgard, partout. Il n'y a qu'une bonne manière de

terminer cette lutte : c'est de faire voir à la Russie l'impossibilité qu'il y a de miner l'armée comme elle l'espère, et l'inutilité de ses efforts contre les grands moyens de recrutement que j'ai dans mes états, et dans la bonne volonté de mes alliés. Non-seulement je désire que de toutes parts on m'envoie des renforts, mais je désire aussi qu'on exagère les envois, et même que les souverains fassent mettre dans les gazettes le grand nombre de troupes qui partent ; en en doublant le nombre. »

Les ressources et les besoins des pays conquis, et tous les services administratifs de l'armée, sont encore un vaste champ que l'activité de l'empereur exploite avec une persévérance qui n'appartient qu'à lui. Police et sûreté des routes, matériel de l'artillerie, travaux du génie, approvisionnemens de vivres et d'habillemens, organisation de corps auxiliaires, recrutemens partiels, secours aux hôpitaux, évacuation et transport des blessés ; Napoléon improvise des volumes sur ces différentes matières. Mais comment entrer ici dans cette foule de détails qu'il se plaît à faire aboutir jusqu'à lui, et dont l'examen ne lui offre qu'un délassement de ses autres fatigues ? L'analyse en serait trop monotone. Nous le laisserons parler lui-même. L'expression vive et rapide qui nous reste de quelques-unes de ses dictées peut seule animer ce coin du tableau (1).

(1) L'empereur restait renfermé dans le Kremlin ; mais il ne s'amusa pas, comme on le dit, à y faire jouer la comédie.... Loin de songer à des spectacles ou à des concerts, il ne s'occupait qu'à envoyer des

Police intérieure de Moscou.

On a essayé d'organiser une municipalité russe, et M. Lesseps, que la guerre vient d'arracher aux fonctions importantes du consulat de France à Saint-Pétersbourg, retrouve dans l'intendance de Moscou l'occasion de rendre de nouveaux services aux habitans des deux pays. « Nous tâchons de rétablir un peu d'ordre dans la ville, » disait l'empereur au 3 octobre; mais ce qu'il écrit trois jours après au gouverneur, le duc de Trévise, indique une partie des difficultés de cette tâche. « Vous demandez des vivres pour les employés; vous en demandez pour les enfans-trouvés; vous en demandez pour les Russes qui sont aux hôpitaux; vous en demandez pour les habitans malades, etc., etc. Toutes ces demandes sont fort légitimes; mais nul n'est tenu à l'impossible. Il faut que la municipalité russe forme une compagnie russe qui se rendra par détachemens dans les villages, et prendra des vivres en les payant. L'intendant-général accordera l'argent nécessaire sur les fonds que j'ai mis à sa disposition. Si cette première compagnie réussit, on en formera d'autres; elles parcourront les envi-

messages à Kutusoff, à Alexandre, et à faire revenir les habitans de Moscou.... Sa seule distraction était de passer en revue les troupes de la garnison. Par un examen sévère, il obligeait les colonels à maintenir leurs régimens dans une tenue rigoureuse.... Le temps était magnifique et contribuait beaucoup à rendre ces revues imposantes. (M. Eugène Labaume, pages 239 et 240.)

rons, et feront arriver ici en payant ce qui est nécessaire aux habitans et surtout aux hôpitaux. Voilà le seul moyen de suffire à tout(1). »

Artillerie.

Des ordres ont été expédiés en France pour qu'on fît partir vingt-deux compagnies qui se sont réunies du côté du Rhin. Une partie de ces compagnies sera distribuée entre les garnisons de l'Elbe et de l'Oder, et tout ce qui restera disponible arrivera sur l'armée.

« Nous avons trouvé ici deux millions de cartouches, » écrivait l'empereur le 18 septembre, trois cents milliers de poudre, trois cents milliers de salpêtre et du soufre, et une grande quantité de pièces et de boulets. C'est le triple de ce que nous avons consommé à la dernière bataille. Cette

(1) « Les autorités firent rechercher les prêtres grecs, et leur firent offrir tous les secours nécessaires pour reprendre l'exercice de leur ministère.... On ne put en déterminer que trois ou quatre.... Un pope de mon voisinage me consulta, pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions. C'était un pope étranger, aumônier des chevaliers-gardes, surpris par les Français lors du départ de l'armée russe.... Je l'y engageai avec instance. Il obtint du commandant de la place la sauvegarde nécessaire pour faire son office avec décence, et le peuple accourut en foule à la seule église qui fût ouverte à son culte. On avait fait croire au pope qu'il serait forcé de prier non pour l'empereur Alexandre, mais pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée, en ma présence, qu'il n'avait pas un seul mot à changer à sa liturgie, et pouvait continuer à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordinaire, et chanta le *Te Deum* pour l'anniversaire du sacre d'Alexandre. (M. l'abbé Surrugues, curé de Saint-Louis de Moscou.)

circonstance est extrêmement heureuse, et m'ôte toute inquiétude. Nous avons en munitions de quoi livrer quatre batailles comme la dernière. J'en profite pour augmenter mon artillerie, et utiliser les pièces prises à l'ennemi. »

« Monsieur le général Lariboissière, » écrivait-il le même jour, « je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune six pièces de douze et deux obusiers. Vous prendrez les pièces à l'arsenal de Moscou. Les caissons existent également à l'arsenal de Moscou. Les chevaux et les soldats du train seront pris parmi ceux des caissons que vous vouliez renvoyer. — Seize pièces de réserve ne sont pas suffisantes au corps du prince d'Eckmulh qui est de cinq divisions. Il faut augmenter cette réserve de huit bouches à feu. Vous les ferez servir par les deux compagnies d'artillerie prussienne qui sont à la suite de la vieille garde. La réserve d'artillerie de la garde doit être rétablie sur le pied où elle était quand nous sommes partis de Paris. — Il y a deux cents petits caissons à l'arsenal de Moscou; je désire qu'ils soient employés : on s'en servira avec plus de rapidité dans les mauvais chemins, et l'on pourra les atteler avec des *cognats*. — Faites-moi un rapport général sur mon artillerie, et sur les moyens de réparer toutes les pertes. »

« Monsieur le duc de Bassano (lettre du 21 septembre), dirigez une de vos promenades vers l'arsenal de Wilna, et voyez combien il y a encore de pièces de canon et de caissons qui ne sont pas partis. Quand j'ai quitté Wilna, il y restait, je crois,

soixante à quatre-vingts pièces et plus de deux cents caissons. »

« Du 1er octobre. Ordre au général Lariboissière de placer trente bouches à feu sur les tours du Kremlin.

» Quant aux fortifications de cette citadelle, les ouvrages les plus urgents sont ceux-ci :

» Démolir tous les bâtimens qui encombrent encore les ouvrages extérieurs, notamment la *mosquée ;* et, dans l'intérieur, couper plusieurs pans de murs qui gênent pour faire rapidement le tour des murailles. — Il y a cinq anciennes portes qui sont bouchées ; en rouvrir quatre, et les protéger par des palissades et des ouvrages en terre qui les couvriront. »

« Du 3 octobre : Monsieur le général Lariboissière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifices. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur. On n'a fait, depuis quinze jours que nous sommes ici, que dix mille cartouches à boulet. Je désire qu'à dater d'après-demain vous ayez monté ces ateliers pour y faire six mille coups de canon par jour. J'ai été surpris de ne voir aucun officier supérieur du parc.

» On prétend que l'ennemi avait cent mille boulets dans son parc de Moscou, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau voisine. C'est un étang ; il est facile de le vider ; faites faire l'opération nécessaire. »

Remontes.

« Monsieur l'intendant-général, j'ai besoin de quatorze mille chevaux ; j'ai donné ordre au général Bourcier de se rendre à Wilna. Mettez à sa disposition quatre millions en argent et qu'il ait carte blanche pour tout diriger. Les achats doivent être faits en Hanovre, à Berlin, à Elbing, à Varsovie, et même en Lithuanie, si cela est possible. »

« Monsieur le duc de Bassano, il y a dans le gouvernement de Mohilow des Juifs excessivement riches ; faites appeler les principaux, et voyez s'ils ne peuvent pas traiter pour trois à quatre mille chevaux. »

Du 2 octobre, décret sur les remontes.

« Du 6. Monsieur le duc de Bassano, j'ai le plus grand besoin de chevaux. Je donne ordre au comte Daru de vous envoyer une copie de mon décret. Faites accélérer la fourniture des mille chevaux qui est assignée à la Lithuanie dans la répartition générale. »

Au gouverneur de Wilna. « Monsieur le général Hogendorp, tout moyen d'avoir des hommes de cavalerie est extrêmement précieux. Rien ne doit être épargné. Vous m'écrivez que, parmi les prisonniers, les *Tartares* se montrent impatiens de venir se ranger sous mes drapeaux. On peut hardiment en créer un régiment si l'on a mille hommes et mille chevaux ; il faut, pour tout cela, aller de l'avant. »

Vivres et habillemens (1).

« 24 septembre. Monsieur le duc de Bassano, le ministre de la guerre m'envoie de Paris des moulins portatifs pesant dix-huit livres et pouvant donner trente à quarante livres de farine par heure. Retenez un de ces moulins au passage et prenez-le comme modèle pour en faire confectionner de semblables partout où vous pourrez, à Wilna, à Minsk, et même à Varsovie et à Koenigsberg. Cela est très-important. Je veux donner un moulin à chaque compagnie de l'armée. »

« 3 octobre. Monsieur le duc de Bassano, j'approuve que vous ayez fait envoyer cinq cents bœufs à l'armée du maréchal Saint-Cyr. Faites-lui en passer cinq cents autres. J'ai appris avec plaisir que vous aviez déjà expédié des convois sur le troisième corps, savoir : cent cinquante mille rations de biscuit et cent cinquante mille rations de riz. Faites continuer les envois de subsistances sur Polotsk. Allez de l'avant. Vous pouvez conclure un marché pour transporter les denrées de Minsk à Smolensk. »

« 6 octobre. Monsieur le duc de Bassano, une lettre du gouverneur de Minsk me fait connaître qu'il ne s'y trouve que peu d'effets d'habillement. Cependant j'en croyais la ville encombrée. Je vois que, pendant les mois d'août et de septembre, on

(1) Au nombre des principaux chefs du service des vivres à Moscou, se trouvait M. de Bonvollier, qui avait été intendant-général de l'armée vendéenne.

a transporté beaucoup d'effets d'habillement de Kowno à Minsk ; du moins j'ai dépensé, pour cela, plusieurs centaines de mille francs, et cependant rien n'est arrivé. Expliquez-moi ce mystère. »

« 9 octobre. N'ai-je pas dit et redit cent fois de faire venir à Kowno et à Wilna tous les effets d'habillement qui se trouvent à Dantzick ? Écrivez donc à Dantzick pour que mes ordres s'exécutent. »

« 14 octobre. Monsieur le duc de Bassano, je fais venir du riz de toutes parts, même de Trieste. Deux mille quatre cent cinquante quintaux de riz, partis de cette dernière ville, sont arrivés à Cracovie ; ils ont dû être embarqués le 12 septembre sur la Vistule. On les dirige sur Grodno ; de Grodno faites-les passer à Minsk. »

« 17 octobre. Monsieur le duc de Bassano, je vois que les transports déjà effectués de Kowno à Minsk s'élèvent à trente mille quintaux pesans, ce qui me coûte six cent mille francs. Je désirerais avoir l'état de ce qui a composé ces trente mille quintaux. Si ce sont des effets d'hôpitaux, il n'y a rien à dire ; si ce sont des munitions de guerre dont le général d'artillerie ait reconnu l'urgence, c'est encore bien ; mais si c'étaient du biscuit et des farines, ce serait une absurdité. Le quintal de farine me reviendrait à vingt francs, seulement pour le transport de Kowno à Minsk, non compris les frais d'achats et de transports antérieurs, tandis que le quintal de farine tout porté ne vaut pas six francs à Minsk. Il y aurait tant de bêtise dans cette opération que je n'y crois pas. Ce sont surtout des effets d'habille-

ment qu'il nous faut. Qu'on transporte à Minsk les souliers et les capotes ; qu'on fasse venir tous les effets qui sont encore à Dantzick et à Koenigsberg ; j'en ai donné l'ordre plusieurs fois, mais l'administration n'a pas l'art de faire arriver ses lettres. Quant aux farines, on doit déjà en avoir réuni une grande quantité dans le pays. A-t-on organisé les magasins sur les différens points de la ligne de réserve que j'ai tant de fois indiqués ? Cela devient bien urgent. »

Sûreté de la route et des communications.

Cet article est d'un intérêt si délicat que chaque jour l'empereur s'en montre de plus en plus occupé. Nous remontons aux ordres qu'il a donnés à la première nouvelle de l'apparition des Cosaques de Dorokoff sur la route de Mojaïsk.

« Du 23 septembre. Monsieur le prince de Neufchâtel, écrivez au duc d'Abrantès à Mojaïsk, au général Baraguay-d'Hilliers à Wiazma, et au général qui est à Smolensk, que la cavalerie et l'artillerie qui composent chaque convoi doivent marcher ensemble, bivouaquer en bataillons carrés autour du convoi, et ne se séparer sous quelque prétexte que ce soit ; que le commandant du convoi doit bivouaquer au milieu ; qu'aucun convoi ne doit partir de Smolensk, s'il n'est commandé par un officier supérieur et escorté par quinze cents hommes. Que je vois avec peine qu'on ait laissé se mettre en route des convois qui n'avaient pas assez de force pour leur escorte.

» Mettez-moi sous les yeux les termes des ordonnances sur les convois et les escortes; il me semble qu'elles sont très-précises sur la manière dont les convois doivent se garder. Dans ce cas, il faudrait réimprimer ces dispositions pour les faire afficher chez tous les commandans de place, depuis Kowno jusqu'ici. »

» Du 25 septembre. Monsieur l'intendant-général, distribuez deux cent mille francs en roubles (à raison d'un rouble en papier pour un franc) sur la route de Mojaïsk, Gjath, Wiazma, Dorogobouge et Smolensk, et autorisez le général Baraguay-d'Hilliers à passer des marchés sur tous les points de cette ligne pour le service des vivres de la route en farines et viandes. »

« 10 octobre. Monsieur le prince de Neufchâtel, la grande route de Smolensk étant épuisée, il faut reconnaître des chemins parallèles à deux ou trois lieues dans les terres, où il y aurait des ressources, des villages, au moins quelques abris. Il faudrait que ces routes détournées vinssent toucher aux points centraux de Dorogobouge, de Wiazma et de Mojaïsk. Donnez des ordres aux divers commandans de la route. »

« Même date. Monsieur le duc de Bellune, retenez à Smolensk tous les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, les convois, équipages, et généralement tout ce qui se présente isolément pour passer. Avec tout ce que vous aurez ainsi retenu, vous ne tarderez pas à pouvoir former une colonne de dix à douze mille hommes; donnez-lui

douze pièces de canon et des vivres pour dix jours. Appelez à Smolensk le général Baraguay-d'Hilliers pour lui donner le commandement de cette division; placez sous sa conduite et sous sa protection toutes les voitures qui se seront accumulées pour l'armée, et tenez cette colonne prête à partir par la nouvelle route qui va être reconnue. D'autres colonnes seront formées ensuite. Six mille hommes peuvent passer partout.

» Mon intention est qu'il n'arrive plus par l'ancienne route que les estafettes, les malles de l'armée, quelques officiers de l'état-major allant pour le service, et quelques objets pressans, tels que les cinq cents moulins à bras qui arrivent de Paris, et dont le premier envoi doit être arrivé à Smolensk.

» L'ancienne route ainsi soulagée restera ouverte pour les évacuations des blessés et pour tout ce qui revient de Moscou à Smolensk. Aucun des gros convois qui arrivent de Smolensk à Moscou n'y passera. »

« 16 octobre. Monsieur le duc de Bellune, envoyez des chevaux d'artillerie jusqu'à Wiazma pour retirer les caissons et les voitures d'artillerie qui se trouvent abandonnés le long de la route et les ramener jusqu'à Smolensk. »

Évacuation des blessés.

Dans les premiers jours d'octobre, l'empereur a fait venir l'intendant-général. « Je veux, lui a-t-il dit, me conserver la liberté de choisir ma ligne

d'opération. Combien faut-il de jours pour achever l'évacuation des hôpitaux? » — « Sire, quarante-cinq jours. » — « C'est beaucoup trop; vos calculs sont exagérés. Trois mois après une bataille, il ne reste pas aux ambulances le sixième des blessés; l'expérience le prouve. Séparez donc d'abord vos blessés en deux classes. Classez ensemble ceux qui seront d'ici à un mois en état de marcher tout seuls, et ceux dont le déplacement aggraverait le mal; car pour les uns comme pour les autres, vous n'avez rien à faire; dans votre seconde classe, au contraire, vous ferez entrer les invalides qui pourront être transportés sans inconvénient. Ce sont ceux-là seuls dont vous devez vous occuper, en commençant, comme de raison, par les officiers. Rectifiez ainsi vos calculs; vous verrez que vos résultats seront bien différens, et nous aurons gagné un temps précieux. »

Le lendemain 6 octobre, l'empereur écrivait au prince de Neufchâtel : « Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abrantès et les autres commandans de la route aient les hommes qu'ils ont demandés pour être les maîtres de leurs environs, mon intention est que les effets s'ensuivent : que ces commandans fassent donc battre le pays dix lieues à la ronde, et ramassent ainsi un bon nombre de voitures de paysans pour servir à l'évacuation de nos blessés; vous chargerez le duc d'Abrantès, sous sa responsabilité, de faire évacuer tous les blessés sur Wiazma, et le commandant de Wiazma de les faire évacuer sur Smolensk..... Enfin, quel-

que chose qui arrive, mon intention est que d'ici à huit jours il n'y ait pas un de nos blessés à Mojaïsk, à Rouza, à l'abbaye de Kolotzkoi, ni à Gjath. »

Ne poussons pas plus loin ces citations, on est impatient de quitter Moscou.

CHAPITRE VII.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Du moment que Moscou n'a plus été dans nos mains qu'un cadavre de capitale, dépouillé de toute influence politique, l'empereur a cessé de considérer cette ville comme une position militaire. Ses premiers préparatifs pour aller chercher ailleurs des quartiers d'hiver datent du 5 octobre, époque où il se décidait à envoyer le général Lauriston au camp des Russes. Depuis lors, il s'en est occupé sans relâche. Nous l'avons vu assigner impérativement le 15 octobre pour dernier terme de l'évacuation des blessés. Dès le 9, les trophées dont il veut faire hommage à la France ont été emballés et chargés (1). Son intention est de partir du 15 au 18.

Les uns croient qu'il se propose de marcher sur Toula et sur Kalouga pour passer le temps des

(1) Ces trophées se composaient de divers objets curieux trouvés au Kremlin, entre autres les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs depuis cent ans, de vieilles armures, une madone que le peuple croyait enrichie de diamans, et la croix dorée qui, sur le clocher d'Yvan-Veliki, avait si long-temps dominé tous les dômes de Moscou.

grands froids dans des provinces plus riches et d'un climat plus tempéré. Les autres assurent qu'il va se rapprocher de ses magasins et de ses renforts, et que c'est en arrière, sur les frontières de l'ancienne Pologne, qu'il retournera prendre ses cantonnemens. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, les fortifications qu'on a construites au Kremlin font présumer que l'armée française conservera à Moscou un poste avancé.

Ces différentes combinaisons sont entrées en effet dans les plans de l'empereur.

Il a d'abord eu l'idée de conserver au Kremlin une garnison de trois mille hommes. Mais il fallait que cette garnison pût tenir trente jours abandonnée à elle-même. Or, le temps ne permettait pas de donner aux ouvrages le degré de force nécessaire pour une pareille destination, et l'on y a renoncé.

Toula renferme les principales fabriques d'armes de la Russie. Kalouga est une ville importante, centre d'un grand nombre de relations, et une excursion de ce côté aurait des avantages qui ne sont point à négliger ; mais c'est sur Smolensk que l'empereur veut décidément ramener son armée. Les routes qui de Kalouga reviennent dans cette direction, ne forment pas un long détour et sont neuves pour la guerre. On essaiera donc une pointe sur Kalouga.

Deux routes y conduisent de Moscou : Kutusoff nous barre celle de la gauche; l'autre, qui passe par Borowsk et Malojaroslavetz, nous est ouverte.

Notre marche vers le Midi, dût-elle se borner à

une simple démonstration, aura du moins le résultat probable d'obliger Kutusoff à manœuvrer en arrière pour couvrir les provinces menacées ; et si trop de résistance ou l'apparition des frimas nous déterminent à ne pas nous engager plus avant, on se sera ménagé, par l'éloignement de l'armée russe, plus d'aisance pour les dernières évacuations de Moscou et pour le retour direct sur Viazma.

Les froids semblent le seul sujet d'inquiétude qu'on puisse avoir. Mais les vétérans de l'armée, qui déjà dans les boues de Pulstuck et sur les glaces d'Eylau ont appris à braver le climat, espèrent s'en tirer encore cette fois avec le même bonheur. Au surplus, on n'a négligé à cet égard aucun renseignement, aucun calcul, et toutes les probabilités sont rassurantes : ce n'est ordinairement qu'en décembre et en janvier que l'hiver de Russie déploie ses rigueurs. Pendant novembre, le thermomètre ne descend guères, année commune, au-dessous de six degrés. Des observations faites sur les vingt années précédentes confirment cet aperçu, et les gens du pays s'accordent à dire que la Moscowa ne gèle pas avant la mi-novembre (1). Or, d'ici à cette époque, l'empereur compte bien être arrivé au but. Le 13 octobre, il voit tomber la première neige. « *Dépêchons-nous*, dit-il, *il faut dans vingt jours être en quartiers d'hiver* (2). »

Le corps du roi de Naples doit servir à masquer

(1) L'année précédente, au 13 décembre, il n'avait pas encore gelé à Saint-Pétersbourg. La température y était encore très-douce.

(2) *Bulletin* du 14.

les marches qu'on va faire sur Kalouga; c'est un rideau qu'il importe de conserver le plus long-temps possible. L'empereur écrit donc le même jour à Murat pour l'engager à tenir dans la position de Vinkowo qu'on annonce être devenue fatigante et difficile. « *Si cependant*, ajoute-t-il, *vous ne pouviez pas vous y maintenir, sans courir des risques, je vous autorise à vous replier sur la position de Woronowo qui est belle, et dans laquelle l'infanterie pourra couvrir la cavalerie.* »

Le 14, il écrit encore au roi de Naples : « Faites bien reconnaître les débouchés qui pourraient vous ramener sur Mojaïsk, et si vous aviez à faire une retraite devant l'ennemi, connaissez bien cette route. Je suppose que vos bagages, vos parcs et la plus grande partie de votre infanterie pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût. »

Dans les journées du 15, du 16 et du 17, les hôpitaux ont été évacués sur Smolensk.

Les trophées sont partis le 15, sous l'escorte du général Claparède. Le général Nansouty, qui s'est mis en route avec le dernier convoi de blessés, doit laisser sur son passage l'ordre d'arrêter et de faire rétrograder tout ce qui se dirigerait de Smolensk sur Moscou. Le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk, fermera la marche. Il sera l'arrière-garde de cette route, et, sous sa protection, acheveront de s'écouler les convois, les équipages et tous les embarras évacués depuis quinze jours.

Le vice-roi se tient prêt à passer des campagnes qu'il occupe au nord de Moscou, vers celles qui

sont au midi, et, pour donner le change aux Cosaques, il a fait faire, par la division Delzons, une pointe en sens contraire sur Demitrow.

Le maréchal Ney, dont l'armée est placée sur les routes du levant, du côté de Borodosk, arrivera le 17 à Moscou.

Le prince d'Eckmulh et la garde, qui n'ont pas quitté cette capitale, n'attendent plus que le signal d'en sortir.

On distribue aux soldats les cuirs, les pelleteries, les vivres et tout ce qu'on peut encore tirer des caves.

On établit dans la maison des Enfans-Trouvés ceux de nos malades et blessés qui n'ont pu être mis en route.

Le duc de Trévise et la jeune garde conserveront Moscou quelques jours après notre départ. Le Kremlin restera notre point d'appui jusqu'au dernier moment.

La proposition a été faite de vouer les restes de la ville à de tristes représailles. « *Brûlons*, disait-on; *servons les Russes à leur manière; ils nous provoquent. S'ils brûlent un village, une maison, répondons-leur en en brûlant mille!* » Napoléon s'est vivement refusé à servir des ressentimens dont l'effet direct tomberait sur des particuliers que déjà tant de malheurs accablent. Mais il ne lui répugne pas de sacrifier des murailles, de vieilles tours et des établissemens militaires que le droit de la guerre laisse toujours à la discrétion du vainqueur.

La mine du Kremlin répondra donc aux fusées

des incendiaires de Moscou! Tout est préparé d'avance et en secret. L'empereur se réserve cependant de ne donner le dernier ordre qu'après que le mouvement de l'armée sera démasqué.

A travers tant de sujets de préoccupation, il en est un dont nous n'avons point encore parlé, et qui n'est peut-être pas le moins sérieux : c'est la sensation que l'abandon de Moscou va faire en Europe. L'empereur ne se dissimule pas qu'elle sera vive. Il prévoit qu'à Vienne, à Varsovie, à Berlin surtout, *il peut en résulter des combinaisons nouvelles*, et il voudrait amortir ce contre-coup en allant au-devant par quelques explications rassurantes sur les motifs de sa retraite.

« Déjà depuis plusieurs jours, écrit-il à son ministre des relations extérieures à Wilna, je vous ai prévenu que je comptais aller prendre mes quartiers d'hiver entre le Borysthène et la Dwina. Le moment est venu. L'armée se met en mouvement; je quitterai Moscou le 19, je sortirai par la route de Kalouga. Si l'ennemi veut couvrir cette ville, je le battrai; ensuite, selon l'exigence de la saison, je ferai un coup de main sur Toula, ou je reviendrai directement par Viazma. Dans tous les cas, vers les premières semaines de novembre, j'aurai ramené mes troupes dans le carré qui est entre Smolensk, Mohilow, Minsk et Witepsk. Je me décide à ce mouvement, parce que Moscou n'est plus une position militaire. J'en vais chercher une autre plus favorable au début de la campagne prochaine. Les opérations auront alors à se diriger sur Péters-

bourg ou sur Kiow. A Moscou, j'étais à deux cent quinze lieues de Kiow et à cent quatre-vingts de Pétersbourg. A Witepsk, je ne me trouverai plus qu'à cent trente lieues de Pétersbourg et à cent douze de Kiow. C'est donc à Witepsk que je dois me placer, concentré entre mes réserves et mes deux ailes, appuyé sur un pays ami qui est la Pologne, et sur de nombreux approvisionnemens que j'ai fait préparer de longue main (1). Cette nouvelle position me rapproche à la fois de Saint-Pétersbourg et de Wilna, et je vais me trouver pour la campagne prochaine à vingt marches plus près des moyens et du but.

» Cet aperçu, » ajoute-t-il ensuite, « vous suggérera les développemens convenables. Ce que je vous écris est pour faire votre langage; ce que vous écrirez doit être éventuel..... » L'empereur termine par ces paroles remarquables : *Au surplus, dans des affaires de cette nature, l'événement se trouve quelquefois différer beaucoup de ce qui a été prévu.* »

(1) L'armée française avait derrière elle six lignes de dépôts et de magasins.

Les magasins de première ligne étaient à Smolensk, à dix jours de marche de Moscou;

Ceux de seconde ligne étaient à Minsk et à Wilna, à huit marches de Smolensk;

Ceux de troisième ligne à Kowno, à Grodno et à Byalystock;

Ceux de quatrième ligne à Elbing, Marienwerder, Thorn, Plock, Modlin et Varsovie;

Ceux de cinquième ligne, à Dantzick, Bromberg et Posen;

Ceux de sixième ligne à Stettin, Custrin et Glogau. (M. de Montholon, tom. II, pag. 111.)

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE SORT DE MOSCOU.

Le 18 octobre, vers le milieu de la journée, au moment où l'empereur passe la revue du corps du duc d'Elchingen qui vient de rentrer à Moscou, pour prendre son rang de marche, des bruits inquiétans se répandent. On a entendu dans la matinée le canon gronder du côté des avant-postes du roi de Naples. Bientôt on apprend qu'il y a eu une surprise, que l'alerte a été chaude, que Murat a payé de sa personne, qu'il a été blessé, que son aide-de-camp Dery a été tué, que les carabiniers et les cuirassiers ont fourni plus de dix charges pour rétablir le combat, qu'enfin, après un engagement général en deçà de Vinkowo, l'ennemi repoussé est rentré dans ses lignes; mais que cette affaire nous coûte un grand nombre de braves, entre autres le général polonais Fischer, une partie de nos bagages, et les pièces de canon que, dans le premier désordre, les Cosaques ont eu le temps d'enlever au parc de la division Sébastiani. L'officier Béranger vient confirmer ces nouvelles. Il paraît que depuis la mission du général Lauriston, des communications s'étaient maintenues entre nos avant-postes et ceux de Kutusoff; qu'on était d'ac-

cord de ne pas s'attaquer sans se prévenir, et que les Russes ne se sont pas fait scrupule de mettre à profit notre extrême sécurité (1). Toute leur armée, Bénigsen, Baggowouth, Ostermann, Doctoroff, Raeffskoï, ont donné à la fois. Si les Cosaques d'Orlow-Denisow, qui ont tourné le général Sébastiani par les bois, avaient pu percer jusqu'aux défilés de Woronowo, comme c'était leur plan, notre avant-garde aurait été gravement compromise. Mais le général Muller Zakomelskoi, qui soutenait les Cosaques avec la cavalerie légère de la garde russe, a été blessé. Baggowouth a été tué à la tête de son infanterie, et la valeur brillante du roi de Naples a fini par nous rendre l'avantage. De son côté Poniatowski n'a pas moins fait, en opposant un courage plus calme aux autres corps de l'armée russe.

Il n'y a plus de temps à perdre pour prévenir un ennemi qui devient entreprenant.

Le général Lauriston se rend aux avant-postes, tandis que Murat se mettra en mesure de disparaître avec sa cavalerie pour se rallier aux colonnes qui vont passer dans son voisinage, on parlementera avec Kutusoff; on essaiera d'envoyer jusqu'à

(1) La position que le roi de Naples occupait en face d'une armée infiniment supérieure en nombre, était déjà par-là même hasardée. Cet inconvénient ne pouvait être compensé que par une vigilance extrême; mais, au contraire, les Français poussaient la négligence jusqu'à ne point éclairer les bois qui bordent la petite plaine où leur gauche était postée. Ils songeaient si peu à s'éclairer sur leurs flancs, que les colonnes russes de la droite s'avancèrent, sans être découvertes, jusqu'aux bois situés à deux mille pas de leur camp. (M. de Butturlin, tom. II, pages 140 et 147.)

lui un officier de confiance ; on se servira du prétexte de savoir si la réponse de Pétersbourg est arrivée, et on établira au défilé de Woronowo un rideau derrière lequel la contre-marche du roi de Naples et de Poniatowski restera inaperçue.

Pendant ce temps, l'empereur va manœuvrer pour tourner Kutusoff. Une heure avant de quitter le palais du tzar, il écrit en chiffres au duc de Bassano : *L'armée est en marche. Je me déciderai demain à faire sauter le Kremlin, et à passer ou par Kalouga ou par Viazma.*

Moscou est évacué le 19 au matin. On prend d'abord la vieille route de Kalouga, qui semble conduire directement sur Kutusoff. Mais après s'être arrêté au château de Troitska, près d'Esna, pendant la journée du 20 et la nuit suivante ; après s'être encore avancé le 21 jusqu'au château de Soltikow, près Krasno-Packra, l'empereur fait prendre, sur la droite, un chemin de traverse, et, par une marche de flanc qui dure deux jours, porte l'armée à Faminskoë, sur l'autre route que les Russes ne gardent pas.

Notre armée présente un aspect tout nouveau : c'est une longue file de calèches et de petits chariots, autour desquels chaque compagnie est groupée. On s'est accommodé de tout ce qu'on a trouvé de moyens de transport sous les hangars de Moscou et dans les environs. Chacun y a placé sa réserve particulière de vivres et d'habillemens, et croit pouvoir se la ménager jusqu'au terme de la retraite. Des femmes, des enfans, quelques Françaises, des

Russes même, et des Allemandes appartenant à la population de Moscou, ont mieux aimé partir avec nous que d'attendre le retour des Cosaques dans leur ville. Elles ont reçu asile au milieu de nos bagages.

Ainsi appesantie, l'armée ne peut plus guère quitter les grandes routes, et tous, officiers et soldats, s'accordent à redouter les manœuvres qui pourraient retarder ou compliquer la marche. On tolère d'abord toutes ces voitures parce qu'elles font la confiance du plus grand nombre. Ce sont autant de magasins et d'hôpitaux partiels dont la masse pourrait profiter dans un moment de nécessité (1). On les traînera aussi loin que le temps et les circonstances le permettront. La consommation et les accidens en allègeront insensiblement le fardeau. Tout ce qu'on sera obligé d'abandonner servira du moins à occuper la rapacité des Cosaques qui nous suivraient de trop près, et, dans les engorgemens, ces bagages formant des barricades naturelles pourront encore préserver nos arrière-gardes de malheurs plus grands. Enfin on n'a rien négligé de ce qui peut donner une allure plus facile à notre artillerie. Pour renforcer les attelages des six cents pièces de canon que nous ramenons, on a sacrifié l'équipage de pont dont on a pris les chevaux. La vigueur de nos officiers d'artillerie, l'autorité qu'ils

(1) L'armée, en quittant Moscou, emporte vingt jours de vivres; c'est plus qu'il ne lui faut pour arriver à Smolensk, où elle doit en trouver en abondance, pour gagner Minsk et Wilna, si elle doit retourner en Pologne. (M. de Montholon, tom. II, pag. 113.)

exercent sur les convois, l'habileté de leurs conducteurs à se tenir serrés, et l'impétuosité avec laquelle ils passent par-dessus tous les obstacles, surmonteront aisément les embarras qui les entourent (1).

On entrevoit que l'empereur ne peut plus guère penser qu'à gagner Smolensk. Mais il est toujours incertain sur le choix de sa route. Réussira-t-on à gagner celle de Kalouga ? Faudra-t-il se restreindre à la direction la plus courte ? Chaque heure qu'on dérobe à Kutusoff est d'une influence progressive sur le parti auquel on s'arrêtera.

De Troitskoë, l'ordre définitif a été envoyé au duc de Trévise de faire sauter le Kremlin et de quitter la ville. Un premier message avait assigné pour cette exécution la nuit du 21 au 22 ; un second a autorisé le maréchal à différer de vingt-quatre heures. Le duc de Trévise rejoindra l'armée par Véréia, en ralliant à lui tous les détachemens qui occupent encore la route entre Mojaïsk et Moscou.

« Je ne saurais trop vous recommander ce qui

(1) En partant de Moscou, chaque pièce est approvisionnée à trois cent cinquante coups.

On a une telle surabondance de munitions et de caissons, qu'on en brûle cinq cents dans le Kremlin ; on y détruit plusieurs centaines de milliers de poudre, et soixante mille fusils.

Les munitions n'ont jamais manqué ; cela fait l'éloge des généraux Lariboissière et Éblé, commandans de l'artillerie. Jamais les officiers de ce corps n'ont servi avec plus de distinction, et n'ont montré plus d'habileté que dans cette campagne. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, M. de Montholon, tom. II, pag. 99.)

nous reste encore de blessés, » lui dit l'empereur. « Placez-les sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, enfin sur toutes celles qu'on trouvera. Les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens! Combien n'en mériterez-vous pas à mes yeux pour tous les malheureux que vous sauverez! Il faut les faire monter sur vos propres chevaux et sur ceux de tout votre monde. C'est ainsi que j'ai fait à Saint-Jean-d'Acre. On doit commencer par les officiers, passer ensuite aux sous-officiers, et préférer les Français. Assemblez les généraux et les officiers sous vos ordres; faites-leur sentir tout ce que l'humanité exige dans cette circonstance (1). »

Après avoir expédié ces dernières instructions du château de Soltikoff, l'empereur a reçu l'auditeur Joly de Fleury, apportant de Paris le porte-feuille des ministres, et la journée de route a fini le 21 au soir au château d'Ygnatiewo, situé dans la campagne, entre les deux routes de Kalouga.

C'est la troisième marche et l'on n'est encore qu'à dix lieues de Moscou. L'espoir de surprendre Kutusoff s'affaiblit. On s'attend à le voir déboucher par Borowsk; et c'est déjà beaucoup que d'avoir réussi, malgré tant de lenteur, à le devancer à Fominskoë; l'avant-garde du vice-roi vient d'y arriver. Les Polonais que Poniatowski ramène du camp de Vinkowo, sont détachés aussitôt par-delà Fominskoë, du côté de Véréia. L'empereur se hâte de renouer,

(1) Lettre datée du 21.

par cette route qui est devant lui, des communications directes avec Mojaïsk et Viazma.

Cependant rien ne bouge encore au camp ennemi. Le colonel Berthemy, qui a pénétré jusqu'à Kutusoff, est de retour de sa mission le 22. La veille, il a laissé le général russe à Letachewka, gardant toujours sa position de Taroutino, devant la ligne d'avant-postes dont nous continuons d'entretenir l'apparence. La réponse écrite de Kutusoff contient *beaucoup de phrases sur le dévouement patriotique des armées russes au triomphe de la cause qui leur est confiée*, et se réduit à dire que les instructions attendues de Saint-Pétersbourg ne sont pas arrivées, et qu'il est même physiquement impossible qu'elles puissent arriver avant quelques jours (1).... Ainsi donc ce que M. Berthemy annonce de plus favorable, c'est l'immobilité où il a laissé l'armée moscovite.

On se presse d'atteindre Fominskoë. L'empereur s'y trouve le 22, à une heure après-midi. Le vice-roi s'avance sur Borowsk; il y parvient dans la soirée. La nouvelle route de Kalouga nous est donc ouverte, et Napoléon peut reprendre son projet de percer de ce côté!

« L'armée se dirige sur Kalouga, » fait-il écrire aussitôt à Viazma et à Smolensk. « Il faut que le gé-

(1) Voir la lettre du prince de Neufchâtel, que M. de Berthemy avait portée à Kutusoff, et la réponse de celui-ci, dans les pièces historiques placées à la suite de cette sixième partie. Voir aussi la réponse de l'empereur Alexandre à Kutusoff, arrivée quelques jours après.

néral Évers se dirige avec une colonne de trois à quatre mille hommes de Viazma jusqu'à l'intersection de la route de Kalouga à Znamenskoë. Il menera avec lui les estafettes qui seraient arrivées de Smolensk, et placera à chaque maison de poste un détachement composé de cent hommes et d'un piquet de cavalerie, qui se retrancheront pour être à l'abri des Cosaques et des paysans. »

« J'établis, ajoute-t-il, ma ligne d'opérations d'abord par cette route. Notre jonction doit s'y faire du 25 au 27. »

Le 23, l'empereur quitte Fominskoë à neuf heures du matin : son empressement d'arriver à Borowsk est extrême ; il s'y porte au galop.

On a remarqué sur la gauche des troupes ennemies qui semblaient en observation ; elles ne font cependant aucune démonstration d'attaque (1). Après avoir devancé Kutusoff à Borowsk, on conserve l'espoir de le prévenir encore à Malojaroslavetz, et ce dernier avantage sera décisif. Le vice-roi s'est donc remis en marche ; son avant-garde, commandée par le général Delzons, doit oc-

(1) Au quartier-général russe, on n'avait pas une connaissance précise des mouvemens de l'armée française. Le général Dorokoff, qui était dans les environs de Borowsk, donne le premier avis de l'apparition des troupes françaises du côté de Fominskoë. Kutusoff suppose que c'est un corps jeté de ce côté pour lier les communications de l'armée française avec Mojaïsk; cependant il y envoie Doctoroff avec de l'infanterie; c'est ce corps d'armée que notre avant-garde a sur sa gauche dans la journée du 23. (Voir M. de Butturlin, tom. II, pag. 153.)

cuper dans la soirée le débouché de Malojaroslavetz, et d'ici à peu d'heures, le succès inespéré de notre manœuvre sur Kalouga sera complet.

Napoléon a été rejoint par le roi de Naples. Il dicte un bulletin sur l'ensemble des opérations de ce prince depuis notre entrée à Moscou jusqu'au moment où cette campagne partielle vient de finir à Vinkowo ; et, pour rassurer sur l'évacuation du Kremlin, il donne connaissance au public des principales considérations stratégiques qui ont motivé son départ. Déjà il a entamé cette question dans un précédent bulletin. Toutes ses lettres datées de Troitskoë, de Fominskoë et de Borowsk portent aux généraux qui sont sur la route, et à ceux qui nous flanquent aux deux ailes, de semblables explications (1).

Dans la nuit du 23 au 24, il écrit au duc de Bellune d'envoyer sur-le-champ une de ses divisions sur la route de Kalouga à la rencontre de l'armée, si d'ailleurs il n'est survenu du côté de Smolensk aucun événement.

Avant de nous engager dans les événemens qui vont finir cette campagne, disons un dernier adieu à Moscou.

On avait entendu de grand matin, en quittant Fominskoë, le bruit lointain d'une forte détona-

(1) L'armée sortant de Moscou pouvait également marcher sur Pétersbourg, sur Toula, sur Kalouga.... Elle était victorieuse, et pouvait choisir. En revenant sur Smolensk, c'était une marche et non pas une retraite. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, volumes publiés par M. de Montholon, tom. II, pag. 104.)

tion. Un officier du duc de Trévise vient rejoindre l'empereur à Borowsk, et lui apprend que ses ordres sont exécutés. Le duc de Trévise est sorti le 23 de la ville à deux heures du matin. Une heure après, l'explosion de cent quatre-vingts milliers de poudre a fait sauter les tours principales du Kremlin, et détruit, avec l'arsenal, l'équipage de pont, le dépôt de fusils et tout le matériel de l'artillerie russe(1). La veille du départ, le général russe Wintzingerode, emporté par son empressement à rentrer dans Moscou, était tombé dans un de nos avant-postes. Abandonné de son escorte au premier coup de fusil, en vain le général russe a cherché à se tirer de ce mauvais pas, en agitant son mouchoir pour se dire parlementaire; le lieutenant Leleu de Maupertuis, du cinquième régiment des voltigeurs de la jeune garde, a saisi la bride du cheval, et conduit sa capture au Kremlin. Le duc de Trévise emmène avec

(1) C'est le chef de bataillon d'artillerie de marine, M. Ottone, qui s'est chargé d'aller placer les mèches allumées sur les tonneaux de poudre. Ces mèches, faites de longs morceaux d'amadou, étaient fixées sur une planche, à travers laquelle un bout touchait à la poudre; l'autre bout, qui brûlait, avait une telle longueur, que le feu devait mettre, à la parcourir, le temps nécessaire pour que l'explosion ne se fît qu'au moment déterminé. Cet officier, aidé seulement de quelques canonniers, a exécuté avec le plus grand sang-froid les dispositions qui lui étaient prescrites, et ne s'est retiré qu'après avoir fortement barricadé les portes du Kremlin; il a rejoint l'arrière-garde du duc de Trévise hors de Moscou. La croix de la Légion-d'Honneur pouvait seule alors récompenser une pareille action. (Le général Gourgaud, pag. 346.)

lui le général Wintzingerode et son aide-de-camp, le jeune Narischin (1).

Derrière notre arrière-garde, une tourbe de paysans et de Cosaques s'est précipitée sur la malheureuse ville pour en remuer les cendres (2)! Ainsi

(1) Les ennemis (c'est-à-dire les Français) ne pouvaient raisonnablement avoir égard à une manière aussi inusitée de se présenter en parlementaire. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 156.)

(2) Les premiers Cosaques qui rentrèrent à Moscou avaient été recrutés, pour la plus grande partie, sur les côtes de la mer Noire et parmi les Tartares d'Orembourg.... Une troupe se rendit à la maison des Enfans-Trouvés, afin de piller l'hôpital français; c'étaient les paysans qui avaient donné cette indication aux Cosaques, en leur promettant un immense butin.... Les Cosaques et les paysans voulurent entrer de vive force dans la maison, et ils y seraient parvenus sans le dévouement d'un homme généreux; le conseiller d'état Toutelmine s'avança devant la porte et dit à ces bandits qu'ils n'entreraient qu'en passant sur son cadavre. Cette fermeté imposa. Entouré de personnes désarmées, Toutelmine continua de barrer le passage, et envoya chercher en toute hâte le colonel Jlovaniski. Celui-ci était, en ce moment, occupé à boire, et tellement ivre qu'il était incapable d'agir.... Cependant les Cosaques et les paysans avaient été contenus par Toutelmine dans la cour de l'hôpital; ils n'avaient pu ouvrir la porte du bâtiment principal où se trouve l'hospice. Toutes les portes de l'intérieur étaient pareillement fermées. Le général Benkendorf arriva enfin; on l'informa de ce qui se passait; aussitôt, à la tête d'un escadron de hussards, il repoussa les Cosaques de la mer Noire et les paysans, en leur distribuant de sa propre main des coups de knout, et il laissa son escadron pour protéger l'établissement..... Le brave Toutelmine a reçu, à cette occasion, le ruban de Sainte-Anne.

(Récit de M. A.-F. de B....ch, témoin oculaire, ancien officier au service de Russie, dans son histoire de la destruction de Moscou, qui a été traduite de l'allemand, et publiée chez Ponthieu, 1822.)

finit l'occupation de Moscou : nous comptions y trouver la paix ; nous n'y avons trouvé qu'un fatal repos de trente-cinq jours!....

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.

§. Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. . . . 149
§. II. Correspondance avec le général en chef Kutusoff, et réponse de Saint-Pétersbourg. 187

SUPPLÉMENT

A LA SIXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§. Ier. FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N° 1.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 18 septembre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune six pièces de douze et deux obusiers. Vous prendrez les pièces dans l'arsenal de Moscou. Les chevaux et les soldats du train seront pris parmi ceux des caissons que vous vouliez renvoyer. Par ce moyen, la réserve de la garde se trouvera augmentée de seize pièces de canon. Il est

également nécessaire d'augmenter la réserve du prince d'Eckmülh, de huit bouches à feu, dont six pièces de douze et deux obusiers ; si cela était nécessaire, vous les feriez servir par les deux compagnies prussiennes qui sont à la suite de la vieille garde. Le prince d'Eckmulh ayant un corps de cinq divisions, seize pièces de réserve ne sont pas suffisantes. Faites-moi un rapport qui me fasse connaître quand toute la réserve de la garde se trouvera aussi considérable qu'au moment où elle est partie de Paris, et quand tout ce qui a été démonté à Wilna sera parti. Il y a deux cents petits caissons à l'arsenal de Moscou ; je désire qu'ils soient employés ; on s'en servira avec plus de rapidité dans les mauvais chemins, et on pourra les atteler avec des cognats. Faites-moi un rapport général sur mon artillerie, et sur les moyens de réparer toutes les pertes. Mon intention n'est pas de perdre une seule pièce, mais de conserver le complet de mon organisation, qui déjà n'est pas trop forte. Enfin, voyez s'il serait possible d'établir à Moscou des moulins pour faire de la poudre.

Sur ce, etc.

(N° 2.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Votre aide-de-camp vient de remettre à l'empereur votre lettre de ce jour, à cinq heures du matin. Vous trouverez ci-joint un second rapport du duc d'Istrie. L'empereur attend avec impatience des nouvelles positives. Des Cosaques ont paru sur la route de Smolensk, à six ou sept lieues d'ici. Ils étaient une trentaine, qui ont surpris un convoi d'une quinzaine de caissons, qu'ils ont brûlés. Sa Majesté vient de me dicter la lettre ci-

jointe pour le général Sébastiani. Elle vient de prononcer la peine de mort pour tout officier qui parlementerait sans autorisation avec les avant-postes ennemis. Sa Majesté veut qu'on ne corresponde avec les ennemis qu'à coups de canon et de carabine. Je vous réitère que l'empereur est très-impatient de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens de l'ennemi.

(N° 3.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le général, je vous envoie un rapport du général Sébastiani, que vient de faire passer le roi, et d'où il résulte que l'ennemi continuerait son mouvement sur Kolomna. Le roi de Naples a dû arriver à son avant-garde : il aura poussé vivement l'ennemi; ainsi, dans la nuit, nous aurons des renseignemens positifs. L'empereur désire que, dans la nuit, vous lui envoyiez aussi des renseignemens sur tout ce que vous aurez appris, et particulièrement des nouvelles du prince Poniatowski, et des rapports qu'il vous aura faits sur ce qu'il saura des Russes. Vous aurez su ce qui s'est passé sur la route de Mojaïsk, mais cela n'est autre chose qu'une quarantaine de Cosaques qui ont surpris, dans un village, une quinzaine de nos caissons, qu'ils ont fait sauter. L'empereur a envoyé le major Letort avec deux cent cinquante dragons sur la route de Mojaïsk, où nous avons couché. Le major Letort a ordre d'arrêter toute la cavalerie de marche, ce qui lui fera bientôt quinze cents à deux mille hommes, avec lesquels il protégera la

route. Toute l'armée est prête à se mettre en mouvement, et l'empereur est décidé à rejeter l'ennemi derrière l'Ocka. Les renseignemens ultérieurs qu'on recevra dans la nuit, du roi et de vous, décideront le parti que Sa Majesté prendra; si l'armée marchera sur la route de Toula ou sur celle de Kolomna. Si l'on suit celle de Toula, la cavalerie que vous avez, celle de la garde, les Polonais de Poniatowski, la division d'infanterie Frédérichs, se trouveront, par votre position, former l'avant-garde. Envoyez-nous surtout des renseignemens le plus tôt que vous pourrez.

(N° 4.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre d'hier, à onze heures du soir. En conséquence, Sa Majesté attend de nouveaux renseignemens avant de mettre l'armée en mouvement. Le prince Poniatowski a dû arriver hier de bonne heure à Podolsk, et si vous n'en avez pas de nouvelles, c'est à cause des Cosaques qui rôdent. Les mouvemens que vous avez ordonnés à votre cavalerie, doivent infailliblement donner des nouvelles des Polonais du prince Poniatowski. Sa Majesté attend aussi les rapports que le roi lui aura faits hier au soir, mais qui ne peuvent arriver que vers cinq ou six heures du matin de l'avant-garde. Sa Majesté approuve tout ce que vous vous proposez de faire. Faites nettoyer Desna. Les cinq à six cents Cosaques qui ont infesté la route de Mojaïsk nous ont fait bien du mal; ils ont fait sau-

ter quinze caissons, et pris deux escadrons de marche de cavalerie, c'est-à-dire environ deux cents chevaux. Ces escadrons appartenaient à une colonne de marche que conduit le général Lanusse, qui les avait imprudemment portés sur sa droite. Ils ont voulu ensuite attaquer un plus grand convoi d'artillerie; mais la fusillade les a éloignés. Comme je vous l'ai mandé hier, le major Letort s'est rendu hier à la maison du prince Gallitzin, avec deux cents chevaux, sur la route de Mojaïsk. D'après les renseignemens de votre dernière lettre, et d'après ceux donnés par le roi, Sa Majesté vient d'ordonner au général Saint-Sulpice de partir, avec tous ses dragons, pour appuyer le major Letort, si cela est nécessaire, ce qui sera probablement superflu, mais qui est sans inconvénient; car les marches que vous faites faire par Podolsk et Desna doivent entièrement éloigner les Cosaques de la route de Mojaïsk.

(N° 5.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

Sire, l'empereur a reçu votre lettre du 22 septembre, à huit heures du soir. Il attend avec impatience de vos nouvelles, ainsi que de celles du duc d'Istrie. Des renseignemens particuliers nous font croire que l'ennemi n'est plus à Podolsk. Si cela est vrai, le prince Poniatowski doit y être arrivé hier au soir, et Votre Majesté saura à quoi s'en tenir. Le duc d'Istrie, de son côté, doit être aujourd'hui à Podolsk. Des nouvelles particulières disent également que l'ennemi aurait évacué Desna, et se serait porté sur Serpuchoff et Kalouga. Votre Majesté ne

doit avoir qu'un seul but, celui de se remettre, avec son avant-garde, sur les traces de l'ennemi, etc.

(N° 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 23 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez sur-le-champ à Smolensk, au général Baraguay-d'Hilliers et au duc d'Abrantès, pour leur faire connaître que la cavalerie et l'artillerie qui composent chaque convoi doivent marcher ensemble, bivouaquer en bataillon carré autour du convoi, et ne se séparer sous quelque prétexte que ce soit; que le commandant du convoi doit bivouaquer au milieu; que tout commandant qui manquerait à ces dispositions, serait puni comme négligent et coupable de la perte du convoi.

Réitérez les ordres à Smolensk pour qu'aucun convoi ne parte s'il n'est commandé par un officier supérieur, et escorté par quinze cents hommes, infanterie et cavalerie (ne comprenant point dans ce nombre les soldats du train, soit de l'artillerie, soit du génie, soit des équipages militaires); que je vois avec peine qu'on ait fait partir des convois qui n'avaient pas assez de forces pour leur escorte. Faites, en conséquence de ce que je viens de prescrire, un ordre du jour sur la manière dont les convois devront bivouaquer; envoyez-le au commandant des cinquième et sixième convois. Indépendamment de cet ordre du jour, mettez-moi sous les yeux les termes des ordonnances sur les convois et leurs escortes; il me semble qu'elles sont très-précises sur la manière dont les convois doivent se garder; dans ce cas, il faudrait

réimprimer ces dispositions, pour les faire afficher chez tous les commandans de place, depuis Kowno jusqu'ici.

Sur ce, etc.

(N° 7.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 24 septembre 1812.

Mon cousin, accusez au général Saint-Sulpice la réception de sa lettre; faites-lui connaître que j'attache une grande importance, et que je m'en rapporte à lui pour maintenir libre la route de Mojaïsk à Moscou; qu'il doit se cantonner dans le lieu où il est, qui est un point central, et se mettre en communication avec le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk; que je lui recommande, lorsque les estafettes passeront, d'envoyer des patrouilles pour les protéger; que le colonel Letort va retourner sous ses ordres, et que je le laisse maître de le tenir en échelons dans le lieu qu'il jugera le plus convenable; que l'occupation de Desna éloignera probablement l'ennemi.

Recommandez-lui, surtout, de pourvoir à ce qu'il y ait des patrouilles pour protéger les courriers. Il serait nécessaire qu'il tâchât de savoir s'il existe encore des Cosaques détachés, pour les poursuivre. Je suppose qu'il aura envoyé deux ou trois cents hommes au lieu où le détachement, appartenant au général Lanusse, a été enlevé il y a quelques jours; s'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse. Le colonel Letort partira aujourd'hui ou demain matin; cela fera toujours une patrouille sur la route.

Sur ce, etc.

(N° 8.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 26 septembre 1812.

Monsieur le maréchal, Sa Majesté s'attendait à recevoir des nouvelles du roi de Naples avant de vous expédier votre aide-de-camp; nous ne recevons que dans le moment la nouvelle que le roi est arrivé hier à cinq heures à Podolsk, où il s'est réuni au prince Poniatowski. Vous en aurez été instruit, et cela aura décidé l'ennemi à évacuer Desna, dont nous vous croyons maître en ce moment. Mettez le corps du prince Poniatowski et le troisième corps d'armée de cavalerie aux ordres du roi; et de votre personne, l'empereur désire que vous preniez position, en corps d'observation, avec la brigade Colbert, la cavalerie légère du premier corps, et la division d'infanterie commandée par le général Frédérich, pour marcher au secours du roi de Naples, si cela était nécessaire, et pour intercepter les routes que l'ennemi pourrait prendre pour se porter sur notre ligne d'observation, et qui échapperait au roi. Un autre corps d'observation, composé des dragons de la garde et d'un millier d'hommes d'infanterie, est au château du prince Gallitzin, où l'empereur a couché. Le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, deux brigades de cavalerie légère bavaroise, la division Broussier, d'infanterie, et six pièces de canon, est à mi-chemin de Moscou au château du prince Gallitzin, pour être à même de se porter où les circonstances l'exigeront. La canonnade que vous avez entendue hier sur votre droite, a eu lieu sur une reconnaissance des dragons de la garde, qui a été mal engagée par le major Martod, qui a été pris ou

tué. Nous avons perdu dans ce mauvais engagement quelques dragons de la garde pris ou tués, le major, un capitaine, un adjudant-major, et une vingtaine de dragons blessés; nous avons aussi perdu quelques hommes d'infanterie. La reconnaissance mal engagée a été surprise par trois mille hommes de l'ennemi, qui avaient du canon. Mettez-vous en communication, si vous le jugez sans inconvénient, avec le corps d'observation qui est sur la route de Mojaïsk au château du prince Gallitzin (j'avais bien recommandé cependant au général Saint-Sulpice de ne pas compromettre les dragons de la garde). L'empereur donne l'ordre au roi de Naples de poursuivre l'ennemi, afin de l'éloigner à plusieurs marches de Moscou, et de le décider à prendre ses cantonnemens au-delà de l'Ocka. Tenez-vous constamment en correspondance avec le roi, et donnez-nous des nouvelles de tout ce que vous apprendrez. Jusqu'à ce que l'ennemi soit éloigné, le corps d'observation que vous commandez est bien important.

(N° 9.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Istrie.

Moscou, le 27 septembre 1812, à sept heures du matin.

L'empereur a été fâché que vous ayez reçu à votre quartier-général les deux parlementaires qui apportaient des lettres. A l'avenir, vous ne devez recevoir personne par les avant-postes; les lettres que feront parvenir les prisonniers peuvent être reçues par les vedettes, et celui qui les apporte renvoyé sur-le-champ. Tous les parlementages avec l'ennemi tournent toujours à notre désavantage, et ont un but pour celui qui les provoque.

L'empereur pense que les mouvemens de l'ennemi n'ont eu qu'un seul but, couvrir Kalouga, et se trouver immédiatement sur la route de Kiow, par où il espère recevoir ses renforts. L'idée de marcher sur Mojaïsk ne paraît à Sa Majesté qu'une fanfaronnade : une armée victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une situation morale pour tenter une pareille opération; comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mouvement?

Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, après la bataille, sur Kalouga, cela aurait été évidemment inviter l'armée française à marcher sur Moscou. Mais Kutusoff a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moscou; il a remué de la terre sur plusieurs bonnes positions, et a cherché à nous faire croire que, pour entrer à Moscou, il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboissière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions.

L'empereur trouve ridicule ce que disent les parlementaires, qu'ils n'ont perdu que mille officiers dans une bataille où les Russes ont eu quarante officiers-généraux tués ou blessés, et quarante à cinquante mille hommes hors de combat de leurs meilleures troupes. Sa Majesté observe que la plupart des officiers sont de Moscou; que tous les détails que l'on a disent qu'ils ont montré le désir de défendre cette capitale; que ne l'ayant pas fait, c'est montrer l'impuissance de leur armée.

L'avant-garde de notre armée s'étant laissé endormir

en concluant une espèce de suspension d'hostilités avec les avant-postes des Cosaques, il paraît simple à Sa Majesté que l'ennemi ait poussé sa cavalerie sur sa gauche pour nous faire du mal : la route de Mojaïsk aurait pu même être interceptée pendant plusieurs jours. L'ennemi n'a point poussé là son ambition; il a placé de la cavalerie sur toutes les routes, pour être bien gardé et prévenu de nos mouvemens.

Si l'ennemi reste en position sur la Pakra, l'intention de l'empereur est de marcher pour lui livrer bataille; mais on doit supposer qu'il n'attendra pas, et qu'il n'a d'autre but que de savoir si toute notre armée est devant lui. L'empereur désire, 1°. que vous gardiez les deux parlementaires jusqu'à ce que le roi de Naples ait passé la Pakra; alors vous les ferez partir de nuit pour les avant-postes du roi de Naples, par lesquels ils retourneront à leur armée; 2°. que vous ne receviez plus de parlementaires, mais seulement les dépêches qu'ils porteront, et qu'il en soit de même des lettres que vous aurez à faire passer. L'intention qu'a l'empereur d'épargner des fatigues à ses troupes, le porte à désirer de ne pas faire marcher son armée pour déloger l'ennemi : faites croire à tout le monde que Sa Majesté est arrivée avec toute son armée derrière elle.

Il est convenable, si vous parlez avec les parlementaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk, parce qu'elle se serait trouvée alors entre deux armées.

Prévenez bien les généraux Lahoussaye, Chastel et Girardin, qu'ils n'amènent plus, des avant-postes, des officiers ou soldats parlementaires; on doit seulement recevoir les lettres en disant qu'on fera passer les réponses.

Je vous ai déjà prévenu que le général Saint-Sulpice

était, avec les dragons de la garde, au château du prince Gallitzin; que le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, six pièces d'artillerie, deux brigades de cavalerie bavaroise et la division Broussier, du quatrième corps, était en position sur la route de Mojaïsk, à moitié chemin de Moscou, au château du prince Gallitzin. J'ordonne au vice-roi d'envoyer le général Ornano, avec cinq cents chevaux de plus et six pièces d'artillerie, renforcer la brigade de cavalerie bavaroise qui est dans ce moment avec le général Guyot, et d'en prendre le commandement.

S'il arrivait des circonstances imprévues, vous êtes autorisé à écrire au général Ornano et au général Broussier de se porter sur la vieille route de Moscou à Kalouga, à votre hauteur, soit à Fedozino, soit à Szarapowo, avec leur cavalerie, infanterie et artillerie. Quant au général Guyot, aux chasseurs de la garde et à son artillerie, ils doivent rester en position sur la route de Moscou, à moitié chemin du château du prince Gallitzin, dans la même position qu'ils occupent.

(N° 10.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, le général Baraguay-d'Hilliers est le maître de disposer du régiment polonais comme il voudra; il arrive tant de détachemens des derrières, qu'il doit être en mesure de donner une bonne leçon aux paysans.

Sur ce, etc.

(N° 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au vice-roi que je suis mécontent que le général Guyot n'ait pas prévenu sur-le-champ le général Broussier de ce qui lui était arrivé, puisque la cavalerie, prenant l'alerte, se serait mise aux trousses de l'ennemi, et aurait pu l'arrêter; qu'il est ridicule, qu'il n'ait prévenu qu'à dix heures du matin.

Sur ce, etc.

(N° 12.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 28 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa Majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier-général, à quatre werstes en arrière de Gorki; ainsi Votre Majesté ne peut être tournée par Desna. Votre Majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Lahoussaye est à Batukinka, derrière Gorki.

(N° 13.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 3 octobre 1812.

Monsieur le comte Lariboissière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifice. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur; tous les renseignemens que l'on a, font connaître que l'ennemi avait cent mille boulets dans ce parc, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau, qui, étant un étang, est facile à dessécher. Il faut donc qu'on travaille avec activité à faire un petit fossé nécessaire pour cela, et qu'on retire ces fers coulés. On n'a fait, depuis quinze jours que nous sommes ici, que dix mille coups de cartouches à boulets. Je désire qu'après-demain, vous ayez monté cet atelier pour y faire six mille coups de canon par jour qu'on emmagasinera au Kremlin, au fur et à mesure qu'ils seront faits. Indépendamment d'un approvisionnement et demi qu'il faut avoir attelé aux corps d'armée, il faut avoir en réserve un demi-approvisionnement attelé. J'ai été surpris de ne trouver aucun officier supérieur du parc. J'ai vu deux cents petits caissons russes; je désire connaître si vous comptez vous en servir ou non : dans le cas où ces caissons ne serviraient pas pour l'artillerie, on pourrait les employer pour les transports militaires. Le prince Poniatowski se plaint d'avoir cent caissons de trop, ayant plus d'approvisionnemens qu'il ne lui en faut. Je désire savoir combien il a de pièces et combien il a d'approvisionnemens. Il paraît qu'il désirerait qu'on lui ôtât une centaine de caissons pleins.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

(N° 14.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 4 octobre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Sa Majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les chevaux pris aux voitures à la suite de la cavalerie, pour atteler les caissons qu'on a laissés, ayant plus besoin d'artillerie que des voitures qui traînent les troupes. L'empereur a accordé les grâces pour le cinquième corps; il a vu avec plaisir la bonne conduite qu'ont tenue les Polonais. Sa Majesté a reçu votre lettre du 2 octobre, à neuf heures du soir; elle a vu avec plaisir que vous ayez occupé Voronovo. Comme vous annoncez devoir écrire le 3, dans la matinée, l'empereur attend votre lettre pour vous répondre. Sa Majesté s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides-de-camp, désire que vous fassiez écrire, par votre chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde ennemie, une lettre écrite en ces termes :

« L'empereur étant dans l'intention d'envoyer un » de ses aides-de-camp généraux près du général en chef » Kutusoff, on désire connaître le jour, l'heure, l'en- » droit où ce général veut le recevoir. » Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde, et l'on en tirera un reçu. Comme de raison, Sire, l'empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en temps opportun, et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide-de-camp que Sa Majesté compte envoyer, arrivera probablement ce soir à votre quartier-général.

(N° 15.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour son mouvement, parce que cela dépend du mouvement de l'ennemi; que l'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, ou de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, a passé le Dniéper dans les premiers jours de septembre; qu'elle peut se diriger sur Moscou pour renforcer l'armée que commande le général Kutusoff, ou sur la Volhynie, pour renforcer l'armée de Tormasow; que l'armée du général Kutusoff, battue à la bataille de la Moscowa, est aujourd'hui sur Kalouga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de la Moldavie par la route de Kiow; que, dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait ordre de se réunir à la grande armée, soit par la route d'Ielnia et Kalouga, soit par toute autre; que si, au contraire, les vingt mille hommes de Moldavie s'étaient portés au secours de Tormasow, ce renfort porterait Tormasow à quarante mille hommes; mais que notre droite, que commande le prince de Schwartzenberg, serait encore d'égale force, puisque ce prince, avec les Autrichiens, les Polonais et les Saxons, a environ quarante mille hommes; que d'ailleurs j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que le corps que commande le général autrichien Reuss à Lemberg fît un mouvement, et que le prince de Schwartzenberg reçût un renfort de dix mille hommes; que, d'un autre côté, l'empereur Alexandre renforce tant qu'il peut la gar-

nison de Riga et le corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter le maréchal Saint-Cyr de Polotsk, et le duc de Tarente de Riga et de Dunabourg; que des lettres qui arrivent du prince de Schwartzenberg, en date du 24, tendraient à prouver que l'armée de Moldavie, au lieu de venir sur Moscou, s'est rendue à l'armée de Tormasow, et l'a renforcée; qu'il est donc nécessaire de savoir ce qui se passera; que, dans cet état de choses, je désire que le duc de Bellune cantonne son corps de Smolensk à Orsza; qu'il entretienne une correspondance exacte, par toutes les estafettes, avec le duc de Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui donne toutes les nouvelles qu'il aurait des différens points; qu'il envoie un officier, sage, discret et intelligent, auprès du général Schwartzenberg et du général Reynier; que cet officier apprendra du général Schwartzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses; qu'il se mette en correspondance réglée avec le gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des agens dans différentes directions pour savoir ce qui se passe; que la division Girard sera placée du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou cinq marches de Minsk, à trois de Witepsk, à quatre ou cinq de Polotsk; que l'autre division, qui sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer rapidement, et qu'enfin la troisième division sera auprès de Smolensk; que, par ce moyen, son corps d'armée se reposera et pourra se nourrir facilement; qu'il faut le placer au haut de la route, afin de laisser la grande communication pour les troupes qui arrivent; que, dans cette position, il sera également à même de se porter sur Minsk et Wilna, si le centre de nos communications et de nos dépôts était menacé, et si le maréchal Saint-Cyr était poussé à Polotsk, ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de venir à Moscou par la route d'Ielnia et de Kalouga, si la prise de Moscou et le

nouvel état des choses avaient décidé l'ennemi à se renforcer d'une portion des troupes de Moldavie ; qu'ainsi le duc de Bellune formera la réserve générale, pour se porter, soit au secours du prince de Schwartzenberg et couvrir Minsk, soit au secours du maréchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin à Moscou pour renforcer la grande armée ; que le général Dombrowski, qui a une division de huit mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux polonais, est sous ses ordres, ce qui portera son corps d'armée à quatre divisions ; que la brigade de réserve de Wilna, composée de quatre régimens westphaliens, de deux bataillons de Hesse-Darmstadt, qui, vers la fin de ce mois arrivent de la Poméranie suédoise, et de huit pièces de canon, sera aussi sous ses ordres ; qu'enfin, dans le courant de novembre, deux nouvelles divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est la trente-deuxième division qui sera augmentée de trois bataillons de Wurtzbourg, et restera commandée par le général Durutte ; l'autre à Koenigsberg, c'est la trente-quatrième division qui était en Poméranie sous les ordres du général Morand, et qui, augmentée également de quelques bataillons, sera également sous les ordres du général Loison. Ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du prince de Schwartzenberg ou au secours du maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra toujours réunir une masse de quarante mille hommes ; que, comme la correspondance de l'estafette est prompte, je serais toujours à même de donner mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas où Minsk ou Wilna serait menacé que le duc de Bellune devrait se mettre en marche, de son autorité, pour couvrir ces deux grands dépôts de l'armée ; que le duc de Bellune, ayant le commandement général sur toute la Lithuanie et sur les gouverneurs de Smolensk et de Witepsk, doit pourtant activer la marche de l'adminis-

tration, et surtout prendre des mesures efficaces pour que les réquisitions de blé et de fourrages aient lieu; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza, à Rassasna, à Doubrowna; qu'il doit faire faire beaucoup de biscuit, et se mettre en situation d'avoir trente jours de vivres assurés pour son corps, sans prendre rien ni sur les transports militaires, ni sur les convois qui viendraient de l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir aussi une correspondance à Witepsk: il est maître d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point et s'y maintenir. Il pourra, de sa personne, se porter à Mohilow, à Witepsk, à Smolensk, pour connaître le terrain et faire marcher l'administration. Si, par accident quelconque, la communication avec Moscou venait à être interceptée, il aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'infanterie pour la rouvrir.

Sur ce, etc.

Le *post-scriptum* suivant est écrit de la main de Napoléon:

Son quartier-général devra être à Smolensk.

(N° 16.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers aient les hommes nécessaires pour être les maîtres du pays tout à l'entour, mon intention est que les effets s'ensuivent. Vous chargerez, sous sa responsabilité, le duc d'Abrantès de faire évacuer tous les blessés sur Viazma, et le général Baraguay-d'Hilliers de les faire évacuer de Viazma sur Smo-

lensk. A cet effet, le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers feront battre le pays à dix lieues à la ronde, et ramasser un bon nombre de voitures pour pourvoir auxdites évacuations; on pourra aussi y employer les transports militaires qui y arriveraient jusqu'à Mojaïsk, et qui ne seraient pas chargés d'effets d'habillement et d'hôpitaux, mais seulement de farine. On emploiera les farines pour le service des hôpitaux et des étapes, et les voitures feront un voyage pour aider aux évacuations de Mojaïsk, de Ruza et de l'Abbaye, jusqu'à Viazma. Ainsi, les ordres de retenir les voitures des équipages militaires ne doivent être donnés qu'au duc d'Abrantès et à l'adjudant-commandant Simonin, qui commande à l'Abbaye; ceux-ci emploieront les voitures jusqu'à Viazma, et ensuite les voitures reviendront à vide de Viazma à Moscou. Faites connaître à l'intendant ces dispositions qui modifient les ordres qu'il a donnés. Enfin, quelque chose qu'il arrive, mon intention est que d'ici à huit jours il n'y ait pas un blessé à Ruza, à l'Abbaye, à Mojaïsk et à Ghjath; faites connaître aux généraux que cela est de la plus haute importance.

Sur ce, etc.

(N° 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que désormais mon intention est que les régimens formés d'hommes isolés, soit de Koenigsberg, soit de Witepsk, ne soient pas chargés d'escorter les convois d'artillerie. Ces con-

vois doivent être escortés par des bataillons ou fractions de bataillons bien organisés.

Sur ce, etc.

(N° 18.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites part au général Baraguay-d'Hilliers de toutes les dispositions qui regardent l'organisation du neuvième corps, et de la position qu'il doit tenir. Faites-lui connaître que j'adhère parfaitement à la demande qu'il fait d'avoir un gros corps à Viazma, un gros corps à Ghjath, un gros corps à Dorogobouge; qu'en conséquence, j'ordonne de retenir les troupes suivantes, que vous prescrirez au commandant de Ghjath de ne pas laisser dépasser Ghjath, et au duc d'Abrantès de ne pas laisser dépasser Mojaïsk, si ces troupes n'avaient point encore dépassé ces points; savoir :

Deux bataillons des gardes de Hesse-Darmstadt,

Deux *idem* du deuxième régiment de Westphalie,

Trois *idem* de la Vistule,

Deux *idem* de Mecklenbourg,

Un *idem* du trente-troisième régiment d'infanterie légère, et le régiment de Wurtemberg, qui vient de Dantzick, et qui doit être aujourd'hui à Wilna, d'où il se rendra à Smolensk; ce qui fera douze bataillons.

Le général Baraguay-d'Hilliers placera le régiment de Mecklenbourg à Dorogobouge, cinq bataillons à Viazma, et cinq bataillons à Ghjath. Il sera maître, d'ailleurs, de garnir l'un et l'autre de ces derniers points comme il l'entendra.

En conséquence, les bataillons westphaliens, autres que les deux du huitième régiment, retourneront à Mojaïsk. La ligne de démarcation entre le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers sera la poste, à mi-chemin entre Ghjath et Mojaïsk.

Toutes ces troupes sont déjà rendues à leur destination, hormis le régiment de Wurtemberg, qui n'arrivera qu'à la fin d'octobre. Le régiment de Mecklenbourg arrive le 8 octobre à Smolensk. Le régiment de Westphalie, celui de Hesse-Darmstadt et un bataillon de la Vistule, ont déjà passé; ceux du trente-troisième sont à Smolensk. Le trente-troisième léger a deux bataillons (le premier et le quatrième) qui arrivent à Smolensk. Vous donnerez ordre que tous les hommes disponibles du quatrième bataillon soient versés dans le premier bataillon, et que le cadre du quatrième bataillon retourne en France pour prendre des conscrits.

Sur ce, etc.

(N° 19.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, la route de Smolensk à Mojaïsk étant épuisée, il est convenable que vous écriviez au général Baraguay-d'Hilliers, pour qu'il charge les commandans de Dorogobouge, de Ghjath, de Viazma, etc., de faire reconnaître deux routes parallèles à deux ou trois lieues de la droite, et où il y aurait des ressources, de sorte que les détachemens venant par ces routes touchassent aux points de Dorogobouge, de Viazma, de Mo-

jaïsk, mais se détournassent pour chercher une route où il y aurait des villages et des abris.

Sur ce, etc.

(N° 20.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que mon intention est qu'à la réception du présent ordre, les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, des équipages militaires, les convois d'artillerie, d'habillement, etc., soient retenus à Smolensk, de sorte qu'il n'arrive plus rien par la route de Viazma et de Mojaïsk, qui est ruinée. Les généraux et officiers qui viennent à l'armée pour prendre du service, s'arrêteront également à Smolensk, si ce n'est ceux qui viennent commissionnés.

Il sera formé à Smolensk une division de douze mille hommes d'infanterie et de quatre mille hommes de cavalerie au moins, à laquelle on joindra cinq ou six cents caissons, des équipages militaires, des convois d'habillement et des convois d'artillerie, parmi lesquels il y aura au moins douze pièces de canon pour la défense de cette division, qui sera commandée par un général de division, trois généraux de brigade d'infanterie, et trois généraux ou colonels de cavalerie. Cette division, forte de seize à dix-huit mille hommes, prendra des vivres à Smolensk pour dix jours, et se tiendra prête à partir, non par l'ancienne route de Viazma, qui est fatiguée, mais par une nouvelle route que je désignerai.

Par ce moyen, il n'arrivera plus rien par l'ancienne route, ni convois d'artillerie, d'équipages militaires,

d'habillement, ni détachemens d'infanterie ou de cavalerie ; mais seulement les estafettes, les malles de l'armée, quelques officiers d'état-major allant pour le service et quelques objets pressans, tels que les cinq cents moulins à bras qui arrivent de Paris, dont le premier convoi doit être arrivé à Smolensk. Cette route sera également ouverte pour les évacuations des hôpitaux et pour les détachemens qui de l'armée vont à Smolensk ; mais rien de Smolensk à Moscou n'y passera. L'ordre pourra ainsi être rétabli sur cette route, et je n'aurai pas la crainte que les détachemens d'infanterie ou de cavalerie qui arrivent à l'armée souffrent dans ce trajet. Tous les mois on fera partir un convoi par la nouvelle route, car, excepté l'endroit où est l'ennemi, six mille hommes peuvent passer partout.

Composez sur le papier la première colonne, selon les renseignemens que vous avez de Smolensk, et faites-moi connaître quand vous comptez qu'elle sera prête à partir. Je vois déjà qu'il y a, 1° les trois demi-brigades de marche formant six mille hommes ; 2° les quatrième, cinquième et sixième régimens de marche d'infanterie formés à Koenigsberg, formant environ six mille hommes ; 3° deux bataillons formés d'hommes sortant des hôpitaux de Witepsk et de Smolensk, qu'on peut évaluer à deux mille hommes.

Indépendamment de cela, je verrai s'il convient d'y joindre deux bataillons du cent vingt-neuvième et du régiment illyrien. Ces corps, avec les détachemens de toutes armes qui se réuniront à Smolensk, doivent former plus de quinze mille hommes d'infanterie. Quant à la cavalerie, l'artillerie et les équipages militaires, je n'en ai pas présens les détails. Il y aura assez de généraux de division et de brigade pour commander cette division.

Le général Baraguay-d'Hilliers me paraît déplacé à

Viazma ; envoyez-y le général de brigade Charrière, ancien colonel du cinquante-septième, qui, étant actif et zélé, conviendrait à ce poste : il aura à Ghjath un colonel ou adjudant-commandant sous ses ordres.

Vous pourrez charger le général Baraguay-d'Hilliers de se rendre à Smolensk, pour prendre le commandement de la division qui s'y réunit.

Sur ce, etc.

(N° 21.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 11 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je donne ordre que les treize compagnies d'artillerie qui sont à Erfurt, à Magdebourg, à Spandau, à Glogau, à Custrin, à Stettin, à Stralsund, à Thorn, à Dantzick, à Pilau et à Kowno, rejoignent l'armée aussitôt qu'elles seront remplacées par vingt-deux compagnies que je fais venir de l'intérieur de la France ; par ce moyen, vous aurez ces vingt-deux compagnies qui vont se mettre en marche, et les treize compagnies qui sont dans les places, dont vous disposerez de la manière suivante, savoir : Trois compagnies pour la garde, une compagnie pour le troisième corps, quatre compagnies pour les trente-deuxième et trente-quatrième divisions d'infanterie, deux compagnies pour la vingt-huitième division ; deux pour la batterie de réserve attachée au neuvième corps, deux pour être envoyées à Wilna, une pour être envoyée à Minsk, trois pour être envoyées à Smolensk; ce qui fera dix-huit compagnies. Il vous en restera pour le parc général et pour subvenir à tous les événemens.

Sur ce, etc.

(N° 22.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 13 octobre 1812, à deux heures du matin.

L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Voronovo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer, et, pour peu que vous craigniez que l'ennemi ne vous attaque ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Voronovo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles arrivées ce soir partiront également demain. L'empereur désire bien qu'il soit possible d'arranger les choses de manière à ce que votre armée n'éprouve plus de pertes pareilles à celles qu'elle a faites. Ne pourriez-vous pas rendre responsables les chefs de corps ?

(N° 23.) *Lettre du major-général*

Au roi de Naples.

Moscou, le 14 octobre 1812, à dix heures du soir.

L'empereur reçoit votre lettre d'aujourd'hui à midi; le mouvement sur Borowsk paraît à l'empereur un mouvement difficile si l'ennemi en est prévenu, puisque vous lui prêteriez le flanc pendant toute une journée. Le prince Poniatowski a aujourd'hui évacué sur Moscou une centaine de malades; on les évacuera sur Mojaïsk.

L'empereur faisant évacuer ses blessés sur Smolensk en même temps que Sa Majesté fait armer le Kremlin, afin de n'avoir aucun embarras dans Moscou, faites évacuer sur Mojaïsk les malades et blessés, et les embarras que vous pouvez avoir, en en formant un convoi. Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que, si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connussiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc et la plus grande partie de votre infanterie, pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Voronovo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres; il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition; ordonnez que toutes les voitures dont vous pouvez disposer viennent prendre ces provisions. Le duc d'Elchingen et une partie du corps du vice-roi ne sont pas encore arrivés; d'ail-

leurs, l'empereur, avant de se mettre en mouvement, veut être assuré de n'avoir aucune espèce d'embarras dans Moscou.

N° 24.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Moscou, le 18 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise que je pars demain matin avec l'armée pour poursuivre l'ennemi; que mon intention est que le duc de Trévise se loge au Kremlin, et y caserne,

1° La division Laborde;

2° La brigade du général Carrière, composée de quatre bataillons de cavalerie à pied, forte de près de quatre mille hommes;

3° Deux compagnies de sapeurs;

4° Une compagnie d'artillerie;

5° L'artillerie de la division Laborde;

Enfin, une brigade de cinq cents hommes à cheval. Avec cette force, le duc de Trévise pourra garder la ville, mais avec la prudence convenable. L'intendant laissera un ordonnateur, plusieurs commissaires des guerres et des chefs de service. Le général de génie laissera un officier supérieur commandant. Le général d'artillerie laissera un officier supérieur d'artillerie et plusieurs officiers d'artillerie. Le duc de Trévise fera travailler avec la plus grande activité à l'armement du Kremlin, et mettra en batterie les pièces qui se trouvent ici; il fera construire une petite batterie en terre sur le terre-plain, où il fera mettre quatre pièces de campagne, de manière à bien battre le pont de pierre; il tiendra un fort poste au couvent du prince d'Eckmulh, dont la position est importante, parce qu'il commande

un pont sur la Moscowa. Tous les malades qui se trouveront ici seront réunis aux Enfans-Trouvés; il doit y en avoir trois ou quatre cents : il faudrait donc les faire garder en force. Le magasin d'eau-de-vie près du pont de pierre doit être également gardé par un fort détachement. Tous les magasins qui sont trop éloignés, le duc de Trévise les fera réunir au Kremlin. Les généraux, officiers supérieurs, officiers supérieurs d'administration qui se trouveront ici, se logeront dans le Kremlin. Le commandant de la place et l'intendant pourront continuer à loger dans le logement du gouverneur, et dans le logement que le duc de Trévise occupe près du Kremlin. Le duc de Trévise verra s'il faut faire garder le couvent du maréchal Ney. Il serait utile de garder, par un poste, la prison qu'a fait retrancher le vice-roi sur la route de Pétersbourg. Pour tout le reste, il réduira le service comme il l'entendra, en conservant de préférence ce qui sera le plus près du Kremlin.

Demain, quand l'armée sera partie, il fera faire, par la municipalité, une proclamation pour prévenir les habitans que les bruits d'évacuation sont faux, que l'armée se porte sur Kalouga, Tula et Briansk, pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvent; engager les habitans à maintenir la police, et empêcher qu'on ne vienne achever la ruine de cette ville. Il fera, dès demain, commencer les travaux au Kremlin, et veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité; il fera faire de fortes patrouilles dans la ville, surtout du côté des portes de Mojaïsk et de Kalouga, afin de pouvoir recueillir tous convois ou régimens de marche qui seraient en route de Mojaïsk pour se rendre ici. La division Roguet restera ici la journée de demain; elle partira demain soir, escortant le trésor et le quartier-général de l'intendant. Le duc de Trévise fera dans la ville une police sévère;

il fera fusiller tout soldat russe qu'on trouverait dans la rue : à cet effet, il fera donner l'ordre à tous ceux qui sont aux hôpitaux de n'en plus sortir. On ne mettra nulle part de petits postes, afin d'être à l'abri de la malveillance des paysans et des surprises des Cosaques. Enfin, le duc de Trévise doit réunir le plus de vivres qu'il pourra ; il fera confectionner beaucoup de biscuit ; il s'assurera des vivres, au moins pour un mois, en farine, pommes-de-terre, choux-croûte, eau-de-vie, vin, etc. Il doit conserver cet approvisionnement pour les circonstances urgentes, en faisant moudre à tous les moulins, pour que, s'il est possible, cela puisse alimenter son journalier. Ayez soin de donner au duc de Trévise un chiffre, afin que la correspondance avec lui puisse être libre et sûre. Sur ce, etc.

(N° 25.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Moscou, le 18 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboissière, je porte ce soir mon quartier-général à la porte de Kalouga, où toute l'armée va bivouaquer. Demain, dans la journée, je me mettrai en marche pour aller où est l'ennemi.

Le duc de Trévise, avec dix mille hommes, reste en ville, et à tout événement défendra le Kremlin. Il est donc nécessaire que demain matin tous les caissons et voitures quelconques soient réunis au Kremlin. Il est possible que je revienne à Moscou. Il ne faut donc rien détruire de ce qui serait précieux, tel que poudre, cartouches d'infanterie, coups de canon, plomb à faire des balles ; mais le salpêtre, le soufre, peuvent être brûlés :

j'ai assez de poudre. Les hangars, magasins qui sont autour de la ville, peuvent être brûlés. Les caissons russes et autres matériaux qui ne peuvent pas être transportés au Kremlin, seront brûlés demain, à huit heures du matin, avec le soufre et le salpêtre.

Le duc de Trévise commande à Moscou. Il faut y laisser un officier supérieur d'artillerie avec des garde-magasins. Il faut y laisser une compagnie d'artillerie pour le service des pièces qui sont sur le rempart, et quatre officiers d'artillerie attachés au Kremlin pour ce service important.

Il est nécessaire d'avoir à la suite de l'armée le plus de caissons possible. Il faut donc que les quatre cents chevaux de l'équipage de pont attellent les caissons que l'on a, et suivent l'armée. Le grand quartier-général partira demain sous l'escorte d'une division d'infanterie.

Écrivez au duc de Trévise pour lui faire connaître le colonel d'artillerie, les officiers d'artillerie, et la compagnie d'artillerie que vous laissez, et tous les détails relatifs à l'artillerie du Kremlin. La compagnie d'artillerie emploiera la journée de demain et la suivante à augmenter la défense du Kremlin, charger les obus, bombes, grenades, et à pourvoir aux moyens qui peuvent assurer la défense de cette place.

Les officiers d'artillerie, chargés de faire sauter le Kremlin quand il en sera temps, resteront au Kremlin.

Sur ce, etc.

(N° 26.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Troitzkoë, le 20 octobre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Trévise de faire

partir demain, à la pointe du jour, les hommes fatigués et éclopés du corps du prince d'Eckmulh et du vice-roi, de la cavalerie à pied et de la jeune garde, et de diriger le tout sur Mojaïsk.

Le 22 ou le 23, à deux heures du matin, il fera mettre le feu au magasin d'eau-de-vie, aux casernes et aux établissemens publics, hormis la maison des Enfans-Trouvés; il fera mettre le feu au palais du Kremlin. Il aura soin que les fusils soient tous brisés en morceaux; et qu'il soit placé des poudres sous les tours du Kremlin; que tous les affûts soient brisés, ainsi que les roues des caissons.

Quand ces expéditions seront faites, que le feu sera en plusieurs endroits du Kremlin, le duc de Trévise quittera le Kremlin, et se portera sur la route de Mojaïsk. A une heure, l'officier d'artillerie chargé de cette besogne fera sauter le Kremlin, comme l'artillerie en a reçu l'ordre. Sur la route, il brûlera toutes les voitures qui seraient restées en arrière, fera, autant que possible, enterrer tous les cadavres, briser tous les fusils qu'il pourra rencontrer. Arrivé au palais Gallitzin, il y prendra les Espagnols et les Bavarois qui s'y trouvent, fera mettre le feu aux caissons et à tout ce qui ne pourra pas être transporté; il ramassera tous les commandans de poste, et reploiera les garnisons. Il arrivera à Mojaïsk le 25 ou le 26; il recevra là des ordres ultérieurs pour se mettre en communication avec l'armée; il laissera, comme de raison, une forte arrière-garde de cavalerie sur la route de Mojaïsk. Il aura soin de rester à Moscou jusqu'à ce qu'il ait vu lui-même le Kremlin sauter. Il aura soin de faire mettre le feu aux deux maisons de l'ancien gouverneur, et à celle de Razaumowski.

Sur ce, etc.

(N° 27.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Krasno-Paokra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt que son opération de Moscou sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche, et arrivera le 24 à Kubinskoë; que de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Véréia, où il arrivera le 25. Il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée; il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoë, pour nous instruire de sa marche. Il menera avec lui l'adjudant-commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Gallitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moscou. Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de Desna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoë. Le 23, il nous écrira par la route de Mojaïsk. Son officier quittera la route de Kubinskoë pour venir sur Fominskoë, le quartier-général devant être probablement le 23 à Bobruisk ou à Fominskoë. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22, à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je le lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen, le duc

de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée.

Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux; que, comme les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens, le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats; qu'il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde; que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre : qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Sur ce, etc.

(N° 28.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Fominskoë, le 23 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au prince Poniatowski que tous les régimens d'infanterie, de cavalerie, et batteries d'artillerie et autres objets que le duc d'Abrantès enverra à Véréia, seront sous ses ordres, et que lorsqu'il aura un ordre de mouvement, il ne doit rien laisser, mais emme-

ner tout avec lui, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'armée. Faites-lui connaître également qu'il ne doit pas envoyer ses blessés et malades sur Mojaïsk, ce qui encombrerait cette route, qui l'est déjà trop; qu'il vaut mieux qu'il les mène avec lui.

Écrivez au général Teste, qui commande à Viazma, une lettre que vous ferez passer par l'officier que vous expédiez au prince Poniatowski, et que celui-ci enverra au duc d'Abrantès pour la transmettre. Dans cette lettre, vous ferez connaître au général Teste que l'intention de l'empereur est que le général Evers, avec une colonne de trois à quatre mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, en prenant spécialement les régimens de marche qui iraient rejoindre l'armée, se dirige de Viazma sur Iukhnow, à dix-huit lieues de Viazma, et de là pousse des postes jusqu'à l'intersection des routes à Znamenskoë. Le général menera avec lui les estafettes qui seraient arrivées à Smolensk; il placera à chaque poste, c'est-à-dire à Sosowa, Trofimowa et Andriewka, des détachemens de cent hommes d'infanterie, et d'un piquet de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de place, qui se retrancheront dans les maisons pour être à l'abri des Cosaques et des paysans. Mandez au général Teste d'écrire à Smolensk pour faire connaître que l'armée se dirige sur Kalouga, pour de là prendre sa ligne d'opération sur Ielnia. Donnez ordre au général Teste de retenir toutes les estafettes qui passeraient, pour les diriger de Viazma sur Iukhnow, où il est probable que la jonction se fera très-promptement, c'est-à-dire du 25 au 27.

Sur ce, etc.

(N° 29.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Abrantès.

Fominskoë, le 22 octobre 1812, à cinq heures du matin.

Le prince Poniatowski, monsieur le duc, vous aura déjà expédié un officier pour vous faire connaître les intentions de l'empereur.

Sa Majesté a jugé à propos de vous expédier un officier d'état-major pour vous porter des ordres positifs de moi.

Dirigez sur Véréia les régimens et bataillons de marche, soit d'infanterie, soit de cavalerie, que vous auriez réunis à Mojaïsk. Dirigez également les malles de l'armée et les estafettes qui vous seraient arrivées sur Véréia. Dirigez aussi sur cette ville les batteries d'artillerie qui seraient arrivées, appartenant soit à la garde, soit aux différens corps d'armée. Faites-nous connaître l'état des évacuations de Mojaïsk et de l'Abbaye.

Moscou a dû être évacué ce matin 23. Le duc de Trévise, avec douze ou quinze mille hommes, sera demain ou après-demain à Kubinskoë; il n'aura à sa suite que quelques centaines de Cosaques; car l'armée ennemie est encore tout entière sur la route de Kalouga. Le quartier-général sera aujourd'hui à Borowsk, où sera aussi aujourd'hui le corps du vice-roi.

Faites brûler et briser tous les fusils qui sont à Mojaïsk et à l'Abbaye, et toutes les munitions de guerre que vous ne pourriez emporter. Tenez-vous prêt à partir au premier moment, en emmenant avec vous tout ce qui resterait de blessés.

Faites connaître à Ghjath l'évacuation de Moscou, et le mouvement de l'armée sur Kalouga. Faites-le connaître aussi au commandant de Viazma; il faut que le comman-

dant de Ghjath envoie à Viazma tout ce qu'il a à évacuer, l'intention de l'empereur étant qu'aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous vous portiez sur Viazma en reployant tous les postes et toutes les estafettes, et en communiquant avec Sa Majesté par Viazma et Iukhnow.

Donnez l'ordre à cet effet ; à Viazma, pour qu'un des généraux de brigade qui s'y trouvent parte avec quatre à cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie pour couvrir la communication avec l'armée par Iukhnow. Il sera nécessaire que le général ou commandant établisse à chaque poste de Viazma à Iukhnow cent hommes retranchés avec les courriers d'estafettes. La communication avec Smolensk se fera par Viazma, après qu'on aura abandonné celle de Mojaïsk.

La ville de Moscou étant toute brûlée, l'empereur a jugé convenable de l'évacuer après avoir fait sauter le Kremlin, afin d'être le maître de ses mouvemens, ce cadavre de ville exigeant quinze à vingt mille hommes pour maintenir la police dans ses décombres.

Si l'armée ennemie prétend couvrir Kalouga, l'empereur veut lui livrer bataille.

Vous me renverrez promptement l'officier d'état-major que je vous expédie. Nous n'avons pas d'estafettes depuis celle arrivée le 19 ; il nous manque celle des 20, 21 et 22 : il paraît qu'il y a quelque chose sur nos derrières.

(N° 30.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Borowsk, le 24 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, en chiffres, puisqu'il ne recevra pas de lettre avant le 26, et qu'alors

il aura vu le général Nansouty. Faites-lui connaître qu'étant toujours sans estafettes, je ne sais pas le dernier état des choses de son côté ; que j'ignore si les événemens l'ont forcé à quelque mouvement, mais que dans le cas où il n'en aurait fait aucun, et que la division Girard serait encore disponible, ainsi que la brigade de cavalerie légère, je désirerais qu'il se mît sur-le-champ en marche avec ses troupes pour venir à Ielnia, et de là pousser sur la route de Kalouga pour se concentrer sur l'armée, afin de faire notre jonction : s'il peut se mettre en marche le 26, il pourrait être le 30 à Kalouga ; que j'établis ma ligne d'opérations d'abord par Viazma, Iukhnow et Znamenskoë, jusqu'à ce que notre jonction soit faite avec lui ; qu'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia ; qu'en parcourant ainsi une quarantaine de lieues, il faut qu'il ait soin d'organiser cette partie de la route en plaçant à chaque poste un commandant d'armes, un détachement de cent hommes et un relai pour estafette ; que ceci ne doit pourtant influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk ; que Moscou a été évacué après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kalouga ; que la province de Kalouga est une des plus abondantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Sur ce, etc.

§. II. CORRESPONDANCE

AVEC LE GÉNÉRAL EN CHEF KUTUSOFF,

ET

RÉPONSE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(N° 1.) *Lettre du major-général*

Au prince Kutusoff.

Au quartier impérial, 20 octobre 1812.

Monsieur le prince Kutusoff,

Le général Lauriston avait été chargé de vous proposer de prendre des arrangemens pour donner à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies, et prendre des mesures pour ne faire supporter que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie autant qu'il affecte douloureusement l'empereur. Vous sentirez facilement, prince, l'intérêt que j'ai de connaître là-dessus la détermination définitive de votre gouvernement. Croyez, monsieur le prince Kutusoff, aux sentimens de ma plus haute considération,

LE PRINCE DE NEUFCHATEL,
Major-général.

(N° 2.) *Lettre du prince Kutusoff*

Au major-général.

Au quartier-général, 9—21 octobre 1812.

Mon prince,

M. le colonel Berthemy, que j'ai admis dans mes propres quartiers, m'a remis la lettre dont Votre Altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle demande a déjà été soumis immédiatement à l'empereur, mon maître, et c'est comme vous ne sauriez l'ignorer, mon prince, l'aide-de-camp général prince de Volkonsky qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue : c'est qu'il est difficile, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, d'arrêter un peuple aigri par tout ce qu'il voit ; un peuple qui, depuis trois cents ans, n'a point connu de guerre intérieure ; qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra, dans la manière dont elles agissent, les principes qui caractérisent toute nation brave, loyale et généreuse. Je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis

que j'ai eu à combattre ont toujours rendu justice à mes manières à cet égard.

Recevez, mon prince, les témoignages de ma plus haute considération,

Signé, LE PRINCE KUTUSOFF,
Feld-maréchal-général.

(N° 3.) *Lettre de l'empereur Alexandre*

Au prince Kutusoff.

Pétersbourg, le 9—21 octobre 1812.

Prince Michel Larionowitz, le rapport que j'ai reçu de vous par le prince Volkonsky, m'a appris l'entrevue que vous avez eue avec l'aide-de-camp général français Lauriston. Les entretiens que j'ai eus avec vous au moment même de votre départ pour les armées confiées à vos soins, vous avaient instruit de mon désir ferme et absolu d'éviter avec l'ennemi toute négociation et toute relation tendante à la paix. Maintenant, après l'événement susmentionné, je dois vous répéter, avec la même résolution, que je désire que ce principe, adopté par moi, soit observé par vous dans toute sa latitude, et de la manière la plus rigoureuse et la plus inébranlable. J'ai appris pareillement, à mon extrême mécontentement, que le général Bénigsen a eu une entrevue avec le roi de Naples, et cela sans qu'aucun motif pût même l'y inviter. Après lui avoir fait sentir l'inconvenance de cette démarche, j'exige de vous une surveillance active et sévère pour que les autres généraux n'aient point d'entrevue avec les ennemis, ni encore moins de conférences semblables, qu'il faut éviter avec le plus grand soin.

Toutes les notions que vous avez reçues de moi, toutes

les déterminations consignées dans les ordres qui vous ont été adressés par moi; en un mot, tout doit vous convaincre que ma résolution est inébranlable, et que dans ce moment aucune proposition de l'ennemi ne pourrait m'engager à terminer la guerre, et à affaiblir par là le devoir sacré de venger la patrie lésée.

Je suis, etc.

Signé, ALEXANDRE.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SEPTIÈME PARTIE.

RETRAITE DE MOSCOU.

Et facere et pati fortia romanum est.
(TITE-LIVE.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

SEPTIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

CE QUI SE PASSAIT A SAINT-PÉTERSBOURG.

NAPOLÉON, si accessible aux propositions de ses ennemis, s'est donc vu repoussé dans la première tentative qu'il a cru pouvoir faire à son tour! Et par qui? par le prince dont il avait reçu le billet crayonné sur un chiffon aux champs d'Austerlitz, dont il avait accueilli la barque parlementaire aux rives de Tilsitt, et qui, naguère encore, se disait son meilleur ami.

Cette amitié, qu'est-elle devenue? ou plutôt Alexandre a-t-il été réellement l'ami de Napoléon?... Celui-ci s'en flattait encore en risquant, à Moscou, ses dernières démarches. Après tout ce qui s'était dit à Tilsitt et à Erfurt, après tant de communica-

tions intimes et si complètement réciproques, comment la confiance n'aurait-elle pas pris racine au cœur de Napoléon ? Le changement d'Alexandre est encore inexplicable pour lui. Gardons-nous d'en chercher les causes dans les manifestes du cabinet russe. La politique n'offre que des prétextes aux amitiés qui se séparent !

On met en avant les accroissemens de la puissance de Napoléon ; mais les plus importans n'avaient-ils pas reçu l'assentiment du tzar à Tilsitt ? L'affaire d'Espagne, qui est celle dont on fait le plus de bruit, n'avait-elle pas obtenu ses encouragemens à Erfurt ? Les rigueurs du blocus continental n'étaient-elles pas entrées dans ses combinaisons ? Enfin, Alexandre n'avait-il pas sévi contre la Suède et la Finlande, comme Napoléon contre la Hollande et Hambourg ? Laissons là les accessoires : tant que les deux empereurs ont été amis, tout a été pour le mieux dans leurs opérations (1).

Des raisons particulières ont pu seules altérer l'harmonie de cette union ; elles peuvent seules expliquer une rupture du genre de celle-ci.

Le premier refroidissement d'Alexandre date du mariage avec Marie-Louise. Napoléon avait d'abord jeté les yeux sur une des grandes-duchesses de

(1) « L'empereur de Russie, mon allié, mon ami, a réuni à son vaste empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie, et un district de la Gallicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui peut arriver de bien à cet empire ; mes sentimens pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique. » (Napoléon, *Discours* du 3 décembre 1809.)

Russie ; mais la proposition n'ayant pas été agréée par l'impératrice-mère, Alexandre a craint d'avoir encouru le ressentiment de son allié. Subjugué par l'idée qu'une rupture était désormais inévitable et même prochaine, il s'est engagé dès ce moment dans des mesures sourdes de défense et peut-être d'attaque. Mais qu'il y avait loin encore de cette disposition hostile à la guerre, et même de la guerre à cette inimitié personnelle qui se déclare avec tant d'amertume ! Comment est-on parvenu à faire franchir cet immense intervalle à l'empereur Alexandre ?

« Il faut, disait Napoléon, qu'il y ait ici quelque perfidie secrète bien noire, dont le cabinet de Londres et les meneurs du parti de la guerre à Saint-Pétersbourg nous doivent la révélation. »

Que ne peut-on pas soupçonner, en effet, de la part d'une politique dont les moyens familiers sont des suppositions de lettres ? Ceux qui, à Bucharest, viennent d'escamoter aux Turcs la signature de la paix, en exhibant une fausse pièce du cabinet des Tuileries, en étaient-ils à leur coup d'essai (1) ?

La disgrâce si brusque et si mal expliquée de

(1) Kutusoff fit produire, dans les négociations de Bucharest, une lettre dans laquelle Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire ottoman. Cette lettre était fausse; l'écriture du secrétaire et la signature de Napoléon étaient si bien imitées, que les négociateurs turcs y furent trompés. (M. de Montveran, *Supplément à l'histoire de la situation de l'Angleterre*, et M. de Chambray, tom. Ier, pag. 157.)

M. Speranski, secrétaire intime d'Alexandre, ne pourrait-elle pas mettre sur la voie d'une première tentative dirigée contre les affections du monarque lui-même ? M. Speranski avait été chargé, par son maître, de correspondre à Paris avec M. Locré, secrétaire du conseil d'état, pour recueillir des documens spéculatifs sur l'organisation française. Ces communications, également autorisées de part et d'autre, se rattachaient au grand travail médité par Alexandre pour la régénération de son empire. Rien n'était plus innocent sous le rapport de la politique; et cependant n'a-t-il pas été question de lettres interceptées sous le couvert de M. Speranski? Certes, si ces lettres étaient de nature à indisposer le tzar, elles étaient fausses.

La bonne foi d'Alexandre, attaquée par de telles manœuvres, aura fini par se laisser surprendre (1).

Une explication franche entre les deux souverains pouvait seule briser cette trame. On a vu tout ce que Napoléon a tenté; on devine tout ce que les ministres du parti anglais ont fait pour éviter le

(1) « Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour moi, » disait Napoléon à Sainte-Hélène, « les causes qui me l'ont fait perdre appartiennent à de basses intrigues.

» Des intermédiaires, à l'instigation de T********, n'ont cessé en temps opportun de lui citer les ridicules dont je l'avais accablé, l'assurant qu'à Tilsitt et à Erfurt, il n'avait pas plutôt le dos tourné que je m'égayais fort à son sujet. Alexandre est fort susceptible, ils l'auront facilement aigri. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en est plaint fort amèrement à Vienne, lors du congrès, et pourtant rien n'est plus faux ! Il me plaisait et je l'aimais. » (*Mémorial* de Las-Cases, tom. IV, pag. 268.)

rapprochement. Est-il nécessaire de rappeler comme M. de Narbonne a été éconduit de Wilna, et comme ensuite, au moment décisif, notre ambassadeur Lauriston a été retenu à l'écart dans Saint-Pétersbourg ?

Ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est l'époque où l'empereur de Russie paraît avoir abjuré ses derniers sentimens pour son ancien ami. Les premières diatribes lancées dans ses proclamations contre l'empereur des Français en marquent la date : c'est au camp de Drissa, vers le 15 juillet. Alors M. de Balachoff, ministre de la police russe, arrivait de Wilna, où il avait vu Napoléon. Quels récits ce ministre a-t-il pu faire ? Ses rapports auraient-ils été de nature à porter à l'extrême l'irritation de son maître (1) ?

Quoi qu'il en soit, la guerre personnelle d'A-

(1) Neuf ans après, Alexandre, revenant sur cette époque, fit demander à Napoléon pourquoi il avait refusé la paix à Wilna ? « C'est, » répondit Napoléon, « que dans les termes de la proposition il fallait un mois pour s'entendre, et que ce délai pouvait faire perdre toute la campagne, des préparatifs immenses et des alliances qui ne se retrouveraient plus. »

La demande et la réponse furent faites à Sainte-Hélène, par l'intermédiaire de M. Balmyn, commissaire russe à Sainte-Hélène, et de M. de Montholon, aide-de-camp de Napoléon. Les termes de cette communication étaient obligeans de la part de l'empereur Alexandre ; Napoléon ne vit dans ce désir d'explication qu'un souvenir d'amitié, et il y fut sensible. A cette occasion, Alexandre lui fit témoigner le regret qu'il n'eût pas confié sa personne à la Russie plutôt qu'à l'Angleterre. « Vous auriez joui dans mes états, » lui faisait-il dire, « du même asile que Louis XVIII à Mittau. »

lexandre ayant éclaté, on ne s'est plus occupé, autour de lui, que de pousser la partie aussi loin qu'elle pourrait aller ; et le monarque lui-même, une fois engagé dans cette route nouvelle, a fait comme les hommes généreux qui se voient entraînés : il a exagéré tout plutôt que de laisser croire qu'il avait cédé.

L'alliance de la Russie avec l'Angleterre s'est démasquée à Drissa. L'envoyé du gouvernement britannique y a été reçu à la face du camp. Les vaisseaux de guerre anglais se sont mis à seconder ouvertement la défense de la garnison de Riga.

Peu de jours après, le 18 juillet, pendant que nos troupes s'avançaient de Wilna sur Witepsk, les ministres russes ont mis par écrit, à Orebro, les articles de leur traité avec la Grande-Bretagne. Sept cent mille livres sterling de subsides leur ont été assurés. Mais le cabinet de Londres, en donnant cet argent, a voulu une garantie solide contre une seconde représentation de la défection de Tilsitt. Il a exigé que la flotte russe, de dix-huit vaisseaux de guerre et de douze frégates, fût remise en dépôt dans les ports de l'Angleterre, et l'empereur Alexandre était déjà tellement livré à ses nouveaux alliés, qu'il a fallu passer par-dessus un tel procédé.

Dans l'empressement qu'on avait de proclamer la paix anglaise à Pétersbourg, on a devancé toutes les formalités accessoires ; on n'a pas même attendu que les ratifications fussent échangées. « Cette paix rouvre une source de richesses trop long-temps tarie, » se sont écriés les marchands

de goudron, de poix et de chanvre, complices de l'Angleterre ; et leur joie a été offerte au tzar, en compensation de la ruine de ses provinces de l'intérieur. Lord Cathcart est arrivé comme ambassadeur extraordinaire du roi Georges.

Alexandre, sur la route qui, de Drissa, l'a conduit à Moscou, s'est fait rejoindre par les députés des cortès de Cadix. On n'a guère pensé alors à discuter la légitimité de leurs pouvoirs ; ils étaient ennemis de Napoléon, ils étaient bons à entendre ; et l'on s'est hâté de conclure alliance avec eux. Le traité a été signé à Veliki-louki, le 20 juillet.

Après avoir donné ses derniers ordres à Rostopchin, l'empereur russe a quitté Moscou. Mais on s'est bien gardé de le laisser revenir à la tête de son armée. Un événement de guerre, une bataille, aurait pu amener encore quelque entrevue. On a échappé tout récemment, comme par miracle, aux pourparlers de Wilna ; ce n'est pas pour rester sur le chemin de pareilles occasions, et l'on a décidé le tzar à se tenir éloigné de ses troupes. C'est à Saint-Pétersbourg qu'il est allé ; il y était déjà de retour quand Smolensk est tombé en notre pouvoir. A cette distance, la chute du boulevard de l'empire a moins ébranlé le prince ; les ministres de l'intrigue anglaise, appuyés sur la société de Saint-Pétersbourg, étaient plus à l'aise qu'au milieu d'un camp ; et, dans la perspective qu'ils se sont ménagée, le désastre de Moscou, qui aurait dû perdre leur cause, a mis le comble à leur triomphe. Tous les ennemis de Napoléon sont accourus : madame de

Staël était arrivée dans le courant d'août ; Bernadotte a obtenu une entrevue.

Madame de Staël a apporté de Coppet le secret de toutes les ambitions que Napoléon n'a pu satisfaire ; et, se plaçant comme intermédiaire entre le prince de Suède et le monarque russe, cette femme célèbre exerce en ce moment une influence qui ne saurait échapper à l'histoire. Quant à Bernadotte, c'est dans l'île d'Abo qu'Alexandre lui a donné rendez-vous, et leur conférence a eu lieu le 17 août. Cette amitié nouvelle a toute l'ardeur d'une conjuration (1).

Ainsi, les haines les plus divergentes sont évoquées et se réunissent autour d'Alexandre. Tandis que de Moscou Napoléon proposait la paix, à Pétersbourg on rêvait sa perte (2). Madame de Staël apprenait aux enfans des Scythes à répéter cette menace de leurs pères : « Serre ta fortune à deux mains, elle glisse (3) ! »

(1) La nouvelle de la prise de Smolensk arriva à Pétersbourg pendant la conférence de l'empereur Alexandre avec le prince de Suède à *Abo*. (Voir l'ouvrage de madame de Staël, sur ses *dix Années d'Exil*, pag. 345.) C'est à Abo qu'Alexandre prit, avec Bernadotte, l'engagement de ne jamais signer la paix. « Pétersbourg serait pris, » dit-il, que je me retirerais en Sibérie. » — « Cette résolution af- » franchira l'Europe ! » s'écrie le prince de Suède. (*Ibid.*, pag. 345.)

(2) Alexandre a dit à Bernadotte, dans la conférence d'*Abo* : « Si » Bonaparte ne réussit pas dans son attaque contre mon empire, et » que, par suite de sa défaite, le trône de France devienne vacant, » je ne vois personne *plus susceptible* que vous d'y monter. » (Sir Robert Wilson, pag. 31.)

(3) Dès 1789, madame de Staël était initiée aux affaires politiques.

Fille du ministre Necker, le premier cercle où elle a dominé était composé de l'élite des courtisans de Versailles. Les principaux membres de nos assemblées délibérantes avaient ensuite rempli ses salons. Plus tard, sous le comité de salut public, et sous le directoire, le titre de femme de l'ambassadeur de Suède près la république, lui avait permis de ressaisir un des grands rôles dans la société de Paris. A l'époque du 18 fructidor, elle recommandait M. Talleyrand au directeur Barras, pour le ministère des relations extérieures. (*Dix Années d'Exil*, pag. 10.)... Elle exerçait cette influence, lorsque le *soldat* est arrivé au pouvoir. Celui-ci ne voulait pas que les femmes se mêlassent de son gouvernement. Dans un cercle, il aurait demandé *à la dixième Muse* elle-même, le nombre de ses enfans. Le gouvernement du général Bonaparte déplut donc à madame de Staël; et si celui-ci s'est fâché contre elle, il a bien eu quelques raisons. Ne parlons que des faits dont madame de Staël convient elle-même :

« *Je voyais avec plaisir*, dit-elle, *le petit nombre de tribuns* » *qui ne voulaient pas rivaliser de complaisance avec les con-* » *seillers d'état* (pag. 5). *M. Benjamin-Constant me consulta* » *sur un discours qu'il se proposait de faire pour signaler* » *l'aurore de la tyrannie; je l'y encourageai de toute la force* » *de ma confiance!... Pendant l'expédition de Marengo, je* » *souhaitais que Bonaparte fût battu* (pag. 21)..... *J'étais à* » *Coppet, à l'époque de la signature de la paix d'Amiens; je* » *retardai mon retour pour n'être pas témoin de la grande* » *fête de la paix. Je ne connais pas de sensation plus pénible* » *que ces réjouissances publiques quand l'ame s'y refuse* » (pag. 47).... *A la suppression du tribunat, plusieurs de mes* » *amis se trouvant proscrits* (lisez : éconduits), *je crois bien que* » *je me laissai aller à quelques sarcasmes* (pag. 55 et 56)..... » *Les étrangers me traitaient avec distinction;... le corps di-* » *plomatique passait sa vie chez moi... Il se formait autour du* » *général Bernadotte un parti qui voulait savoir s'il n'y avait* » *pas quelque résolution à prendre* (pag. 56)..... *Je voyais sou-* » *vent le général Bernadotte et ses amis;... c'était plus qu'il* » *n'en fallait pour me perdre, s'il eussent été découverts* (p. 57).»

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la position où madame de

Staël s'était mise.... « *Le premier consul dit, au milieu d'un cer-* » *cle, que je ferais mieux de ne pas revenir à Paris.* » Le conseil était plus sage que rigoureux; mais madame de Staël ne l'accepta pas, et usa le temps en vaines tentatives pour rétablir son salon au milieu de la capitale; il fallut toujours *retourner à Coppet, traînant l'aile comme le pigeon de La Fontaine* (pag. 155).

Deux voyages en Allemagne et un en Italie offrirent à madame de Staël des distractions. Au mois de mai 1812, elle était tranquille à Coppet, quand tout-à-coup elle se crut obligée *de prendre une des résolutions les plus fortes qui puissent se rencontrer dans la vie privée d'une femme* (pag. 193). Cette résolution est celle qui lui a fait traverser l'Allemagne pour devancer nos armées à Moscou, et de là passer à Saint-Pétersbourg. « *L'empereur Alexandre s'entretint* » *avec moi, comme auraient fait les hommes d'état de l'Angle-* » *terre,* », dit encore madame de Staël; elle ajoute : « *Alexis de* » *Noailles et moi nous étions là comme pour témoigner pour la* » *France.* » (Pag. 349)... Après avoir pris langue à Saint-Pétersbourg, madame de Staël ira passer l'hiver à Stockholm, auprès de son ancien ami, le général Bernadotte. Et nous retrouverons celui-ci dans la campagne de 1813...

« Un Français a tenu dans ses mains les destinées du monde, » disait Napoléon, à Sainte-Hélène. « S'il avait eu le jugement et l'ame » à la hauteur de sa situation; s'il avait été bon Suédois, ainsi qu'il » l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nou- » velle patrie, reprendre la Finlande et enlever Pétersbourg avant » que j'eusse atteint Moscou. Mais il cède à des ressentimens per- » sonnels, à une sotte vanité, à de petites passions. La tête lui tourne, » à lui ancien jacobin, de se voir recherché par des souverains d'an- » cienne race, de se trouver en conférence de politique et d'amitié » avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargne aucune » cajolerie!... Dans son enivrement, Bernadotte sacrifie sa nouvelle » patrie et l'ancienne, sa propre gloire et sa véritable puissance, la » cause des peuples, le sort du monde! C'est une faute qu'il paiera » chèrement. » (*Mémorial* de M. Las-Cases, tom. VII, pag. 178 et 179.)

CHAPITRE II.

COMBAT DE MALOJAROSLAVETZ.

(24 octobre 1812.)

Nous touchons à l'obstacle qui va changer notre marche en une retraite.

L'armée réunie à Borowsk et notre avant-garde portée à Malojaroslavetz, tout semblait autoriser la résolution de marcher vers Kalouga; cependant il n'était pas encore impossible que Kutusoff vînt à déboucher d'un moment à l'autre sur Borowsk, et, ce cas arrivant, le parti était pris d'effectuer la retraite sur Viasma par la route de Véréia, qui désormais nous était ouverte. L'empereur en avait raisonné le 23 avec le prince Eugène comme d'une hypothèse qui perdait toutes ses probabilités. Mais le vice-roi, frappé de la présence des Cosaques que depuis deux jours il voyait constamment sur sa gauche, avait l'esprit disposé à donner plus d'importance à cette conjecture. Dans la soirée, il ne s'est avancé que de quelques lieues; il a envoyé l'ordre à son avant-garde de rétrograder si l'on entend le canon dans la direction de Borowsk, et le général Delzons, faisant occuper la position de Malojaros-

lavetz par deux bataillons seulement, a cru devoir s'arrêter avec le reste de sa division au pied de la ville, en deçà de la rivière d'Ougea.

Cependant la nuit s'est passée tranquillement, et, le jour ayant achevé de dissiper toute inquiétude, le vice-roi s'est remis en marche pour rejoindre Delzons; tous les échelons de l'armée se sont aussi remis en mouvement pour le suivre.

Le 24, le quartier impérial avait quitté Borowsk de bonne heure; il en était à peine à deux lieues, quand quelques officiers aperçurent à gauche, derrière un ruisseau, à deux cents toises tout au plus, un piquet de dix à douze Cosaques. Les voir et courir dessus fut l'affaire d'un instant; mais on ne put en ramener que deux à l'empereur, qui, arrêté sur le bord de la route, partageait un léger repas avec le roi de Naples, le prince de Neufchâtel et le général Lariboissière. On commençait à interroger ces Cosaques, lorsque soudain le canon gronde du côté de Malojaroslavetz. Aussitôt Napoléon monte à cheval et court où le combat se déclare. Rencontré chemin faisant par un officier du vice-roi, il ne tarde pas à être informé de ce qui se passe à l'avant-garde. Les deux bataillons qui la veille ont pris possession de Malojaroslavetz, se sont vus le matin, à la pointe du jour, attaqués par les Russes en nombre supérieur; il leur a fallu plier, mais Delzons, avec le reste de sa division, est accouru à leur secours, et la position a été reprise.

Cependant l'ennemi ne cesse de déboucher avec des forces toujours croissantes. L'action devient sé-

rieuse, et le prince Eugène s'avance avec tout son corps d'armée.

A peine instruit de cette alerte, l'empereur dépêche l'officier d'ordonnance Gourgaud, qui donnera l'ordre au vice-roi de conserver Malojaroslavetz, et lui annoncera qu'on marche pour le soutenir. En même temps, il fait presser le pas aux colonnes du prince d'Eckmulh, qui sont les premières sur la route. Le quartier-général et les équipages font halte au hameau de Gorodnia, tandis que Napoléon continue de se porter en avant.

Vers midi, il arrive en face de Malojaroslavetz, et trouve le vice-roi engagé dans un des plus rudes combats qui aient encore été livrés.

Malojaroslavetz est situé de l'autre côté de l'Ougea, sur une hauteur dont l'escarpement domine notre route. Si les Russes parvenaient à s'y loger, la disposition du terrain et la possession de cet obstacle naturel, leur assureraient une supériorité qui ne nous permettrait plus de penser à forcer le passage. Mais le vice-roi, ses généraux et ses braves soldats ont senti l'importance du moment et de la position. Ils répondent aux attaques multipliées de Kutusoff par des efforts de courage et de dévouement qui suppléent à l'inégalité du nombre.

C'est en effet l'armée russe tout entière et forte de plus de 80,000 hommes qui se présente devant nous.

Kutusoff a fini par comprendre le mouvement qui s'est opéré sur sa gauche; mais ce n'est que la veille, la veille seulement, qu'il a levé son camp

de Taroutino. Jusque-là, il avait donné peu d'attention aux rapports que Dorokoff lui envoyait des environs de Fomenskoë et de Borowsk. Lorsque, dans la matinée du 23, Miloradowitch est venu lui dire que ses avant-postes s'avançaient sur le chemin de Moscou, au-delà de Voronovo sans rencontrer d'ennemis, il n'y a plus eu moyen de se méprendre. Le moment d'agir sur Borowsk étant manqué, Kutusoff a pensé qu'il était temps encore de gagner Malojaroslavetz avant les Français. Toutefois l'exécution ne pouvait être assez vive pour satisfaire sa subite impatience. Une partie de ses troupes était dispersée aux fourrages et aux vivres à plus de vingt verstes du camp, et il avait fallu attendre leur retour. Ne pouvant rallier son monde que dans la soirée, il a disposé d'abord de ce qu'il avait sous la main. La cavalerie légère de Dorokoff et l'infanterie de Doctoroff se trouvaient dans la direction de Borowsk; il leur a envoyé l'ordre de se porter des premiers sur Malojaroslavetz. Ce sont les colonnes de Doctoroff qui ont assailli ce matin les deux bataillons de Delzons. Un plus fort obstacle, une ligne plus épaisse n'auraient peut-être pas permis aux Russes de déboucher. Maintenant voilà l'armée entière de Kutusoff qui défile. Elle a marché toute la nuit. On voit les colonnes d'attaque qui se forment et se succèdent dans la petite plaine qui est en arrière entre la ville et les bois.

Eugène a d'abord soutenu la division Delzons par la division Broussier; Delzons étant tombé mort, le chef d'état-major Guilleminot l'a remplacé. Du côté

des Russes, Dorokoff a été tué; mais Raeffskoï est accouru; bientôt il a reçu les renforts de Borosdin, et le vice-roi a fini par engager ce qui lui restait de réserve. La division Pino et la garde italienne ont donné. La ville a été prise et reprise plus de sept fois. En proie au fer et à la flamme, elle n'est déjà plus qu'un monceau de cendres et de cadavres. Le général Pino, le général Fontana, le général Giflenga, aides-de-camp du prince Eugène, ont été blessés.

L'empereur s'est placé au bord de la route, sur une éminence, d'où il suit les vicissitudes du combat. C'est de là qu'il donne ses ordres. Il a fait établir à droite et à gauche de fortes batteries qui, d'une rive à l'autre, protégent la défense du vice-roi. Au-dessus du pont de l'Ougea, on a construit un pont de chevalets, pour rendre la communication des secours plus facile. La division Gérard, du prince d'Eckmulh, qui vient de rejoindre, passe sur l'un; la division Compans passe sur l'autre, et toutes deux se présentent ainsi sur les ailes de l'armée italienne. Leur arrivée termine l'action. Kutusoff rappelle à lui ses troupes harassées et se contente d'établir sa ligne en arrière, de façon à couvrir la route de Malojaroslavetz sur Kalouga. Ce n'est qu'à la nuit que l'empereur retourne à son quartier-général de Gorodnia.

Les événemens de la journée lui donnent à réfléchir; il est plongé dans de profondes méditations, et l'étroite cabane où il a trouvé un abri, le met presque dans la nécessité de penser tout haut en

présence des personnes admises à son intimité.

L'ennemi paraît vouloir prendre position. Si nous l'attaquons, une bataille est inévitable. Dans l'état des affaires, devons-nous la livrer?

Notre but principal n'est pas de pénétrer sur Kalouga, mais de gagner Smolensk. Il fallait d'abord nous assurer d'un chemin, et nous y avons réussi. Celui de Viazma ne peut plus nous être disputé. De simples combinaisons de marche ont pu être tentées pour nous ménager une route moins épuisée; mais cet avantage secondaire vaut-il qu'on l'achète au prix d'une bataille? Ce qui répugne le plus à l'empereur, c'est de sacrifier à la victoire pour n'obtenir qu'une meilleure retraite.

Cependant le prince Eugène seul a battu Kutusoff. Ce qu'il a si bien commencé, toute l'armée réunie n'est-elle pas sûre de l'achever? Encore quelques pas, et nous atteindrons Kalouga. Nous pourrions du moins nous retirer par la route intacte de Médyn. Pourquoi ne pas recueillir, par un dernier effort, le fruit du combat de la veille?

L'empereur penche évidemment pour le second parti; mais, cette fois encore, il se sent embarrassé de l'opinion qui s'agite autour de lui. Le génie a ses inspirations; le talent n'a que des calculs. Du moment que la volonté de Napoléon a cessé de peser avec sa force accoutumée, c'est à qui l'accablera de ces conseils vulgairement appelés les plus prudens.

Il s'agit de finir la campagne et non de la prolonger, lui dit-on. La question n'est plus de vaincre,

mais de rentrer au plus tôt dans des quartiers d'hiver. La route la plus courte et la moins disputée doit être préférée. Il faut donc laisser là Kutusoff, sa bataille, et nous en aller!.. « Reculer devant Kutusoff! « s'écrie l'empereur, « reculer devant l'ennemi quand on vient de le battre, au moment peut-être où il n'attend qu'un signe pour reculer lui-même (1)!... »

Des officiers ont été laissés aux avant-postes, et pendant la nuit, d'heure en heure, un d'eux se détache pour rendre compte au quartier-général de ce qui se passe sur la ligne des deux armées. Tous les rapports assurent que les Russes restent en présence. L'empereur ne peut se persuader que Kutusoff ait cette résolution. Au point du jour, il veut visiter lui-même le champ de bataille.

Les officiers d'ordonnance, Gourgaud et d'Aremberg, ont annoncé que toute la nuit on avait entendu, sur notre droite, des pas de chevaux; on a entendu le même bruit aux avant-postes du général Gérard. Kutusoff fait-il un détachement de cavalerie sur *Médyn*, ou ne serait-ce pas plutôt une expédition de Cosaques qui prend un détour pour traverser l'Ougea, et tomber sur quelques-uns de nos bivouacs? L'événement va bientôt nous en éclaircir.

(1) Après la bataille de Malojaroslavetz, si glorieuse pour le prince Eugène, si Bonaparte, le second jour, avait poussé son avant-garde, l'armée russe entière, obéissant à des ordres déjà donnés, se serait retirée derrière l'Ocka, et aurait laissé une riche contrée et une ligne de marche sûre, quelque direction que Bonaparte eût pu choisir pour rentrer en Pologne. (Sir Robert Wilson, pag. 23.)

L'empereur, à cheval, n'ayant encore été rejoint que par trois pelotons de son escorte, s'avançait vers Malojaroslavetz, lorsqu'un tourbillon d'alarme et de désordre s'élève tout-à-coup devant lui et menace de l'envelopper. « C'est Platow! ils sont dix mille! » s'écrie une foule de cantiniers, de conducteurs et d'hommes isolés, qui se précipitent de toutes parts pour échapper à cette horde de Cosaques, dont les uns frappent à droite et à gauche sur les fuyards, tandis que les autres s'efforcent de dérober les pièces d'un parc voisin.

Napoléon n'a que le temps de passer sur la gauche de la route; les officiers, l'épée à la main, soutiennent le choc, et dans cette occasion l'intrépidité du général Rapp brille d'un nouvel éclat. Bientôt les escadrons des grenadiers de la garde accourent. Le duc d'Istrie s'est mis à leur tête, et la route se nettoie.

Un malheur est arrivé. Sous la charge impétueuse de nos grenadiers, le capitaine Lecouteux a été frappé comme ennemi, au moment même où il venait de tuer un Cosaque. La redingote verte qui couvrait son uniforme d'aide-de-camp du prince de Neufchâtel a trompé le coup.

Le général Rapp a été renversé et culbuté au plus fort de la mêlée (1).

(1) On me replaça sur une selle, dit le général Rapp dans les mémoires qui portent son nom, et je m'acheminai jusqu'au bivouac. Quand Napoléon vit mon cheval couvert de sang, il me demanda si j'étais blessé. Je lui répondis que j'en avais été quitte pour quelques contusions : alors il se prit à rire de notre aventure, que je ne trouvai cependant pas amusante. (Pag. 226.)

Les Cosaques sabrés et dispersés, on laisse aux dragons de la garde le soin de les poursuivre; et l'empereur, continuant son chemin, a bientôt gagné les hauteurs où fut Malojaroslavetz. Le champ de bataille est un des plus hideux qu'on puisse voir, et ne témoigne que trop des efforts inouïs qu'on a faits pour s'y maintenir (1). Napoléon y est reçu par le vice-roi. « Eugène, » lui dit-il en l'embrassant tendrement, « ce combat est votre plus beau fait d'armes (2). »

L'empereur, accompagné du vice-roi, du prince d'Eckmulh, du duc d'Istrie, passe la plus grande partie de la journée du 25 à recueillir des informations sur les Russes, et à observer leur camp. Il a vu que les deux tiers de leurs morts sont des mili-

(1) L'intérieur de Malojaroslavetz présentait le spectacle le plus horrible. En y entrant, nous vîmes avec douleur la place où le général Delzons avait péri. Chacun regrettait qu'une mort prématurée eût mis fin à sa glorieuse carrière. On donnait également des louanges à l'héroïsme de son frère, qui reçut une blessure mortelle en voulant l'arracher des mains de l'ennemi. Un peu plus loin on nous montra l'endroit où le général Fontana avait été blessé, et au-dessous du plateau, nous vîmes les grenadiers du trente-cinquième de ligne qui rendaient les honneurs funèbres à leur brave colonel.

La ville où l'on avait combattu n'existait plus. On ne distinguait l'alignement des rues que par les nombreux cadavres dont elles étaient jonchées; les maisons ne formaient qu'un monceau de ruines, et sous leurs cendres brûlantes paraissaient des squelettes à demi consumés. (M. Eugène de la Baume, pag. 259 et 260.)

(2) Nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que le combat de Malojaroslavetz fait le plus grand honneur aux troupes du vice-roi, qui soutinrent les attaques impétueuses des Russes avec une bravoure et une constance admirables. (M. de Butturlin, tom. II, p. 164.)

ces encore habillées de la veste grise. Plus il est à même d'apprécier la perte immense que l'ennemi vient d'éprouver, et l'état actuel de son infanterie, plus il doute que la résolution de Kutusoff puisse être de risquer un nouveau choc. Cependant on lui montre les redoutes que les Russes se hâtent d'élever sur les dehors de leur ligne, et c'est toujours l'avis unanime que Kutusoff ne reculera pas.

Le grand nombre de blessés dont le combat de la veille a couvert les débris de Malojaroslavetz, fournit aux partisans de la retraite des argumens plus pressans. « Si l'on risque une bataille, nos ambulances s'empliront encore. Comment les emporter? Nos blessés seront des hommes perdus. » Le tableau déchirant que l'empereur a sous les yeux prête une grande force à de telles considérations, et c'est vraiment ce qui l'ébranle davantage (1).

« Bien plus, ajoutait-on, si Kutusoff se retirait, s'il nous laissait le passage libre, il faudrait nous garder d'avancer. La route qu'il nous céderait nous ferait défiler trop près des coureurs semés autour de lui. S'il n'a recruté son infanterie qu'avec des milices, il a reçu de nombreux renforts de Cosaques; et s'il est faible en ligne de bataille, il n'a jamais

(1) Au combat de Malojaroslavetz, nous eûmes près de deux mille blessés, dont plusieurs officiers supérieurs, que nous pensâmes sur le champ de bataille, et qu'on fit transporter à la suite de l'armée dans les voitures particulières amenées de Moscou. Je dois particulièrement des éloges à MM. Assalini, premier chirurgien du prince; Pinçon, chirurgien principal du corps d'armée, etc., etc. (Le baron Larrey, *Mémoires de Chirurgie militaire*, tom. IV, pag. 81.)

été si puissant sur les grands chemins. L'audace de ses hordes indisciplinées n'a pas de bornes. Nous les avons devant nous, derrière nous, sur nos flancs; à chaque pas nous les trouvons. Une seule route peut nous en éloigner pour quelques jours, c'est celle de Viazma, et nous devons nous hâter de la prendre. Le mouvement que les Russes viennent de faire pour couvrir Kalouga l'a déjà dégagée; s'ils achevaient leur mouvement rétrograde, nous n'en aurions que plus de facilités à nous retirer dans la direction opposée (1). »

Il est vrai que le retour par Viazma nous fera traverser un désert; mais on est résigné à braver toutes les privations. Dix ou douze marches sont bientôt achevées, et l'on fera ressource de tout. L'on craint l'hiver, et l'on ne craint pas de se précipiter au milieu d'un pays sans abri (2)!

Toutefois rien n'est encore décidé. L'empereur laisse l'armée du prince d'Eckmulh en observation

(1) L'empereur, après avoir discuté un moment, s'approcha du comte de Lobau, et lui dit : « Et vous, Mouton, quelle est votre opinion? » — « Sire, mon opinion est de se retirer sur le Niémen, par la route la plus courte, par Mojaïsk, et le plus promptement possible. » Ce qu'il répéta à plusieurs reprises. (Le général Gourgaud, pag. 336.)

(2) Si Napoléon avait réussi à prévenir les Russes sur Kalouga, il aurait obtenu l'immense avantage de rétablir ses communications avec Smolensk par Iukhnow et Viazma, et avec Mohilow; et quand même les événemens de la campagne l'eussent obligé de se retirer derrière le Dniéper, cette retraite, exécutée à travers des pays fertiles et non dévastés, aurait pu s'effectuer sans amener de grands désastres. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 149.)

devant les lignes de Kutusoff, et revient passer une seconde nuit dans la cabane de Gorodnia.

Le 26 au matin, il repart pour Malojaroslavetz; mais, à mi-chemin, il apprend que les ennemis se retirent. Cette nouvelle le soulage de ce qu'il y avait de plus pénible dans le parti proposé de reculer sur Viazma. Kutusoff a reconnu l'inutilité de sa dernière tentative, et nous quitte le champ de bataille! L'honneur de nos armes est satisfait! Dès-lors l'empereur ne fait plus difficulté de céder à l'avis de ses généraux. Assis auprès d'un feu allumé sur le bord du chemin, c'est de ce bivouac qu'il envoie l'ordre à tout ce qui est encore immobile à Gorodnia de rétrograder sur Borowsk (1).

« Nous marchions pour attaquer l'ennemi, » fait-il écrire par le prince de Neufchâtel à tous les commandans qui sont en arrière; » mais Kutusoff s'est mis en retraite. Le prince d'Eckmulh s'est d'abord porté à sa poursuite; mais le froid, et la nécessité de se débarrasser des blessés qui sont avec l'armée, décident l'empereur à revenir sur Mojaïsk, et de là sur Viazma. »

Ainsi, dans le même moment, du 26 au 27, l'espace occupé par les deux armées s'est vidé à la fois.

Cependant Kutusoff, tout ému de la surprise par laquelle il a failli perdre Kalouga, et de la récep-

(1) Napoléon s'est reproché souvent d'avoir ainsi cédé à l'opinion des autres. « On lui a entendu dire dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même. » (Le général Gourgaud, pag. 343.)

tion qu'il vient de trouver à Malojaroslavetz, ne croit pas en être quitte à si bon marché. Un corps français, lui dit-on, s'est présenté sur les avenues de Véréia à Medyn. Le général russe y voit notre armée tout entière qui se retourne de ce côté pour arriver encore sur Kalouga. Il n'est plus occupé que de ce nouveau danger. Il passe les journées du 27 et du 28 à manœuvrer entre Kalouga, Malojaroslavetz et Medyn.... Nous étions déjà de retour sur la grande route de Smolensk (1)!

(1) Cette marche rétrograde de Kutusoff, qui était une faute grave, aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si Napoléon s'en était aperçu à temps. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 168.)

CHAPITRE III.

L'ARMÉE FRANÇAISE SE REPLIE SUR VIAZMA.

(Fin d'octobre.)

Le 26, l'empereur est revenu à Borowsk; le 27, il a trouvé à Véréia le duc de Trévise, les dernières troupes sorties de Moscou et leur capture, le général russe-allemand Wintzingerode (1).

(1) On rapporte que les paroles suivantes échappèrent à l'empereur, à la vue de ce général allemand : « Qui êtes-vous? » lui dit-il, qui êtes-vous? un homme sans patrie. Vous avez toujours été mon ennemi personnel. Quand j'ai fait la guerre aux Autrichiens, je vous ai trouvé dans leurs rangs. L'Autriche est devenue mon alliée, et vous avez demandé du service à la Russie. Vous avez été l'un des plus ardens fauteurs de la guerre actuelle. Cependant, vous êtes né dans les états de la confédération du Rhin; vous êtes mon sujet; vous n'êtes point un ennemi ordinaire; vous êtes un rebelle; j'ai le droit de vous faire juger!...

Pour vous, comte Narischin, » dit l'empereur en se retournant vers l'aide-de-camp, « je n'ai rien à vous reprocher; vous êtes Russe, vous faites votre devoir. Mais comment un homme des premières familles de Russie a-t-il pu devenir l'aide-de-camp d'un étranger mercenaire? Soyez l'aide-de-camp d'un général russe, cet emploi sera beaucoup plus honorable. » (M. Philippe de Ségur, tom. II, pag. 154.)

Le 28 octobre, on a laissé Mojaïsk sur la droite, et l'on est rentré sur la grande route de Smolensk, non loin de Borodino. Nos cœurs se sont serrés à la vue de cette plaine où tant des nôtres sont ensevelis! Ces braves ont cru mourir pour la victoire et la paix! Nous passons sur leur tombe en marchant avec précaution, de crainte que la terre ne leur soit pesante sous les pas de notre retraite!

L'empereur s'arrête le 28 au soir dans les restes du château d'Oupinskoë, entre Mojaïsk et Borodino. Le 29, il demande son cheval au lever du jour, fait au pas la première partie du chemin et reste quelques heures auprès de l'abbaye de Kolotskoï (1). Des blessés transportables y sont encore déposés; il voit avec douleur que les mesures dont il s'est tant occupé à Moscou n'ont pu être complètement exécutées. On lui objecte le manque de chariots d'ambulance; il ordonne aussitôt que chaque voiture qui défile prenne un de ces malheureux; il commence par les siennes, et charge les médecins et chirurgiens de sa maison, Ribes et L'Herminier, de veiller pendant la route sur le convoi qu'il vient

(1) Dans les ambulances que nous avions établies auprès de l'abbaye de Kolotskoï, se trouvaient encore les officiers russes que nous avions pansés après la bataille. Ils étaient guéris de leurs blessures. Quelques-uns vinrent à ma rencontre pour me témoigner leur reconnaissance... Je leur laissai de l'argent pour se procurer, par des Juifs ambulans, les choses de première nécessité, en attendant l'arrivée de leurs compatriotes. Je leur recommandai en même temps les malades que nous laissions : j'ai lieu de croire que ces officiers les auront protégés. (Le baron Larrey, pag. 85.)

d'improviser (1). Après avoir employé le milieu de la journée à ces pieuses dispositions, Napoléon s'est remis en marche. Parvenu à deux lieues de Ghjath, il prend le galop, laisse successivement en arrière presque toute son escorte, et arrive à la ville vers le soir, n'ayant plus avec lui que deux ou trois personnes.

On ne reste que vingt heures à Ghjath; le 30, on dépasse l'armée westphalienne, qui, dans la position qu'elle occupait depuis deux mois, à Mojaïsk, s'est trouvée poussée en tête de nos colonnes. A cinq heures de l'après-midi, l'approche de la nuit force le quartier impérial de s'abriter dans une petite maison qui n'a ni portes ni fenêtres, sur l'emplacement du village de Velitchewo.

Le 31, on commence tard la journée; l'empereur relaie trois fois, et entre à Viazma avant la chute du jour. Il avait des inquiétudes sur ce point important de sa route, et il lui tardait d'en prendre lui-même possession. Pouvait-il deviner les hésitations de Kutusoff?

Cet ennemi sort à peine du système défensif qu'il a adopté depuis six jours pour couvrir Kalouga; encore ne peut-il pas se persuader que l'armée française soit définitivement en retraite sur Smólensk. Le Cosaques d'Orloff-Denisoff ont signalé l'arrière-garde du prince d'Eckmulh dans les environs de Mojaïsk; mais Kutusoff a supposé que Napoléon

(1) M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui venait d'être amputé, est du nombre de ceux qui ont été ainsi recueillis; il a été placé dans le *landau* de l'empereur.

ne manœuvrait de ce côté que pour se saisir d'une nouvelle ligne d'opération qui aboutirait directement sur Witepsk, en évitant Smolensk. En conséquence, au lieu de s'avancer droit sur Viazma, il a pensé d'abord à se rapprocher de Mojaïsk. L'empereur a donc la satisfaction d'apprendre à Viazma que les Russes ne s'y sont pas encore montrés. Toutefois, notre allure lui paraît trop lente. L'hiver est l'ennemi devant lequel nous devons fuir. Le temps est superbe, mais les nuits deviennent froides; il faudrait qu'on se hâtât de profiter mieux des derniers beaux jours (1).

La garde fait les mêmes marches que le quartier impérial; mais derrière elle, la queue des colonnes se traîne et s'allonge. Le maréchal Ney attend le vice-roi, le vice-roi attend le prince d'Eckmulh; et celui-ci est retardé sans cesse par tous les embarras dont cette longue file qui le précède a semé la route. Notre arrière-garde, qui devrait être à Ghjath, était encore à Kolotskoï.

L'empereur les presse, et s'est arrêté pour leur donner le temps de rejoindre. Il a trouvé sur sa table, à Viazma, les estafettes qui lui manquaient. Elles contiennent des lettres de Paris, qui vont jusqu'au 14 octobre; des lettres de Wilna, qui vont jusqu'au 26; des rapports du maréchal Saint-Cyr, du 19 et du 20; enfin, des dépêches du duc

(1) Le 28, lorsque nous nous retrouvâmes à Mojaïsk, les vents s'établirent au nord-est, et le froid alla en augmentant. Sur le terrain de la bataille de la Moscowa nous trouvâmes des cadavres dans un état de congélation. (Le baron Larrey, pag. 84.)

duc de Bellune, dont la plus récente est du 24.

C'est d'abord sur les nouvelles de Smolensk que Napoléon est impatient de jeter les yeux, et les premières lignes captivent aussitôt toute son attention. Le duc de Bellune a quitté Smolensk avec son armée; nous ne l'y trouverons plus, et cette réserve nous échappe au moment où son appui nous eût été si nécessaire pour terminer la retraite! Elle s'en va manœuvrer vers la Dwina. Saint-Cyr a été obligé de céder à des événemens plus forts que lui. Les Russes de Wittgenstein sont maîtres de Polotsk. Notre ligne défensive de la Dwina est rompue. D'un côté, Macdonald, forcé de se concentrer sur la Courlande, ne peut plus communiquer qu'avec Wilna; il est désormais rejeté hors du cercle des grandes opérations. De l'autre, notre armée de Polotsk se replie sur le secours qu'elle attend de Smolensk, et dans l'intervalle immense qu'il faut abandonner, toutes les routes de la Lithuanie s'ouvrent devant Wittgenstein. Le danger est imminent; mais le duc de Bellune écrit qu'il y court en toute hâte : il espère rejoindre le maréchal Saint-Cyr vers Senno ou Lepel; il est parti le 24; il n'a que six à sept jours de marche à faire; ainsi la jonction doit être maintenant opérée.

L'empereur lit ensuite les rapports du maréchal Saint-Cyr; il y cherche des détails plus circonstanciés sur l'état dans lequel il trouvera ses affaires en arrivant sur le Borysthène.

Évacuation de Polotsk.

Le comte Saint-Cyr est maréchal depuis plus de deux mois ; on s'attendait à le voir signaler sa nouvelle dignité par quelque mouvement vigoureux qui jetterait sur Pétersbourg une diversion favorable à l'entreprise de Moscou, se combinerait avec les opérations du duc de Tarente, et dégagerait du moins ce dernier des embarras de siége qui le retiennent autour de Riga. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est dans un système purement défensif que les talens du maréchal Saint-Cyr se sont renfermés à Polotsk pendant tout le temps que nous étions à Moscou ; et il paraît que, durant cette longue station, la petite guerre nous a coûté plus de monde que la campagne la plus active n'eût pu le faire. Cette armée, qui s'élevait d'abord à trente mille hommes, s'est, dit-on, réduite à vingt mille.

Cependant Wittgenstein, voyant qu'on ne l'attaquait plus, a fini par attaquer à son tour. Il s'est présenté devant Polotsk, le 18 octobre, jour où de son côté Kutusoff tombait sur notre avant-garde à Winkowo, jour marqué peut-être dans le conseil d'Alexandre pour reprendre partout et à la fois l'offensive.

Tandis que notre armée s'affaiblissait, celle de Wittgenstein s'était presque augmentée du double. Aux vingt-cinq mille hommes qui jusqu'alors lui avaient suffi pour tenir la campagne, les envois successifs de Pétersbourg avaient ajouté dix mille

miliciens, et à peu près cinq mille soldats de troupes régulières. Il a donc pu déployer une ligne de quarante mille combattans.

Wittgenstein avait en outre, à sa disposition, un autre détachement de dix mille Russes. C'était le corps d'observation de Finlande, amené à Riga par le lieutenant-général Steingel. Celui-ci, après avoir aidé par un coup de main la garnison de cette place à se dégager des approches de l'armée prussienne, s'est mis à remonter la Dwina. Manœuvrant entre le duc de Tarente et le maréchal Saint-Cyr, de manière à les séparer entièrement, il a passé le fleuve vers Drissa, et s'est avancé sur la rive gauche. Le 16 octobre, le commandant de son avant-garde est tombé dans les mains du général Corbineau, et c'est ainsi qu'on a connu la marche de la division russe de Finlande.

La partie principale du plan combiné contre Polotsk reposait sur le concours de Steingel, qui devait prendre à dos l'armée française, tandis que Wittgenstein l'attaquerait de front. Ce dernier n'avait d'abord manœuvré, le 18, que dans le but de retenir toutes les forces de Saint-Cyr sur la rive droite, et de donner à Steingel le temps de déboucher par la rive gauche. Cependant le projet n'a pu s'exécuter avec la précision nécessaire. Steingel ne s'est pas fait voir, et la démonstration militaire de Wittgenstein a fini par engager une bataille, dans laquelle tous les efforts des Russes n'ont pu rien gagner sur la valeur des défenseurs de Polotsk. Le début de l'action a failli être fatal aux deux chefs

opposés : Wittgenstein, enveloppé dans un de nos escadrons, a été un moment prisonnier, et Saint-Cyr a été atteint d'une balle à la jambe. Mais le général russe, méconnu et abandonné comme une prise insignifiante, a recouvré sa liberté dans le désordre d'une nouvelle charge. Quant au maréchal Saint-Cyr, sa blessure ne l'a pas empêché de conserver le commandement; il s'est fait porter partout où le danger réclamait sa présence. A la fin de la journée, Wittgenstein, n'ayant recueilli aucun avantage de la tentative sanglante qu'il avait risquée, en est revenu au parti plus prudent d'attendre le concours de Steingel. Quelque imparfaits que fussent encore les ouvrages qui protégeaient le camp de Polotsk, c'eût été par trop téméraire que de s'obstiner à vouloir y forcer vingt mille Français commandés pas Saint-Cyr et par des lieutenans tels que Maison, Legrand, Merle et de Wrède.

Le 19, les deux armées étaient donc restées dans leurs lignes, et Saint-Cyr continuait ses dispositions de défense, lorsqu'à midi il a reçu du général Corbineau l'avis que Steingel approchait. Dès-lors, le maréchal a jugé toute la difficulté de sa position. L'arrivée du corps de Finlande était le signal d'une nouvelle attaque de Wittgenstein. Les Français allaient se trouver entre deux feux, et la retraite devenir difficile. Saint-Cyr a pris son parti; mais il fallait gagner la nuit, et il s'est mis en mesure de contenir jusque-là Steingel, et même de l'éloigner. Pour ne point donner l'éveil à son ennemi

par le déplacement de masses considérables, il a retiré de chaque division un régiment qu'il a fait passer sur la vie gauche, et en a formé un corps de troupes qu'il a envoyé, sous le commandement du général Amey, à la rencontre de Steingel.

Ces dispositions prises, on a attendu la fin du jour. Alors notre retraite a commencé : l'obscurité devait la protéger ; le hasard en a décidé autrement. Des soldats ont mis le feu aux bivouacs qu'ils abandonnaient, et l'embrasement, qui s'est propagé sur toute la ligne, a trahi nos mouvemens. Wittgenstein a fait aussitôt courir aux armes, et, pour mieux éclairer l'horizon, il a prodigué les obus. La ville a pris feu sous les brandons russes, et, à la lueur de ces lugubres réverbères, l'ennemi a cru pouvoir se précipiter sur nous. Mais nous étions préparés : nos derniers rangs de palissades étaient bien gardés ; l'impétuosité de l'attaque est venue s'amortir contre cette barrière. Notre arrière-garde ne s'est retirée qu'en disputant les rues pied à pied, et l'incendie de Polotsk nous a peut-être servis plus que ceux qui l'ont allumé : notre retraite s'est faite comme en plein jour.

Le 20, à trois heures du matin, l'armée française était hors des murs; elle avait coupé les ponts derrière elle, et se trouvait en bon ordre en deçà de la Dwina.

Le maréchal Saint-Cyr s'était promis de prendre du moins sa revanche sur Steingel, et c'est le général bavarois de Wrède qu'il a chargé de ce soin. Celui-ci, à la tête des premières troupes sorties de

la ville ; a rejoint, dans la nuit, la colonne du général Amey, et, tombant à l'improviste sur Steingel, qui était loin de s'attendre à ce contre-coup ; il l'a culbuté, l'a mis dans une déroute complète, et lui a fait dix-huit cents prisonniers. De Wrède, rappelé ensuite par Saint-Cyr, est revenu sur ses pas tandis que Steingel a continué de courir jusqu'à Disna. Un capitaine de vaisseau anglais a été pris avec les Russes ; et parmi les blessés que Wittgenstein avoue, on remarque les généraux Balk, Gamen, le prince Sibirsk, les généraux Wlastow, Dibitch, Sasonoff, le chambellan Mardwinoff et le sénateur Bibikoff. Ces derniers ont été frappés dans les rangs de la milice de Pétersbourg, qui seule a eu plus de deux mille hommes hors de combat. De notre côté, il y a beaucoup de blessés ; mais on ne cite encore que le maréchal et le colonel Guehenenc, du vingt-sixième léger (1).

Ces événemens bien appréciés, il est évident que le secours du duc de Bellune était le seul remède qu'il y eût à porter au mal, et l'on doit se promettre les résultats les plus favorables de la prompte réunion de ces deux bonnes armées. Wittgenstein va trouver tout-à-coup devant lui quarante mille hommes sur un point où il n'en soupçonne que quinze mille. Si ce premier moment est saisi, l'ennemi doit être bientôt refoulé derrière la Dwina.

(1) Le maréchal Saint-Cyr montra de la fermeté et de la précision en se maintenant à Polotsk tant qu'il put le faire impunément, et en se retirant assez à temps pour empêcher les deux généraux russes d'agir simultanément. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 277.)

Napoléon l'espère; il presse le duc de Bellune d'attaquer avec vigueur s'il ne l'a pas encore fait, et il revient sur cette idée dans plusieurs lettres qu'il expédie cette nuit même. Plus les événemens qui se préparent sur la Dwina sont décisifs pour le reste des opérations, plus l'empereur attache d'importance à en être informé. Il écrit au général Charpentier, qui commande à Smolensk : « Faites-moi passer, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous aurez du duc de Bellune. J'attends avec la même impatience, ajoute-t-il, celles que vous recevrez de Schwartzenberg. »

Ce retour inquiet sur Schwartzenberg devient nécessairement la seconde pensée de l'empereur. La réserve du duc de Bellune était destinée à prêter son appui au midi comme au nord ; maintenant qu'elle est exclusivement employée pour rétablir les affaires du côté de Polotsk, quels moyens restent-ils si quelque incident fâcheux survient aussi du côté de l'armée autrichienne ? Nos magasins de Minsk, ressource si importante pour notre retraite, seront-ils laissés à découvert, sans autre défense qu'une garnison de six mille hommes, sans autre commandant que le gouverneur Bronikowski, sans autre secours à espérer que celui de la division Dombrowski, qui tient la campagne vers Bobruisk et Glusk ?

Ce que l'empereur lit dans ses lettres de Wilna donne un nouveau caractère de gravité à cet autre objet de ses méditations.

Fausses manœuvres du prince de Schwartzenberg.

« *Faites en sorte que les Russes que vous avez devant vous ne viennent pas se porter sur moi.* » Telles ont été les instructions constamment données au prince de Schwartzenberg; elles ont été répétées de toutes les manières. Ce qui se passe sur le Bug depuis un mois doit faire craindre à l'empereur de n'avoir pas été compris ou d'être mal servi.... Schwartzenberg a pourtant reçu tout récemment le grade de feld-maréchal, et ce grade, il le doit à la demande formelle de Napoléon. Cette promotion n'aurait-elle fait qu'augmenter la circonspection du général autrichien ? Singulier effet des hautes faveurs ! Elles refroidissent plus qu'elles n'échauffent! Elles jettent dans une politique personnelle et spéculatrice. Les événemens deviennent-ils douteux ? on commence à craindre d'être dupe de sa reconnaissance, et l'on est déjà bien près d'être ingrat !... Non-seulement Schwartzenberg s'est mis en retraite devant l'amiral Tchitchagoff, mais il s'est retiré vers l'ouest, par la route qui aboutit sur Varsovie, dégarnissant celles du nord qui peuvent conduire l'ennemi sur Mohilow et sur Minsk.

Ainsi donc, au lieu d'avoir Schwartzenberg entre nous et Tchitchagoff, c'est le contraire qui est arrivé. Depuis le 15 octobre, l'armée russe est entre Schwartzenberg et nous. Heureusement cette armée russe avait besoin de repos, et son général s'est

amusé autour de Brzesc à faire la petite guerre. Il a lancé Czernicheff et des Cosaques jusque dans les campagnes de Varsovie; il a dirigé le général Essen sur Biala; mais celui-ci a rencontré le général Reynier qui l'a battu le 18 octobre à Seletz. L'amiral Tchitchagoff a voulu manœuvrer pour réparer cet échec; il s'est d'abord porté en avant, et n'a pas tardé à revenir sur ses pas. En perdant ainsi le temps, il peut donner à Schwartzenberg les moyens de sortir de la fausse direction qu'il a prise. Les dernières lettres du général autrichien annoncent qu'il va chercher à rentrer dans le cercle des opérations de la grande armée, et ce ne peut être qu'en dérobant quelques marches à l'ennemi vers le nord. La vaste forêt de Bialovèze doit protéger ce mouvement.

Les rapports plus récens et plus directs que l'empereur reçoit de Minsk, font considérer cette résolution de Schwartzenberg comme bien tardive. Déjà la cavalerie de Scherbatoff et de Tschaplitz qui semble précéder l'amiral Tchitchagoff, s'est avancée jusqu'à Prujani et Slonim. Le 20 octobre, elle a enlevé à Slonim le général Konopka et un régiment lithuanien, que le gouverneur de Minsk avait compromis de ce côté... « Je suis très-impatient d'avoir des nouvelles de Schwartzenberg, » écrit encore Napoléon après avoir lu ces dépêches. Il calcule les distances de Brzesc à Minsk, la difficulté des routes à travers les forêts qui ont été déjà le théâtre de notre première guerre contre Bagration, les obstacles dont Schwartzenberg peut embarrasser les pas

des Russes, et, tout en mettant les choses au pis, il croit être en mesure de prévenir Tchitchagoff. Le prompt dénoûment de l'expédition commencée par le duc de Bellune contre Wittgenstein, et l'arrivée de l'armée de Moscou à Smolensk, doivent pourvoir à tout. D'ailleurs, dans des marches de l'étendue de celles que l'ennemi paraît avoir combinées, qui prennent à la fois leur point de départ de la Baltique et du Danube, il doit survenir des discordances dont nous aurons à faire notre profit.

De ces grandes considérations, l'empereur passe à tous les ordres de détail qu'il est nécessaire d'expédier à Smolensk. « L'armée sera le 3 à Dorogobouge, » fait-il écrire au général Charpentier; « envoyez l'état de ce que vous avez en subsistances, grains, farines, artillerie attelée et non attelée; envoyez enfin un aperçu général des ressources de toute espèce que Smolensk doit nous offrir. Je désire trouver ces renseignemens le 3, à mon arrivée à Dorogobouge. » Il fait écrire en même temps à Witepsk, à Mohilow, que l'armée revient, et qu'il faut fabriquer beaucoup de pain. Il a vu dans les rapports que le général Baraguay-d'Hilliers est sorti de Smolensk, avec une division d'infanterie et un détachement de cavalerie, pour se porter à notre rencontre par la route de Kalouga; il recommande qu'on prévienne ce général de notre changement de marche. « J'ai déjà fait dire, écrit-il, que le général Baraguay-d'Hilliers ne devait pas se compromettre; renouvelez-lui de ma part cet avis. »

Aux ordres pour Smolensk, succèdent les dépêches pour Wilna.

C'est encore la formation de nouveaux magasins et l'approvisionnement de ceux que nous rencontrerons en première ligne, qui font le sujet principal de ces dépêches. L'empereur demande avant tout 10,000 quintaux de farines pour Witepsk, 10,000 pour Mohilow, et 10,000 pour Smolensk. Il demande aussi le plus de chevaux qu'on pourra se procurer.

Enfin, après ce qui touche aux intérêts du moment, la correspondance de l'Allemagne et de Paris a son tour. Napoléon répond à tout ce qui est urgent, et, se délassant d'une affaire par une autre, il traite les matières les plus opposées qui se présentent. Voici une de ses dictées; moins elle a de rapport avec le sujet principal de cette histoire, plus il paraît curieux de l'intercaler ici, comme elle l'a été dans le travail de Viazma.

« Monsieur le duc de Bassano, écrivez au baron Rheinard pour qu'il fasse sentir au roi de Westphalie combien il est ridicule de transformer l'église principale des protestans de Cassel en église catholique; qu'il est très-dangereux de toucher aux matières de religion, et que cela ne fait qu'aigrir les peuples; que Cassel étant une ville protestante, il faut y laisser les protestans tranquilles. Si les paroles ne suffisaient pas, le baron Rheinard remettrait une note pour témoigner mon mécontentement d'une mesure aussi intempestive et aussi contraire à la politique. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Quarante heures se sont écoulées depuis que l'empereur est à Viazma. Il est temps d'en partir. Kutusoff est maintenant certain que nous sommes en pleine retraite sur Smolensk, et n'hésite plus à *chanter victoire*. Le 31, lorsque nous arrivions à Viazma, il publiait un ordre du jour qui annonçait à la Russie la délivrance de Moscou, et excitait de toutes parts à courir sus aux Français.

« Leur impuissante rage, s'écriait-il, a voulu faire sauter le Kremlin; mais l'intervention divine s'est encore montrée en notre faveur par un signe évident. Elle a préservé sa cathédrale et nos saints temples !... Poursuivons l'impie !... Éteignons les flammes de Moscou dans le sang de nos ennemis !... Soldats russes, Dieu est pour nous. »

Les effets ont bientôt suivi les paroles, et Kutusoff s'est mis à réparer le temps perdu. Il a lancé Platoff et vingt régimens de Cosaques sur les pas du prince d'Eckmulh; en même temps, il a dirigé Miloradowitch par la traverse qui aboutit sur nos flancs, entre Ghjath et Viazma. Lui-même s'avance sur Smolensk par une route parallèle à la nôtre, et qui n'en est éloignée que de huit à dix lieues au sud. Raeffskoï, qui lui forme une seconde avant-garde, doit appuyer sur Viazma. Déjà nos dernières colonnes se sont ressenties du changement survenu dans les dispositions de l'ennemi. Le 31, le prince d'Eckmulh a été assailli par les Cosaques de Platoff, au moment où il quittait les bivouacs de Kolotskoï, et depuis, cette cavalerie importune ne cesse de tourmenter sa marche. Plus près de nous, Milorado-

witch vient de se montrer. Dans la journée du 1er novembre, ses coureurs ont fait un hourra sur les équipages du vice-roi, qui s'encombraient au passage marécageux de Tzarewo-Zaïmitché. L'infanterie est accourue, et les Cosaques se sont retirés sans avoir causé d'autre mal que de blesser des traîneurs et de piller quelques fourgons.

Le 2 novembre, lorsque l'empereur part de Viazma, il sait que l'arrière-garde n'est plus éloignée que d'une marche. Le prince d'Eckmulh a atteint Tzarewo-Zaïmitché. Le vice-roi et le prince Poniatowski ont passé la nuit à Velitchewo. Ils doivent arriver à Viazma dans la soirée, et le duc d'Elchingen, qui y est déjà, se tient en position pour les attendre. Cependant le reste de l'armée s'écoule.

Mais le moment est venu de faire un aveu pénible. Les ressources de Viazma ont été épuisées en quelques heures. La pénurie commence à se faire sentir pour le soldat; on a déjà rejoint les derniers convois de blessés; l'encombrement augmente; il tombe de la neige; la route devient difficile, et des signes de désorganisation se manifestent.

CHAPITRE IV.

CONTINUATION DE LA RETRAITE SUR SMOLENSK.

(Dix premiers jours de novembre.)

Le 2 novembre, l'empereur n'est parti de Viazma qu'à midi; il s'arrête à Semlewo, et à la nuit tombante, il s'établit dans une petite église qui avait été palissadée pour le relais de la poste.

Dans la soirée, le colonel Labédoyère, aide-de-camp du vice-roi, vient annoncer que le quatrième corps et les Polonais ne pourront pas gagner Viazma le jour même. Ils passeront la nuit à Federowskié, quelques lieues avant la ville.

Ce retard ajoute aux contrariétés que l'empereur éprouve. Il a chargé le duc d'Elchingen, dont le corps n'a pas vu l'ennemi depuis Moscou, de relever le prince d'Eckmulh dans le service de l'arrière-garde. Le 3 au matin, avant de se mettre en route, il dicte la lettre suivante pour le prince de Neufchâtel :

« Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car

on use ainsi le reste du temps sans marcher. Le prince d'Eckmulh retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de Cosaques qu'il aperçoit. »

Le 3, on arrive à Slawkowo sur les trois heures de l'après-midi, et Napoléon s'y loge dans une espèce de fortin qui servait à la poste. Ces fortifications intermédiaires, établies de distance en distance pour la sûreté des relais et des communications, sont devenues, tous les soirs, l'asile ordinaire du quartier impérial.

Napoléon s'attendait à apprendre de bonne heure l'entrée de nos dernières troupes à Viazma; il n'en reçoit la nouvelle qu'à la fin du jour; le rapport ajoute qu'il a fallu conquérir le passage. Dès qu'il s'est agi de combattre, les soldats, qu'on dit découragés, ont recouvré toute leur vigueur. Les Russes eux-mêmes en rendront témoignage; et je puis ici, pour faire honneur à la fois à la bravoure des uns et à la justice des autres, substituer à mon récit celui de l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre.

« Vers les huit heures du matin, » dit M. de Butturlin, « Miloradowitch atteignit les hauteurs qui dominent le grand chemin de Moscou à Viazma. Le vice-roi allait entrer dans la ville. Le corps de Davoust commençait à peine à déboucher.... Le colonel russe Emmanuel exécuta une charge brillante, et se mit à cheval sur la grande route... D'un autre côté, Platoff, averti par le canon de Miloradowitch, attaqua l'arrière-garde de Davoust à Féderowskié; mais les Français s'y défendirent avec opiniâtreté...

» Pendant ce temps, le vice-roi rétrogradant vint s'établir sur les hauteurs qui prenaient à revers la gauche des Russes, tandis que l'infanterie de Davoust (division Compans) entrait en action pour frayer le passage. L'affaire commença à prendre une tournure défavorable pour les assaillans. Des tirailleurs français faillirent enlever la batterie russe du centre; on fut obligé de la retirer au galop... Le régiment du colonel Emmanuel avait été déposté de la grande route... Des batteries formidables, établies par le maréchal Davoust et le vice-roi, foudroyaient celles des Russes... Des colonnes d'infanterie, que le vice-roi fit descendre dans les broussailles, sur les derrières de la gauche des Russes, forcèrent même leur deuxième ligne à faire face en arrière. Le régiment de Kharkow se trouva coupé; mais le colonel Jousefowitz qui le commandait, *loin de perdre la tête*, passa bride abattue entre les colonnes ennemies. Le moment était critique pour les Russes... Enfin, le prince Eugène de Wurtemberg paraît avec sa division... Mais il était trop tard. Le corps de Davoust avait eu le temps de défiler... Dans l'action, le général-major Sweczin a été fait prisonnier par les Français (1). »

(1) Voyez l'histoire de M. de Butturlin, pag. 184 et suivantes. M. de Butturlin ajoute : « On reprochera peut-être au prince Kutusoff de n'avoir pas forcé de marche, afin d'arriver à Viazma avant l'ennemi.... Mais le maréchal russe, *toujours sage*, jugea avec raison qu'en forçant les ennemis à ne chercher leur salut que dans une bataille, le désespoir leur prêterait des forces nouvelles qui, jointes à la supériorité du nombre, pourraient fixer en leur faveur

Le même jour, le duc d'Elchingen, qui gardait les dehors de Viazma, a été attaqué non moins vivement par le général Raeffskoï, au débouché de la route transversale, arrivant de Medyn. Les ennemis ont été contenus, et, derrière le duc d'Elchingen, qui prenait son service d'arrière-garde, le vice-roi, les Polonais et le prince d'Eckmulh ont traversé la ville; ils se disposent à établir leurs bivouacs à une lieue en deçà.

D'après ces nouvelles, l'empereur est forcé de faire une halte à Slawkowo. Il consacre une partie de son temps à prêter l'autorité de sa présence aux efforts par lesquels on cherche à conserver de l'ordre dans la retraite. Les heures qu'il ne passe pas au milieu des colonnes qui défilent, il les emploie à l'expédition de la correspondance. Chaque jour, il continue de recevoir une estafette, qui lui apporte toutes ses lettres de Paris et de la route. Chaque jour, il en expédie une autre, qui va distribuer les dépêches du cabinet et du quartier-général sur le même rayon.

Plus l'espérance de s'arrêter définitivement à Smolensk s'affaiblit, plus la ligne de la Bérézina et même celle du Niémen acquièrent d'importance. L'empereur n'a pas attendu ce moment pour s'assurer des ponts de Kowno par une forte garnison, et déjà il a appelé la division du général Loison à Wilna. Il écrit encore de Slawkowo, pour presser l'arrivée de ce secours.

le succès de la journée, ou du moins nous faire payer bien cher la victoire. » (Pag. 193 et 194.)

Le 5 novembre, à huit heures du matin, l'arrière-garde n'était plus qu'à une journée de marche. On se remet en route, et l'on se trouve sur le Borysthène. C'est à Dorogobouge qu'on doit séjourner jusqu'au lendemain. Napoléon y reçoit quelques-uns des renseignemens qu'il a demandés sur l'état des ressources de Smolensk. Mais tout devient malheur et mécompte. Il y a une grande différence entre ce qui a été ordonné et ce qui a été fait; entre ce qui devait rester et ce qui reste. Cependant les chevaux ont été rassemblés à Smolensk. Le général Lariboissière propose de les faire venir à notre rencontre, pour l'artillerie. Cette mesure est aussitôt approuvée. Des ordres sont également donnés pour qu'on envoie des vivres au-devant de nous.

Dans la journée du 7, le duc d'Elchingen repasse l'Osma, et vient prendre position en arrière près de Gorki. Le vice-roi sort de Dorogobouge par la route détournée de Doukowtchina, qu'il a déjà suivie en allant, et le quartier impérial arrive à Michalewska.

Depuis le combat de Viazma, l'infanterie russe n'a plus reparu, et les troupes du duc d'Elchingen ne sont tourmentées que par les Cosaques (1). On

(1) Les Cosaques, *insectes importuns*, suivant l'expression de M. de Ségur, n'attaquaient que les hommes désarmés, et fuyaient dès qu'on se mettait en défense. Mais ils fatiguaient par leur retour continuel. « Nos généraux, » dit le général Gourgaud, « employaient quelquefois un moyen assez simple pour retarder leur marche. Quand l'attelage d'un fourgon se trouvait démonté et qu'il fallait l'abandon-

est près d'atteindre Smolensk ! dans trois jours, toute l'armée s'y réunira. Si le duc de Bellune peut en finir promptement avec Wittgenstein, nous serons encore en mesure de nous retourner contre Tchitchagoff, et de prendre nos quartiers entre les grands magasins de Witepsk, de Minsk et de Wilna.

L'empereur a trouvé, à Michalewska, un officier du duc de Bellune, et l'estafette de Paris. Combien il est trompé dans son empressement à ouvrir la dépêche du duc de Bellune !

Ce maréchal a fait, le 31 octobre, sa jonction avec le deuxième corps que le comte Saint-Cyr avait quitté pour aller soigner sa blessure à Wilna ; mais rien de décisif ne se prononce de ce côté. Wittgenstein continuait de s'avancer, croyant toujours

ner, on y attachait une longue mèche allumée; les Cosaques voyant de la fumée sortir du caisson n'osaient en approcher qu'il n'eût fait explosion, ce qui tardait assez long-temps. » Le même auteur rapporte le trait suivant : « Le maréchal Ney, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de Cosaques sont peu redoutables, donna ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main, en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition. « Vous serez, » lui dit-il, entouré de cinq à six cents Cosaques ou plus, mais tenez bon; aucun de vous n'a rien à craindre. » Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents Cosaques. En vain le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de son monde; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours des cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne. » (*Examen critique*, pag. 396.)

n'avoir affaire qu'à son premier ennemi; au lieu de profiter de cette confiance des Russes, le duc de Bellune a fait une retraite de quelques lieues, du côté de Senno. « Vous avez tout à perdre, lui écrit aussitôt l'empereur, en vous y prenant ainsi avec un adversaire dont la supériorité sur vous est en cavalerie légère! vous risquez de voir toutes nos communications coupées! Marchez donc sur Wittgenstein; rejetez-le au-delà de la Dwina; reprenez Polotsk, et contenez les Russes sur cette rivière. Une victoire est indubitable avec les troupes que vous avez! L'armée sera demain à Smolensk. Maintenez-vous toujours en communication avec le quartier-général. Vous en sentez la nécessité. »

Napoléon ne craint pas de se répéter : dans la nuit, il dicte encore au prince de Neufchâtel, pour le duc de Bellune, une lettre aussi pressante que la première.

Les lettres de Paris ne l'occupent pas moins. On lui mande que, le 23 octobre, on a été un moment aux prises *avec une conspiration;* qu'on l'a cru mort, et que ce bruit, répandu à dessein dans les casernes, a suffi pour entraîner quelques troupes de la garnison dans de faux mouvemens, et pour jeter de l'indécision dans la conduite de quelques fonctionnaires. L'empereur n'est frappé que d'une chose : ce n'est pas qu'une conspiration ait éclaté en son absence, c'est qu'après douze années de gouvernement, après son mariage, après la naissance de son fils, après tant de sermens, sa mort puisse devenir encore un moyen de révolution.

« *Et Napoléon II*, dit-il, on n'y pensait donc pas ! » Cet oubli, qu'il ressent vivement, est une pénible découverte ; il y voit le plus grand de ses embarras si la fortune persiste à devenir contraire.

Lorsque cette affaire de Paris sera mieux éclaircie, j'en donnerai quelque part les détails (1). Il suffit d'avoir marqué ici le côté sous lequel elle a fait impression. La nuit vient de finir, et le réveil de l'armée offre un tableau trop affligeant pour qu'on puisse en détourner l'attention.

Dans cette nuit fatale, le froid le plus vif a saisi nos malheureux soldats. L'hiver, cet hiver qu'on a tant redouté, nous a atteints ; il nous enveloppe d'une brume neigeuse et sombre, et nous engourdit sous le fouet du vent glacial qui agite la tourmente... Voilà donc l'ennemi que maintenant il faut combattre ! On l'attendait ; on veut lutter contre ses premières étreintes, on se ranime. Mais le verglas dispute obstinément la route, et le passage ne se fraie qu'au milieu des chevaux qui s'abattent et des piétons affaiblis qui succombent.

« *L'hiver ne viendra pas avant huit jours*, » écrivait l'empereur le 28 octobre, lorsqu'il n'était encore qu'à Véréia. Sa prévision n'a été que trop exacte : les huit jours sont à peine expirés.

On part de Michalewska vers six heures du matin. Le quartier impérial s'arrête au château de Pniewo... Ici la suite de mes souvenirs est interrompue par une lacune de vingt-quatre heures. La

(1) Voyez *Manuscrit de* 1813, tom. Ier.

voiture du cabinet a perdu sa route dans les neiges. Égarés sur la droite, nous avons passé la nuit dans une petite habitation isolée où s'étaient déjà abrités quelques soldats de l'armée d'Italie, et ce n'est que le matin que nous avons pu nous retrouver et rejoindre l'empereur. Il arrivait à Bérédikino.

On venait d'apprendre au quartier-général qu'il y avait encore eu la veille une affaire très-vive à l'arrière-garde; que le maréchal Ney, attaqué en queue et en flanc par Platoff et Miloradowitch comme à Viazma, a successivement évacué sa position de Gorki et la ville de Dorogobouge, où l'on avait eu l'espoir qu'il ferait une halte. L'infanterie russe, que le froid paralyse autant que la nôtre, n'a pas dépassé Dorogobouge; mais les Cosaques, sur leurs petits chevaux ferrés à glace et dressés à courir sur la neige, n'ont pas lâché prise.

Le 9 novembre, le quartier impérial quitte Bérédikino. Personne ne peut tenir à cheval: Napoléon marche à pied avec tout son monde. On tourne péniblement la côte de Valoutina, et l'on aperçoit les hautes murailles de Smolensk.

Dans quel triste état le vent du nord pousse l'armée sur cette ville! Autour de l'empereur, le sourire du courtisan est tombé des lèvres qui en avaient le plus l'habitude; toutes les figures sont défaites. Les ames fortes, qui n'ont pas de masque à perdre, sont les seules dont l'expression n'ait pas changé sous les traits plus rudes que le froid et l'insomnie leur impriment. Quant à Napoléon, sa douleur, comme l'a dit un de ses fidèles officiers, *est*

celle d'une grande ame aux prises avec l'adversité (1).

Il y a peu de jours encore on arrivait sans trop de pertes. *En quelques nuits tout a changé.* Les chevaux tombent par milliers, la cavalerie est à pied, l'artillerie n'a plus d'attelages. Le bord des fossés est couvert de malheureux qui, dans l'engourdissement du froid, ont cru céder au sommeil, et ce sommeil n'aura pas de réveil !... Mais faut-il surcharger ces pages du détail de nos misères ? Une plume toute française s'y refuse. L'adversité doit avoir aussi sa pudeur. Quant aux canons abandonnés et brisés sur la route ; quant à ces pauvres soldats désarmés par le froid qui tombent çà et là dans les mains des Cosaques, je laisse aux Russes le soin de se parer de tels trophées. Nos débris ne sont que trop multipliés; ils en exagéreront encore le nombre.

La foule qui se précipite sur les ponts de Smolensk, et qui enfonce les portes de l'enceinte trop lentes à s'ouvrir, croit qu'elle va jouir enfin du repos. Vain espoir ! nous ne sommes pas au terme de nos malheurs... Nous devions, à Smolensk, trouver Victor raffermissant nos aigles sur la Dwina, et Schwartzenberg, adossé à Minsk, contenant Tchitchagoff dans les marais du Pripet et dans les défilés de Bobruisk : tous les ordres, toutes les instructions ont eu pour but de nous préparer cette

(1) L'attitude de Napoléon était grave, silencieuse et résignée; souffrant moins de corps que les autres, mais bien plus d'esprit, et acceptant son malheur. (M. de Ségur, tom. II, pag. 192.)

position au retour : les nouvelles que l'empereur vient de recevoir ne permettent plus de penser à s'arrêter sur le Borysthène.

CHAPITRE V.

ON ABANDONNE SMOLENSK.

(14 octobre.)

Le 4 novembre, le duc de Bellune a quitté Senno pour se reporter en avant; mais tout se réduit à une manœuvre qu'on va faire par la gauche pour regagner Luckolm. De l'est, on va passer au midi de Wittgenstein.

Celui-ci a déjà eu le temps de s'établir sur l'Oula, à Tchachniki. La direction que les Français avaient d'abord donnée à leur retraite en reculant sur Senno, aurait permis aux Russes de s'avancer entre les Bavarois et le neuvième corps, pour se saisir des communications de la grande armée et des passages de la Bérézina. On l'a craint un moment, et il est heureux que l'ennemi ne l'ait pas entrepris. Maintenant, la contre-marche de Senno sur Luckolm peut avoir un autre inconvénient, celui de mettre à découvert Witepsk et les magasins que nous y avons rassemblés. Dans ces mouvemens indécis, de quelque côté qu'on manœuvre, on ne

peut avoir que des chances funestes à courir. C'est ce que l'empereur ne cesse de répéter. Mais le temps qui s'écoule permet-il le remède ? Deux heures après notre arrivée à Smolensk, un officier de l'état-major de la place est envoyé au duc de Bellune avec un duplicata des instructions déjà expédiées de Michalewska. « Sa Majesté voit avec peine, » écrit encore le major-général, « que vous soyez incertain de votre marche ; cette incertitude a déjà fait bien du mal. Les troupes que Wittgenstein vous oppose ne sont pour la plupart que des milices. Marchez donc droit à l'ennemi, dans la direction de Polotsk, et rejetez Wittgenstein au-delà de la Dwina. Vous n'avez pas un moment à perdre, et cela est de la plus grande importance ! »

Sur ces entrefaites, le colonel *Château*, aide-de-camp du duc de Bellune, vient annoncer que les précédentes instructions commencent à s'exécuter ; que le maréchal n'hésite plus à revenir sur les Russes ; que ses troupes sont à Luckolm, et que déjà l'avant-garde a obtenu des avantages qui sont dus à la cavalerie du général Fournier. L'empereur prête son attention à tous les renseignemens qu'on lui donne. Il apprend avec plaisir que le duc de Reggio, rétabli de sa blessure, a repris le commandement de son corps. Il fait remettre au colonel Château la nomination du général Fournier au grade de général de division, et ne renvoie l'aide-de-camp qu'après lui avoir expliqué de nouveau toutes les considérations qui exigent un mouvement vigoureux. « Je vais me porter avec une

partie de l'armée sur Orcha, » fait-il dire au duc de Bellune; « cette marche ne peut se faire qu'avec lenteur, et pendant ce temps il est urgent qu'on attaque Wittgenstein... Si ce général a pris une position avantageuse, où il soit difficile de lui livrer bataille, du moins il ne doit pas l'être de manœuvrer de manière à menacer sa retraite et ses communications sur la Dwina. Le duc de Bellune doit partir de ce principe, que Wittgenstein ne peut se laisser couper de cette rivière. Avec les troupes que le maréchal commande, je ne doute pas du succès, et le succès sera du plus grand résultat, s'il a lieu très-promptement. Alors, nous pourrons occuper Witepsk, et nous cantonner entre cette ville, Orcha, Mohilow et la Dwina. Les quartiers ainsi établis doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous préparer des avantages certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, le duc de Bellune tarde à combattre les Russes, Kutusoff aura le temps de se réunir à Wittgenstein, sur Witepsk, et pour les déloger de cette position, il faudra une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions donc obligés d'aller chercher plus loin des quartiers, laissant l'ennemi maître du cours de la Dwina, et lui abandonnant une partie de la Lithuanie... Dès-lors, les Russes seraient mieux placés que nous pour la campagne prochaine.

» Les deux grandes armées, française et russe, sont fatiguées ; elles peuvent prendre des positions

par des marches; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une bataille générale pour l'occupation d'un poste. Au contraire, l'armée du duc de Bellune et celle de Wittgenstein sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver; le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète du côté du maréchal, s'il force Wittgenstein à repasser la Dwina; et dans le cas où nous serions battus, ce qui n'est pas probable, les résultats ne sauraient être pires que les conséquences d'une station incertaine et trop prolongée. Il faudrait nous résoudre alors à reculer pour passer plus loin cet hiver. Enfin, Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et le duc de Bellune tout à perdre. »

J'ai transcrit presque mot à mot les expressions de l'empereur; elles achèvent d'éclaircir les idées qu'il conservait encore, en entrant à Smolensk.

Il dicte également au major-général, pour le duc de Bellune, une lettre qui finit en ces termes :

« Communiquez cette dépêche au duc de Reggio, et concertez-vous ensemble pour donner bataille. La circonstance est d'une haute importance, et Sa Majesté se confie dans votre attachement, votre zèle et vos talens. »

D'autres courriers arrivent, et bientôt c'est Tchitchagoff qui appelle à lui toute l'attention.

Le 28 octobre, après être demeuré dix-sept jours à Brzest, devant Schwartzenberg, l'amiral russe s'est ressouvenu des ordres supérieurs qui le dirigent vers le nord. Il a laissé vingt-cinq mille hom-

mes environ au général Sacken, pour tenir en observation l'armée qui couvre Varsovie (1); et lui-même s'est mis en route avec trente mille Russes, pour tomber sur nos communications (2). Le 30, il avait atteint Proujani, quand Schwartzenberg, échappant à Sacken, derrière la forêt de Bialovèze, ne faisait encore que de passer le Bug. L'armée du Danube a donc déjà une grande avance sur les Autrichiens !... Des lettres postérieures de Wilna annoncent, il est vrai, que Schwartzenberg a franchi la Narrew; que Reynier le suit, et qu'on se presse sur les pas de Tchitchagoff; mais les lettres de Minsk, et ce sont les plus récentes, ne parlent que de l'approche des Russes. Le 6, Tchitchagoff était à Slonim. Ainsi, l'espace dans lequel circulent nos prin-

(1) *Armée laissée sous le commandement de Sacken, en observation devant Schwartzenberg.*

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	TOTAL.
Avant-garde.	Le général-major Gamper.	»	4	500
	Le général-major Boulatoff	20	12	11,200
Réserve	Le général Liewen	13	»	6,500
	Le lieutenant-général Essen.	14	16	8,600
Cosaques		»	»	1,200
		47	32	28,000

(2) *Expédition de Tchitchagoff sur la Bérézina.*

	BATAILLONS réguliers.	ESCADRONS réguliers.	Cosaques.	TOTAL.
Détachemens de Tchaplitz.	4	11	3	3,400
Avant-garde Lambert	7	28	5	6,800
Corps de Voïnoff	18	20	2	9,600
Réserve de Sabaieneff	21	16	4	12,500
	50	75	14	32,300

cipales communications, se resserre chaque jour davantage. Ce n'est pas assez d'avoir à craindre pour nos magasins de Witepsk, on craint pour ceux de Minsk. Nous sommes menacés à la fois sur tous les points où nous voulons nous établir; nous craignons même pour notre grand chemin de Wilna! Quel que soit le besoin de s'arrêter, il faut se remettre en route.

Kutusoff aussi n'est pas loin; depuis Medyn il a suivi notre retraite, marchant sur la gauche parallèlement à nous. Un coup de main vient de signaler l'arrivée de son avant-garde dans notre voisinage. La division Baraguay-d'Hilliers, qui avait été détachée sur la route de Kalouga pour nous y attendre, n'a rencontré que l'ennemi. Quelque prudence qu'on ait recommandée au chef de l'expédition, mille cinq cents hommes, une brigade tout entière, celle du général Augereau, frère du maréchal, surprise le 9 par les Cosaques d'Orlow, de Davidoff et de Seslawin, a capitulé! Napoléon trouve encore au fond de son cœur assez de sensibilité pour être ému de ce nouveau malheur. De tous côtés, les mains glacées de nos soldats laissent donc tomber leurs armes!

Le général Baraguay-d'Hilliers, avec le reste de sa division, vient de rentrer en désordre dans Smolensk. C'est un vieux compagnon de l'armée d'Italie, c'est un de nos officiers les plus distingués; mais il avait été prévenu, il aurait dû tenir ses troupes réunies. L'empereur se plaint, il reproche, il accuse, il veut que le chef soit responsable; il or-

donne qu'une enquête soit faite, et, en attendant, il renvoie le général en France sous le poids d'un ordre du jour qui lui enjoint de garder les arrêts chez lui.

A son tour, le prince Eugène se présente dépouillé de presque toute son artillerie et de ses équipages. Sur la route de Doukowtchina, il a éprouvé un désastre complet au passage de la petite rivière de Woop. Trois jours entiers ont été employés à se débattre dans ce bourbier glacé. On y a perdu plus de douze cents chevaux et près de soixante pièces de canon qu'on a enclouées; mais, du moins, le peu d'artillerie et le peu d'hommes armés qui restaient en état de faire le service ont suffi pour contenir l'impatience des Cosaques. Le général d'Anthouard a été grièvement blessé. Enfin, on a pu s'arrêter toute la journée du 4 à Doukowtchina. Le vice-roi y a recueilli les débris de son armée qui s'approchent de Smolensk. La division Broussier et la cavalerie bavaroise ont pris position pour protéger leur arrivée : il n'y a donc plus que l'arrière-garde du duc d'Elchingen qui ne soit pas à couvert dans la ville. Cette brave troupe n'en est plus éloignée que de quelques lieues; elle occupe toujours la grande route de Dorogobouge, et la défendra jusqu'au dernier moment.

Pendant les quatre jours passés à Smolensk, l'avidité de tous les besoins a forcé les consignes. Comment maintenir l'équilibre entre cette foule affamée, quelques agens d'administration et si peu de temps ? Les distributions n'ont été qu'un pillage

continuel, et, dans ce désordre, l'activité individuelle s'est ranimée pour un moment. On a rallié tout ce qu'on a pu rallier : cinquante mille hommes sont encore armés, suivent encore leurs chefs, et gardent encore quelque apparence de la discipline militaire. C'est l'élite des soldats, ce sont les plus robustes et les plus courageux (1). Sous leur protection, soixante mille hommes peut-être, de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les corps, de toutes les armes, marchent confondus tantôt par bandes, tantôt faisant foule, tous s'empressant de se devancer les uns les autres. Tandis que l'empereur est à Smolensk, la tête de ces colonnes désorganisées a déjà atteint Krasnoï et Liadi. Des officiers intelligens ont pris les devans, avec des sapeurs, pour rendre les routes praticables. Ils ramasseront aux défilés des principaux passages tout ce qu'ils pourront trouver d'hommes de bonne volonté ; ils s'en serviront pour éclairer le chemin, et préserver les ponts que les Cosaques pourraient essayer de rompre avant notre arrivée (2).

Le 13, la division Claparède s'est mise en marche, escortant le trésor. La garde et le quartier impérial partent le 14. Le vice-roi sortira de Smo-

(1) Notre cavalerie est tellement démontée que l'on a réuni les officiers auxquels il reste un cheval pour en former quatre corps; les généraux y font les fonctions de capitaines et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré est commandé par le général Grouchy. (Vingt-neuvième bulletin.)

(2) Cette mesure a contribué à sauver bien du monde. (M. Eugène Labaume, pag. 308.)

lensk le 15; le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen n'en sortiront que les derniers, le 16 ou le 17 au plus tard. Des mines ont été préparées pour faire sauter les tours de l'enceinte; on brûlera, on détruira les munitions, les caissons, les fusils, et tout ce qu'on ne pourra pas emporter. Quant aux canons qu'on sera forcé d'abandonner, on en sciera les tourillons, et l'on enterrera les pièces ainsi démontées. Les généraux Lariboissière et Chasseloup doivent veiller à l'exécution de ces ordres de détail.

Nous allons rentrer sur le terrain où deux cent quarante mille hommes, laissés en arrière au départ pour Moscou, devaient se réunir pour nous appuyer au retour : l'armée du duc de Tarente, celles du duc de Reggio et du comte Saint-Cyr sur la Dwina; l'armée de Schwartzenberg, celle de Reynier, le corps de Dombrowski et la division Durutte sur les confins de la Volhynie; entre eux, le duc de Bellune. Telles étaient les réserves sur lesquelles la retraite avait été calculée. On a vu quelle suite d'événemens les a successivement détournées des positions où nous devions nous concentrer pour passer l'hiver. Une seule réserve reste intacte; mais elle est encore si loin de nous, qu'elle ne saurait compter pour rien dans les affaires du moment : c'est le corps du duc de Castiglione. Le secours le plus prochain qu'elle puisse offrir, est la division Loison, qui sans doute est arrivée à Wilna.

Ainsi, renforts, réserves, approvisionnemens, tous les échelons que l'empereur s'était ménagés

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

sur la route, tout lui manque. Chaque point d'appui, à mesure qu'il vient à peser dessus, s'écroule, miné par le froid.

Le jour où l'on quitte Smolensk, le thermomètre descend à dix-neuf et vingt degrés de glace.

CHAPITRE VI.

L'ARMÉE SE REPLIE SUR ORCHA ; ELLE EST ATTEINTE PAR KUTUSOFF A KRASNOÏ.

(16 et 17 novembre.)

On quitte donc Smolensk pour gagner les ponts d'Orcha, et mettre entre nous et Kutusoff le dernier détour par lequel le Borysthène coupe le grand chemin (1). Mais avant d'arriver à Orcha, nous avons à franchir vingt-cinq lieues de plaine et à défiler sur ce long espace entre le Borysthène qui côtoie la route au nord, et l'armée de Kutusoff qui menace de nous resserrer au sud. Le général russe, après l'affaire d'Ielnia contre la division Baraguay-d'Hilliers, est venu s'établir à dix lieues de Smolensk; il tient les routes de Roslaw et de Mitislaw, et son avant-garde nous a dépassés. « Les

(1) Orcha. Cette ville construite sur la rive droite du Dniéper, qui domine beaucoup celle de gauche, a des mamelons avancés qui semblent former des bastions naturels. Au-dessous est le fleuve large d'environ quatre cents toises, et formant un immense fossé que l'armée la plus formidable n'aurait jamais pu passer sans s'exposer à une ruine entière. (M. Eugène Labaume, pag. 363.)

Français sont presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, on ne peut éclairer la route à un quart de lieue; sans artillerie, on ne peut pas risquer d'engagemens, ni attendre de pied ferme; il faut marcher sous peine d'être contraint à une bataille que le défaut de munitions nous empêche de désirer, et dans la marche il faut occuper un grand espace pour ne pas être tourné (1). » Un froid excessif met le comble aux difficultés; nous sommes en butte à tous les malheurs qui ont signalé le retour des grandes expéditions poussées au-delà de l'Euphrate par Alexandre le Macédonien, Marc-Antoine, l'empereur Julien et tant d'autres. La cavalerie des Parthes n'était pas plus incommode que celle des Cosaques; les déserts glacés qui nous environnent ne sont pas moins mortels que les sables brûlans de la Bactriane. Notre désastre est le même. « Dans ces rudes épreuves, les hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune, sont ébranlés et ne rêvent que catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, voient une gloire nouvelle dans des dangers nouveaux (2). »

Voici le moment où ces grands caractères vont briller de tout leur éclat.

Le 14, on n'a fait que six lieues. On apprend, au gîte de Korouitnia, que l'avant-garde de Kutusoff

(1) Vingt-neuvième bulletin.
(2) *Ibid.*

a pris sur nous de l'avance, qu'elle s'est montrée à Krasnoï, et que la division Claparède, qui précède notre marche, a été obligée, pour pénétrer dans cette ville, d'en chasser les éclaireurs d'Ojarowski.

Le 15, les colonnes de la garde impériale, en approchant à leur tour de Krasnoï, aperçoivent sur la gauche le corps de Miloradowitch. Ce général a sous ses ordres les troupes de Rajewski et celles de Dolgorouki, qui a remplacé Baggowouth. « Mais il n'ose par barrer la route, et se contente d'envoyer des boulets (1). »

A peine l'empereur est-il entré dans Krasnoï, que d'autres détachemens ennemis sont signalés aux environs. Déjà les plus voisins sont établis au village de Koutkowo, qui n'est qu'à une demi-lieue au sud de la ville. Napoléon veut qu'on se déblaie de cet entourage. Dans la nuit même, il fait attaquer Koutkowo. Une division de la garde et le général Rouguet qui la commande sont chargés de ce coup de main. Ils tombent sur les Russes à la baïonnette et sans tirer, les surprennent, leur tuent beaucoup de monde, et les repoussent au loin.

C'est le corps d'Oujarowski dont ils nous ont débarrassés. On apprend par les prisonniers que Kutusoff arrive : son quartier-général n'était la veille qu'à sept lieues de nous, à Jourowa. Dans quelques heures, il sera en présence avec toutes ses forces. Il faudrait pouvoir se remettre en mar-

(1) Le général Gourgaud.

che avant qu'il vînt développer son cercle autour de Krasnoï ; mais le vice-roi, le prince d'Eckmulh et le duc d'Elchingen sont encore en arrière, et l'empereur veut les attendre. Il reste à Krasnoï toute la journée du 16.

Cependant derrière nous Miloradowitch a refermé la route ; il s'est replacé dans son embuscade, et guette au passage les premières troupes qui paraîtront. Sur les trois heures, les bandes d'hommes isolés qui précèdent le vice-roi se présentent. Aussitôt Dolgorouki sort du village de Mikoulino et barre le chemin, tandis que Rajewski étend sa ligne sur le côté pour nous interdire la plaine. Au milieu de la foule des nôtres qui s'est arrêtée, se trouvent des généraux et des officiers de tout grade. On propose de brusquer l'attaque. La colonne se forme, et l'on se précipite sur l'ennemi. On force une première ligne ; mais cette généreuse impétuosité succombe sous les réserves et les feux croisés que les Russes ont disposés à l'avance.

Au bruit du combat, le vice-roi est accouru. Il est entouré des généraux Guilleminot, Philippon, Broussier, Ornano, Triaire, Poitevin, Pino, Guyon ; de ses aides-de-camp Giflenga, Tascher, Bataille, Labédoyère, et de beaucoup d'autres dont le nom m'échappe (1). Il donne ses ordres, et des manœuvres plus régulières vont renouveler les attaques. En ce moment, un parlementaire russe,

(1) Parmi les non-combattans de la suite du prince, se trouvait le conseiller d'état Méjean, qui, pendant la campagne, avait été chargé de la correspondance du royaume d'Italie.

le prince Koudatcheff, se présente. Il vient sommer le fils adoptif de Napoléon de mettre bas les armes. Un mouvement unanime d'indignation le repousse. Les généraux Broussier et Philippon ont formé, sur les bords de la route, de redoutables carrés, entre lesquels tous les hommes isolés se sont groupés, et nos six mille soldats s'avancent avec intrépidité sur les vingt mille de Milorado-witch. Cette fois encore, le nombre, l'avantage de la position, et la supériorité de l'artillerie, finissent par l'emporter (1). Le vice-roi reconnaît l'impossibilité de forcer le passage; mais il est bien loin de désespérer de sa fortune. Le terrain qui descend à droite jusqu'au Borysthène est encore libre. Eugène feignant, par une manœuvre habile, de vouloir prolonger le combat sur sa gauche, attire de plus en plus, de ce côté, l'attention des Russes, tandis que tout ce qui n'est pas engagé, file par la plaine opposée. La garde royale italienne marche en tête. Bientôt la nuit qui met fin à l'action, achève de délivrer ceux des nôtres qui sont restés en arrière. On tourne ainsi les postes de Dolgorouki, et, en moins de deux heures, le vice-roi et ses troupes ont rejoint le quartier impérial à Krasnoï.

(1) M. de Villeblanche, auditeur au conseil d'état, venait de quitter Smolensk, où il exerçait les fonctions d'intendant; il voit sur la route un colonel sortant du combat avec deux blessures et se traînant à peine. C'était le colonel Delfanti, officier d'ordonnance du vice-roi; il lui offre aussitôt l'appui de son bras, et tous deux s'éloignaient, quand un boulet vient les atteindre. Le même coup qui achève le brave Delfanti, emporte la tête de son généreux soutien!

Après avoir manqué le vice-roi, Miloradowitch faisait ses dispositions pour assurer sa revanche sur le prince d'Eckmulh et sur le duc d'Elchingen; mais Kutusoff est arrivé : il médite des coups plus décisifs. Les feux de ses bivouacs éclairent l'horizon à deux lieues au sud-est de Krasnoï. Sa droite est appuyée aux avant-postes que Miloradowitch occupe sur la grande route de Smolensk; son centre, placé entre les villages de Chilowa et de Novoselki, a pour chef le prince Gallitzin, qui remplace Toutchkoff; et sa gauche, composée de l'ancien corps de Bagration, de celui de Doctoroff et de celui de Borosdin, s'étend au midi, prêt à embrasser le reste de la plaine. Cette partie principale de l'armée russe est sous les ordres de Tormasow, le même qui a soutenu le début de la campagne en Volhynie contre Schwartzenberg, et que l'amiral Tchitchagoff a relevé de ce commandement. Kutusoff vient de l'appeler à lui. On le regarde comme le successeur de Bagration. Il est chargé de tourner la ville, et de faire main-basse sur tout ce qu'il rencontrera.

Le 17 au matin, Tormasow allait commencer son mouvement, lorsque la garde impériale sort de Krasnoï, non par le chemin qui la ramenerait en France, mais par celui qui la conduit droit au centre de Kutusoff. Devançant les Russes, elle prend l'offensive, et culbute tous les avant-postes du prince Gallitzin. C'est Napoléon lui-même qui, à la pointe du jour, s'est mis à la tête de sa troupe d'élite. Il n'a trouvé que cette résolution qui pût ménager au prince d'Eckmulh et au duc d'Elchin-

gen le moyen de percer jusqu'à nous (1). Cette attaque soudaine rompt toutes les mesures de l'ennemi. A la vue de Napoléon, que les Russes croyaient déjà loin, Tormasow a reçu l'ordre de tout suspendre, et les forces principales de Miloradowitch ont été rappelées au centre; double succès qui affranchit à la fois, la route de l'arrivée et celle de la sortie (2). On se hâte d'en profiter, et, tandis que nos colonnes prennent la direction de Liadi, pour continuer la retraite, le prince

(1) Le 17, Napoléon envoie ses ordres; il s'arme, il sort, et lui-même à pied, à la tête de sa vieille garde, il la met en mouvement.... C'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davoust et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux.

Le jour parut alors, montrant les bataillons et les batteries russes, qui de trois côtés, devant, à droite et derrière, bordaient l'horizon, et de l'autre, Napoléon et ses six mille gardes, s'avançant d'un pas ferme et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même temps, Mortier, à quelques pas devant son empereur, développe en face de toute la grande armée russe les cinq mille hommes qui lui restent. (M. Philippe de Ségur, tom. II, pag. 261.)

(2) Dès que Kutusoff apprit que Napoléon se trouvait encore à Krasnoï, avec la totalité de son armée à l'exception du corps de Ney, il craignit de se placer directement sur la ligne de retraite d'un ennemi dont le désespoir aurait doublé les forces, et il retarda le départ du général Tormasow, afin de laisser le passage libre à une partie des troupes de Napoléon, et de ne se présenter au-delà de Krasnoï que pour couper le corps de Davoust; ce qui devait donner aux Russes une victoire, à la vérité moins éclatante, mais plus sûre et surtout moins chèrement achetée. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 221.)

d'Eckmulh, dégagé de Miloradowitch, parvient jusqu'à Krasnoï; mais le duc d'Elchingen n'est pas avec lui! Parti de Smolensk, seulement dans la nuit du 16 au 17, ce général est encore à une marche de distance. Combien sa position va devenir difficile! La tentative qui vient de réussir n'est pas de celles qu'on peut répéter, et les Russes se sont remis de leur étonnement. Déjà Tormasow a recommencé ses manœuvres dans la plaine, et menace la route de Liadi. Il approche; on ne peut plus attendre; il n'y a pas une minute à perdre; on entraîne l'empereur. Lorsqu'il sort de Krasnoï, il est à pied à la tête de sa garde, ayant autour de lui ses officiers et ses principaux serviteurs. On défile ainsi, pendant un quart d'heure, sous le canon de l'ennemi. Napoléon avait réglé d'abord que le prince d'Eckmulh essaierait de tenir ferme; mais la retraite, un moment contenue, se précipite dans un mouvement général qui entraîne tout, et Davoust, poussé hors de Krasnoï, ne dégage qu'à grande peine ses derniers pelotons des mains des Cosaques (1).

(1) Nous eûmes près de douze cents blessés. Le manque de transports ne nous permit d'en emmener avec nous qu'un très-petit nombre. Tous ceux qui ne purent nous suivre furent réunis à l'hôpital de la ville; je m'y rendis pour opérer les blessures les plus graves et faire panser les autres. Dans cette circonstance difficile et extrêmement périlleuse, tous les individus de l'armée montrèrent un sang-froid imperturbable. Les femmes françaises même qui avaient pu nous suivre, en partageant nos privations et nos dangers, portèrent le courage jusqu'à nous aider à panser les blessés sous le canon de l'ennemi. Madame

Heureusement, l'armée moscovite s'arrête. Kutusoff veut concentrer sur Krasnoï toutes ses masses, pour mieux traquer le duc d'Elchingen, que notre départ laisse presque à sa merci.

Le 18, dans l'après-midi, le duc d'Elchingen se voyait très-près d'arriver à Krasnoï ; quarante bouches à feu, chargées à mitraille, qui l'attendent au dernier ravin, éclatent, et lui révèlent, avec la présence des Russes, toutes les difficultés de sa position ; mais, loin d'être déconcertées, ses troupes, comme naguère celles d'Eugène, dans le même péril, et au même endroit, n'écoutent que l'instinct de leur bravoure. Elles se précipitent sur les batteries. On distingue à leur tête Ricard, Dufour et Barbanègre ; sous leurs ordres trois régimens, le quinzième léger, le trente-troisième et le quarante-huitième, renversent jusqu'à trois fois la première ligne de Miloradowitch. Courage admirable, mais inutile ! *Leur opiniâtreté héroïque* (et ils ont arraché cette expression à une plume ennemie) revient sans cesse à la charge ; mais c'est frapper de la tête contre une muraille d'acier. Deux compagnies de sapeurs et de mineurs se sont fait écraser.

Après avoir acquis la triste conviction de tous les moyens de supériorité que les Russes ont accumulés contre lui, le maréchal Ney cherchait sur sa

Aurore Bursay, directrice du théâtre de Moscou, se fit surtout remarquer par son humanité et une fermeté peu commune aux personnes de son sexe... A notre départ de Krasnoï, je laissai à l'hôpital des officiers de santé pour continuer le traitement de nos blessés. (Le docteur Larrey, tom. IV, pag. 95.)

carte le parti qu'il lui restait à prendre, quand un parlementaire de Miloradowitch vient encore proposer de mettre bas les armes! Le maréchal dévore cet affront. La meilleure vengeance à tirer de ceux qui croient le tenir, c'est de leur échapper. Il a appris, par l'ennemi lui-même, que les Français ne sont plus à Krasnoï; dès-lors, il n'hésite plus: il s'abandonne à une résolution dont la hardiesse promet de déjouer tous les calculs des généraux russes. « Si le chemin de la rive gauche nous est maintenant fermé, » dit-il à ses compagnons, « allons en chercher un autre sur la rive droite. La nuit nous favorise; nous n'avons que quelques heures à marcher pour atteindre le Borysthène, et les glaçons nous seront propices, du moins cette fois: nous passerons dessus. Nous saurons bien ensuite regagner Orcha. »

Au retour du jour, Miloradowitch cherche en vain ses prisonniers. Osera-t-il appeler de ce nom les malades, les blessés, les malheureux perclus par le froid, qui n'ont pu suivre les pas de l'illustre maréchal? Comme Eugène et Davoust, Ney s'est tiré de ses mains, et le dernier espoir dont il a flatté Kutusoff s'évanouit!

C'est ainsi que finit ce que les Russes ont appelé pompeusement la bataille de Krasnoï. Si cette affaire est un des plus beaux faits d'armes de notre siècle, serait-ce, comme ils le prétendent, parce que leur armée *attaquant chacun de nos corps séparément, et les uns après les autres, a fait l'application la plus exacte des vrais principes de la*

guerre ? non, c'est que chacun de nos corps, ayant à lutter successivement contre une armée entière, a montré tout ce que le véritable héroïsme a de ressources contre les froides combinaisons du métier (1) !

Dans cette marche de Smolensk à Krasnoï, le froid a fait tomber de nos mains une immense quantité d'armes et de munitions : que les Russes les ramassent, et en fassent le triste inventaire ! Ils ont pris, disent-ils, deux cent vingt-huit pièces de canon, dont la moitié a été trouvée en un seul monceau, à huit lieues de Smolensk, par le *centener Nazkin.* Quant aux malheureux qu'ils ont recueillis, dans les fossés de la route, ou dans les cendres de nos bivouacs, ils en portent le nombre à vingt-six mille. Puissent-ils les soigner en ennemis généreux !

L'armée moscovite elle-même est affaiblie par les traîneurs et les malades que chaque journée laisse en arrière. Elle souffre de la rigueur du froid autant que l'armée française ; mais dans cette calamité commune, l'avantage est encore pour elle. Tout ce qui ne peut plus suivre n'est pas perte

(1) L'élite de l'armée russe avait succombé à la bataille de la Moscowa, et depuis les événemens l'ont bien prouvé. Où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur ? Est-ce à Malojaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue ? Est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch ? Est-ce à Krasnoï, où Napoléon avec une poignée de braves a fait reculer les cent mille hommes de Kutusoff ? (Le général Gourgaud, pag. 428.)

pour celui qui s'avance, comme pour celui qui se retire (1) !

(1) La marche de la grande-armée russe, depuis Malojaroslavetz, jusqu'à Krasnoï, l'avait affaiblie d'environ trente mille hommes. Elle se vit donc obligée de céder aux armées secondaires l'honneur de terminer la campagne. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 235.)

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DE LA RETRAITE. — L'ARMÉE FRANÇAISE, ARRIVANT SUR LA BÉRÉZINA, S'Y TROUVE RESSERRÉE ENTRE LES ARMÉES RUSSES DE KUTUSOFF, DE WITTGENSTEIN ET DE TCHITCHAGOFF.

(Du 17 au 22 novembre.)

Tout le temps que Kutusoff perd à compter nos débris, nous cherchons à le gagner. Le 17, à la fin du jour, on arrive à Liadi. Trente mille rations de farine devaient y être en magasin; mais les premiers qui ont passé n'ont rien laissé aux autres. Cependant, on commence à revoir des maisons et des habitans. Les colonies juives de la Pologne reparaissent, et l'argent peut procurer quelques échanges.

A huit heures du soir, l'empereur fait appeler le major-général, « Nous touchons » lui dit-il, « au pays où l'armée va s'arrêter et se refaire. Les subsistances et les ressources que nous allons rencontrer, il ne faut pas qu'on les gaspille. Il y a un magasin, un commandant de place et un sous-préfet polonais à Doubrowna, ville où nous serons demain. Nous avons à Orcha quatre-vingt-dix mille rations et de l'eau-de-vie en quantité; nous devons trouver aussi de la farine à Tolotchin. Deux cent mille rations

nous attendent à Borisow. Organisons partout des distributions régulières; c'est le meilleur moyen de rappeler les hommes qui marchent isolément, et le ralliement des hommes isolés est la première chose à faire, si l'on veut empêcher le pillage et les excès. Déjà les généraux Jomini et d'Alorna ont pris les devans pour essayer de ramener l'ordre au passage du Borysthène, mais leur détachement de gendarmerie ne suffit pas. Le fleuve est gelé; on peut éviter le pont en passant partout. Envoyez le duc d'Abrantès avec les Westphaliens. Recommandez, surtout, qu'on retienne au défilé d'Orcha les hommes isolés, qu'on les classe par corps, qu'on fasse des distributions régulières à la troupe, et qu'enfin on établisse un peu de police dans la ville. » Le major-général se retire pour expédier ses ordres.

Nous quittions Liadi le 18 au matin, de plus en plus inquiets du duc d'Elchingen. La neige, qui ne cesse de tomber depuis Krasnoï, a fait perdre au froid une partie de sa vivacité; mais les chemins devenus boueux, n'en sont que plus fatigans, et nos piétons regrettent presque les sentiers glissans, mais secs, qu'on frayait sur la glace. L'empereur continue de faire la route à pied, et les soldats se raniment en le voyant au milieu d'eux (1).

Cette journée de marche finit à Doubrowna. Dans le logement où entre l'empereur, il est reçu par la maîtresse de la maison, qui est une princesse Lu-

(1) Sa présence n'excita jamais de murmures. Au contraire, les plus timides étaient tranquilles là où était l'empereur. (M. Eug. Labaume, pag. 359.)

bomirska. C'est pour la première fois, depuis bien long-temps, que pareille politesse lui est faite! Pourquoi faut-il qu'en échange d'une confiante hospitalité, il ne puisse donner qu'une protection impuissante contre la foule qui assiége incessamment toutes les portes!... Mais suivons-le dans la chambre où il se renferme : il parcourt les dépêches que des aides-de-camp du duc de Bellune et du duc de Reggio viennent d'apporter.

Les craintes qu'on avait dès Smolensk pour les établissemens de Witepsk, n'ont pas tardé à se réaliser. Un détachement de l'armée de Wittgenstein a été poussé sur la faible garnison qui gardait cette ville ouverte; il l'a surprise. Le général Pouget et ses troupes ont été faits prisonniers, et les approvisionnemens qui nous étaient si nécessaires ont passé dans les mains des Russes.

Quant au duc de Bellune, lorsqu'il a voulu décidément prendre l'offensive, il était trop tard. Le 14, il a attaqué Wittgenstein; mais il l'a trouvé si fortement établi à Tchachniki, entre l'Oula et la Lukolmia, qu'il désespère de l'y forcer. La journée a été chaude. Le duc de Bellune a fait d'habiles manœuvres. Le duc de Reggio l'a bien secondé; chefs et soldats, tous ont fait leur devoir, et pourtant le résultat est nul. C'est un de ces combats indécis, où chaque côté se réserve pour sa part un succès d'estime. Après avoir pris et repris Smoliani sur l'avant-garde des Russes, il a fallu s'arrêter devant leur seconde ligne, couverte par la Lukolmia, et défendue, au centre et sur les deux ailes, par trois bat-

teries redoutables (1). Le maréchal annonce qu'il porte sa droite en avant sur la route de Bechenkovitchi, comme pour menacer la Dwina. Il essaiera, par ce mouvement, d'inquiéter l'ennemi sur ses communications, et de le décider à la retraite... Mais les opérations dirigées contre Wittgenstein, et dont on s'est tant occupé depuis Viazma, ne sont déjà plus les grandes affaires du quartier impérial! Un exprès arrive en toute hâte de Borisow. Les courriers ne se pressent maintenant que pour apporter l'avis de quelque nouveau malheur! Celui-ci est accablant! Tchitchagoff est maître de Minsk; il va pénétrer jusqu'à la Bérézina. L'alarme est à vingt lieues devant nous. Notre tête de pont de Borisow est compromise!

Trompé par de faux avis, le gouverneur de Minsk a cru jusqu'au dernier moment que ce n'était point une armée, mais seulement des troupes légères qui s'avançaient sur lui. Dombrowski accourait de Slousk à la défense de Minsk. Le trop confiant gouverneur a négligé ce renfort. Trois mille hommes, qu'il avait détachés pour aller garder le passage du Niémen à Novoï-Sergin, lui paraissaient une précaution suffisante; ils viennent d'être écrasés, et Bronikouski, désabusé trop tard, écrit qu'il se replie sur Borisow au plus vite avec les deux mille soldats qui lui restent. Il appelle au secours.

L'heureux Tchitchagoff est donc parvenu ainsi

(1) Dans son rapport, le général Wittgenstein avoue que le village de Smoliani fut pris et repris jusqu'à six fois, et que les Russes perdirent dans ce combat dix-huit officiers et plus de mille soldats.

jusqu'à Minsk! Cependant les dernières lettres de Wilna annonçaient que Schwartzenberg, marchant sur les pas de l'amiral, était près de l'atteindre; que Reynier avait réussi, comme Schwartzenberg, à donner le change à Sacken; qu'il suivait les Autrichiens à une journée de distance; que la division Durutte, forte de quinze mille hommes, à peine arrivée à Varsovie, avait été ajoutée, par les conseils et les soins du duc de Bassano, aux forces qu'on se hâtait de ramener sur Tchitchagoff; que, le 12 novembre, Schwartzenberg devait être à Slonim; que, vers la même époque, Reynier et Durutte réunis devaient atteindre les environs de Wolkowitz; qu'enfin, soixante mille des nôtres, Autrichiens, Saxons, Polonais et Français, placés entre Tchitchagoff et Sacken, étaient libres d'achever en notre faveur la plus importante diversion. Que sont-ils devenus? Schwartzenberg, après avoir si heureusement commencé, se serait-il arrêté? Par quel ordre? par quelle influence? Tout ceci est inexplicable: le mal seul est certain (1). Se serait-on flatté, à Wilna, d'un vain espoir? Tchitchagoff semble n'avoir été atteint par personne; il n'a été obligé ni de se retourner, ni même de suspendre sa course. On lui a laissé tout le temps de gagner Minsk; il y est entré le 16. Quatre mille sept cents hommes que

(1) Le prince Schwartzenberg a débuté de la manière la plus brillante en se portant des bords du Bug, par Wolkowitz, sur Slonim. Par cette marche exécutée avec beaucoup d'activité, il avait réussi à tourner la droite de Sacken, et à se placer entre lui et l'amiral. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 348.)

nous avions aux hôpitaux, des subsistances rassemblées avec tant de peine pour cent mille soldats pendant six mois, des approvisionnemens immenses de munitions et d'artillerie, tout est tombé en son pouvoir. Trente mille Russes ont pu nous porter ce coup, au milieu de quatre-vingt mille Français et alliés qui devaient y parer (1) !... Peut-être est-il encore possible de leur arracher cette proie avant qu'ils ne l'aient dévorée ou gaspillée : c'est la première idée de l'empereur; la seconde est de mettre au moins le pont de Borisow à l'abri de tout événement.

« Annoncez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orcha, » dit-il au major-général, « et que de puissans secours vont le rejoindre; qu'en attandant, il faut rappeler à la garde du pont les Polonais de Dombrowski.

» Quant au duc de Bellune, c'est fort heureux que depuis vingt jours il ait pu contenir Wittgenstein sur l'Oula; mais le temps de jouer à la manœuvre est passé. Cette armée devient notre unique ressource; maintenant, elle doit fournir au plus pressé, à l'avant-garde comme à l'arrière-garde, devant nous pour nous ouvrir le chemin,

(1) *Relevé des troupes qui pouvaient couvrir Minsk.*

Armée autrichienne de Schwartzenberg. .	30,000		60,000
Armée saxo-polonaise de Reynier.	15,000	30,000	
Division Durutte.	15,000		
Garnison de Minsk.	8,000		20,000
Division Dombrowski.	6,000		
Troupes diverses en marche.	6,000		
			80,000

derrière pour le fermer; il faut donc qu'elle se partage. Donnez ordre au duc de Reggio de se séparer du duc de Bellune, et de se porter en toute hâte et en droite ligne sur Borisow, avec son deuxième corps, les cuirassiers du général Lhéritier et cent pièces de canon ; il s'assurera d'abord du pont de Borisow, et de là marchera pour réoccuper Minsk. De son côté, Victor se tiendra en mesure de former notre arrière-garde. Écrivez. » Et l'empereur dicte en ces termes les ordres à expédier au duc de Bellune :

« Doubrowna, le 19 novembre, à trois heures du matin.

» Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orcha, que l'armée qui vous est opposée. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et donnez à croire que l'empereur arrive sur Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk, et, quand on aura repris cette ville, de prendre la ligne de la Bérézina. »

La nuit s'est écoulée en ces dispositions. Le 19, on s'éloigne de Doubrowna sans avoir encore rien appris sur le sort du duc d'Elchingen.

On atteint Orcha dans l'après-midi. Le quartier-général s'établit au couvent des jésuites. Des officiers d'état-major sont aussitôt dispersés aux environs, pour essayer de faire rentrer les hommes isolés dans les rangs des combattans. Les distributions et les abris font plus que les proclamations et les menaces. Un peu d'ordre se rétablit.

Le parc d'artillerie, qui est à Orcha, fournit au remplacement des munitions ; on y trouve aussi quarante bouches à feu, et deux équipages de pont. Il faudrait tout emmener, mais on ne le peut pas. Napoléon qui n'a plus à franchir qu'une rivière, dont le passage lui est gardé à Borisow, aime mieux s'armer de canons que de traîner de lourds bateaux qui, mal attelés, resteraient en route. Forcé d'opter, il se décide à sacrifier les équipages de pont, pour en donner les chevaux à l'artillerie. Cette mesure devient générale, et nous disons adieu au Borysthène, en brûlant sur ses rives des voitures, des bagages, des papiers, et tout ce dont on peut s'alléger pour doubler les attelages qu'on conserve (1).

(1) Veut-on savoir ce que l'ennemi faisait de son côté? M. de Butturlin nous l'apprend :

Le 21, Kutusoff avait porté son quartier-général de Romanow à Lannixi, dix lieues au sud de Doubrowna. Son armée cantonna dans les villages des environs.... On profita de ce repos pour faire quelques changemens dans l'organisation des troisième et huitième corps, afin de réunir dans un seul corps les grenadiers de l'armée. (Tom. II, pag. 354.)

Les marches fatigantes que cette armée avait exécutées ayant occasioné des pertes en hommes et en chevaux, le maréchal laissa le 25 à Kopys, sur le Dniéper, (à dix lieues au sud d'Orcha) les pièces de douze compagnies d'artillerie dont le personnel et les chevaux servirent à compléter les batteries qui purent suivre l'armée. Le premier corps de cavalerie, composé des régimens des gardes, fut aussi laissé sur le Dniéper pour refaire et compléter ses chevaux.

Le maréchal, avec le reste de l'armée réduite à quatre corps d'infanterie, le quatrième, le cinquième, le sixième et le huitième, et à un seul de cavalerie, continua de marcher sur la gauche, tant pour y

L'empereur laisse en arrière son officier d'ordonnance Gourgaud, pour veiller à la répartition de l'artillerie entre les différens corps qui défilent (1).

Le 20, à midi, il faut se décider à abandonner Orcha, et l'on est toujours sans nouvelles du maréchal Ney. Le prince d'Eckmulh et le vice-roi vont encore attendre quelques heures.

Après avoir fait huit lieues, l'empereur s'arrête à Baranoui; il y dînait avec le prince de Neufchâtel et le duc de Dantzick, lorsque Gourgaud, accourant d'Orcha, vient annoncer que le duc d'Elchingen et les siens ne sont plus qu'à quelques lieues de nous !... L'empereur se lève aussitôt, et le saisissant par les deux bras : « *Est-ce bien vrai !* » lui dit-il avec émotion. Gourgaud répond que rien n'est plus certain; que Pchebendowski et d'autres officiers polonais, qui précédaient le maréchal, sont

trouver des subsistances que pour être à portée de s'opposer à Napoléon s'il marchait vers le sud. (Pag. 369.)

Les troupes qui composaient la grande armée de Kutusoff étaient si exténuées, que l'on n'aurait pu exiger d'elles des marches forcées sans les exposer à une ruine certaine. En effet, l'armée avait déjà laissé en arrière près de la moitié de son monde; elle ne présentait plus qu'un total de quarante-cinq mille hommes. (Tom. II, pag. 399.)

(1) Nous avions trouvé à Orcha quelques ressources; elles ont servi principalement à nos malades. Une grande partie de ceux qui ne pouvaient pas marcher a été déposée dans les hôpitaux de cette place. « Je passai, » dit le docteur Larrey, tom. IV, pag. 95, « toute la nuit » de notre arrivée et le lendemain à les faire panser et à leur assurer » des secours. Je laissai également auprès d'eux un nombre suffisant » d'officiers de santé. »

arrivés à Orcha pour demander des secours de sa part, et que le prince Eugène, avec quatre mille hommes, est sorti de la ville, à la rencontre de nos compagnons retrouvés. Napoléon, ne pouvant plus en douter, s'écrie : « J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal Ney (1). »

Le 21, on se remet plus gaiement en route. Le nom du maréchal Ney est dans toutes les bouches. On ne parle que de la résolution héroïque qu'il a su prendre, et de l'intrépidité avec laquelle lui et ses soldats l'ont poursuivie; voici quelques détails :

Parvenus dans la soirée du 18 sur la rive droite du Borysthène, ils sont tombés encore au milieu des Cosaques! Ce n'étaient pas ceux de la grande armée russe; c'était la bande qui avait occupé Moscou après le départ du duc de Trévise. Le général-major Kutusoff la ramenait sur nous par des chemins détournés... Il a fallu se frayer passage. Nos braves s'arrêtant à chaque pas pour combattre, ne suspendant le combat que pour reprendre la marche, traversant vingt lieues en deux jours, ont ainsi descendu le cours du fleuve jusqu'à Orcha... O patrie ! n'oublie jamais ce que tu dois à celui qui te les a sauvés !...

On chemine donc enfin, la poitrine moins oppressée, et l'on dépasse le village de Kokanowo. Le quartier impérial se loge au château de Kamionka.

(1) C'est le général Gourgaud lui-même qui nous a conservé ces détails, pag. 424 et 425 de son *Mémoire critique*.

Kutusoff a cessé d'être sur nos traces; il est resté, le 18 et le 19, à Krasnoï; il y était encore le 20 au matin; il ne l'a quitté qu'après nous avoir donné quatre jours d'avance, et, fidèle au système de marche latérale, qu'il a adopté depuis Malojaroslavetz, il s'est reporté à gauche pour nous suivre, par la route parallèle qui traverse Romanow et Kopys, à six lieues sud d'Orcha.

Pendant ce temps, nous sommes arrivés à la hauteur des plaines gardées si long-temps par le duc de Bellune. Ce maréchal est sur notre droite, à une très-petite distance. Quant au duc de Reggio, il est parti se dirigeant sur Borisow; déjà même il a gagné une journée sur nous. Le mouvement prescrit s'exécute. Depuis que le gouverneur de Minsk, Bronikouski, s'est replié sur Borisow, il a sans doute pris toutes ses mesures pour mettre en état de défense la tête du pont qui assure notre passage; l'empereur l'espère; il le lui a fait recommander. Les Polonais de Dombrowski doivent être aussi à Borisow; leur présence aura achevé de protéger ce poste important contre toute insulte; enfin, le duc de Reggio va les y rejoindre. Encore trois marches, et l'armée entière sera sur la Bérézina... Mais il y a des crises de décomposition générale, où le mal devance les remèdes les plus prompts, et l'empereur n'ose plus se fier sur aucun de ses calculs... Si les Russes s'emparaient du pont! Toute la nuit du 21 au 22, il est tourmenté de ce fâcheux pressentiment. A deux heures du matin, il fait écrire au duc de Reggio: « Si l'ennemi s'était emparé de la tête

du pont de Borisow, et qu'on eût brûlé le pont, ce serait un grand malheur! Où passerait-on la Bérézina? Faudrait-il se disposer à remonter jusqu'à Lepel? Vous devez arriver aujourd'hui à Borisow; si la perte du pont était consommée, il faudrait que vous vissiez aussitôt sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérézina quelque part. Laissez des officiers échelonnés sur la route, afin que la principale nouvelle de Borisow puisse m'être connue sans retard. »

Nous partons de Kokanowo, tourmentés de ces inquiétudes. Elles n'étaient que trop fondées !... Borisow et le pont ne sont plus à nous! Tchitchagoff vient de s'en emparer! L'empereur l'apprend dans la matinée du 22, non loin de Toloczin.

Le gouverneur de Minsk, retiré à Borisow, y est resté cinq jours entiers sans faire aucune disposition. Dombrowski n'était pas là : ce n'est qu'après de pénibles détours, ce n'est que le 20 à minuit, que ce brave Polonais est venu couvrir cette place avec sa division; depuis quelques heures, ses bivouacs étaient établis, tant bien que mal à la droite de la tête de pont qui regarde Minsk, quand le 21 au matin l'ennemi s'est présenté. Une brusque attaque a mis un moment les Polonais en danger d'être coupés du pont; mais leur chef est parvenu à rentrer dans le cercle de la défense et à rétablir le combat. Le général russe Lambert, qui commandait, a été blessé. Un autre général russe, Engelhart, a été tué; mais un troisième général

russe, Langeron, est accouru avec un renfort, et il a fallu céder au nombre.

C'est ainsi que notre unique pont sur la Bérézina nous a été enlevé. Le duc de Reggio arrivait; il a reçu à Bobr la nouvelle de l'événement par le général Pampelona, qui sortait de Borisow. En la transmettant à l'empereur, il lui annonce qu'il va se porter en avant pour recevoir la division Dombrowski.

L'armée se trouve donc tout-à-coup resserrée dans un espace de quinze lieues, entre Kutusoff, Wittgenstein et Tchitchagoff. Cent quarante mille Russes nous entourent et tiennent tous les passages; jamais position n'a été plus critique. Napoléon s'arrête à Toloczin. Autour de lui tout est pensif: à quoi faut-il nous attendre? Il y a des chefs qui murmurent des souvenirs de *Toloczin* et de Charles XII. Quelques-uns même parlent tout bas de capituler; mais rien ne peut abattre la confiance des soldats: *Il nous tirera encore de là*, disent-ils, les yeux fixés sur leur empereur (1)!...

(1) Dans cette situation, la plus périlleuse où il se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des ressources là où un général moins habile ou moins déterminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 362.)

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA SEPTIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA SEPTIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Borowsk, le 26 octobre 1812.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au prince Poniatowski, avec ordre de faire filer promptement les bagages sur Mojaïsk, et de là sur Viazma, et d'aller prendre avec son corps une bonne position à trois ou quatre lieues de Véréia, sur la route de Véréia à Iegoriewskoï, en tenant son avant-garde à ce dernier endroit, qui est l'embranchement de la route de Medyn à Mojaïsk; quand il sera temps de partir de ce point pour se rendre à Mojaïsk, je désire qu'il puisse effectuer ce mouvement en un jour. Il comprendra que la position

qu'il va prendre a pour objet de couvrir la marche de l'armée : il laissera sous les ordres du duc de Trévise tous les régimens de marche français qu'il aurait.

Écrivez au duc d'Abrantès pour lui faire connaître que l'armée russe s'était portée sur Malojaroslavetz ; que son avant-garde y arrivait sur une rive, en même temps que notre avant-garde y arrivait sur l'autre ; que la ville est située sur la rive de l'ennemi, et dans une position très-élevée, ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24 ; que, pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée ; que, de notre côté, des troupes du prince d'Eckmulh sont arrivées au secours du vice-roi ; que nous sommes restés maîtres du champ de bataille, et que l'ennemi a perdu sept à huit mille hommes ; notre perte est de deux mille tués et blessés : le général Delzons a été tué ; nous avons trouvé les cadavres de deux généraux russes, deux cent cinquante à trois cents prisonniers sont restés entre nos mains ; que le 25 l'armée a pris position : l'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malojaroslavetz ; que nous marchions le 26 pour l'attaquer, mais qu'elle était en retraite ; que le prince d'Eckmulh s'est porté à sa suite, mais que le froid et la nécessité de nous débarrasser de ce tas de blessés qui sont avec l'armée, ont décidé l'empereur à se porter sur Mojaïsk, et de là sur Viazma ; qu'il est donc nécessaire qu'il écrive sur-le-champ au commandant de Viazma pour que le détachement qu'on aurait envoyé sur Iukhnow soit rappelé ; que l'infanterie ennemie, depuis la bataille de la Moscowa, est extrêmement diminuée ; qu'elle ne se compose pas de quinze mille vieux soldats, mais qu'ils ont recruté leurs Cosaques, et que cette cavalerie, peu dangereuse en réalité, fatigue beaucoup. Recommandez au duc d'abrantès d'Avoir soin qu'il ne

parte pas de voitures sans prendre des blessés ou des malades; de se préparer à un mouvement qui, aussitôt qu'il sera remplacé, le portera sur Viazma. Prévenez-le que le duc d'Elchingen a pris une route de traverse pour se porter d'ici également sur Viazma; enfin, qu'il fasse tout ce qu'il lui sera possible, et qu'il écrive au commandant de Viazma pour que la route soit bien gardée et que l'on puisse facilement communiquer. Écrivez au duc de Bellune à peu près la même chose sur le combat, et en chiffres; que l'intention de l'empereur est de se porter sur Viazma; que le mouvement de Ielnia, s'il a été fait, aura été utile, et qu'il faut envoyer à notre rencontre sur Viazma le plus de vivres qu'on pourra, et faire venir d'Ielnia sur Dorogobouge, ce qui aurait été réuni et dirigé sur Ielnia.

Sur ce, etc.

(N° 2.) *Lettre du major-général*

Au général Charpentier.

Viazma, le 1er novembre 1812.

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état-major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune, pour leur faire connaître que l'armée qui est aujourd'hui, 1er novembre, à Viazma, sera le 3 à Dorogobouge; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles; que Sa Majesté suppose que le duc de Bellune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotsk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow, pour lui faire connaître le mouvement de l'armée; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire; que

c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproché des armées qui forment nos ailes; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moscou, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques Cosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi les mouvemens de l'armée et les motifs au commandant de Witepsk; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour demain au soir ou le 3 au matin, à Dorogobouge, l'état de tous les magasins de subsistances, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes qre vous pourriez avoir sur les mouvemens du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwartzenberg.

(N° 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Viazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était gué-

rie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service; qu'en conséquence, mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les événemens de Polotsk, et sa marche de ce côté; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotsk. Écrivez-lui en chiffres que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit; que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs; qu'il est probable que je porterai la droite sur la Dwina, et la gauche sur le Borysthène, et que par là nous nous trouverons en contact.

Sur ce, etc.

(N° 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car on use ainsi le reste du beau temps sans marcher. Le prince d'Eckmulh retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de Cosaques qu'il aperçoit.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Semlewo, le 3 novembre 1812.

Mon cousin, faites connaître au général Wintzingerode que vous m'avez mis sous les yeux la lettre dans la-

quelle il déclare n'être point sujet de la confédération; qu'en conséquence, j'ai ordonné qu'il fût considéré comme prisonnier ordinaire.

Donnez ordre au duc de Trévise de faire filer le comte Wintzingerode sur le corps du duc d'Abrantès (où il joindra son aide-de-camp), qui doit le faire partir rapidement et par des relais pour Smolensk, qu'il ne fera que traverser : de Smolensk, lui et son aide-de-camp seront conduits en poste à Wilna sous escorte, et en outre sous la garde de deux gendarmes; on leur fera signer leur parole d'honneur. Ils seront de Wilna dirigés sur Metz.

Vous ferez sentir au duc d'Abrantès et au général Charpentier la nécessité de débarrasser promptement l'armée de ces deux officiers, de les faire donc marcher jour et nuit en toute diligence.

Sur ce, etc.

(N° 6.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Mikalewka, le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa Majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre, à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein, et le rejetiez au-delà de la Dwina; que vous repreniez Polotsk

et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après-demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

(N° 7.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Mikalewka, le 7 novembre 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2. L'armée étant à Smolensk demain, il est nécessaire que vous manœuvriez :

1° Pour jeter l'ennemi au-delà de la Dwina;

2° Pour vous maintenir toujours en communication avec l'empereur et l'armée. Vous en sentez l'importance et la nécessité.

Sur ce, etc.

(N° 8.) *Lettre du major-général*

Au même.

Smolensk, le 9 novembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le duc de Bellune, je reçois votre lettre du 4 à Smolensk. Je l'ai mise sous les yeux de l'empereur. Sa Majesté a vu avec peine que vous fussiez incertain de votre marche. Cette incertitude a déjà fait bien du mal. Je vous ai fait connaître par l'adjudant-commandant d'Albignac, que l'intention de l'empereur était que vous marchassiez droit à l'ennemi, dans la direction de Polotsk, et que vous le rejetassiez au-delà de la Dwina. La plus grande partie des troupes de Wittgenstein sont des

milices qui n'ont point six semaines de détail. Sa Majesté attend des nouvelles. Faites connaître qui occupe Beszenkowiczi et Ula. Vous n'avez pas un moment à perdre pour marcher à l'ennemi; cela est de la plus grande importance. Votre principale instruction était de défendre Wilna et Minsk, où sont les magasins de l'armée; cela est fort important. Voilà deux estafettes qui manquent à l'empereur, ce qui peut être le résultat du mouvement en arrière que vous avez fait sur Senno, et qui a découvert tout le pays à l'ennemi.

(N° 9.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Monsieur le maréchal, l'adjudant-commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de l'empereur, en date du 7 novembre; un officier d'état-major du général Charpentier vous en a apporté le duplicata le 9. Votre aide-de-camp, le colonel Château, arrive à l'instant, et me remet votre lettre du 9. Sa Majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-garde a obtenus sur l'ennemi dans les affaires de poste, et, sur votre rapport, elle a nommé le général Fournier général de division. Cette marque des bontés de l'empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu bien incessamment. Sa Majesté va se porter, avec une partie de l'armée, sur Orsza; mais ce mouvement ne peut se faire que lentement. Il devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein; si ce général a choisi un camp et une position avantageuse, où il soit difficile de livrer bataille, il vous est facile de manœuvrer

de manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la Dwina. Vous devez partir du principe que Wittgenstein ne peut se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous avez, l'empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez; il doit être du plus grand résultat, s'il a lieu très-promptement, et que l'empereur puisse occuper Witepsk, et prendre les quartiers d'hiver entre cette ville, Orsza et Mohilow, et le long de la Dwina, sur Polotsk. Les quartiers d'hiver ainsi établis, doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous préparer des succès certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, vous tardez à attaquer Wittgenstein, le général Kutusoff aura le temps de se réunir à ce général sur Witepsk, et alors on ne pourra le déloger de cette position que par une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions donc obligés de prendre des quartiers d'hiver, en laissant la Dwina à l'ennemi et une partie de la Lithuanie, et dès-lors, pour la campagne prochaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que nous. Vous sentez, monsieur le maréchal, les conséquences de ces dispositions.

Les grandes armées française et russe sont fatiguées : elles peuvent prendre des positions par des marches; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande bataille pour l'occupation d'un poste. Votre armée, au contraire, monsieur le duc, et celle du général Wittgenstein, sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver : le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète pour vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Dwina, et qu'un corps français puisse occuper Witepsk. Si votre corps est battu, ce qui n'est pas probable, par la formation du corps de

Wittgenstein composé en partie de recrues, alors Sa Majesté se résoudra à prendre des quartiers d'hiver en conséquence. Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et vous tout à perdre. Communiquez cette lettre au duc de Reggio, et concertez-vous ensemble pour livrer bataille, ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations. L'empereur, monsieur le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle et dans vos talens, dans une circonstance où vos succès sur l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers d'hiver des armées, et l'avantage des opérations de la campagne prochaine.

(N° 10.) *Lettre du major-général*

Au prince Poniatowski.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Rendez-vous avec tout votre corps d'armée à Mohilow (1); prenez la route que vous croirez la plus directe et la meilleure, à l'exception de celle de Krasnoï que suit l'armée, et qu'il ne faut pas trop embarrasser. Arrivé à Mohilow, vous chercherez à réorganiser votre corps en y réunissant les régimens de marche qui lui appartiennent, et que le gouverneur de Minsk a retenus. Après cette première opération, vous vous occuperez de resserrer tous vos cadres en une seule division, et ensuite vous ramenerez à Varsovie les cadres qui se trouveront disponibles, pour y prendre les hommes qui s'y trouvent et s'y compléter. Vous partirez demain 12 pour Mohilow; instruisez-moi de votre marche.

(1) On a vu que cet ordre ne put être exécuté. Le cinquième corps fut obligé de marcher sur Orza.

(N° 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Mon cousin, recommandez bien aux gouverneurs de Minsk et de Wilna de ne pas employer contre l'ennemi les régimens de marche, soit de cavalerie, soit d'infanterie; que c'est détruire les ressources sans profit; que ces régimens sont hors d'état de se battre; qu'on peut bien les arrêter à Wilna ou à Minsk pendant quelques jours, pour faire le service de la place et pour faire nombre; mais que c'est une vraie folie de les envoyer devant l'ennemi; qu'on me fait perdre ainsi beaucoup de monde, et qu'on m'ôte les moyens de recruter mes cadres, etc.

(N° 12.) *Lettre du major-général*

Au duc de Trévise.

Smolensk, le 12 novembre 1812.

Monsieur le duc de Trévise, l'empereur ordonne que vous me remettiez aujourd'hui, à deux heures après-midi, l'état de situation des troupes à vos ordres, le nombre des pièces que vous pouvez mener avec vous, ainsi que le nombre des caissons et la quantité d'approvisionnemens; enfin combien les divisions Laborde et Roguet pourront présenter de combattans, et combien de cavalerie. Réunissez tous vos détachemens, de manière que tout soit présent et prêt à partir demain.

Faites-moi connaître le nombre de jours que vous avez de vivres, le nombre de moulins portatifs que vous

avez reçus, de manière que vous soyez prêt à partir demain, infanterie, cavalerie, artillerie, pour marcher en guerre et prêt à combattre, etc.

(N° 13.) *Ordre.*

Au camp impérial de Smolensk, le 13 novembre 1812.

Sa Majesté l'empereur et roi, mécontent de la conduite du général Baraguay-d'Hilliers, dans la journée du 9 novembre, ordonne ce qui suit : 1° le général Baraguay-d'Hilliers est suspendu de ses fonctions; 2° il se rendra aux arrêts dans une de ses terres en France, qu'il fera connaître au ministre de la guerre, jusqu'à ce qu'une enquête ait lieu sur ce qui le concerne; 3° le major-général de la grande-armée et le ministre de la guerre sont chargés de l'exécution du présent ordre.

(N° 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 14 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que je me rends à Krasnoï; qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde; que le prince d'Eckmulh le soutiendra; qu'il doit rester dans la position où il est toute la journée d'aujourd'hui; que demain 15, il prendra la position du couvent et du faubourg, et que le 16 il fera sauter la ville en s'en allant, ou simplement prendra la position de la tête de pont, pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était pas prêt; qu'il est nécessaire

qu'il se concerte avec le prince d'Eckmulh; que je lui recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soient détruites, et qu'on laisse le moins de traîneurs possible dans la place.

Sur ce, etc.

(N° 15.) *Le major-général*

Au prince d'Eckmulh.

Smolensk, le 14 septembre 1812, à sept heures du matin.

Monsieur le prince d'Eckmulh, l'intention de l'empereur est que vous souteniez le duc d'Elchingen dans la retraite d'arrière-garde qu'il fait. Le vice-roi devant partir demain 15, pour se rendre à Krasnoï, vous verrez à faire relever et occuper les postes que vous jugerez convenable, et que le vice-roi sera dans le cas d'évacuer.

L'intention de l'empereur est que vous vous reployiez, avec votre corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoï, en faisant votre mouvement le 16 ou le 17. Le général Charpentier, avec sa garnison, composée de trois troisièmes bataillons polonais et d'un régiment de cavalerie, quittera la ville.

Avant de partir, vous ferez sauter les tours de l'enceinte de Smolensk, en faisant mettre le feu aux mines déjà préparées; vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les munitions d'artillerie, et détruire les caissons et tout ce qu'on ne pourra pas emmener, ainsi que les fusils. Quant aux canons qu'on ne pourra pas emmener, l'artillerie fera scier les tourillons, et les fera enterrer. Les généraux Chasseloup et Lariboissière resteront ici pour exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, d'ordonner des patrouilles, pour qu'il ne reste ici aucun traîneur français. Vous prendrez aussi des mesures pour ne laisser dans les hôpitaux que le moins de malades possible.

(N° 16.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Abrantès.

Liadi, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Doubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur, entre Liadi et Doubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant si vous n'en recevez pas, vous devez, après-demain matin, continuer votre marche sur Orsza; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont, vous concourrez à établir le plus grand ordre dans la ville, vous ferez distribuer les rations à votre corps d'armée d'une manière régulière, aux présens sous les armes; vous ferez rétenir à Doubrowna et à Orsza les hommes isolés; vous les ferez classer par corps d'armée; vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés; vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être fusillés : c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorna et le général Jomini sont à Orsza; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc,

à leur exécution; c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

(N° 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Doubrowna, le 18 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orsza; faites-lui connaître que j'ai ordonné au deuxième corps avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte en ligne droite sur Borisow, pour assurer ce poste important, et de là marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agens du pays au duc de Bassano et au prince de Schwartzenberg, et d'avoir soin de vous écrire fréquemment.

Sur ce, etc.

(N° 18.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Doubrowna, le 19 novembre 1812, à trois heures du matin.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, par l'aide-de-camp du duc de Reggio, le duplicata des ordres que je vous ai adressés hier par votre aide-de-camp.

L'empereur arrive à Orsza aujourd'hui à midi. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que

vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orsza, que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire, au contraire, que l'empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk ; et quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérézina. Il serait donc possible que vous reçussiez l'ordre de vous porter sur Bérézino, de couvrir par là la route de Wilna, et de vous trouver réuni en communication avec le sixième corps. Étudiez ce mouvement, et faites-moi connaître vos observations.

Aussitôt que vous m'aurez instruit de la situation de l'artillerie que vous pourrez céder aux autres corps, je vous enverrai des ordres pour le point vers lequel elle peut être dirigée. J'avais chargé le général Nansouty de vous remettre un chiffre; je pense qu'il l'aura laissé au duc de Bassano, qui vous l'aura peut-être envoyé : faites-moi connaître si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire dans les lettres quelques mots en chiffres, qui empêchent que ces lettres ne soient utiles à l'ennemi, dans le cas où elles tomberaient entre ses mains. Cette mesure est indispensable, attendu la grande quantité de Cosaques qui vont se trouver partout.

(N° 19.) *Ordre du major-général.*

Orcha, le 20 novembre 1812.

Aujourd'hui 20, à la pointe du jour, M. l'adjudant-commandant Kreutzer, M. le major Dambrugeac, accompagnés chacun de deux tambours et d'un fifre, publieront, lisant à haute voix, la proclamation de l'empereur, qui a pour but de faire rentrer à leurs corps tous les

traîneurs. Cette lecture se fera, après avoir battu un ban, dans autant de places qu'il sera nécessaire, pour que tout homme isolé en ait connaissance.

(N° 20.) *Lettre du major-général*

Au duc de Reggio.

Au quartier-général près de Kokhanow, le 22 novembre 1812, à deux heures et demie du matin.

Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du 21. Sa Majesté voit avec plaisir que vous serez aujourd'hui à Borisow; l'empereur espère que le gouverneur-général de Minsk aura senti la nécessité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa division, doit avoir mis ce point important à l'abri de toute insulte.

Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont, et qu'il ait brûlé le pont de manière qu'on ne puisse passer, ce serait un grand malheur, et le général Dombrowski serait bien coupable de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division. Il serait nécessaire que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérézina quelque part, et, dans le cas où cela serait difficile, il faudrait se disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empereur espère que le gouverneur de Minsk n'aura pas rendu la tête de pont à la cavalerie, et que le général Dombrowski aura pu arriver, et successivement votre corps. Laissez des officiers en arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borisow puisse nous arriver très-promptement.

(N° 21.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Bobr, le 23 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, qui doit être ce soir à Kolopeniczi, pour lui faire connaître que je suis à Bobr, que le duc de Reggio est sur Borisow; qu'il est important qu'il fasse couper la route de Lepel, comme il se le proposait, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur le duc de Reggio; et que, s'il y portait quelque chose, il doit l'attaquer vigoureusement; que j'espère qu'il m'aura écrit, et que je recevrai ce soir un de ses officiers; qu'il est probable que je partirai demain pour Borisow; qu'aussitôt que j'aurai reçu l'officier qu'il n'aura pas manqué de m'envoyer, je lui écrirai de nouveau que notre arrière-garde est à Toloczin.

Sur ce, etc.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

HUITIÈME PARTIE.

SUITE DE LA RETRAITE.—PASSAGE DE LA BÉRÉZINA ET DÉPART DE L'EMPEREUR POUR LA FRANCE.

Sermens fallacieux !.....
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous !
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez ! il est temps ! et voici votre jour !
(*Rodogune.*)

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

HUITIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'ARMÉE ARRIVE SUR LA BÉRÉZINA. — OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES DU PASSAGE PENDANT LES JOURNÉES DU 23, DU 24 ET DU 25.

Il faut passer sur le corps de Tchitchagoff ou sur celui de Wittgenstein. L'empereur a d'abord eu la pensée de se tourner contre ce dernier, en marchant au nord, vers Lepel; mais ce parti présente de grandes difficultés de terrain. Les sources de la Bérézina, dans lesquelles on s'engagerait, couvrent le pays de lacs et de marais, saignés par un canal qui communique avec l'Oula et la Dwina. Dans ces routes peu praticables, tout serait difficulté pour nous, tout serait avantage pour l'ennemi.

Le duc de Bellune, qui ne fait que commencer

son mouvement de retraite, contiendra Wittgenstein encore quelques jours. Ce temps est précieux; on en profitera pour reconnaître la force de l'obstacle que Tchitchagoff prétend nous opposer. Tandis que cet ennemi est encore isolé, il ne serait pas impossible de lui reprendre le pont par un coup de main heureux. Le duc de Reggio a proposé de l'entreprendre; l'empereur l'approuve et l'a lancé en avant.

La nuit du 22 au 23 novembre a été employée à expédier les ordres.

Le lendemain matin, on laisse à Toloczin tout ce qui peut, sans inconvénient, céder au besoin du repos (1). L'empereur s'avance jusqu'à Bobr, au-devant des événemens qui vont se passer du côté de Borisow : il ne tarde pas à en recevoir des nouvelles.

A quelques lieues de cette ville, le duc de Reggio a rencontré Tchitchagoff qui en sortait. L'amiral était loin de supposer que l'armée de Moscou fût si près de lui. Croyant n'avoir plus qu'à rejeter de son chemin le reste des défenseurs de Borisow, il quittait la Bérézina pour aller se joindre à Wittgenstein. Son avant-garde marchait avec sécurité sous les ordres du général Pahlen (2)... Le duc de

(1) A Toloczin, nous trouvons un magasin considérable de farines, et une assez grande quantité d'eau-de-vie. Les vingt-quatre heures que nous y séjournâmes firent le plus grand bien aux hommes et aux chevaux. (Le docteur Larrey, tom. IV, pag. 96.)

(2) L'amiral Tchitchagoff, qui ignorait l'approche du deuxième corps, se disposait à continuer son mouvement sur *Bobr*. Il comptait

Reggio a arrêté court ce mouvement. Les Russes, chargés et culbutés par les cuirassiers de Doumerc, ont été mis en déroute. On leur a pris six pièces de canon et cinq cents voitures. Le général Berckeim a pénétré jusque dans la ville, sur les pas des fuyards. Nous devions, pour prix de ce grand succès, ressaisir le pont; mais la vivacité même de notre poursuite nous l'a fait perdre. Les Russes n'ont eu d'autre moyen de salut que de le brûler pour mettre la rivière entre eux et nous (1). Ainsi, le

n'avoir à poursuivre que le faible détachement chassé de Borisow; mais, arrivée près de Lochnitza, son avant-garde se trouva inopinément en présence de forces supérieures. Le comte Pahlen fit demander des secours; mais l'amiral, préoccupé de la malheureuse idée que l'ennemi ne pouvait être en force dans les environs de Bobr, ne se pressa pas de les lui envoyer. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 355.)

(1) *Suite du récit des Russes :* Le comte Pahlen fut culbuté et rejeté sur Borisow avec tant d'impétuosité, que les septième, quatorzième et trente-huitième de chasseurs (*Russes*.) qui occupaient les bois à gauche de la route furent coupés et obligés de se replier sur Staroï-Borisow. La déroute de cette avant-garde pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que l'armée bivouaquée n'était pas préparée au combat, et n'avait d'autre point de retraite que le pont de la Bérézina long de trois cents toises. La sécurité du quartier-général était si parfaite qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée aux fourrages vers Wesselowo. Aussi la confusion fut au comble, lorsqu'on eut la certitude de l'approche des Français. Bataillons et escadrons se précipitèrent pêle-mêle sur le pont et regagnèrent la rive droite dans le plus grand désordre.... On coupa le pont, en abandonnant à l'ennemi tous les bagages.... Les fourrageurs revinrent sur Borisow au nombre de trois mille chevaux, mais déjà la ville était occupée par Napoléon. Ils furent obligés de se replier sur Staroï-

désordre de l'action, beaucoup plus que les combinaisons de l'amiral, nous a refermé le passage. Il faut en trouver un autre, et le duc de Reggio fait reconnaître au-dessus et au-dessous de Borisow, les positions qui pourraient être favorables à la jetée d'un pont.

Sur ces entrefaites, une de nos brigades de cavalerie arrive inopinément au-devant de l'armée. Elle vient de passer entre Wittgenstein et Tchitchagoff, et semble nous avoir rejoints exprès pour marquer la route qu'on cherche.

Cette brigade est celle du général Corbineau. Détachée du deuxième corps pendant les affaires de Polotsk; entraînée sur Gloubockoë à la suite de l'armée bavaroise, elle n'a pu revenir sur le duc de Reggio qu'en faisant un détour par Borisow; son itinéraire donne des indices du plus haut intérêt. Le général Corbineau est un homme de tête et d'expérience dont le dévouement est bien connu; le duc de Reggio se hâte de transmettre son rapport à l'empereur.

Parti le 17 novembre de Gloubockoë avec sa brigade, Corbineau s'est dirigé par Doglinovo et *Ilia* sur Plechnitsié, où, le 20, il a failli se croiser avec un régiment de Cosaques qui, sous la conduite de

Borisow, où ils se réunirent aux trois régimens de chasseurs coupés de l'avant-garde. Ce détachement eût été fortement compromis sur la rive gauche de la Bérézina, si un paysan d'un village voisin ne lui eût indiqué un gué près de la ville dont ils profitèrent pour rejoindre l'armée. (C'était le gué de Stoudianka.) (M. de Butturlin, tom. II, pag. 356 et 357.)

l'aide-de-camp Czernicheff, passait de l'armée de Tchitchagoff à celle de Wittgenstein. Ces Cosaques, en traversant la grande route, ont délivré les généraux russes Wintzingerode et Sweczin, qu'on envoyait prisonniers en France. Ils n'ont précédé Corbineau à Plechnitsié que de deux jours. Ces renseignemens ont été donnés par le guide qui les a conduits. Le 21 novembre, notre brigade continuait de se porter sur Borisow; mais, à Zembin, elle a appris que, depuis le matin, Tchitchagoff était maître de ce passage, et bientôt les troupes légères de l'ennemi ont paru dans les environs. Corbineau s'est alors jeté dans un défilé de bois et de marais, entre Zembin et Borisow : il y est resté jusqu'à huit heures du soir. A la nuit, guidé par un paysan, il s'est mis en marche pour franchir la Bérézina à un gué qui lui avait été indiqué vis-à-vis de Stoudsiancka, près de Wesselewo. Il était minuit quand il est descendu sur les bords de la rivière : elle charriait des glaçons de vingt à trente pieds, que la rapidité du courant et la faible clarté de la lune ne permettaient d'apercevoir qu'au moment où ils étaient inévitables. La brigade s'est formée en colonne serrée, sur huit de front, et l'on est parvenu à atteindre l'autre rive, mais non pas sans perte. Soixante-dix à quatre-vingts cavaliers, moins bien montés que les autres, ont été entraînés. A deux heures du matin, le 22, Corbineau était donc à Stoudziancka; il a profité des cinq heures de nuit qui lui restaient pour se dérober aux troupes légères de Tchitchagoff, dont les environs étaient infestés. Un chemin de traverse l'a

mené jusqu'à Kostrizza, d'où il s'est ensuite rabattu sur la droite. Après avoir passé la Natcha, il a débouché sur la grande route de Smolensk. Il croyait avoir encore quinze lieues à faire pour rejoindre l'armée; mais dans ce moment, à sa grande surprise, il s'est reconnu au milieu de ses camarades, en présence du duc de Reggio et au terme de sa marche.

L'empereur étudie sur la carte tous les détails de ce rapport; il fait dire au maréchal de lui envoyer Corbineau. « Tâchez, » lui écrit-il en même temps, « de vous rendre maître de ce gué de Wesselowo le plus promptement possible; faites-y faire des ponts, des redoutes, des abattis. Nous pourrons, après avoir passé sur ce point, revenir sur la tête de pont de Borisow pour en chasser l'ennemi, de là nous porter sur Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, et comme la route suivie par Corbineau nous l'indique, marcher sur Zembin et Plechnitsié, dans la direction de Wilna. »

Napoléon voudrait que le passage commençât le lendemain 24, ou le 25 au plus tard. Dans la nuit, il fait partir de Bobr les généraux Chasseloup et Éblé, avec les pontonniers, les sapeurs et les caissons d'outils. En sacrifiant à Orcha les bateaux de l'équipage de pont, il a veillé lui-même à ce que l'on mît en réserve tout ce qui pouvait servir du moins à la construction des ponts sur chevalets : outils, ustensiles, fers, clous, forges, charbons, cordages, composent le chargement des chariots passablement attelés qui suivent le général Éblé.

Maintenant, il faut moins que jamais perdre de vue Wittgenstein ; s'il cessait d'être contenu, s'il nous devançait sur la Bérézina, le point le plus exposé serait précisément le gué que Corbineau vient d'indiquer. Mais le duc de Bellune est encore en mesure de couvrir ce passage, en se retirant par Kolopenitzi sur Baran. L'empereur insiste pour que le maréchal se tienne bien dans cette direction. « Si Wittgenstein voulait marcher sur le duc de Reggio, lui écrit-il, jetez-vous vigoureusement à la traverse. »

Dans la matinée du 24, on a quitté Bobr ; toute l'armée se rapproche de Borisow. En route, on entend sur la droite une canonnade prolongée. Le duc de Bellune est engagé avec Wittgenstein. Napoléon prête une oreille inquiète : Wittgenstein voudrait-il arriver avant nous sur le gué de Stoudziancka ?

L'empereur, qui s'arrête à Lonitza, n'est plus qu'à quelques lieues de Borisow. On lui rend compte du progrès des préparatifs pour le passage. Le duc de Reggio a fait sonder tous les gués des environs ; il a fait multiplier les démonstrations sur différens points, et tandis que Corbineau se saisissait lui-même de Stoudziancka, nos cuirassiers étaient envoyés du côté le plus opposé, au-dessous de la ville, comme pour tenter le passage dans la direction d'Ighumen et de Minsk. Le maréchal espère avoir ainsi divisé l'attention de l'ennemi.

A Stoudziancka, le cours de la Bérézina se trouve encaissé. La largeur du courant, qui n'est pas encore gelé, est d'environ douze toises. Les eaux mor-

tes, répandues en glaçons sur les bords, lui donnent une étendue de quarante toises, et si l'on veut y ajouter les prés marécageux qui rendent les abords très-difficiles, les obstacles sont semés sur un fonds de plus de trois cents toises. La rive droite, que les Russes occupent, est généralement plus boisée et plus escarpée que la nôtre. Mais du côté où nous sommes, le village de Stoudziancka se relève sur une éminence qui domine les marais opposés, et nous fournit un emplaçement favorable pour les batteries qui devront protéger les travaux et le passage.

A peine en possession du gué, Corbineau a voulu qu'on se mît à la besogne. Dans le premier moment, on manquait encore d'outils, de matériaux et même d'ouvriers du métier ; mais on a essayé d'y suppléer. On a détruit plusieurs caissons pour avoir des fers et des clous; on a abattu plusieurs cabanes pour avoir des planches, et le pont se fait. Corbineau, afin de ne rien démasquer, a disposé sa troupe à un quart de lieue en arrière, et se borne à pousser des patrouilles aux environs.

Le duc de Reggio écrit le 24, à une heure après midi, qu'il franchira le fleuve dans la nuit, et qu'on va continuer au loin des reconnaissances pour prolonger l'incertitude des Russes. « J'espère être demain sur l'autre rive, dit le maréchal, et je compte y tenir assez pour assurer le passage de tout ce que Votre Majesté jugera à propos de faire passer après moi. »

Cette nuit, qu'une tentative si importante va

signaler, arrive enfin ! A minuit, un aide-de-camp du duc de Reggio se présente ; l'empereur ouvre avec précipitation la dépêche; mais ce qu'elle renferme n'est pas ce que son impatience attend. Le maréchal est toujours à Borisow; il annonce que les Russes ne paraissent pas prendre le change ; que Tchitchàgoff a eu le temps de se remettre de la déroute de son avant-garde; que vingt mille hommes bordent maintenant la Bérézina, et que l'ennemi s'est renforcé vis-à-vis de Stoudziancka. On va jusqu'à croire que ce poste est gardé par un premier détachement de Wittgenstein, échappé à la surveillance du duc de Bellune ; on ajoute même que c'est le corps de Steingel. Le duc de Reggio, voyant que la difficulté du passage présente de la gravité, s'est décidé à attendre de nouveaux ordres, et cependant il termine en disant qu'il espère, s'il est soutenu, surmonter tous les obstacles.

L'empereur lui répond aussitôt : « Vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage ; vous allez l'être. Le duc de Trévise sera, aujourd'hui 25 de bonne heure, à Borisow avec deux divisions de la garde, et si, cette nuit, vous n'avez pas passé, il devient très-urgent que vous passiez dans la journée. »

Cet ordre est écrit à une heure du matin. Le major-général l'envoie par son aide-de-camp Flahaut, et, avant le jour, le duc de Trévise est en marche avec ses deux divisions.

L'empereur reste préoccupé de ce qu'il vient d'apprendre : il ne peut s'expliquer comment des trou-

pes de Wittgenstein sont déjà sur l'autre bord de la Bérézina. A cinq heures du matin, il écrit au duc de Bellune : « Votre principal but était d'empêcher Wittgenstein d'atteindre Oudinot. Il vous a toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de Lepel. Vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steingel s'est déjà réuni à l'armée de Tchitchagoff, et cette jonction a suffi pour suspendre notre mouvement de passage, qui est cependant si urgent dans la situation où nous sommes. Portez-vous sur Kostrizza; éclairez tout ce qui se passe jusqu'à Baran; attaquez tout ce qui se présentera.... Quant à votre arrière-garde, elle peut continuer à couvrir la queue de mon armée, qui partira aujourd'hui de Bobr. Mettez-vous en communication avec Oudinot, et envoyez-moi beaucoup d'officiers, afin de me faire connaître plusieurs fois par jour votre position. »

Le 25, Napoléon se porte sur Borisow. A deux lieues de cette ville, sur les deux heures de l'après-midi, il reçoit un officier du duc de Bellune, qui a quitté ce maréchal à dix heures du matin. Ce n'est ni du côté de Kostrizza ni du côté de Baran, sur les chemins qui aboutissent à Stoudziancka, que la canonnade de la veille s'est engagée. Le duc de Bellune a cru pouvoir se détourner de cette direction. Il a préféré se rapprocher davantage de l'armée de Moscou, et il va déboucher sur Lonitza, où le quartier impérial s'est abrité cette nuit même. Ainsi, lorsqu'il importerait le plus que Wittgenstein fût contenu à dix lieues de nous, il arrive! et la route

qui lui est ouverte est précisément celle qui devait lui être fermée ! « Le mal est sans remède, » dit Napoléon, après avoir lu cette dépêche, « et ce sera un surcroît d'encombrement. » Cependant, il ne peut se défendre d'un mouvement d'humeur. « L'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, » répond-il au maréchal, « et vous n'en avez jamais su profiter. Je vous réitère l'ordre d'attaquer l'ennemi, s'il est encore devant vous. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour gagner Borisow, et de là le point du passage. Votre troisième division fera l'arrière-garde. »

Cette contrariété n'est pas la seule de la journée. A Stoudziancka, le passage est encore différé ! Tout était prêt, disait-on ; mais le général Éblé, en arrivant, a été obligé de faire recommencer les travaux qui n'étaient pas assez solides. Les premières troupes du duc de Reggio ne bougeront pas avant la fin du jour. Voilà donc déjà vingt-quatre heures de mécompte dans les calculs !...

Heureusement, les conjectures que l'on avait formées d'abord sur ce qui se passe chez l'ennemi, ne se trouvent pas fondées. La jonction de Wittgenstein avec Tchitchagoff est encore éloignée : les troupes légères des deux armées n'ont pas même cherché jusqu'à présent à se reconnaître ; ainsi Steingel n'est pas là, et Wittgenstein ne se presse pas de tendre la main à l'amiral : quant à ce dernier, les démonstrations que nous venons d'essayer au-dessous de Borisow, ont produit un merveilleux effet ; il paraît qu'elles ont touché le point sur lequel

Tchitchagoff est le plus sensible. Ce général est encore tout occupé de Schwartzenberg, son premier adversaire qu'il a laissé derrière lui. Sa plus grande inquiétude est que nous ne choisissions, pour traverser la rivière, la direction qui nous ramenerait sur l'armée autrichienne. Nous cherchons à gagner Wilna; il craint que nous ne voulions gagner Minsk, et, dans le partage de ses forces, il a tout sacrifié à cette crainte. Au-dessous de Borisow, la rive droite est partout garnie de soldats russes; c'est là, entre Ukoloda et Chabachevitchi, que sont placées les réserves; le général ennemi lui-même s'est établi de sa personne à ce poste, le dernier de sa ligne, et le plus éloigné de Stoudziancka. Il ne reste, devant le pont coupé, que les débris de la division Palhen, toute la partie supérieure de la Bérézina n'est gardée que par la division de Tschaplitz; encore celui-ci doit-il se tenir prêt à descendre promptement vers l'amiral au premier signal. Stoudziancka n'est plus observé que par des Cosaques.

L'incertitude qui règne dans les dispositions de l'amiral n'a pas échappé à l'empereur, et lui donne à penser que Schwartzenberg, en effet, pourrait bien en être la cause. Le général autrichien était le 12 à Slonim. Il aurait dû atteindre les Russes avant qu'ils entrassent dans Minsk; il pourrait du moins les atteindre sur la Bérézina.... mais l'interruption des communications, depuis quatre jours, nous laisse dans l'ignorance de ce qui s'est passé (1).

(1) Le service de la correspondance était tellement assuré, que, dans la retraite même, hormis les quatre jours où Tchitchagoff vint se faire rejeter sur la Bérézina, l'armée eut constamment ses communications

Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un paysan expédié sècrètement de Wilna, est annoncée. Il est porteur de dépêches chiffrées du duc de Bassano. Ce paysan se fait reconnaître pour M. A....., gentilhomme polonais. Tandis qu'on l'accueille et qu'on l'interroge, la dépêche est déchiffrée, et l'empereur va savoir à quoi s'en tenir sur ce que Schwartzenberg est devenu.

M. A..... raconte que les Autrichiens ont battu les Russes; qu'il n'était bruit que de cette victoire à son départ de Wilna, et la nouvelle se communique aussitôt dans tous nos bivouacs. Les détails que l'empereur a sous les yeux parlent en effet d'une victoire; mais la date et le lieu de la bataille ont promptement fait voir qu'il s'agit d'opérations qui nous sont devenues complètement étrangères. La bataille a été gagnée le 16; ce n'est pas sur Tchitchagoff, qui entrait ce jour-là-même à Minsk, c'est sur Sacken, qui accourait des bords du Bug; enfin, c'est à Wolkowitz qu'on s'est battu, et cette ville est située à deux journées en arrière de Slonim, du côté de Varsovie : Schwartzenberg avait donc déjà rétrogradé de deux marches. Il s'était désisté de la poursuite de Tchitchagoff pour aller se joindre à Reynier et à Durutte, qui étaient aux prises avec Sacken, et, loin de puiser dans sa victoire une nouvelle activité pour revenir sur l'ennemi principal, il a fini par perdre de vue, dans les fumées de ce vain

libres avec les places de dépôt. (*Napoléon à Sainte-Hélène*, M. Montholon, tom. II, pag. 40.)

succès, l'importance de la diversion à laquelle tout avantage secondaire devait être glorieusement sacrifié. Schwartzenberg ne pense maintenant qu'à accabler Sacken. Il veut y employer les cinquante mille hommes dont il dispose, et celui-ci, qui n'en a pas vingt-cinq mille, se sauve comme il peut vers Brezesc, battu, mais content de ramener Schwartzenberg sur le Bug, et triomphant par le fait d'en avoir débarrassé l'amiral.

On sent à Wilna combien cette manœuvre est fausse. On ne désespère pas d'éclairer le général autrichien sur le peu de valeur du succès qu'il poursuit. Mais qu'importe maintenant que Schwartzenberg se ravise; ce qui doit être décidé sur la Bérézina le sera dans vingt-quatre heures, et Schwartzenberg n'y peut plus rien.

L'empereur ne s'arrête que peu d'instans à Borisow; il y laisse une foule de *non combattans* qui s'y accumule, ignorant encore que le passage se prépare à trois lieues de là. Cette masse d'hommes et d'équipages, vue de loin, continue de retenir l'attention de l'ennemi sur Borisow.

A onze heures du soir, Napoléon est sorti de la ville en retournant sur ses pas, comme pour reprendre la route d'Orcha; mais à l'extrémité du faubourg, il a suivi le premier chemin de traverse qui se présente à gauche : c'est celui de Stoudziancka. Ce chemin se divise en plusieurs branches, qui toutes aboutissent dans la même direction. Les unes, qui descendent à gauche, vont longer les bords de la rivière; les autres, qui se relèvent un peu vers

la droite, se soutiennent sur la pente du vallon, à mi-côte. L'empereur, suivant une de celles-ci, arrive à Staroï-Borisow, grande ferme appartenant à un prince de Radziwill. Il y passe une partie de la nuit (1). Le 26, avant le jour, il remonte à cheval pour aller présider lui-même aux travaux du pont.

(1) On se plait assez, par le temps qui court, à faire intervenir les phénomènes célestes dans les circonstances de notre histoire contemporaine; en voici un qui n'aurait pas dû être négligé. « Le ciel était serein, dit le docteur Larrey, et le froid assez vif. Obligé de parcourir le camp pendant la nuit pour visiter les blessés qui nous suivaient, je ne tardai pas à être frappé de l'apparition d'une comète située droit au nord. Elle paraissait descendre vers le pôle arctique... Elle disparut la même nuit et ne se montra plus dans la suite. Ce météore a été observé de plusieurs points de l'Europe et notamment de Leipsig. (*Mémoires de Chirurgie*, tom. IV, pag. 99.)

CHAPITRE V.

PREMIÈRE JOURNÉE DU PASSAGE.

(29 novembre.)

Une forte gelée a repris; elle a raffermi les abords marécageux de la rivière; mais les nombreux glaçons que charrie le courant contrarient beaucoup les travailleurs.

Trois ponts étaient commencés. Les moyens devenant insuffisans, on se réduit à deux : l'un pour l'infanterie, l'autre pour les voitures. On va les jeter à cent toises de distance devant Stoudziancka; ils ne seront praticables que dans la journée.

Cependant l'empereur ne croit pas pouvoir différer davantage. La rive opposée est encore dégarnie; il faut se hâter de s'en saisir avant que l'affluence de nos colonnes autour des ponts fasse accourir l'ennemi. Corbineau et ses cavaliers sont là; le gué leur est connu. L'empereur ordonne qu'un escadron de cette brigade traverse la rivière à la nage, et porte sur l'autre bord des tirailleurs qui en battront les buissons. Chaque cavalier prendra un fantassin

en croupe. Trois radeaux sont prêts; ils peuvent servir en attendant que les ponts soient ouverts; ils passeront la division Dombrowski. En peu de momens ces différentes dispositions s'exécutent. Nos tirailleurs sont mis à terre de l'autre côté de la Bérézina, et déjà nos chevaux vont secouer au loin l'eau glacée qui s'est attachée à leurs flancs; on les voit qui gagnent au galop les hauteurs du vallon. Ils donnent la chasse à quelques groupes d'infanterie, à quelques piquets de Cosaques, et forcent ces témoins importuns à se retirer dans des bois qu'on aperçoit derrière les cabanes du hameau de Zaniwki. Le dévouement de Corbineau ne sera pas sans récompense : l'empereur lui réserve une place parmi ses aides-de-camp-généraux.

Les Russes n'ont encore rien deviné; ils n'ont pas encore arrêté leurs regards sur les travaux qu'on poursuit depuis quarante-huit heures à Stoudziancka. Tout de notre part, jusqu'à l'imprudence et à la négligence même, produit l'effet de la ruse la mieux combinée. Moins nous dissimulons, plus l'amiral est persuadé que nous voulons lui donner le change; et dans la nuit, comme pour mieux nous favoriser, il vient d'appeler sur la Basse-Bérézina le corps de Tschaplitz, posté d'abord entre Borisow et Stoudziancka... Napoléon ne peut pas supposer que l'illusion de l'ennemi soit aussi complète; il doit croire du moins qu'elle touche à son terme. Aussi ne néglige-t-il aucune précaution. Pendant que son avant-garde prend possession de l'autre rive, il se hâte de faire dresser les batteries qui doivent nous protéger

contre le retour probable des troupes russes. Quarante pièces de canon sont établies sur le plateau de Stoudziancka.

A une heure après-midi, le pont de l'infanterie est achevé. L'empereur y fait aussitôt défiler le corps du duc de Reggio. La brigade de cavalerie du général Castex passe la première, et court rejoindre celle de Corbineau; elle est suivie de la brigade d'infanterie du général Albert, et de toute la division Legrand. Viennent ensuite la division française du général Maison, les Croates et les Suisses du général Merle et deux pièces de canon, les seules qu'on puisse encore transporter sur l'autre bord. Le duc de Reggio s'empresse d'occuper le débouché des bois qui conduisent à Borisow, et, par ce premier mouvement, la route de retraite que l'armée doit suivre à droite pour gagner Wilna est mise à couvert. Il était temps! déjà l'ennemi reparaît.

Le général Tschaplitz se repliait sur Borisow; il allait même atteindre cette ville, lorsque des Cosaques, accourant à bride abattue, lui ont appris que notre passage s'opérait. Tschaplitz alors n'a plus pensé qu'à rebrousser chemin. Laissons le duc de Reggio recevoir les Russes et les mener battant sur Borisow, et revenons à Stoudziancka, où les embarras s'accumulent.

Le plancher du deuxième pont est établi sur des chevalets; à quatre heures après midi on livre le passage aux voitures, et c'est d'abord l'artillerie du duc de Reggio qui en profite pour aller rejoindre son corps. Celle de la garde suivra. Le général Nei-

gre, qui conduit le grand parc, n'a pas moins de trois cents voitures, dont cinquante pièces de réserve. Enfin, la file d'artillerie qui se forme présente encore un total de deux cent cinquante bouches à feu avec leurs approvisionnemens (1).

Quant aux calèches et aux chariots qui s'entassent aux environs de Stoudziancka, le nombre en est incalculable.

Sous les premiers ébranlemens de cette charge roulante, les chevalets s'enfoncent dans la vase, et les accidens ne tardent pas à se déclarer. Souvent le passage s'interrompt; mais la présence de l'empereur est encore toute-puissante, parce qu'elle agit ici sur des hommes dévoués. Nos pontonniers, nos marins, nos sapeurs, savent que, dans cette grande circonstance, le salut de l'armée exige d'eux ce qui, partout ailleurs, serait impossible, et ils s'y résignent. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillent sans relâche : bravant le froid, la fatigue, l'épuisement, la mort même, puisque celle qu'ils doivent trouver sous les glaçons n'en est pas moins la mort des braves (2).

(1) *Passage de la Bérézina, le 26 novembre.*

2e corps, Duc de Reggio.	Division Dombrowski.			2,300.
	Cavalerie légère.	Corbineau	20e chasseurs 8e chevau-légers	7,000
		Castex	7e, 23e et 24e chasseurs.	
	Division Legrand.		26e léger. 19e, 56e et 128e de ligne. 3e portugais	
	Division Maison (ci-devant Verdier).		11e léger. 2e, 37e et 124e de ligne.	
	Division Merle.		123e de ligne. 3e de Croates. 1re, 2e, 3e et 4e suisse.	
				9,300

(1) Nous avons emprunté la plupart de ces détails au général Gour-

La garde était arrivée à Stoudziancka, quand le duc de Reggio a traversé la rivière. Napoléon, qui s'attend à voir paraître Wittgenstein d'un moment à l'autre, tient toujours une réserve prête pour le recevoir. A la garde impériale succède maintenant le duc d'Elchingen. Ce maréchal vient d'occuper la position de Stoudziancka avec le peu qui reste de son corps d'armée !

La nuit est venue ; l'empereur s'est renfermé dans une maison du village. Mais les soins qui le pressent pour la journée du lendemain ne lui laissent guère de repos : la suite et l'amélioration du passage ; la résistance à opposer sur la rive droite à Tchitchagoff ; sur la rive gauche, à Wittgenstein, importent à la fois au salut de son armée, et tout repose sur lui seul.

Le duc de Reggio fait dire que le général russe Tschaplitz, rejeté derrière le ravin de Stakow, y a reçu du secours ; que le général Pahlen, qui tenait encore la tête du pont de Borisow, est accouru au cri d'alarme, et que tous deux ont pris position le soir dans les bois ; que nos avant-postes sont restés échelonnés entre les hameaux de Brilowa et de

gaud ; il regrette de ne pouvoir citer tous les officiers, et sous-officiers et pontonniers qui ont si bien mérité de l'armée ; recueillons du moins sous sa dictée les noms de MM. Chapelle, Chapuis, Zabeiru, Delarue, Baillot, et n'oublions pas surtout le capitaine Peyrimhoff, qui a eu le bonheur de se signaler à tous les passages de rivières exécutés dans ces derniers temps sous les yeux de Napoléon. Enfin, dans cette commémoration des intrépides pontonniers, n'oublions pas le général d'artillerie Éblé, qui les a si souvent et si glorieusement dirigés.

Stakow, que la journée a été brillante, mais que le général Legrand a été blessé, que Tchitchagoff n'est qu'à une journée de marche, que maintenant il doit être tout-à-fait détrompé, et qu'il faut s'attendre à le voir arriver à tire d'aile.

Aussitôt, le duc d'Elchingen est envoyé sur l'autre bord pour soutenir le duc de Reggio ; la division Claparède lui est donnée comme renfort. Six mille hommes sont ainsi réunis sous sa main.

Après le maréchal Ney, le duc de Trévise traversera la rivière et formera une troisième ligne devant Tchitchagoff ; mais il ne doit quitter Stoudziancka que lorsque d'autres troupes l'auront relevé dans cette position, qui est la clef du passage, et qui ne peut pas rester un instant dégarnie.

Les corps du vice-roi et du prince d'Eckmulh sont à quelques lieues en arrière, sur la grande route d'Orcha ; on leur expédie des officiers pour qu'ils se hâtent de nous rejoindre dans la matinée. Le duc de Bellune est déjà à Borisow ; on lui transmet l'ordre de venir prendre à Stoudziancka la position d'arrière-garde qui lui est réservée. Ses divisions, encore intactes, doivent s'y replacer en ligne devant Wittgenstein, et couvrir contre lui les derniers instans du passage. Les instructions du major-général, pour les troupes qui sont aux environs de Borisow, sont portées par le lieutenant-colonel Galbois et par le major d'Ambrugeac. L'empereur envoie également à Borisow son officier d'ordonnance Laplace, et lui recommande d'observer ce que fait l'ennemi de l'autre côté du pont.

On espérait que les traîneurs, profitant de la nuit qui avait suspendu le passage des corps organisés, se hâteraient de mettre la rivière entre eux et les Russes; mais, au jour, la rive gauche n'en est guère moins encombrée que la veille. Ces malheureux sont dispersés dans tous les bivouacs; on n'a pu les en arracher. Tombés dans un excès de misère qui n'a même plus d'instinct, ils ne savent pas prévoir le danger du lendemain. Le besoin unique qui les maîtrise est celui des alimens et des abris.... La nuit a donc été à peu près perdue pour l'écoulement de la foule.

Les premiers officiers qui reviennent de Borisow annoncent que le duc de Bellune arrivera dans la matinée; que le vice-roi le suit; que le prince d'Eckmulh ne rejoindra pas avant l'après-midi; le duc de Bellune va laisser la division Parthouneaux à Borisow pour garder ce débouché jusqu'à la sortie de nos derniers bataillons, et pour continuer d'en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations. Ainsi donc deux journées sont encore nécessaires pour achever le passage! Que de chances deux journées peuvent amener contre nous!

CHAPITRE III.

DEUXIÈME JOURNÉE DU PASSAGE.

27 novembre.)

L'EMPEREUR passe encore la matinée du 27 à Stoudziancka, prêtant l'oreille et craignant d'entendre à la fois, d'un côté le canon de Tchitchagoff, de l'autre celui de Wittgenstein. Mais aucun événement ne trouble cette matinée, et le passage se continue sous les yeux de Napoléon. Le vice-roi le rejoint à l'entrée du pont; il précède ses troupes de quelques heures. Bientôt l'arrivée du duc de Bellune est annoncée; il amène avec lui les divisions Girard et Daëndels. Le général Parthouneaux, est le seul qui n'a pas quitté Borisow.

Maintenant que le duc de Bellune est en mesure de couvrir le passage, Wittgenstein peut se présenter quand il voudra. Il trouvera un ennemi qu'il a pris l'habitude de respecter, et l'empereur n'hésite plus à franchir lui-même la Bérézina, pour aller sur l'autre bord présider à la réception de Tchitchagoff. Il traverse donc la rivière. Ce mo-

ment dissipe bien des craintes ! On dirait qu'un rayon de soleil vient de percer le brouillard de neige qui nous entoure !.. Napoléon est au milieu de sa vieille garde. Le duc de Dantzick la commande toujours avec une infatigable activité. Ce vieux guerrier, décoré d'une barbe blanche qui n'a pas été faite depuis plusieurs jours, soutient ses pas sur le bâton noueux du voyageur, devenu dans ses mains le noble bâton du maréchal. Autour de Napoléon, se pressent ses amis et ses serviteurs les plus dévoués : son beau-frère, le roi de Naples, qui depuis la dispersion et la ruine de la cavalerie, ne s'est plus séparé de sa personne ; son fils adoptif, le prince Eugène ; ses anciens compagnons, le prince de Neufchâtel et le duc d'Istrie, celui-ci, resté comme le roi de Naples, sans commandement; les grands-officiers, le duc de Frioul et le duc de Vicence ; les aides-de-camp-généraux, comte Lauriston, comte Rapp, comte de Narbonne, comte de Lobau, duc de Plaisance, comte Durosnel ; les aides-de-camp polonais, comte Kossakowski, prince Sangowsko, et comte Paç ; le ministre secrétaire-d'état, comte Daru ; l'intendant-général, comte Mathieu-Dumas ; enfin, tous les officiers attachés au service militaire et civil de la maison impériale, et au grand état-major de l'armée. Dans le nombre des étrangers qui suivent toujours avec le même empressement les pas et la fortune de Napoléon, les Polonais doivent être mis au premier rang. On vient de voir trois de leurs généraux qui représentent la Pologne au quartier impérial. On en trou-

vera d'autres à l'avant-garde : Poniatowski, Zayonschek et Dombrowski ont leur place auprès du duc de Reggio. On en trouvera à l'arrière-garde : Toute la division Girard du duc de Bellune est composée de Polonais. Les uns courent en avant pour nous ouvrir les chemins ; les autres demeurent en arrière pour protéger notre retraite. Ceux-ci bravent les périls pour porter nos dépêches, ceux-là pour guider nos colonnes ; ils sont partout ; leur cause est perdue, et ces généreux alliés semblent le savoir moins que nous. Ils ne pensent qu'à nous faire un rempart de leurs sabres, de leurs baïonnettes, et, s'il le faut, de leurs corps, jusqu'au dernier moment. Nous les retrouverons encore et toujours.

A peine l'empereur est-il sur la rive droite qu'il se porte aux avant-postes du duc de Reggio. Dombrowski s'y tient en première ligne, dans les bois entre Brilowa et Stakow. Le duc d'Elchingen forme une seconde ligne derrière le duc de Reggio. Le duc de Trévise et la jeune garde forment une troisième ligne derrière le maréchal Ney. Cette infanterie est soutenue par les cuirassiers du général Doumerc et par les brigades légères de Castex et de Corbineau. Leurs escadrons n'ont pas été à Moscou ; ils n'ont fait que la campagne de la Dwina. Il en est de même de la division Fournier, qui, de l'autre côté de la Bérézina, flanque le corps du duc de Bellune ; c'est tout ce qui nous reste en cavalerie.

La journée s'écoule sans qu'on ait entendu parler de Tchitchagoff ni de Wittgenstein. Il y a évi-

demment une grande hésitation dans les mouvemens des généraux ennemis. Sans doute les fortes masses qu'ils voient couronnant les deux rives de la Bérézina leur imposent ; ils ne peuvent distinguer à quoi se réduit le nombre des combattans, et ce qui n'est que de la foule devient à leurs yeux une grande armée. C'est à qui ne se placera pas en tête du lion irrité ; on n'ose le harceler que de flanc ou par derrière.

L'empereur voudrait reconnaître la faveur que la fortune lui accorde, en se hâtant d'en profiter. Il lui semble que le passage pourrait se terminer dans la nuit ou dans la matinée du lendemain, au plus tard. On lui annonce que les divisions du prince d'Eckmulh commencent à arriver à Stoudziancka ; aussitôt il donne aux troupes du prince Eugène l'ordre de gagner la rive droite. Le prince d'Eckmulh le suivra au point du jour, et le duc de Bellune, qui aura été rejoint par la division Parthouneaux, pourra lui-même commencer ses dispositions de retraite, en faisant filer sur l'autre bord la division Daëndels. Il faudrait surtout que l'intervalle de la nuit ne fût pas perdu pour les hommes isolés, comme il l'a été la veille. Des officiers parcourent donc tous les bivouacs, pour décider ceux qui s'y trouvent à passer les ponts et à s'écouler par la route de Zembin.

A la nuit, le quartier-général vient s'établir à Zaniwki, dans une cabane de bois qui a deux chambres ; celle du fond est réservée pour l'empereur, et la première est aussitôt remplie par sa suite. On

s'y couche pêle-mêle les uns par-dessus les autres, entassés comme un troupeau dans la plus étroite bergerie.

CHAPITRE IV.

NUIT DU 27 AU 28.

L'EMPEREUR, au milieu de tant de soins qui l'assiégent, dérobe un moment pour réexpédier M. A.... à Wilna. Ce gentilhomme polonais portera au duc de Bassano la nouvelle du passage de la Bérézina.

Plusieurs des officiers dépêchés à Borisow sont de retour ; ils annoncent qu'ils ont laissé la *ville* gardée par la division Parthouneaux ; que l'ennemi a fait dans la journée une tentative pour y rentrer à l'aide d'une escalade sur le pont brûlé ; que Tchitchagoff, revenu de la basse Bérézina, assistait en personne à ce coup de main, mais que les assaillans ont été vigoureusement repoussés. D'autres officiers ont quitté Borisow plus tard ; ils rapportent que le général Parthouneaux était dans l'intention d'évacuer cette ville et d'en partir à quatre heures du soir ; que les coureurs de Kutusoff, arrivant par la grande route d'Orcha, commençaient à se montrer aux environs, et qu'enfin on parlait d'un autre corps ennemi qui s'avançait par la plaine entre Stoudziancka et Borisow ; on le supposait être l'a-

vant-garde de Wittgenstein. L'approche simultanée des deux armées russes paraît avoir décidé le général Partouneaux à ne pas tenir plus long-temps, et ce général s'attend même à être obligé de passer sur le ventre des Russes, pour atteindre Stoudziancka.

Ces rapports jettent dans l'esprit de l'empereur un commencement d'inquiétude sur le sort de la division Partouneaux.

On n'en a pas de nouvelles, et les heures de la nuit s'écoulent. Le major-général a envoyé plusieurs fois à sa rencontre; l'empereur lui-même a fait partir son officier d'ordonnance Gourgaud.

Celui-ci trouve sur la route, à une lieue de Stoudziancka, un bataillon du cinquante-cinquième appartenant à la division Partouneaux; il demande si la division est encore loin. — « Elle doit être devant moi, répond le commandant. Nous sommes la dernière arrière-garde; il n'y a plus que des Russes après nous. » Gourgaud revient donc sur ses pas, et son retour jette l'empereur dans une grande perplexité. Comment la division, qui s'est mise en marche avant la chute du jour, n'est-elle pas encore arrivée? Comment, du moins, ce bataillon, parti long-temps après elle, ne l'a-t-il pas rejointe? Ils ont donc pris des chemins différens? Le rapport du commandant est le seul indice que l'on puisse saisir; on s'y attache d'abord. Voici en quels termes ce commandant l'a mis par écrit.

« A la sortie de Borisow, le général Blamont est venu me donner ordre de faire face en arrière.

« Vous resterez là, m'a-t-il dit, jusqu'à ce que je vous envoie une ordonnance. Si vous êtes attaqué, pas de retraite, il faut vous faire hacher. ». Nous nous sommes donc arrêtés dans cette position ; nous n'avons pas été attaqués, et l'ordonnance a paru enfin en nous criant de suivre. Je me suis mis en route. Arrivé à la croisière des chemins, comme il faisait très-brun, je me trouvai incertain sur le choix de la route. On entendait des voitures rouler sur la gauche ; je piquai mon cheval, et les eus bientôt atteintes. Je demandai quelles étaient ces voitures ? On me répondit : « Ce sont les équipages du général Parthouneaux. » Je demandai au chef s'il était sur la route ? il me dit que c'était l'aide-de-camp du général qui lui avait dit de la suivre. J'ai cru devoir la suivre aussi. Le chemin nous a fait rencontrer la rive gauche de la Bérézina en traversant un bois ; à la sortie du bois, je vis des feux épars, et je m'en approchai. Je m'informai aux hommes qui les entouraient de quelle division ou corps d'armée ils faisaient partie ; aucun ne voulut me répondre. J'allai à différens prendre les mêmes informations ; un me dit : « Nous n'avons ni corps d'armée ni division. » C'étaient tous des traîneurs. J'entrai dans un village que je trouvai le long de la Bérézina (c'était probablement Novoï-Stakow) pour chercher un pont et passer ; mais inutilement. Je m'informai alors aux paysans où je pourrais trouver un passage ; ils me demandèrent si je n'étais par Français ? Je répondis affirmativement. Alors ils me dirent que cette armée que je voyais sur la

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

rive droite, était l'armée russe. (Les bivouacs de Tschaplitz à Stakow). Je leur demandai s'ils savaient où avait passé l'armée française. Ils me répondirent qu'on disait qu'elle marchait sur la route de Wilna. Je m'informai si j'en étais peu éloigné. Ils me dirent à deux grandes lieues, et qu'il me serait impossible de me retrouver, parce qu'il fallait traverser une forêt. Je les priai de me fournir un guide, que je le paierais généreusement. Ces braves habitans me répondirent qu'ils voulaient bien me conduire, mais qu'ils ne voulaient aucun salaire. C'est un d'eux, en effet, qui m'a conduit..... »

Il n'y a plus à douter, c'est par les chemins de la droite que le général Parthouneaux s'est dirigé. Ces chemins, qui bordent la crête du vallon, longent la plaine où les Russes de Wittgenstein s'établissent; en ce moment, on voit les feux des bivouacs sur les hauteurs de Staroï-Borisow. La division Parthouneaux serait-elle tombée dans ce danger? Elle n'a plus que trois mille baïonnettes; mais une telle troupe conduite par de bons généraux, a de grandes ressources dans les circonstances désespérées. On se flatte qu'elle n'est qu'égarée; qu'aux premiers coups de fusil, elle aura pu se dégager, descendre le coteau, et gagner les chemins du bas..... Il faut attendre le jour!

CHAPITRE V.

TROISIÈME JOURNÉE DU PASSAGE.

(28 novembre.)

Quelle que soit l'incertitude où l'on demeure sur le sort de la division Partouneaux, plusieurs faits importans résultent des rapports de la nuit : d'abord l'arrivée de Wittgenstein (1), qui, par un chemin diagonal, débouche sur nous entre Borisow et Stoudziancka; ensuite la jonction de l'avant-garde de Kutusoff avec Wittgenstein aux portes de Borisow; enfin, l'évacuation de cette ville par notre arrière-garde, évacuation dont la conséquence immédiate a dû être, pour Tchitchagoff, le rétablissement du pont, et l'ouverture d'une communication prompte et directe avec Wittgenstein et Ku-

(1) Wittgenstein, arrivé le 26 à Kostrizza, pouvait tomber le 27 sur Stoudziancka; c'était son dessein. Mais le chemin direct de Kostrizza sur Stoudziancka lui ayant été présenté comme impraticable, il s'est décidé à faire un détour sur la gauche par Staroï-Borisow; il y est arrivé le 27 dans l'après-midi, se trouvant alors entre le duc de Bellune et la division Partouneaux. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 371.)

tusoff. Ainsi, cette nuit même, les chefs des trois armées ont dû s'entendre, combiner les opérations qui leur restent à essayer sur nous. La journée qui va commencer sera rude; mais nous tenons le passage; il est presque entièrement effectué. Nous sommes en possession de la route de retraite qui conduit à Wilna, et maintenant, quelque concertés que soient les efforts des trois armées russes nous pouvons en recevoir le choc.

L'empereur n'a qu'un regret, c'est que la rive gauche, que nous serons forcés d'abandonner d'un moment à l'autre, soit encore encombrée de traîneurs qui ne veulent rien entendre. Pendant la nuit, à chaque officier venant de Stoudziancka, Napoléon ne cessait de demander si ces pauvres gens et les bagages continuaient de passer, et toujours on lui répondait que le passage était libre, mais qu'on ne se pressait pas d'en profiter. Le prince Eugène a eu les plus grandes peines à décider la queue de sa colonne à traverser d'une rive à l'autre. Cette seconde nuit, comme la première, n'a donc pas été employée ainsi qu'elle aurait pu l'être!

Le vice-roi et le prince d'Eckmulh reçoivent l'ordre de filer par la route de Zembin, et d'y entraîner tout ce qu'ils pourront. Par cette route, ils rejoindront le général de Wrède. Un émissaire polonais, qui apporte de ses nouvelles, l'a laissé à Doktzitzi. Cet émissaire reporte aussitôt au général bavarois l'ordre de gagner Vileika, d'y réunir des vivres, et de nous garder les passages de la Wilia. Cinquante napoléons seront remis au Polonais, s'il réussit à

s'acquitter de son message en quinze heures de temps.

Le duc de Bellune vient d'envoyer sur la rive droite la division Daëndels; il na plus, pour tenir à Stoudziancka, que la division Girard et la cavalerie du général Fournier. L'empereur craint que ce ne soit se dégarnir trop vite, et il rend au maréchal les troupes de Daëndels.

A la pointe du jour, c'est-à-dire à sept heures du matin, le canon se fait entendre dans les bois vers Borisow. C'est Tchitchagoff qui attaque vivement le duc de Reggio. (1) L'empereur monte à cheval et y court au galop. A peine a-t-il mis pied à terre dans un éclaircis du bois, qu'il voit le duc de Reggio blessé qu'on emporte. Il confie aussitôt le commandement au duc d'Elchingen.

Dans le même moment, le canon gronde aussi de l'autre côté de la rivière. C'est Wittgenstein qui,

(1) *Bataille de la Bérézina, le 28 octobre 1812.*

Sur la rive gauche, commandement du duc de Bellune.		Division Girard.		10,000
		Division Daëndels.		
		Division de cavalerie Fournier.		
Sur la rive droite, commandement du duc de Reggio, et ensuite du duc d'Elchingen.	1re ligne, Duc de Reggio.	Division Dombrowski.		16,000
		Division Doumerc, et 2e corps.	9,300	
	2e ligne, Duc d'Elchingen.	3e et 5e corps.		
		Division Claparède.	5,400	
	3e ligne, Duc de Trévise.	Infant. de la jeune garde, sous le commandement du duc de Trévise.	2,200	
		Total des combattans.		26,000
En réserve à Zaniwki		Vieille garde.	4,500	4,880
		Cavalerie de la garde, montée.	200	
		Cavalerie démontée.	180	
				31,000
En marche sur Zembin.		Le corps du vice-roi.		9,000
		Le corps du prince d'Eckmuhl.		
		Le corps du duc d'Abrantès.		
				40,000
Foule de non combattans.				45,000
				85,000
				à 90,000

descendu de Staroï-Borisow, en est aux mains avec le duc de Bellune.

La crise est donc arrivée! Les deux batailles sont engagées, l'une en deçà, l'autre au-delà des ponts, et les deux rives de la Bérézina en retentissent à la fois.

Tous ceux qui ne sont pas combattans, et qui n'ont pas encore traversé la rivière, se pressent alors d'accourir aux ponts. Les voitures qui veulent rompre la file, les piétons qui se culbutent au milieu des chevaux et des fourgons, les allées et venues que le service des deux combats exige en sens opposé, ont bientôt produit une horrible mêlée. Sous le poids de l'encombrement, quelques chevalets faiblissent; il faut employer la force pour avoir l'espace nécessaire à la réparation. On en vient à bout, et le passage un moment interrompu est repris avec une nouvelle impétuosité... Les scènes trop affligeantes dont le pont est devenu le théâtre, n'ont du reste aucune sorte d'influence sur les chances militaires de la journée. C'est un désastre isolé auquel une population, qui n'est plus l'armée, se trouve en proie dans l'intervalle qui sépare les deux batailles. Nos combattans, animés par le feu, ne voient que l'ennemi, et ne s'occupent guère du reste.

L'attaque de Tchitchagoff vient d'échouer. Ses lieutenans Tschaplitz et Pahlen n'ont pu percer la ligne de Polonais et de Français que Ney leur a opposée, et notre cavalerie a terminé cette résistance par une éclatante victoire. Notre cavalerie! c'est sur des chevaux mourans de fatigue et d'inanition, que

les braves cuirassiers de Doumerc ont fourni les charges qui ont enfoncé tous les carrés ennemis ! Les Russes sabrés, renversés, se replient en déroute sur Tchitchagoff, qui est encore en arrière à Stakow. Ils nous laissent dix-huit cents prisonniers; mais qu'en faire ?

Du côté entrepris par Wittgenstein, l'attaque des Russes n'a pas été plus heureuse. Les escadrons de Fournier, dignes émules de ceux de Doumerc, ont culbuté les premiers assaillans qui se sont présentés. Wittgenstein met de la lenteur dans le développement de ses manœuvres, et le combat se soutient sur une ligne qui couvre Stoudzianska, les Français faisant face au midi. Notre gauche n'est appuyée vers la plaine que par la cavalerie du général Fournier; l'extrémité de notre droite, qui descend sur la Bérézina, n'est pas très-éloignée des ponts.

L'empereur était de retour à son quartier-général de Zaniwki, quand le canon qui redouble sur l'autre rive et des clameurs qui s'élèvent des ponts fixent toute son attention. Une agitation surnaturelle a bouleversé la foule qui remplit le fond de la vallée. Des voix se font distinctement entendre, et bientôt, parmi les broussailles du marais, on voit sortir des hommes nus qui se sont élancés à travers les glaçons pour franchir la rivière à la nage. Dans le nombre est le colonel V.....t, qu'on a peine à reconnaître dans cette nudité sauvage. Un moment après arrive le docteur Larrey, à moitié étouffé, entouré de quelques soldats qui l'ont tiré de la foule

et l'ont ramené sur leurs bras. Il était allé chercher sur l'autre rive une caisse d'instrumens de chirurgie que le nombre croissant de nos blessés ne rendait que trop nécessaire. Peu s'en est fallu qu'il ne devînt ainsi victime de son dévoûment.

C'est une batterie avancée par les Russes sur le bord de la rivière qui a causé ce nouvel accès de désordre. Les boulets et les obus pleuvaient sur la multitude qui s'entassait à l'entrée des ponts. L'épouvante s'empare de tous les esprits; on se choque, on se culbute; le plus fort abat le plus faible, et tomber c'est être étouffé. Les voitures, les calèches, les chariots d'artillerie, les fourgons des équipages sont renversés, brisés; les chevaux et les conducteurs écrasés sous les débris de leurs chariots, le bouleversement est épouvantable, et, pour comble de malheur, le pont mal assuré se rompt une seconde fois. Impatiens de se voir retenus, ne pouvant avancer ni reculer, les uns s'élancent sur des trains de glace, dont ils s'imaginent pouvoir s'aider pour gagner l'autre bord; d'autres aiment mieux se jeter à la nage. Quelques-uns de ceux qui sont moins engagés dans la foule, gardent assez de sang-froid pour se retirer à l'écart sur le rivage et s'en remettre à la merci des Russes.

Cependant le duc de Bellune a promptement forcé Wittgenstein de reculer sa batterie. Le tumulte se calme un peu, mais il a laissé des débris trop pénibles à décrire. Beaucoup des nôtres ont péri; quelques-uns par les boulets perdus de l'ennemi, quelques autres dans leurs efforts impuissans

contre les flots, les glaces et le saisissement du froid; le plus grand nombre a été étouffé ou écrasé. On ne passe plus les ponts que sur des cadavres d'hommes et de chevaux.

Sur les deux rives, le combat a repris un nouvel acharnement. Wittgenstein et Tchitchagoff ont fait avancer leurs réserves. Ce dernier a reçu en outre le secours des Cosaques de Platow et de l'infanterie d'Yermoloff, détachés de l'avant-garde de Kutusoff; mais ni l'un ni l'autre des généraux ennemis ne réussit à forcer nos positions; ils sacrifient inutilement leurs meilleures troupes (1). Ici la victoire se réduit pour nous à ne pas reculer, et nous l'obtenons complète. Le duc de Bellune a même un moment percé au centre la ligne de Wittgenstein. On cite le septième régiment de cuirassiers, qui s'est précipité sur un carré de sept mille Russes, et leur a fait mettre bas les armes (2); mais le prix de la vaillance ne se gagne qu'avec du sang: le brave Zayonscheck, le Nestor des Polonais, a eu le genou fracassé. Larrey y court, et, sous le canon de l'ennemi, lui fait l'amputation de la cuisse (3). Outre

(1) Des Russes pris au siége de Dantzick faisaient partie des troupes de Tchitchagoff; ils ont déclaré que les quatre régimens de leur division s'étaient trouvés réduits à peu de chose par le combat désastreux qu'ils avaient soutenu sur la Bérézina. (Rapport du général Rapp, du 10 mars 1813.)

(2) Voir ci-après dans les pièces historiques le décret qui nomme le colonel Dubois général de brigade.

(3) Cette opération a été suivie d'un succès inespéré, et Larrey s'enorgueillit avec raison d'avoir conservé à la Pologne ce vieillard vénérable qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingts ans.

le duc de Reggio, le général Legrand et le général Zayonscheck, nous comptons parmi nos blessés sur la rive droite le général polonais Dombrowski ; sur la rive gauche, du côté du duc de Bellune, les généraux Fournier, Girard et Damas, qui n'ont pas voulu quitter leur poste ; on ne cite encore parmi les morts qu'un seul de nos généraux, le général Candras. Le jeune Alfred de Noailles, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, est mort ou prisonnier (1).

Vers le soir, le feu a cessé. Les ordres de l'état-major étaient venus pour que le duc de Bellune se retirât à la nuit de Stoudziancka ; mais ce maréchal sent sa force ; quoiqu'il ne compte plus que six mille soldats contre les trente mille de Wittgenstein, il peut donner encore la nuit entière aux malheureux qui restent sur le rivage, et il envoie annoncer à l'empereur qu'il ne fera sa retraite que le lendemain, quelques heures avant le jour. Ainsi le maréchal soutient la lutte jusqu'au bout et hors de toute proportion avec ses moyens. Par son noble dévouement, il a réparé les fausses manœuvres des jours précédens. L'empereur en est vivement tou-

(1) M. Alfred de Noailles, aide-de-camp du prince, de Neufchâtel, portait un ordre. Il parlait au colonel Marbot, commandant le vingt-troisième de chasseurs, lorsqu'une charge de cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles s'abattit; on vit les Cosaques entraîner cet officier en le frappant. Le vingt-troisième fit un effort pour le délivrer; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 466.)

ché. Cette journée, dit-il, est une des plus glorieuses de Victor !

Dans la nuit, tous les blessés sont mis en route pour Wilna sur des traîneaux qu'on s'est procurés dans les villages voisins. Le lendemain, au jour, l'armée défile dans la direction de Zembin.

Voilà donc à quoi aboutissent les combinaisons de Wittgenstein et de Tchitchagoff ! Dès les premiers pas, leur fastueuse coopération, tirée de si loin, aurait dû avorter, si, d'un côté, Schwartzenberg, sur le Bug, et de l'autre, le duc de Bellune, sur la Dwina, avaient pu exécuter leurs ordres ! mais il en a été autrement. Les généraux russes ont pénétré jusque sur le chemin de l'armée française ; ils devaient, disait-on, nous prendre tous jusqu'au dernier, et malgré le triste état où nous sommes, ils sont forcés, au défilé fatal, à n'être que les témoins de notre passage !... Que seraient devenus ces téméraires, s'ils s'étaient trouvés sous nos pas avant que les deux tiers de nos forces eussent été paralysés par le froid (1) ? Il faut

(1) L'événement ne répondit pas aux espérances que la marche des armées secondaires sur les communications des Français avaient inspirées aux Russes, *et qui n'allaient rien moins qu'à voir toutes les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes.* Le renversement de ces espérances causa un mécontentement assez général dont le mauvais effet rejaillit sur les généraux russes que l'opinion publique rendit responsables de l'inexécution du projet arrêté. L'amiral Tchitchagoff qui, malheureusement pour lui, se trouva en évidence, fut le premier attaqué. Mais le comte Wittgenstein et le maréchal Kutusoff lui-même eurent aussi leur tour !...

On reprocha à Wittgenstein de n'avoir pas songé à se mettre en

cependant reconnaître qu'un trophée est tombé dans les mains de l'ennemi ; il l'a ramassé sur la neige, dans l'ombre de la nuit ; c'est l'épée du général Parthouneaux. Des prisonniers qu'on a faits dans la journée et quelques-uns des nôtres qui se sont échappés, viennent confirmer toutes les inquiétudes ; voici ce que les premiers déclarent.

Le général Parthouneaux, voyant que l'ennemi lui barrait le chemin à Staroï-Borisow, ne pensait plus qu'à se l'ouvrir l'épée à la main. Sommé dans ce premier moment de ne pas s'abandonner à une défense inutile, il a répondu au parlementaire russe : « Je vous garde ; vous serez témoin des efforts que nous allons faire ; » et l'on s'est battu avec une grande résolution ; quoique la division fût obstruée dans tous ses mouvemens par la masse des hommes désarmés qui s'attachait à elle. Tout-à-coup le bruit s'est répandu que le pont de Stoudziancka était en feu ! une grande lueur s'élevait dans cette direction ; c'était une ferme qui brûlait, mais la

communication avec l'amiral, et de ne s'être pas porté de Tchachniki sur Borisow par la rive droite de la Bérézina.... On a reproché au maréchal Kutusoff la lenteur de ses marches, telle qu'il n'était arrivé que cinq jours après sur la Bérézina... Enfin, on a reproché à l'amiral de s'être laissé surprendre le passage de Stoudzianka ; d'avoir manœuvré avec lenteur dans cet instant décisif ; de n'être pas revenu dès le 27 sur le point où le passage était démasqué ; de ne pas s'être montré plus actif dans le combat du 28 ; d'avoir perdu des momens précieux dans sa halte intempestive de Stakow ; enfin d'avoir laissé Kapcevitz revenir sur lui, au lieu de l'avoir jeté vivement au-delà de l'armée française sur Zembin, pour la prévenir sur ce défilé et lui couper les ponts. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 395.)

fausse nouvelle n'en a pas moins produit son effet. Dès-lors on s'est cru sans espoir de rejoindre l'armée. Les généraux ont essayé de lutter encore toute la nuit contre la mauvaise fortune. Malheureusement personne n'a pensé à descendre, à la faveur de l'obscurité, dans les chemins du fond de la vallée qui ont sauvé le bataillon du cinquante-cinquième. Ce n'est que ce matin même, au jour, qu'ils ont capitulé ; mais on ne cite comme compris dans cette capitulation que les généraux Blamont, Delaitre et Lecamus, avec leurs brigades ; on assure que dès la veille, au soir, leur chef, le général Parthouneaux, n'était plus à leur tête ! — D'autres rapportent que Parthouneaux s'est en effet détaché, à dix heures du soir, pour gagner les hauteurs de la droite, avec la brigade Billard, espérant surprendre le passage à travers la plaine et les bivouacs de l'ennemi ; mais on ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Enfin, de nouveaux rapports assurent que le général Parthouneaux a succombé dès ses premiers pas ; que des Cosaques, qui l'observaient, ont donné l'éveil, et que nos soldats, engagés sur la surface d'un lac gelé dont la glace craquait sous les pieds, se sont vus aussitôt renfermés par les Russes... Dans cette situation, il a bien fallu se rendre !

Cet événement est pénible pour l'empereur. Il vient de battre l'ennemi sur tous les points ; il vient de triompher des plus grands obstacles ! il lui importe que l'Europe le sache, et cependant il entend déjà les Russes s'écrier : « Nous leur avons pris

une division, une division tout entière ! canons, bagages, généraux, tout ! » Les marches les plus longues, les plus disputées, les plus accablantes n'avaient rien produit de semblable ! et c'est sur un champ de victoire qu'il faut en dévorer l'affront !... un reproche lui échappe contre le malheureux général (1).

(1) Le général Parthouneaux avait-il reçu l'ordre de ne pas quitter Borisow? On l'a dit depuis. Dans ce cas, pourquoi n'y est-il pas resté? En admettant que cet ordre ait été donné, l'exécution n'aurait pu, ce me semble, amener rien de pis que ce qui est arrivé, et l'on aurait du moins succombé à la place marquée!.... Mais laissons cette controverse. Comme on l'a très-bien dit, le général a cru faire pour le mieux : ses efforts et ceux de sa brave division n'offrent rien qui dépare la gloire de nos armes, et l'occupation qu'ils ont donnée à toute l'armée de Wittgenstein pendant la nuit du 27 au 28, n'a pas été sans quelque utilité, comme diversion, en retardant l'attaque dont les ponts de Stoudziancka étaient menacés. Au surplus l'empereur n'a pas tardé à rendre justice, et c'est le général Parthouneaux lui-même qui publie les détails suivans :

Dès le 19 juillet 1813, Napoléon a ordonné que les trois fils du général Parthouneaux seraient élevés aux frais de l'État, dans le lycée de Turin. Le père était alors prisonnier en Russie. Plus tard, pendant les cent jours, les événemens ayant fait perdre à ces trois jeunes gens leur place au lycée de Turin, l'empereur leur en a fait donner d'autres au lycée de Marseille, et toujours aux frais de l'État. Le père venait alors de refuser de servir Napoléon.

CHAPITRE VI.

DERNIERS MOMENS DU PASSAGE.

(29 novembre.)

A une heure du matin, le duc de Bellune a commencé son mouvement de retraite. Il traverse la rivière dans un ordre parfait, avec toute son artillerie, ne laissant plus qu'une faible arrière-garde à Stoudziancka. Tout ce qui restait encore sur la rive gauche se précipite alors sur les ponts, et l'on recommence à se tuer pour obtenir un passage que peu d'instans auparavant on aurait pu franchir sans obstacle. Les dernières troupes de l'arrière-garde s'arrêtent encore pour laisser s'écouler cet encombrement. Enfin, après avoir attendu jusqu'à huit heures et demie du matin, il faut se retirer ; mais on est obligé de s'ouvrir de force un chemin à travers la masse compacte qui bouche toujours le défilé. Cette dernière scène est affreuse. Encore, si nous n'abandonnions sur cette plage fatale que des débris! mais il faut se séparer de compagnons réduits à une telle extrémité que la plupart craignent moins la captivité et même la mort que la faim et le froid!

C'en est fait! le naufrage de tout ce qui était trop pesant est consommé. Hâtons-nous de nous éloigner! Fuyons le spectacle de nos ponts dévorés par les flammes (1)!

Le quartier-général était à Zembin à dix heures du matin; le soir, il s'arrête à Kamen. Cette route passe à travers des bois marécageux; elle est occupée par une multitude de ponts. C'est un long défilé facile à défendre contre l'ennemi qui voudrait nous poursuivre; mais la position serait dangereuse contre l'ennemi qui nous attendrait au débouché: or, Tchitchagoff peut encore gagner la tête de notre marche par un chemin plus court qui, de Borisow, aboutit sur Plechnitzié. On a un moment lieu de craindre qu'il ne se soit retourné sur cette combinaison. L'alarme est devant nous! Les Cosaques ont paru en même temps que nos convois de blessés à Plechnitzié. Ils ont enlevé le général Kaminski et les bagages de l'intendant-général Mathieu Dumas; ils ont même été sur le point de faire prisonnier le duc de Reggio, qui s'y était fait transporter. Mais, nouveau Bayard, le maréchal, se levant sur son matelas et saisissant son épée, a repoussé l'assaut de son logement, et comme si tous les jours de gloire

(1) Selon M. de Butturlin, les Russes n'auraient ramassé que deux à trois mille traîneurs sur les rives de la Bérézina; mais il porte à douze mille le nombre des prisonniers qu'ils y ont faits. C'est un calcul renversé, et probablement il l'a été dans les convenances de l'orgueil des vainqueurs! Pour le rétablir d'une manière plus rapprochée de la vérité, c'est deux à trois mille prisonniers, et dix à douze mille traîneurs et hommes isolés qu'il faut lire.

d'Oudinot devaient être consacrés par une blessure, il en reçoit encore une dans ce combat : un boulet, traversant la chambre, fait voler un éclat de bois dont il est atteint.

Heureusement, la tentative de Tchitchagoff n'était pas sérieuse; ce n'était qu'une velléité de Cosaques. L'amiral se contente de nous faire suivre par le général Tschaplitz. Quant à Wittgenstein, il est arrêté sur les bords de la Bérézina par la difficulté du passage; le défaut de matériaux et la rapidité des glaçons l'y retiennent à son tour.

Le 30, le quartier impérial arrive à Plechnitzié. Nous voilà donc sortis de tous les cercles qui avaient été tracés autour de notre retraite: il n'y a plus d'armées ennemies devant nous; elles sont maintenant toutes en arrière! La campagne contre les Russes est finie; mais celle contre le froid va recommencer, plus rude encore (1)!

(1) Nous ne pouvons dissimuler que la conduite de l'empereur des Français au passage de la Bérézina, est au-dessus de tout éloge; le danger imminent où il se trouvait ranima encore une fois son génie militaire.... Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête; il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où était son armée, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 404.)

CHAPITRE VII.

LA RETRAITE SE DIRIGE SUR WILNA ET DOIT S'Y ARRÊTER. — DÉPART DE L'EMPEREUR.

(Du 1er au 5 décembre.)

Le 1er décembre nous a atteints. L'hiver appesantit de plus en plus sa main glacée. Pendant cette journée, on se traîne de Plechnitzié à Staïki, et le lendemain de Staïki à Selitche.

Les villes de Molodetchno et de Smorghoni, sur lesquelles la route nous ramène, doivent nous offrir des ressources. On assure que soixante mille rations de biscuit, et trois cent cinquante mille rations de farine, nous attendent à Smorghoni. Déjà le corps bavarois du général de Wrède, bordant la Wilia sur notre droite, est venu prendre à Vileika la position qui lui a été indiquée. Schwartzenberg était, il y a quinze jours, à trois marches seulement des plaines qui s'étendent à notre gauche. S'il s'est désisté à temps de la poursuite de Sacken, peut-être n'est-il pas loin de nous. *L'armée ennemie, haletante et hors d'haleine, ne nous poursuit plus que par bonds....* Ne pourrait-on pas s'arrêter un

moment? La Wilia, dont le cours traverse le chemin pour descendre à Vileika, forme une ligne derrière laquelle l'empereur voudrait retenir l'armée. Il a passé deux nuits à préparer ce repos. Le vice-roi et le prince d'Eckmulh, qui sont parvenus jusqu'à Molodetchno, essaieront d'y cantonner leurs troupes; ils se mettront en communication avec le général de Wrède, du côté du nord, et, vers le midi, ils enverront à la découverte de Schwartzenberg. Les corps du duc de Bellune et du duc d'Elchingen continueront de former l'arrière-garde, et couvriront les cantonnemens de Molodetchno. Pendant cette halte, nos débris s'écouleront sur trois routes. Les malades, les blessés et les bagages seront évacués sur Wilna. Tout ce qui est polonais filera par la gauche sur Olita, où sont les dépôts de l'armée polonaise; enfin, tous les cavaliers démontés, prenant encore plus à gauche, se dirigeront sur Merecz, où nous avons un grand dépôt de remonte. Le duc d'Abrantès les protégera dans ce trajet avec les restes du corps westphalien.

Dans la nuit du 2 au 3, l'empereur fait partir de Selitche le capitaine Anatole de Montesquiou pour porter des ordres à Wilna, et des nouvelles préparatoires en France.

Chaque jour, depuis le passage de la Bérézina, on a essayé de communiquer avec Wilna par des lettres chiffrées. Ce sont des Polonais désignés par leur colonel Krasinski (des chevau-légers de la garde), qui ont été chargés des messages. De son côté, M. le duc de Bassano a employé de semblables

moyens pour faire parvenir ses lettres au quartier impérial. Après M. A....., M. L..... nous a rejoints. Le courrier français Saint-Romain a pénétré jusqu'à Zaniwski; le juif Marcus et le sieur St..... sont également arrivés jusqu'à nous.

Il importe à la politique de Napoléon de prolonger encore quelques jours l'incertitude où l'on est en Europe, et le ministre a pour instruction de donner un grand éclat dans les journaux et dans sa correspondance aux combats que nous venons de soutenir. Quelques phrases chiffrées contiennent cependant la confidence de nos misères. L'empereur ne se soucie pas d'avoir pour témoins de notre retour à Wilna les diplomates étrangers qui s'y trouvent. Nous avons d'ailleurs besoin de logemens. Il a recommandé qu'on fît partir au plus tôt le corps diplomatique pour Varsovie; il recommande aussi qu'on ne laisse passer aucun autre courrier que ceux du cabinet. Enfin il dicte les termes dans lesquels il faut bien que le ministre puisse s'ouvrir sur l'état des choses avec M. Otto qui est à Vienne, et M. de Saint-Marsan qui est à Berlin. Une surveillance active *et même défiante* leur est prescrite à tous deux (1).

Quant aux besoins de l'armée, c'est du pain, c'est du biscuit, c'est du vin, de l'eau-de-vie, de la viande que l'empereur ne cesse de demander. « Envoyez au-devant de nous, dit-il dans chaque lettre,

(1) Voir dans les pièces historiques la dépêche expédiée en conséquence le 3 décembre par le duc de Bassano.

toutes les provisions que vous pourrez. Les travaux défensifs que j'ai ordonnés à Wilna sont-ils bien avancés ? Le camp retranché est-il fini ? »

D'après les rapports qu'on reçoit de Wilna, les magasins de cette ville renferment des vivres pour quatre mois, des habillemens pour cinquante mille hommes; des chevaux de remonte nous y attendent, et l'arsenal est bien approvisionné. Il y a en outre sur les derrières, à Kowno, à Kœnigsberg et surtout à Dantzick, de grands dépôts de vivres, d'habillemens et d'artillerie préparés pour les besoins des quartiers d'hiver; les états vont nous en être adressés; mais la santé du comte Mathieu Dumas ne lui permet plus de suivre tous ces détails administratifs; le soin en est remis au ministre secrétaire-d'état comte Daru, et le dévouement avec lequel celui-ci s'en charge est d'autant plus méritoire, que les efforts les plus habiles pour la réorganisation des services doivent échouer, si l'armée ne parvient pas à s'arrêter!

D'après les dernières nouvelles de Schwartzenberg, tout espoir de ce côté doit s'évanouir. Le général autrichien s'est laissé entraîner dix jours de suite à la poursuite de Sacken. Aucune instance n'a pu le retenir; de Slonim sur le haut Niémen, il est allé courir jusqu'à Brezesc sur le Bug. Mais par l'effet du malheur ou de la maladresse qui président à ses allées et venues continuelles, le voici qui revient! et, avec la même légèreté qu'il a quitté Tchitchagoff, au moment de l'atteindre, il va quitter Sacken au moment de l'écraser. Quand il sera revenu du Bug

sur Slonim, le temps qui s'écoule aura dérangé l'opportunité de ce retour, et probablement il lui faudra revenir encore une fois de Slonim sur le Bug! C'est ainsi que les forces du corps autrichien, du corps de Reynier, et de l'excellente division Durutte, ensemble cinquante mille hommes, achèvent de s'épuiser en marches et contre-marches sans résultat, dans les déserts de Novoïdwor et dans les forêts de Bialoveze ! fatigues presque aussi fatales sous le froid qui les accable que la retraite de Moscou l'a été pour nous!

Cependant la division Loison, qui compte dix mille soldats dans toute leur vigueur, va sortir de Wilna pour se porter à notre rencontre. La division Heudelet, non moins forte, approche du Niémen. Ces deux belles troupes, avec lesquelles le duc de Castiglione commence à entrer en ligne, seraient plus que suffisantes pour contenir l'ennemi dans l'état où il est réduit lui-même; mais un choc plus redoutable les menace : ces jeunes soldats pourront-ils résister à l'entraînement du désordre et à la contagion du froid ?

Le duc de Tarente est toujours devant Riga; il attend des ordres. Son corps, resté stationnaire dans un bon pays, est celui qui a le moins souffert. Il protége les plaines qui s'étendent entre Wilna et la Baltique; mais sa route est marquée dans le mouvement rétrograde dont Wilna deviendra le centre. Cependant les Russes de Pétersbourg et de Riga voient avec impatience cette dernière partie de l'armée française qui persiste à demeurer sur la

Dwina : au premier mouvement qui leur démasquerait notre retraite, ils s'élanceraient et pourraient percer jusqu'à Tilsitt..... Avant de toucher à cette digue, la seule qui ne soit pas tombée, Napoléon croit devoir encore attendre.

Les communications du quartier impérial avec les armées détachées sont donc rouvertes ; elles le sont aussi avec l'Allemagne et la France.

Le 3, on trouve à Molodetchno les vingt estafettes qui s'y étaient accumulées ; ces estafettes contiennent toutes les lettres qui ont été écrites de Paris du 1er au 19 novembre. L'empereur y jette un coup d'œil ; il n'y voit encore que de vagues inquiétudes.... Le dessein dont il est occupé va répondre à tout.

Il appelle l'auditeur au conseil d'état, de Forget, qui arrive de Paris avec le portefeuille des ministres, et l'interroge sur la sûreté des routes ; partout, du Rhin à l'Oder et de l'Oder au Niémen, on est dans une morne tranquillité... La vérité ne peut plus rester enfermée dans l'enceinte de l'armée, il faut qu'elle éclate. L'empereur veut lui-même mettre sous les yeux de la France le tableau des malheurs de la retraite. Il n'y a pas eu de bulletin depuis Smolensk où des ménagemens étaient à garder. Celui de Molodetchno n'admet plus de restrictions ; il dit tout : c'est un appel fait avec noblesse à l'énergie des peuples et à la constance des alliés (1).

(1) Dans son dernier bulletin, le 29, Napoléon a rendu compte des désastres de son armée, plutôt en les outrant qu'en les dissimulant.

Mais tandis que l'empereur dévoile le mal que le froid nous a fait, le froid qui redouble nous jette dans une situation physique et morale pire que celle qui vient d'être décrite. Les derniers rangs de l'armée sont dissous. La main gèle sur le fer, *les larmes se glacent sur les joues*, on se sent raidir, engourdir et chanceler... malheur à celui qui tombe (1) !.... Le mal parvenu à cet excès, il est impossible de penser à suivre désormais aucune opération militaire. Tout ce qu'on peut faire, c'est de gagner Wilna et de chercher à s'y maintenir. Il n'y a plus de remède que dans l'arrivée d'une armée nouvelle ; mais cette armée, qui peut la créer en

C'est un homme qui aime tant à causer des émotions fortes, que, quand il ne peut pas cacher ses revers, il les exagère pour faire toujours plus qu'un autre. (Madame de Staël, *Considérations*, tom. II, pag. 408.)

(1) Nous étions tous dans un tel état d'abattement et de torpeur que nous avions peine à nous reconnaître les uns les autres ; on marchait dans un morne silence... ; l'organe de la vie et les forces musculaires étaient affaiblis, au point qu'il était très-difficile de suivre sa direction et de conserver l'équilibre... La mort était devancée par la pâleur du visage, par une sorte d'idiotisme, par la difficulté de parler, par la faiblesse de la vue. (*Mémoires* du docteur Larrey, tom. IV, pag. 106, 107 et 127.)

J'ai remarqué, dit encore le docteur Larrey, que les sujets bruns et d'un tempérament bilioso-sanguin, presque tous des contrées méridionales de l'Europe, résistaient plus que les sujets blonds, d'un tempérament flegmatique, et presque tous des pays du nord, aux effets de ce froid rigoureux... Dans la proportion du nombre, les Allemands ont perdu beaucoup plus de monde que les Français. (*Mémoires de Chirurgie*, tom. IV, pag. 126.)

trois mois, si ce n'est l'empereur ? Un autre ordre de devoirs a commencé pour lui. C'est avoir assez fait le général ; il est temps de descendre de cheval et de remonter sur le trône. Sa présence, qui n'est plus indispensable au milieu de ses soldats, est indispensable à Paris ; elle y peut tout, et nul ne peut l'y remplacer. De cette position seulement, il imposera encore à la Prusse et à l'Autriche ; c'est donc à Paris qu'il faut se rendre. S'il tarde, le passage peut lui être fermé ; au surplus l'armée ne restera pas abandonnée : elle va se trouver couverte d'ici à peu de jours par les vingt mille hommes du duc de Tarente, par les troupes du duc de Castiglione, par les divisions de Reynier et de Durutte et même par les Autrichiens de Schwartzenberg. Ces quatre-vingt mille soldats, qui ne sont pas désorganisés, doivent suffire pour donner une attitude respectable à nos quartiers d'hiver (1).

Napoléon a achevé de peser ces importantes considérations. Pendant la marche qui l'a ramené le 4 de Molodetchno à Bielitza, il s'est décidé ; et le 5, après s'être arrêté quelques heures à Smor-

(1) On a jugé diversement le départ de Napoléon, et cependant rien de plus facile à justifier. En effet, Napoléon n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait; mais puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que, dans ces circonstances, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées devenues nécessaires pour remplacer celle qu'il venait de perdre. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 392.)

ghoni, il fait ses adieux à ceux des chefs de l'armée, qu'il a pu réunir autour de lui. Le roi de Naples aura le commandement supérieur, sous le titre de lieutenant de l'empereur. Le prince de Neufchâtel et le comte Daru resteront auprès du roi. Le prince Eugène et tous les maréchaux continueront de servir comme si l'empereur était présent.

« Je vous quitte, » leur dit-il, « mais c'est pour aller chercher trois cent mille soldats. Il faut bien se mettre en mesure de soutenir une seconde campagne, puisque, pour la première fois, une campagne n'a pas achevé la guerre.... *Et pourtant à quoi cela a-t-il tenu!* Quinze jours après l'ouverture des hostilités, la paix devait être faite à Wilna; mais Bagration et ses quarante mille Russes ont pu se dégager de nos mains, et vous savez à qui la faute! — Le mois suivant, Smolensk était tournée, surprise, et pas un soldat russe n'était là pour nous en fermer les portes. Ce grand coup de main pouvait encore ramener le cabinet de Pétersbourg au parti de la paix; mais on a donné le temps à Neverowski d'atteindre Smolensk, d'y recevoir Rajewski, et finalement d'être secouru par les deux grandes armées russes. Toutefois nous prenons Smolensk, et Barclai de Tolly, pour gagner Moscou, allait être forcé lui-même de défiler sous la longue rangée de nos canons; mais, par un vertige incompréhensible, le duc d'Abrantès n'a pas voulu occuper la position essentielle : Pétersbourg sacrifié se trouvait du moins à la merci de la moindre patrouille suédoise; mais voilà que Bernadotte rêve

de se faire empereur à ma place ! Moscou tombe enfin dans nos mains. C'était, cette fois, le gage assuré de la paix. Mais les mèches anglaises le changent en un monceau de cendres ! — Je me charge alors du rôle de l'ennemi, je fais porter des paroles de conciliation ; mais l'empereur Alexandre, à qui je m'adresse, n'est plus le même homme que j'écoutais à Tilsitt, quand il me demandait la paix !... Nous nous décidons à la retraite, et nos réserves sont disposées de manière que toute armée ennemie, qui viendra se placer sur notre chemin, doit être écrasée.... Mais vous savez l'histoire de nos désastres, et combien est petite la part que les Russes y ont prise. Ils peuvent bien dire comme les Athéniens de Thémistocle : *Nous étions perdus si nous n'eussions été perdus !...* Quant à nous, notre unique vainqueur c'est le froid, dont la rigueur prématurée a trompé les habitans eux-mêmes ! Les contre-marches de Schwartzenberg ont fait le reste (1) ! Ainsi, l'audace inouïe d'un incendiaire, un hiver surnaturel, de lâches intrigues, de sottes ambitions, quelques fautes, de la trahison peut-être, et de honteux mystères qu'on saura sans doute un jour, voilà ce qui nous ramène au point d'où nous sommes partis ! Vit-on jamais plus de

(1) Le corps auxiliaire (autrichien), parvenu à Slonim le 12 novembre, change tout-à-coup sa ligne d'opération, revient sur le Bug, et permet ainsi à Tchitchagoff d'arriver à Minsk vingt-quatre heures avant l'armée française. Depuis cette époque, le corps auxiliaire ne cessa plus d'être en communication journalière avec l'ennemi. (*Rapport* du ministre des relations extérieures.)

chances favorables dérangées par des contrariétés plus imprévues (1) ! *La campagne de Russie n'en sera pas moins la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable dont l'histoire moderne puisse faire mention* (2) !

Dans la nuit qui suit le départ de l'empereur, le thermomètre descend à vingt-huit degrés de froid (3).

(1) En dépit de l'incendie de Moscou, qui rendit la paix impossible, Napoléon serait parvenu à se replacer en position sur la Dwina et le Borysthène, si le froid ne fût subitement survenu. (Sir Robert Wilson, pag. 18 et 19.)

(2) *Mémorial* de M. de Las-Cazes, etc., t. VII, p. 177, et *Mémoires* publiés par le général Montholon, tom. II, pag. 94.

(3) Les pertes de la France n'ont été que trop considérables dans cette campagne; mais non pas au point qu'on se l'imagine. Il y a une grande déduction à faire qui retombe sur l'Europe à la décharge de la France actuelle.

Quatre cent mille soldats d'Occident ont passé la Vistule. Cent soixante mille d'entre eux seulement ont passé Smolensk pour aller à Moscou.

Sur ce nombre, il faut tenir compte des armées auxiliaires fournies à la France par la Pologne, l'Autriche, la Prusse, la Confédération du Rhin, la Suisse, le royaume d'Italie, le royaume de Naples, l'Espagne et même le Portugal. C'est au moins la moitié du total. Dans l'autre moitié appartenant au compte de l'empire français, se sont trouvés confondus avec les anciens Français proprement dits, les nouveaux Français de la Belgique, des départemens du Rhin, de la Savoie, du Léman, du Valais, du Piémont, de Gênes, de Parme, de la Toscane, de Rome, de la Hollande, du Hanovre et des Bouches-de-l'Elbe ou de Hambourg. Ainsi, sur les deux cent mille soldats de l'empire qui ont passé la Vistule, il n'y en avait pas cent mille qui parlassent français; il n'y en avait pas cinquante mille dans les cent soixante mille hommes de toutes nations qui ont été à Moscou.

D'après cette proportion, il est donc juste de dire que si les dé-

sastres de la campagne ont coûté deux cent mille hommes à l'Europe, les pertes de la vieille France ne peuvent pas être évaluées à plus d'un quart de cet aperçu.

Du côté de la Russie, les pertes en hommes et en choses, en soldats et en habitans, sont incalculables. L'incendie de la vieille capitale, et la dispersion de toutes les populations entre Smolensk et Moscou, suffisent seuls pour dépasser tous les termes de comparaison. (Napoléon à Sainte-Hélène. *Mémoires* publiés par le général Montholon, tom. II, pag. 58.)

FIN DU MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT DOUZE.

SUPPLÉMENT

A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

Pages.
§. Ier. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. . . . 361
§. II. Pièces diverses. 378

SUPPLÉMENT

A LA HUITIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ Ier FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N°. 1.) *Lettre de l'empereur*

Au duc de Reggio.

Bobr, le 23 novembre 1812.

Monsieur le duc de Reggio, je reçois votre lettre du 22, datée de Naczo. Le duc de Bellune sera aujourd'hui 23 à Kolopenitchi. Il se portera le 24 sur Baran. Tâchez d'être maître du gué de Weselowo le plus tôt possible; d'y faire construire des ponts, des redoutes, des abattis pour le garantir. Nous pourrons de là revenir sur Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, nous porter sur Vileika par la route que vous avez faite, et que vous avez trouvée très-bonne.

Sur ce, etc.

(N° 2.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Bobr, le 23 novembre 1812, à trois heures du soir.

L'empereur, monsieur le maréchal, vient d'arriver à Bobr. Le duc de Reggio est sur Borisow; il est important que vous fassiez couper la route de Lepel, comme vous vous proposiez de le faire, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur Oudinot; s'il y portait quelque chose, vous devez l'attaquer vigoureusement. Sa Majesté espère que vous aurez écrit, et qu'elle recevra ce soir un de vos officiers. Il est probable que l'empereur partira demain pour Borisow. Aussitôt que nous aurons reçu l'officier que vous n'aurez sûrement pas manqué de nous envoyer, je vous écrirai, et vous ferai connaître de nouveau les intentions de Sa Majesté. Notre arrière-garde est à Toloczin.

(N° 3.) *Lettre du major-général*

Au général Éblé.

Bobr, le 24 novembre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Monsieur le général Éblé, l'empereur ordonne que vous partiez avant six heures du matin, pour vous rendre en toute diligence au quartier-général du duc de Reggio, à Borisow, et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérézina pour le passage de l'armée. Vous vous diviserez en deux. Si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous ce qui

peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit, et que vous soyez au travail demain à la pointe du jour, et que l'autre partie puisse être au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Chasseloup; vous vous entendrez avec lui et avec M. le duc de Reggio, pour les travaux à faire sur la Bérézina, où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain.

(N° 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Bobr, le 28 novembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au général Zayonscheck de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages ou d'effets, petites voitures de toute espèce qu'a son corps d'armée, de manière à réduire à moitié les voitures de son corps, ce qui sera encore trop; de réunir à cet effet tous les bagages et caissons de bagages et de comptabilité au-delà de Bobr, et d'y faire son opération de réduction, ce matin avant neuf heures. Il remettra au général Sorbier cent vingt chevaux et environ quatre-vingts cognas, ce qui fera deux cents chevaux, et davantage s'il le peut. Si ce contingent n'était pas fourni, il préviendra que, demain à mon passage, je ferai brûler toutes les voitures et fourgons de son corps. Vous enverrez un officier d'état-major avec cinquante gendarmes pour assister à cette opération. Le général Sorbier y enverra un officier d'artillerie,

quelques canonniers et cinquante soldats du train pour prendre les chevaux.

Vous donnerez ordre au duc d'Abrantès de faire brûler la moitié des voitures, cabriolets, fourgons, carrosses, etc., qui sont avec son corps d'armée et avec la cavalerie à pied, et de fournir des chevaux et des cognas au général Sorbier; il fera connaître le nombre qu'il aura pu fournir. Donnez ordre au général Claparède de réunir tous ses bagages au-delà de Bobr, et de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages et voitures de toute espèce qu'il a sous son escorte, de manière à pouvoir fournir cent vingt chevaux et quatre-vingts cognas au général Sorbier. Le général Sorbier enverra un officier d'artillerie et cinquante soldats du train pour recevoir les chevaux, et vous enverrez des officiers d'état-major et de la gendarmerie pour assister à ces opérations.

Réitérez l'ordre à toute l'armée pour que les fourgons et les voitures inutiles soient brûlés, et qu'aucun individu du grade de colonel et au-dessous ne puisse avoir plus d'une voiture, soit cabriolet, soit voiture, soit fourgon. Vous ferez connaître au général Sorbier que, s'il n'avait pas ces chevaux, il doit vous le faire savoir sans délai, vu qu'il est indispensable qu'il emmène tous les approvisionnemens du deuxième corps, et qu'on ne laisse aucune pièce ni caisson de munition en route.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à une heure du matin

Mon cousin, expédiez sur-le-champ votre aide-de-

camp Flahaut au duc de Reggio; qu'il y arrive le plus tôt possible, et lui remette la lettre suivante :

« Par votre lettre du 24, à cinq heures du soir, vous me faites connaître que vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage de la rivière. Le duc de Trévise sera aujourd'hui à Borisow de bonne heure avec deux divisions de la garde. Le duc de Bellune a eu hier 24 un combat qui, à en juger par la canonnade, a dû durer quelque temps entre Kolopeniczi et Baran. Vous aurez sans doute fait préparer des chevalets au moins pour deux ou trois ponts. Le général Éblé doit être arrivé à Borisow; si vous n'avez pas passé cette nuit, il devient très-urgent, dans les circonstances actuelles, de passer aujourd'hui. »

Sur ce, etc.

(N° 6.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à cinq heures du matin.

J'ai mis votre lettre du 24 sous les yeux de l'empereur. Vous ne parlez pas de la forte canonnade qui a commencé hier à trois heures et demie; vous ne faites pas connaître non plus si vous avez vu de l'infanterie. Votre principal but, M. le duc, est d'empêcher le général Wittgenstein d'atteindre Oudinot, et il vous avait toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de Lepel; vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steingel s'est déjà joint à l'armée de Tormasow, et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérézina, qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvons, d'opérer

promptement. Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze werstes de Kostritza; portez-vous avec elles en toute diligence, de manière à arriver de bonne heure à Kostritza; éclairez tout ce qui se passe depuis Kostritza jusqu'à Baran; attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera; mettez-vous en communication avec Oudinot, qui est à Borisow, où l'empereur va de même se porter. Il est nécessaire que vous envoyiez beaucoup d'officiers, afin de faire connaître plusieurs fois par jour votre position, et que vous puissiez, dans la nuit du 25 au 26, passer la Bérézina sur les ponts qui vont y être jetés, avec le duc de Reggio, la garde impériale et votre corps d'armée, ce passage ne pouvant plus être différé. Votre arrière-garde étant plus éloignée, pourra continuer à couvrir l'armée, dont l'arrière-garde part aujourd'hui de Bobr, pour se porter à Nacza, et venir à marche forcée au pont; aussitôt que le passage sera ouvert, si le général Fournier rencontre des forces inférieures aux siennes, il doit les attaquer.

(N° 7.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

A une lieue de Borisow, le 25 novembre 1812, à deux heures après-midi.

Je reçois votre lettre du 25, à dix heures du matin. L'empereur est étonné que vous ayez ôté l'arrière-garde qui couvrait la route de Bobr à Nacza, et que vous ayez entièrement abandonné la route de Lepel à Borisow. Puisque vous êtes sur la route de Losnitza, cela est sans aucun remède; ce surcroît d'encombrement nuira beau-

coup à votre troupe. Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé. S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borisow, et de là au point de passage.

Il serait très-dangereux d'évacuer Ratuliczi si l'ennemi est en présence; dans ce cas vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre; si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Krupki. L'empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, et que vous n'avez jamais su en profiter. Je vous réitère l'ordre de l'empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi s'il est en vue de vous; cela est de la plus grande importance, s'il est en position de s'intercaler dans nos colonnes. Le quartier-général de l'empereur est à Borisow ce soir. Le passage de la rivière doit s'effectuer demain matin.

(N° 8.) *Lettre du major-général*

Au prince Eugène.

Staroï-Borisow, le 26 novembre 1812, à quatre heures du matin.

Monseigneur,

Dans ce moment, nous jetons des ponts sur la Bérézina, à Stoudziancka, et immédiatement on va effectuer le passage de vive force, l'ennemi étant de l'autre côté. Si le passage réussit, il faut vous tenir prêt à nous suivre, ainsi que le prince d'Eckmulh, auquel Votre Altesse voudra bien faire passer la lettre ci-jointe. L'empereur pense que vous êtes à la poste.

(N° 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Stoudzianoka, le 27 novembre 1812, à minuit et demi.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal duc d'Elchingen de passer la rivière avec tous les Polonais, ce qu'il a réuni du troisième corps, et la division Claparède qui va arriver à la pointe du jour et que je mets sous ses ordres, et, avec ses troupes, de soutenir le maréchal duc de Reggio, s'il était attaqué ce matin.

Aussitôt que le duc de Bellune sera arrivé, il se portera également pour soutenir le duc de Reggio. Enfin le duc de Trévise, avec la jeune garde, passera la rivière pour soutenir également le duc de Reggio. Je voudrais retarder ce dernier mouvement jusqu'à ce que les troupes du vice-roi fussent arrivées ici, dans la crainte qu'il ne vienne à paraître des troupes de Wittgenstein sur cette rive.

Sur ce, etc.

(N° 10.) *Ordre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance Mortemart.

Stoudziancka, le 27 novembre 1812, à une heure du matin.

L'officier d'ordonnance Mortemart se rendra en toute diligence à Borisow. Il rencontrera en route le général Claparède avec le trésor. Il lui fera connaître qu'il doit avoir reçu l'ordre par l'état-major-général, daté du 27 à une heure du matin, de se rendre en toute diligence au passage, afin de soutenir le maréchal duc de

Reggio, en laissant le trésor sous une escorte de cinquante hommes, jusqu'à ce que le détachement que doit fournir le vice-roi ou le duc d'Abrantès soit arrivé; que, d'ailleurs, ce convoi ne doit pas perdre un moment à se rendre au pont. S'il rencontre en route le vice-roi et le prince d'Eckmulh en deçà de Borisow, il leur dira d'accélérer leur marche, et si la fatigue de leurs troupes est telle qu'ils ne puissent pas avancer, il les engagera à faire toutes les démonstrations possibles pour inquiéter l'ennemi, soit par des tirailleurs, soit par des batteries, etc. Le duc de Reggio était cette nuit dans le village de N. Stakow à deux lieues du passage et à une lieue et demie de Borisow, et l'ennemi était dans ce village. Ainsi toute démonstration d'une rive sur l'autre l'inquiètera beaucoup et l'obligera à envoyer des bataillons pour garder ses flancs. Il tâchera d'arriver à Borisow entre deux et trois heures du matin. Il se rendra chez le duc de Bellune; il lui fera connaître que le major-général lui envoie l'ordre, en date de minuit et demie le 27, pour se rendre sur-le-champ au passage, afin de pouvoir soutenir le duc de Reggio, dont il lui fera connaître la position ainsi que celle de l'ennemi; qu'il est nécessaire que le duc de Bellune fasse partir sur-le-champ une division et successivement l'autre; que Borisow sera gardé par une brigade de la douzième division, qu'il rappellera à cet effet si les circonstances le permettent, à moins que le prince d'Eckmulh ne s'y trouve arrivé et obligé de s'y reposer; auquel cas il pourrait s'en charger. Il restera jusqu'au jour à Borisow; il verra la contenance qu'a l'ennemi vis-à-vis Borisow, s'il a évacué cette position ou s'il tient. Ensuite il viendra me rendre compte du lieu où se trouvent toutes les troupes.

(N° 11.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zaniwki, le 27 novembre 1812.

Mon cousin, le duc de Bellune gardera les ponts et le village de Stoudziancka; il enverra des partis pour ne pas être surpris par les mouvemens de l'ennemi. Il mettra le meilleur ordre possible au passage des ponts, et veillera à ce qu'on travaille à les tenir en état.

Le vice-roi passera dans la nuit avec son artillerie, et prendra son bivouac au village brûlé, en arrière de la jeune garde. Le prince d'Eckmulh passera demain dans la matinée avec son artillerie, et prendra également position en arrière du village brûlé.

On fera passer jour et nuit toutes les voitures de bagages et des officiers blessés; tout cela se dirigera sur Zembin.

L'intendant-général fera passer dans la nuit les bataillons des transports militaires qui étaient à la suite de la garde; ils serviront à évacuer tous les blessés du duc de Reggio de l'affaire d'hier. En conséquence, le chef d'état major et l'ordonnateur feront connaître le lieu où se trouvent les blessés. Il est nécessaire que le duc de Bellune prenne une bonne position hors du village sur les hauteurs, avec son infanterie, artillerie, cavalerie, afin de pouvoir tenir là plusieurs jours, et jusqu'à ce que toutes les voitures, bagages et effets quelconques soient passés.

Sur ce, etc.

(N° 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zaniwki, le 27 novembre 1812, à sept heures du soir.

Mon cousin, donnez ordre au vice-roi de partir demain à la petite pointe du jour de Zembin pour se porter sur Plechnitzié avec tout ce qu'il escorte. Le duc d'Abrantès marchera derrière lui avec toute la cavalerie à pied; le vice-roi prendra sous ses ordres la cavalerie polonaise que commande le colonel Tyken..., qui jettera des partis pour éclairer tous les mouvemens de la route de droite et de gauche, et se mettra le plus tôt possible en communication avec le général de Wrède qui est à Wileika.

Le prince d'Eckmulh arrivera demain à Zembin avant huit heures du matin; il est important que cette petite ville ne reste pas sans être occupée.

Le colonel polonais a dû faire éclairer le côté de Weselowo et Rohatka, pour y observer les Cosaques. Le vice-roi enverra des agens polonais dans toutes les directions.

Sur ce, etc.

(N° 13.) *Lettre du major-général*

Au duc de Bellune.

Zaniwki, le 28 novembre 1812, à sept heures du soir.

Aussitôt que le feu a eu fini, vous aurez sûrement achevé de faire passer le pont à votre artillerie, afin de pouvoir déblayer le village de Stoudziancka; vous ferez mettre le feu à toutes les voitures que vous ne jugerez

pas dans le cas de pouvoir passer, afin que votre arrière-garde puisse, à cinq heures du matin, évacuer la rive gauche, c'est-à-dire le village de Stoudziancka. Vous ferez en même temps brûler ou rompre les deux ponts par votre arrière-garde, et les pontonniers du général Éblé. Vous sentez, monsieur le duc, combien il est important que les ponts soient bien détruits; il y a, au village, des chevalets que l'on avait préparés pour un troisième pont; il faut brûler tout cela.

On dit qu'il y a des cadavres d'hommes et de chevaux étouffés à l'entrée des ponts; il faut les faire jeter à l'eau, afin que ces marques de désordre ne soient pas connues de l'ennemi. Au retour de l'aide-de-camp que vous devez envoyer à l'empereur, on vous fera connaître l'heure à laquelle le duc d'Elchingen, qui doit faire la retraite, commencera son mouvement. Faites donc passer l'artillerie de préférence à toute autre voiture, et qu'elle passe cette nuit le marais, et enfin faites brûler tout ce qui ne passera pas les ponts.

Mettez de fortes gardes aux ponts pour en être constamment maître, et que votre artillerie et votre corps passent en ordre, de manière à ce que les ponts ne se rompent point. L'empereur pense que le général Latour-Maubourg aura déjà passé. S'il y a des voitures abandonnées dans le marais, votre arrière-garde devra les faire brûler.

(N° 14.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Zaniwki, le 28 novembre 1812, à neuf heures du matin.

Mon cousin, donnez ordre au général de Wrède, qui est à Dokszitzi, de se rendre à Wileika, d'y réunir des

vivres, d'assurer les ponts, d'envoyer des partis sur la route d'Ilia et sur la vieille route de Minsk, et de communiquer à Smorghoni avec l'adjudant-commandant d'Albignac. Cette lettre sera portée par l'homme qu'a envoyé le général de Wrède (l'adresser au général Krazinski). Si elle est remise en quinze heures de temps, il y aura une récompense de cinquante napoléons qui seront donnés aussitôt qu'il viendra nous l'apprendre.

Sur ce, etc.

(N° 15.) *Décret.*

NAPOLÉON, empereur des Français, etc.

Pour reconnaître la conduite distinguée qu'a tenue le colonel Dubois et le 7e. régiment de cuirassiers à la bataille de la Bérézina, en chargeant seul un carré de 7000 Russes et lui faisant mettre bas les armes, décrétons ce qui suit :

ARTICLE 1er. Le colonel Dubois est nommé général de brigade.

ART. 2. Notre ministre de la guerre, etc.

Signé, NAPOLÉON.

(N° 16.) *Lettre du major-général*

Au prin e Eugène.

Selitché, le 2 décembre 1812, à une heure et demie du matin.

Monseigneur, l'empereur ordonne que vous envoyiez un officier polonais à la rencontre du général de Wrède, pour lui faire connaître qu'hier, 1er. décembre, le général Wittgenstein était à Plechnitzié, que le 3 nous serons à Malodeczno, qu'on lui a déjà envoyé plusieurs

fois l'ordre de se rendre sur Wileika, afin de se trouver sur notre gauche.

Aussitôt que Votre Altesse aura communiqué avec l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur désire que vous lui fassiez connaître la situation des troupes qu'a cet adjudant-commandant, et que vous lui donniez l'ordre de nous faire passer, sous une forte escorte, les vingt estafettes qu'il doit avoir avec lui. Vous lui recommanderez de mettre des troupes à tous les postes pour que les maraudeurs ne les désorganisent pas, et que le service des estafettes et des communications puisse être rapide avec Wilna et Paris.

L'empereur désire également que Votre Altesse fasse connaître si l'on pourrait s'arrêter un instant sur la ligne de Willia qui revient sur Wiezyn et Radoskowiczi; si l'adjudant-commandant a avec lui des convois de vivres, on sait qu'il y en a en route de Wilna.

Pendant ces jours de repos, on ferait filer les blessés, les hommes à pied de cavalerie et les bagages inutiles de l'armée; mais tout cela doit être subordonné à la possibilité d'avoir des vivres.

L'empereur me charge de demander à Votre Altesse combien de monde elle a rallié, et si elle a rétabli un commencement d'organisation dans ses régimens.

Je vous envoie un ordre pour le général Hogendorp, gouverneur-général de la Lithuanie, et un pour le général Bourcier. Je prie Votre Altesse d'expédier un officier en poste pour les leur porter. Vous lui ordonnerez de faire la plus grande diligence.

(N° 17.) *Lettre du major-général*

Au prince Eugène.

Selitché, le 2 décembre 1812, à deux heures du matin.

Monseigneur, j'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre datée en route de Malodeczno, le 2. L'intention de l'empereur est que Votre Altesse envoie une bonne avant-garde sur la route de Minsk, afin de savoir ce qui se passe de ce côté, et si l'on a des nouvelles de l'ennemi. L'empereur espère, à son arrivée à Malodeczno, y trouver des estafettes.

Sa Majesté ordonne que Votre Altesse dirige sur Wilna, sous l'escorte que fourniront les troupes de l'adjudant-commandant d'Albignac, ses gros bagages, le trésor, toutes les voitures ou charrettes qui portent des blessés ou malades.

Votre Altesse donnera également l'ordre au duc d'Abrantès de réunir et de partir, avec tous les hommes de la cavalerie démontés, pour se diriger par journées d'étapes, par la route la plus directe de Malodeczno, sur Merecz, sans passer par Wilna.

Quant aux Polonais, l'empereur ordonne que vous les fassiez également partir de Malodeczno pour se diriger directement sur Olita, sans passer par Wilna.

Envoyez des agens à Minsk pour avoir des nouvelles. En résumé, débarrassez-vous sur Wilna des bagages et des blessés, et sur le dépôt de Merecz de tous les hommes démontés, enfin sur Olita de tous les Polonais.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Malodeczno; le prince d'Eckmulh y cantonnera aussi les siennes, afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

(N° 18.) *Lettre du major-général*

Au comte de Wrède.

Selitché, le 3 décembre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le général de Wrède, je reçois votre lettre du 2. Le quartier-général sera ce soir à Malodeczno; il se repliera successivement jusqu'à l'endroit où l'on pourra faire des distributions régulières. L'armée souffre de ses longues privations.

Envoyez-moi l'état de situation de vos troupes et de votre artillerie. Si vous pouvez nous envoyer des vivres, pain, bestiaux, sur un des points de la route, ce serait le plus grand service que vous puissiez nous rendre. Nous avons un grand nombre d'hommes à pied; faites-moi connaître de quelle arme sont les chevaux non montés que vous avez. Faites évacuer vos parcs, vos hôpitaux et vos vivres sur Wilna, ainsi que vos parcs de bestiaux et vos magasins. Faites-moi connaître le lieu où se trouvent les troupes bavaroises et les dix mille recrues parties il y a plusieurs mois de Munich, afin qu'il soit pris des mesures pour rallier tout cela sur un point central.

(N° 19.) *Lettre du major-général*

A l'adjudant-commandant d'Albignac.

Monsieur l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur ne trouve pas votre correspondance assez claire, vous ne m'envoyez pas l'état de la composition des convois que vous escortiez; vous ne faites pas connaître sur

quelle espèce de voitures; je ne peux donc vous donner des ordres. Faites retourner sur Wilna tous les effets d'habillement : on les distribuera dans cette ville. Envoyez à notre rencontre à la poste, à demi-chemin, sur la grande route à Markowo, des vivres pour les distribuer à l'armée à son passage. Faites que les magasins de Smorghoni et d'Oscmiana soient approvisionnés. Faites diriger les bœufs sur Wilna, afin qu'ils ne soient pas compromis et pris par les Cosaques, hormis ce qui est nécessaire pour nourrir l'armée pendant deux ou trois jours.

(N° 20.) *Lettre du major-général*

Au comte de Kreptowitz.

Malodeczno, le 4 décembre 1812, à quatre heures du matin.

L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous preniez des mesures pour envoyer au duc de Bellune, des magasins de Smorghoni, dix mille rations de biscuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen, qui commande les deuxième et troisième corps d'armée. L'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations d'eau-de-vie. Faites en sorte que ces vivres arrivent le plus tôt possible, et, si l'on peut, demain, parce que, du lieu où ces vivres seront reçus, s'arrêtera le mouvement rétrograde.

On mande de Wilna qu'il y a à Smorghoni soixante mille rations de biscuit; vingt mille seront distribuées ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront données à la garde, qui enverra en prendre possession aujourd'hui; cinq mille seront données au prince d'Eckmulh, et autant au vice-roi; le double de rations de viande sur

pied, et la même quantité d'eau-de-vie seront remis à chacun de ces corps. Il y a à Smorghoni trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit préparée. Si tous ces détails sont vrais, et que les magasins d'Oscmiana soient aussi bien fournis, on ralliera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez connaître à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources réelles qu'offrent les magasins de Smorghoni et d'Oscmiana, et que vous m'en rendiez compte.

§. II. PIÈCES DIVERSES.

(N° 1.) *Lettre du duc de Bassano*

Au prince de Schwartzenberg.

Wilna, le 2 décembre 1812.

L'arrivée de l'amiral Tchitchagoff sur la Bérézina a changé les dispositions de Sa Majesté; toute l'armée, après avoir forcé le passage de cette rivière, et battu plusieurs fois l'ennemi, marche dans la direction de Wilna. L'empereur sera probablement ici de sa personne avant six ou huit jours. Je n'ai pas reçu d'ordres à transmettre à Votre Excellence; mais j'ai dû sentir l'importance de vous informer promptement de cette nouvelle direction des opérations militaires. A défaut d'instruc-

tions, Votre Excellence jugera ce qu'elle doit faire ; elle considérera s'il ne conviendrait pas qu'elle se rapprochât du Haut-Niémen et du flanc droit de l'armée. Je n'ai rien reçu de vous, mon prince, depuis votre lettre du 27 novembre. Informez-moi, je vous prie, le plus promptement possible, du mouvement que vous vous serez décidé à faire.

J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma plus haute considération et de mes inviolables sentimens.

(N° 2.) *Lettre du duc de Bassano*

A M. le comte Otto,
Ambassadeur de France à Vienne.

Wilna, le 3 décembre 1812.

Monsieur le comte, diverses circonstances auxquelles se joignent les rigueurs de la saison, les difficultés des mouvemens et les privations que l'armée pourrait éprouver, mettent Sa Majesté dans le cas de rapprocher de Wilna toutes ses forces : cette opération s'exécute dès ce moment. Il était convenable que vous en fussiez promptement informé, car probablement le bruit de cette retraite ne tardera pas à parvenir où vous êtes. Vous savez mieux que personne, monsieur le comte, tous les motifs de confiance qu'on peut tirer dans les circonstances même les moins prévues, de la présence de Sa Majesté et de la valeur de ses troupes. Vous savez aussi avec quelle promptitude la prudence et le génie de l'empereur le portent à des partis décidés qui ne laissent rien au hasard et dont la suite est toujours un changement subit et brillant de la face des affaires. C'est dans ce sens que

vous devez diriger votre langage lorsque les événemens actuels seront connus. Jusque-là il convient que vous gardiez absolument pour vous ce que j'ai l'honneur de vous écrire.

Vous sentez, monsieur le comte, qu'une surveillance active et même défiante sur les dispositions et les vues du gouvernement auprès duquel vous résidez, ainsi qu'une correspondance de tous les jours, sont pour vous une obligation plus impérieuse que jamais.

Je vais inviter les ministres et agens étrangers qui se trouvent auprès de moi à me précéder à Varsovie, où je serai sans doute bientôt dans le cas de me rendre, pour y exécuter les ordres de Sa Majesté. Leur séjour ne saurait se prolonger dans un quartier-général où toutes les ressources que les localités peuvent offrir sous le rapport des logemens sont indispensables à l'armée.

(N° 3.) *Lettre du duc de Bassano*

Au prince de Schwartzenberg.

Wilna, le 4 décembre 1812.

Sa Majesté est arrivée, le 3, à Malodeczno; elle m'a écrit qu'elle attache la plus grande importance à ce que vous suiviez le mouvement de l'armée, et que vous manœuvriez dans le sens de la position actuelle : elle regarde la rapidité de votre marche comme devant avoir une grande influence sur l'état des affaires.

Sa Majesté a battu le général Wittgenstein au passage de la Bérézina; elle a aussi battu l'amiral Tchitchagoff et ses quatre divisions, et lui a fait six mille prisonniers; elle a réduit cette armée à sept mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie; il n'y a point de nou-

velles du général Kutusoff. Une brigade de la division Parthouneaux s'est égarée pendant la nuit, et, dans sa marche pour rejoindre le pont de la Bérézina, elle s'est jetée dans les postes ennemis : Sa Majesté la croit perdue. Les Russes feront sans doute un grand éclat de cet événement, qui n'est toutefois qu'un malheureux accident.

L'intention de Sa Majesté est d'entrer en quartier d'hiver, et de donner à son armée, qui en a grand besoin, le temps de se remettre de ses fatigues.

Je désire, mon prince, être informé exactement et promptement de vos mouvemens : la dernière lettre que j'ai reçue de vous est datée de Prujany, le 1^er^ décembre.

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. le général Reynier; auriez-vous la complaisance de lui donner les nouvelles que je vous transmets ?

J'ai l'honneur, etc.

(N° 4.) *Lettre du major-général*

Au duc de Vicence, grand-écuyer.

Smorghoni, le 5 décembre 1812.

Monsieur le grand-écuyer, les officiers d'ordonnance resteront tous au quartier-général; il en partira un tous les deux jours; le premier qui partira sera Mortemart; le deuxième, Gourgaud; le troisième, Christin; les autres ensuite : ils m'apporteront des nouvelles de l'armée et de tous les derrières; la moitié passera par Varsovie; l'autre moitié par Dantzick, où ils séjourneront deux jours pour être à même de s'instruire de ce qui se fait et dit.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au sénat.

8 janvier 1813.

Sénateurs,

Nous avons jugé utile de reconnaître par des récompenses éclatantes les services qui nous ont été rendus, spécialement dans cette dernière campagne, par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen.

Nous avons pensé d'ailleurs qu'il convenait de constater le souvenir honorable pour nos peuples de ces grandes circonstances, où nos armées nous ont donné tant de preuves signalées de leur bravoure et de leur dévouement, et que tout ce qui tendrait à en perpétuer la mémoire dans la postérité était conforme à la gloire et aux intérêts de notre couronne.

Nous avons en conséquence érigé en principauté, sous le titre de principauté de la Moscowa, le château de Rivoli, département du Pô, et les terres qui en dépendent, pour être possédée par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen et ses descendans, aux clauses et conditions portées aux lettres-patentes que nous avons ordonné à notre cousin le prince archi-chancelier de l'empire, de faire expédier par le conseil du sceau des titres, etc.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET. RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Abo (conférence d'), entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, t. II, p. 200.

Abrantès (le général Junot, duc d'), commande en l'absence du vice-roi l'armée italienne qui arrive à Glogau, t. I, p. 34. — Reçoit le commandement de l'armée westphalienne après le départ du roi Jérôme, p. 223. — Entre en ligne dans l'armée qui marche sur Smolensk, p. 302. — Arrive malade devant Smolensk, p. 310. — Est chargé de tourner par la rive gauche du Borysthène et par le gué de Prouditchewo le coude que fait la route de Moscou du côté de Valoutina, p. 319. — S'arrête à Prouditchewo et n'achève pas ce mouvement, p. 323. — Forme l'arrière-garde de l'armée qui s'avance sur Moscou, p. 364. — Entre dans la ligne de bataille à la *Moscowa*, t. II. p. 13-24. — Reste à Mojaïsk chargé de la garde des blessés et de la route, p. 24. — Texte des ordres de l'empereur qui lui sont adressés pendant le séjour à Moscou, p. 184. — Il doit former d'abord l'arrière-garde de la retraite sur la route de Mojaïsk à Smolensk, p. 131. — Sa retraite sur Viazma, — Sur Orcha, p. 294. — Et sur Merecz, p. 348.

Albert (le général), à la Berézina, t. II, p. 318.

Albignac (l'adjudant-commandant), ordres qui le concernent, t. II. p. 288.

Alexandre (l'empereur). Paroles conciliantes que l'aide-de-camp Czernicheff est chargé de lui porter de la part de Napoléon, t. I, p. 19. — Rapport de l'envoyé prussien, M. de Kniesbeck, sur les dispositions de l'empereur Alexandre, p. 9-107. — Détails sur l'arrivée de ce prince à Wilna, p. 61. — Le bruit court qu'il va se déclarer roi de Pologne, p. 62. — Il apprend au bal chez Benigsen que Napoléon passe le Niémen, p. 147. — Se retire au camp de Drissa, p. 163. — Mission de son aide-de-camp Balachoff à Wilna, p. 158. — Est entraîné dans le parti extrême et se rend de Drissa à Moscou, p. 263. — De Moscou, il ne revient pas à l'armée ; il se retire à Saint-Pétersbourg, p. 264. —

Napoléon, profitant d'un parlementaire, lui adresse quelques mots d'amitié personnelle, p. 366.—Napoléon à Moscou emploie différentes voies pour lui écrire, t. II, p. 90.—Réponse d'Alexandre, p. 189.—A-t-il été réellement l'ami de Napoléon? p. 193.—Intrigues ennemies qui l'assiégeaient à Saint-Pétersbourg, tandis que Napoléon était à Moscou, p. 195.—Il a reçu madame de Staël et s'est entendu avec Bernadotte, p. 200.

ALLIANCE. Traité d'alliance de la Prusse avec Napoléon, t. I, p. 83.—Avec l'Autriche, p. 97.—Note sur le traité d'alliance de la Suède avec la Russie, p. 101.—Précautions prises par les Anglais dans leur alliance avec la Russie, t. II, p. 198.

AMBRUGEAC (le major d') sur la Bérésina, t. II, p. 382.

AMBULANCES (lettre de Napoléon sur le service des), t. I, p. 351.—*Idem*, t. II, p. 65. Ambulances qui, dans la retraite, restaient en arrière, p. 217.

ANDRÉOSSY (le comte) est envoyé à Constantinople pour presser le sultan de reprendre les hostilités, t. I, p. 27.

ANGLETERRE. (Voyez système continental.) Détresse des manufactures anglaises; troubles des Luddistes, t. I, p. 3.—La politique de Napoléon admet que les forces de l'Angleterre aillent s'accumuler dans la péninsule espagnole, p. 7.—Démarche directe essayée par Napoléon auprès du ministère anglais pour la paix, p. 45-102.—Assassinat du ministre anglais M. Percival, p. 171.—Les États-Unis se brouillent avec l'Angleterre, *ibid.*—Alliance de l'Angleterre avec la Russie; époque où elle est démasquée; précautions que les Anglais ont prises contre les Russes, t. II, p. 198.

ANHALT-COETHEN (le prince d') vient visiter Napoléon à son passage à Mayence, t. I, p. 52.

APPROVISIONNEMENS DE L'ARMÉE FRANÇAISE. Mesures prises par Napoléon à Dantzig, t. I, p. 75.—A Kœnigsberg, p. 76.—A Wilna, p. 172, 173, 338.—A Ghjath, t. 2, p. 60.—A Moscou, p. 116-121.

AREMBERG (M. le capitaine d') officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.—Son rapport à Gorodnia, p. 209.

AROPILES (bataille des) en Espagne. La nouvelle en est reçue par Napoléon sur le champ de bataille de la Moscowa, t. II, p. 8.

ATHALIN (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

AUGEREAU (le maréchal). Voir CASTIGLIONE (le duc de).

AUGEREAU (le général), frère du maréchal, est fait prisonnier par les Cosaques, t. II, p. 249.

AUTRICHE (l') offre son alliance, t. I, p. 25.—Traité signé avec Napoléon, *ibid.*—La cour d'Autriche à Dresde, p. 53.—Le contingent autrichien, commandé par le prince de Schwartzenberg, se rassemble sur la Haute-Vistule, p. 33.—(Pour la suite des opérations militai-

res voir Schwartzenberg). — Lettres de Napoléon écrites de Moscou à Vienne pour qu'on envoie des renforts au contingent autrichien et qu'on fasse faire une diversion utile à Schwartzenberg, t. II, p. 105 — 114. — Communications à faire à Vienne relativement au départ de Moscou, p. 133. — Relativement aux désastres de la retraite, p. 349.

Bade (le grand-duc de) se trouve au passage de Napoléon à Wurtzbourg, t. I, p. 52.

Baggowouth (le général) gardait Kowno au moment où les hostilités éclatent sur ce point, t. I, p. 142. — Coupé de Wilna, il ne trouve son salut qu'en se dirigeant en toute hâte sur la Dwina, p. 148. — Traverse le champ de bataille de la Moscowa pour aller secourir Toutchkoff contre Poniatowski, t. II, p. 28. — Toutchkoff ayant été tué, Baggowouth le remplace, p. 31. — Il est tué à son tour dans l'attaque des lignes du roi de Naples à Winkowo, p. 136.

Bagration (le prince). L'armée qu'il commande se rassemble entre le Niémen et le Bug, t. I, p. 32. — Devait fondre du côté de Byalistock sur le flanc de l'armée française lorsqu'elle s'avancerait au delà du Niémen, p. 147. — Ce plan est dérangé. Bagration a ordre de se replier sur Drissa, 148. — Bagration se trouve enfermé entre le prince d'Eckmulh et le roi de Westphalie, p. 150. — Arrêté à Nicolaew, il revient sur ses pas pour gagner la route de Minsk par Mir, p. 157. — Prévenu à Minsk, il change encore de route et revient sur ses pas pour gagner Neswig, p. 164—176. — Ses angoisses à Neswig, p. 177. — Il s'échappe par la route de Bobruisk, p. 178. — Nouvelles dispositions pour lui fermer le chemin de Witepsk, *ibid.* — Bagration se trouve encore prévenu à Mohilow, p. 230. — Combat de Soultanowka. Bagration n'a plus à prendre que le chemin de Smolensk, p. 231. — Il y fait enfin sa jonction avec Barolai de Tolly, p. 240 — 242. — Repousse nos premières attaques contre Smolensk, p. 306. — Se retire sur Moscou, p. 309. — Trouve la mort à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 36.

Bailon (le capitaine), fourrier du palais à Moscou, t. II, p. 110.

Balachoff (le général), aide-de-camp de l'empereur Alexandre et son ministre de la police. — Envoyé à Wilna auprès de Napoléon, t. I, p. 158. — Quels récits a-t-il pu faire de cette entrevue? t. II, p. 197.

Baraguey d'Hilliers (le général) reste à Viazma avec le titre de gouverneur de la province, t. I, p. 372. — Ordres de l'empereur qui lui sont adressés de Moscou, t. II, p. 160, 167, 169, 170. — Napoléon, ayant appris qu'il s'avançait par la route de Kalouga, le fait prévenir du changement de direction qui est survenu, et lui recommande de ne pas se compromettre, p. 229. — Mécontentement de Napoléon en apprenant le désastre de cette division, p. 249. — Texte de l'ordre du jour qui renvoie le général en France, p. 292.

Barbanègre (le général) à Krasnoï, t. II, p. 262.

Barclai de Tolly (le général). L'armée qu'il va commander se groupe autour de Wilna, t. I, p. 32. — État de ses troupes au premier moment

des hostilités, p. 138.—Se retire de Wilna sur la Dwina par Sventzian, p. 149. — S'arrête dans le camp retranché de Drissa, p. 161. — Une fausse attaque fait croire qu'il veut revenir sur Wilna, p. 188. — Il se retire sur Witepsk, p. 222—226.—Au moment de recevoir la bataille, il décampe pour aller rejoindre Bagration du côté de Smolensk, p. 241. — La jonction faite, il revient de Smolensk sur Witepsk, p. 273.—Se balance en marches et contre-marches, tandis que Napoléon tombe sur Smolensk, p. 300.— Barclai de Tolly revient à la hâte pour secourir cette place, p. 306. — Défend et brûle Smolensk, p. 313. — Feint de se retirer sur la route de Saint-Pétersbourg, p. 316.—Revient par un chemin de traverse sur la route de Moscou. Embarras dans lequel cette manœuvre le jette. Combat de Valoutina, p. 324. — Paraît prendre une position de bataille sur la ligne de l'Ougea, p. 341. — Se retire encore pour aller chercher une autre position derrière l'Osma, p. 342. — Envoie un parlementaire, p. 365. — Voudrait en venir aux mains avant l'arrivée du successeur qu'on va lui donner, p. 370. — Ses dispositions à Tsarewo-Zaïmtché, 371.—Remet le commandement en chef à Kutusoff, p. 440.

Bassano (le duc de), ministre des relations extérieures. — Signe le traité d'alliance avec la Prusse, t. I, p. 18. — Avec l'Autriche, p. 25. — Adresse des ouvertures de paix à l'Angleterre, p. 46 — 102. Sa correspondance avec M. de Kourakin au moment de la rupture, p. 123 et suivantes. — Suit l'empereur à Dresde, p. 54. — Le rejoint à Thorn, p. 70. Ses dernières lettres à notre ambassadeur Lauriston et à M. de Kourakin, p. 129.—Reste à Wilna pour y servir d'intermédiaire entre Paris et l'empereur qui s'avance en Russie, p. 183.—Instructions qu'on lui envoie au moment où l'empereur se décide à marcher de Smolensk sur Moscou, p. 356. — Lettres diverses que Napoléon lui adresse de Moscou, t. II, p. 107, 113, 114, 115, 118, 120, 121 et 133.—Communications secrètes du duc de Bassano avec l'empereur sur la Bérézina, p. 313, 321, 348.—Lettres qu'il est chargé d'écrire à Vienne et à Berlin, p. 349. —Ses dernières lettres au prince de Schwartzenberg, p. 378 et 380.

Bataille, aide-de-camp du vice-roi, à Krasnoï, t. II, p. 257.

Bausset (M. de), préfet du palais, arrive en courrier de Saint-Cloud sur le champ de bataille de la Moscowa, t. II, p. 7.

Bavarois. Belle conduite des troupes bavaroises aux affaires de Polotsk, t. I, p. 335 et suiv., et t. II, p. 224.—Le roi de Bavière envoie 10,000 conscrits pour recruter son armée à Polotsk, p. 113.

Bellune (le maréchal Victor duc de), va commander à Berlin. Ses instructions relatives à la Prusse, t. I, p. 36.—S'avance au-delà de l'Oder, p. 173—245.—Passe de la Vistule sur le Niémen, p. 247. — Napoléon l'appelle à Smolensk et lui confie cette position de réserve, p. 358, et t. II, p. 52.—Après la bataille de la Mosoowa, Napoléon lui écrit de se tenir prêt à venir le rejoindre à Moscou, p. 64. — Il restera à Smo-

lensk. Instructions que l'empereur lui envoie de Moscou, p. 103, 104, 168, et 171.—*Idem* en partant de Moscou, p. 185.—Le duc de Bellune a quitté Smolensk; il est allé soutenir l'armée de Saint-Cyr, p. 220.—Hésitation des deux armées réunies sous le commandement du duc de Bellune, p. 239.—Instance de Napoléon pour que ce maréchal repousse vivement Wittgenstein derrière la Dwina, p. 245, 283, 285 et 286.—Combat indécis de Tchachnicki, p. 268.—Le duc de Bellune devient l'arrière-garde de l'armée de Moscou, p. 272, 295.—Il est chargé de couvrir du côté de Wittgenstein le point choisi pour le passage de la Bérézina, p. 307.—Fausse manœuvre sur Borisow, p. 310.—Combat de la Bérézina, p. 337, 340 et 347.

Bénévent (M. de Talleyrand prince de). Mission qui lui était destinée en Pologne, t. I, p. 43.

Bennigsen (le général). C'est au bal chez ce général que l'empereur Alexandre apprend le passage du Niémen, t. I, p. 147.

Berckheim (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 303 et 325.

Bérézina (la). Première disposition pour le passage de cette rivière, t. III, p. 303.—Première journée, p. 316.—Deuxième journée, p. 323.—Troisième journée, p. 332.—Bataille, p. 334.—Derniers moments du passage: on brûle les ponts, p. 344.

Bernadotte (le général) prince de Suède, cède à ses ressentimens personnels, et fait un premier pas vers la Russie, t. I, p. 16.—Mission de M. Signeul à Dresde, p. 67.—Le traité de Bernadotte avec la Russie est du 24 mars, et sa contre-négociation par M. Signeul est du mois suivant, p. 261.—Au moment où nous entrons à Moscou, il devrait entrer à Saint-Pétersbourg, t. II, p. 46.—C'est de Moscou le 6 octobre, que Napoléon dicte la dernière ligne de rupture avec Bernadotte, p. 413.—Conférence de celui-ci avec l'empereur Alexandre dans l'île d'Abo, p. 200.

Berthemy (le colonel), envoyé au quartier-général de Kutusoff, t. II, p. 141.—Texte de la lettre qu'il porte, et de la réponse qui lui est rendue, p. 187.

Berthier (le général) prince de Neufchâtel et de Wagram. *Voyez* Neufchatel.

Bessières (le maréchal). Voyez Istrie (le duc d').

Bignon (le baron) est nommé commissaire impérial près le gouvernement de Lithuanie, t. I, p. 152.

Billard (le général) à la Bérézina, t. II, p. 342.

Blamont (le général) à la Bérézina, t. II, *ibid.*

Borisuisk, (Bagration gagne les ponts de), t. I, p. 176.—La division Dombrowski est laissée en observation, p. 359.—Ordre de l'empereur au général Dombrowski, condamnant cette place, t. II, p. 57.

Bonamy (le général), à la bataille de la Moscowa, pénètre dans la grande redoute du centre; y est assailli et fait prisonnier, t. II, p. 26.

Borodino près Mojaïsk. Kutusoff a trouvé dans la plaine de ce village le

terrain qui lui convient pour recevoir la bataille, t. I, p. 375.—Bataille de la Moscowa, t. II, p. I.—L'armée française repasse sur ce champ de bataille, en revenant de Moscou, p. 217.

Bonnet (le général) s'est emparé des Asturies, t. I, p. 7.

Borisow. Cette ville et le pont de la Bérézina sont tombés dans les mains du général russe Tchitchagoff, t. II, p. 277.— Marche du duc de Reggio pour reprendre le pont, p. 302.—Il bat les Russes, mais ceux-ci se sauvent en brûlant le pont, p. 303.

Borysthène, aujourd'hui le Dniéper. Arrivée de l'armée française sur les bords de ce fleuve, t. I, p. 298. — L'armée le quitte dans sa retraite, t. II, p. 273.

Bourcier (le général), chargé des remontes à Wilna. Ordre de l'empereur qui lui est adressé de Moscou, t. II, p. 120.

Brandebourg (le comte de), fils naturel du roi de Prusse, est blessé au combat d'Eckau, t. I, p. 232.

Broniowski (le général) est forcé d'abandonner Minsk, t. II, p. 269. — Et se replie sur Borisow, p. 276.—Ordre qu'on lui envoie, p. 295.

Brousier (le général) commandant une division du corps du vice-roi.— Devant Witepsk, t. I, p. 238. — A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 23—25.—A Malojaroslavetz, p. 206.—A Krasnoï, p. 257.

Bruyère (le général de cavalerie), devant Witepsk, t. I, p. 238. —A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 27.

Busen (M.), auditeur au conseil-d'état, est chargé de la distribution des secours aux incendiés de Moscou, t. II, p. 84.

Cabinet. (Napoléon dans son cabinet,) à Paris, t. I, p. 32 — 40. — A Dresde, p. 56. — A Wilna, p. 167—169.—A Witepsk, p. 266. — A Smolensk, p. 340.—A Mojaisk, t. II, p. 38.—Au Kremlin, p. 114. —Dans la retraite, à Viazma, p. 219.—A Smolensk, p. 244.

Cendras (le général) tué à la Bérézina, t. II, p. 347.

Canouville (le baron de) maréchal-des-logis du palais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Caraman (le capitaine de) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Castex (le général) à la Bérézina, t. II, p. 318—325.

Castiglione (le maréchal Augereau duc de) commande une armée de réserve qui se forme à Wesel, t. I, p. 37.—Arrive des bords du Rhin sur l'Elbe et sur l'Oder, p. 173—194.—Reçoit l'ordre de porter sa première division de l'Oder sur la Vistule, p. 247. — Craint un débarquement des Anglais et des Suédois aux bouches de l'Elbe et de l'Oder, p. 268.—Réponse de Napoléon, p. 293.—Reçoit l'ordre d'avancer des troupes au-delà de l'Oder pour relever sur la Vistule celles du duc de Bellune qui sont appelées à Smolensk, p. 361. — Ses divisions s'avancent pour soutenir la retraite, t. II, p. 351.

Castlereagh (lord) ministre anglais. Sa réponse au duc de Bassano, t. I, p. 105.

CAULAINCOURT (Armand de). Voyez VICENCE (le duc de).

CAULAINCOURT (le général Auguste) gouverneur des pages et faisant le service d'aide-de-camp.—Napoléon le charge de prendre possession de Viazma et de préserver la ville de l'incendie, t. I, p. 367.—Est de service la nuit qui précède la bataille de la Moscowa, t. II, p. 16.—Pendant la bataille il remplace Montbrun qui vient d'être tué; entre au galop à la tête des cuirassiers dans la grande redoute du centre et y trouve la mort, p. 36.

CHARLES IV (le roi) d'Espagne. Son voyage de Marseille à Rome, t. I, p. 170.

CHASSELOUP-LAUBAT (le général) commandant en chef le génie. Instructions que l'empereur lui fait adresser pour les travaux à faire à Kowno et à Wilna, t. I, p. 213.—Autre lettre de l'empereur sur le service du génie, p. 350.—Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109.—Travaille aux ponts de la Bérézina, p. 306.

CHASSENON (l'auditeur Esprit de) est nommé intendant de Grodno, t. I, p. 153.

CHASTEL (le général) employé contre les Cosaques aux environs de Moscou, t. II, p. 94.

CHATEAU (le colonel), aide-de-camp du duc de Belluno. Instructions que Napoléon le charge de porter de Smolensk au duc de Belluno, t. II, p. 245.

CHOUARD (le général de cavalerie) chargé à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 27.

CHRISTIN (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110 et 381.

CLAPARÈDE (le général) commande la légion polonaise qui fait partie de la garde à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 10.—Est envoyé au secours du prince Eugène pendant le *hourra* de Borodino, p. 27.—Est chargé de l'escorte des trophées qu'on emmène de Moscou, p. 321.—Combat sur la Bérézina, p. 131.

CLÉMENT DE TAMTIGNIES (le capitaine) officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

COCHELET (M.) auditeur au conseil-d'état, est nommé intendant de Bialystock, t. I, p. 153.

COHORTES. Voyez GARDES NATIONALES.

COLBERT (le général) s'empare d'Orcha, t. I, p. 227.

COLIN DE SUSSY (le comte) est nommé ministre des manufactures et du commerce, t. I, p. 6.

COMMERCE (le ministère du) et des manufactures. Création de ce ministère dont le portefeuille est donné au comte Colin de Sussy, t. I, p. 6.

CONTADES (M. de). Son discours à l'empereur au nom de la députation d'Indre-et-Loire, t. I, p. 30.

COMPANS (le général), dans la marche de Smolensk sur Moscou, sa division fait le service d'avant-garde avec la cavalerie du roi de Naples,

t. 1, p. 364—373.— Il prélude à la bataille de la Moscowa par la prise de la redoute de Schwardino, t. II, p. 3. — Au commencement de la bataille il est chargé de l'attaque des batteries de Semenowskié, p. 13. — Il y est blessé, p. 21.—Sa division, secondée par les troupes du maréchal Ney, prend les redoutes, p. 23. — Il passe sur le corps des Russes à la retraite de Viazma, p. 234.

Conscription. L'empereur en s'avançant de Smolensk sur Moscou envoie en France des ordres pour qu'on commence à lever la conscription de 1813, t. I, p. 362.

Corbineau (le général), commandant la cavalerie du 2e corps, fait prisonnier le général russe qui commande l'avant-garde de Steingel, t. II, p. 222. — Son arrivée sur la Bérézina indique à Napoléon le gué de Stoudziancka, p. 304. — Il se met à la tête du passage, p. 316, 317 et 325.

Courlande. L'armée du duc de Tarente prend possession de cette province, t. I, p. 162.

Czernicheff (le colonel) aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Paroles conciliantes que Napoléon le charge de porter à Saint-Pétersbourg, t. I, p. 19.—On attend vainement une réponse aux propositions dont il était porteur, p. 31.—Il passe de l'armée de Tchitchagoff à celle de Wittgenstein, et délivre sur la route de Wilna les prisonniers Wintzingerode et Sweczin, t. II, p. 305.

Darendels (le général). Sa division reste d'abord comme garnison à Dantzick, t. I, p. 75.—Combat sur la Bérézina, t. II, p. 323.

D'Albe (Bacler), l'adjudant-commandant, directeur du cabinet topographique de Napoléon, t. I, p. 255; t. II, p. 38.

Dalton (le général), blessé devant Smolensk, t. I, p. 318.

Damas (le général), sur la Bérézina, t. II, p. 338.

Danthouard (le général), commandant l'artillerie du prince Eugène. — Au combat d'Ostrowno, t. I, p. 236. — A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 18.—A la retraite du Vop. t. II, p. 250.

Dantzick. La Russie demande cette place en échange d'Oldenbourg; réponse de Napoléon à ce sujet, t. I, p. 22.— La garnison de Dantzick est portée à 20,000 hommes, t. I, p. 38.—Napoléon inspecte les travaux de Dantzick, t. I, p. 71.

Dantzick (le maréchal Lefebvre, duc de) commande la vieille garde à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 20.— Prend possession du Kremlin, t. II, p. 45 et 109. — Commande la vieille garde au passage de la Bérézina, p. 324.

Darmstadt-Hesse (le duc et la duchesse de) viennent visiter Napoléon à son passage à Mayence, t. I, p. 52.

Daru (le comte), ministre-secrétaire d'état.— L'empereur prépare avec lui l'administration militaire destinée à l'expédition de Russie, t. I, p. 32. — Travail du secrétaire d'état à Dresde, t. I, p. 65 et 66. — Il rejoint l'empereur à Posen, t. I, p. 70.—Travail du secrétaire d'état à

Kœnigsberg, t. I, p. 76.— A Gumbinen, p. 79. — A Witepsk, t. I, p. 255. — A Mojaïsk, t. II, p. 38. — A Moscou, t. II, p. 109. — Il se trouve auprès de Napoléon, sur la Bérézina, t. II, p. 322. — et se charge des fonctions de l'intendant-général, qui est malade, t. II, p. 350.

DAVOUST (le maréchal). *Voyez* ECKMUHL (le prince d').

DELAITRE (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 342.

DELESSERT (M. Benjamin). Napoléon visite sa manufacture de Passy et le décore de la légion-d'honneur, t. I, p. 6.

DELZONS (le général), du corps du vice-roi. — Devant Witepsk, t. I, p. 239.—A la bataille de la Moscowa, occupe le village de Borodino, t. II, p. 23. — Entouré par l'ennemi, forme ses carrés, t. II, 27. — Est tué à Malojaroslavetz, t. II, p. 206 et suivantes.

DEPONTHON (le colonel), secrétaire du cabinet. — En mission du côté de Tilsitt, t. I, p. 255, cité de nouveau, t. II, p. 38.

DEROY (le général), de l'armée bavaroise.—Est blessé mortellement dans les combats de Polotsk, t. I, p. 336.

DESSAIX (le général), du corps du prince d'Eckmuhl.—Soutient l'attaque de la division Compans à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 20. — Il y est blessé, t. II, p. 21.

DESSAU (le prince de) se trouve à la cour que Napoléon tient à Dresde, t. I, p. 53.

DESSOLES (le général), chef d'état-major du prince Eugène. — Reçoit à Smolensk la permission de retourner en France, t. I, p. 339.

DEVIENNE (M.), page de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

DEVELTOWO (combat de), entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, qui est forcé d'évacuer la Samogitie, t. I, p. 149.

D'HAUTPOULT (l'officier d'ordonnance) envoyé par l'empereur de Gloubokoë à Bechenkowiozi, t. I, p. 286. — Sa mission à Polotsk auprès du duc de Reggio, t. I, p. 252 et 291.—Cité comme se trouvant à Moscou, t. II, p. 110.

DISCIPLINE ET POLICE MILITAIRE.—Mesures prises par l'empereur à Thorn, t. I, p. 69.— A Kœnigsberg, t. I, p. 77.— A Wilna, t. I, p. 172 et 193. A Ghjath, t. I, p. 376, et t. II, p. 60.—Premiers signes de désorganisation dans la retraite, t. II, p. 232.

DNIÉPER. *Voyez* le BORYSTHÈNE.

DOCTOROFF (le général russe) parvient à rejoindre Barclai de Tolly après la dispersion de Wilna, t. I, p. 155.

DOMBROWSKI (le général polonais). Sa division est placée en observation entre Minsk et Bobruisk, t. I, p. 359.—Ordre de l'empereur relatif à la place de Bobruisk, t. II, p. 57.—Il se replie sur Borisow et perd cette position, t. II, p. 277.—Combat sur la Bérézina, t. II, p. 325.—Il y est blessé, t. II, p. 339.

DOROKOFF (le général russe) est rejeté de Wilna sur Vologin et de là sur l'armée de Bagration, t. I, p. 156. — Est tué à Malojaroslavetz, t. II, p. 207.

Dorogobouge. Les Russes nous abandonnent cette ville, t. 1, p. 342. — L'empereur y arrive le 24 août, p. 357.—Retraite de l'armée de Moscou par Dorogobouge, t. II, p. 237.

Dorsenne (le général), commandant en chef l'armée du nord d'Espagne. — Est arrivé à Valladolid pour rallier l'armée de Portugal, après la bataille de Salamanque, t. II, p. 8.

Doumerc (le général) et ses cuirassiers en avant de Polotsk, t. 1, p. 249; et sur la Bérézina, t. II, p. 303 et 325.

Dresde. Voyage et séjour de Napoléon à Dresde, t. 1, p. 52.— Description que M. de Pradt fait de la cour impériale, p. 55. Napoléon quitte Dresde pour se rendre à l'armée, p. 65.

Drissa (Après l'évacuation de Wilna la grande armée russe se réfugie dans le camp retranché de), t. 1, p. 161.—Elle le quitte pour se retirer sur Witepsk, p. 226.

Dubois (le colonel) à la Bérézina, t. II, p. 338 et 371.

Dufour (le général), à Krasnoï, t. II, p. 262.

Dumanoir (M.), page de Napoléon de Moscou, t. II, p. 110.

Dumas (le comte Mathieu), intendant-général de l'armée. — Travaille à Witepsk avec Napoléon, t. 1, p. 257. — Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109.—Passe la Bérézina auprès de Napoléon, p. 324.—Tombe malade, p. 350.

Dwina (la). L'armée russe ayant perdu la ligne du Niémen, se retire d'abord derrière la Dwina, t. 1, p. 150, 155.—Napoléon arrive sur la Dwina à Beobenkovitczi, p. 230.

Dunabourg. Prise de cette ville par la division Richard, t. 1, p. 252.

Dupelain (le général), de la division Compans. — A la bataille de la Moscowa, prend le commandement de son divisionnaire qui est blessé, t. II, p. 21.

Dunosnel (le général), aide-de-camp de l'empereur. — Aide-major-général pour la cavalerie, t. 1, 258. — Gouverneur de Moscou, t. II, p. 45 et 109.—Passe la Bérézina auprès de Napoléon, p. 324.

Durutte (le général), du neuvième corps. — Sa division est mise en marche de Berlin sur Varsovie, t. 1, p. 361. — Quitte Varsovie pour entrer en ligne et doubler l'armée du général Reynier, t. II, p. 252 et 270.—Bat les Russes à Wolkowitz, t. II, p. 313.

Dutaillis (le général), commandant à Varsovie.—Ferme contenance de ce général au milieu de l'inquiétude que l'invasion de Tormassow a répandue tout-à-coup dans le grand-duché, t. 1, p. 332.

Duvivier (le capitaine), officier géographe du cabinet de Napoléon, t. II, p. 110.

Ellé (le général) jette les ponts sur lesquels l'armée française passe le Niémen à Kowno, t. 1, p. 140.—Ceux sur lesquels elle passe le Borysthène à Rasasna, p. 298.—Enfin ceux de la retraite à la Bérézina, t. II, p. 306.

Eckau (combat d') entre les Prussiens et les Russes, le 19 juillet, t. 1, p. 232.

ECKMUHL (le maréchal Davoust, prince d') fait occuper la Poméranie, t. 1, p. 4.—Arrive sur l'Oder, p. 25.—S'avance sur la Vistule, 31 et 34.—Commande en chef sur la Vistule en attendant que l'empereur arrive, p. 34.—Ses instructions, *ibid.*—L'empereur le rejoint entre Marienbourg et Konigsberg, p. 76.—A Wilna, le corps du maréchal Davoust fournit divers détachemens. Le maréchal se porte avec deux divisions sur Minsk pour y couper la retraite à Bagration, p. 150.—Après avoir devancé Bagration à Minsk, le maréchal se porte sur Mohilow pour l'y devancer encore, p. 227.—Arrête une dernière fois Bagration au combat de Soultanowka près de Mohilow, p. 230.—Lettre de l'empereur relative au départ du roi de Westphalie, p. 280.—Le maréchal réunit ses cinq divisions, et fait sa jonction avec l'armée de l'empereur sur le Borysthène à Doubrowna, p. 298.—Le prince d'Eckmuhl, à l'attaque de Smolensk, se rend maître un moment de la porte de Malakouska, p. 311.—Après le combat de Valoutina, il marche à l'avant-garde de l'armée sur la route de Moscou, p. 329.—Sa position d'attaque à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 6 et 13.—Se porte sur les redoutes de Semenowskié, p. 14.—Son cheval y est tué sous lui, p. 22.—Continue de commander son corps d'armée, et prend sa part de la victoire, p. 23, 24 et 30.—Arrive à Moscou, p. 45.—Y reste auprès de Napoléon, p. 109.—Soutient le prince Eugène à Malojaroslavetz, p. 207.—Poursuit Kutusoff sur la route de Kalouga, p. 214.—Passe sur le corps des Russes à la retraite de Viasma, p. 233.—Coupé à Krasnoï, il est dégagé par une belle manœuvre de Napoléon, p. 259.—Passe la Bérézina, p. 321 et 326.—File sur Zembin et Molodetchno, p. 333.

ELCHINGEN (le maréchal Ney, duc d'), rassemble le troisième corps d'armée à Francfort-sur-l'Oder, t. 1, p. 34.—De Wilna se porte sur la Dwina, p. 161.—Cantonnemens qui lui sont assignés en avant de Witepsk, p. 287.—Marche avec l'avant-garde de l'armée, de Witepsk sur Smolensk, p. 298.—Est légèrement blessé à la première attaque de Smolensk, p. 305.—Débouche des premiers de Smolensk à la poursuite de l'ennemi, p. 318.—L'empereur veut lui donner de la cavalerie qu'il refuse, p. 347.—Le maréchal lutte seul contre Barclai de Tolly au combat sanglant de Valoutina, p. 320.—Arrive sur le champ de bataille de la Moscowa, t. II, p. 6 et 13.—Est placé au centre, p. 15.—Enlève les redoutes de Semenowskié, p. 23.—Sera le prince de la Moscowa, p. 30.—Reste à Moscou auprès de Napoléon, p. 109.—Dans la retraite, prend le service de l'arrière-garde à Viazma, p. 250.—Protége le repos qu'on prend à Smolensk, p. 259.—La retraite par Krasnoï lui étant coupée, il passe le Borysthène sur des glaçons, et marche par la rive droite, p. 262.—Parvient à rejoindre l'armée à Orcha, p. 275.—Combat sur la Bérézina, p. 321 et 325.—Lettre que Napoléon écrit au sénat pour décerner le titre de prince de la Moscowa au maréchal Ney, p. 382.

Émery (le capitaine), fourrier du palais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Espagne. La politique de l'empereur admet que les forces de l'Angleterre s'accumulent de ce côté, t. I, p. 7. — Les cortès n'ont plus de refuge que sur la pointe de Cadix, p. 7. — Le roi Joseph Napoléon a rallié les plus grandes familles, *ibid.* — Instructions laissées par Napoléon en partant pour la guerre de Russie. Ses dispositions pour remédier aux distances, p. 74. — Wellington s'avance en Espagne. Le colonel Fabvier apporte la nouvelle de la bataille de Salamanque, t. II, p. 8. — Wellington est entré à Madrid. Napoléon l'apprend à Moscou, p. 111. — L'empereur Alexandre a reçu les envoyés des cortès de Cadix, et fait alliance avec eux, p. 199.

États-Unis d'Amérique (les) se brouillent avec l'Angleterre, t. I, p. 171. — Napoléon à Moscou s'occupe des moyens de les attacher plus étroitement à la cause de la France, t. II, p. 112.

Étienne (lieutenant de voltigeurs au douzième régiment) fait prisonnier le général Toutchkoff dans la mêlée de Valoutina, t. I, p. 322.

Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie (le prince), passe par Paris en se rendant de Milan à l'armée, t. I, p. 34. — Prend les ordres de l'empereur à Thorn, p. 70. — Passe le Niémen à Piloni avec les Italiens et les Bavarois, p. 144. — Lettre de l'empereur, du 2 juillet, p. 191. — S'avance sur Witepsk par Gloubokoë, p. 183. — Combat à Ostrowno, p. 235. — Ses cantonnemens au nord de Witepsk, p. 242. — Forme l'arrière-garde dans la marche sur Smolensk, p. 298. — Forme l'aile gauche dans la marche sur Moscou, p. 363. — Commande l'aile gauche à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 4 et 14. — Enlève le village de Borodino, p. 23. — Laisse cette position à la garde de la division Delzons, et se porte à l'attaque de la batterie du centre, p. 23. — Revient sur Borodino que l'ennemi déborde, p. 27. — N'a que le temps de se jeter dans un carré du quatre-vingt-quatrième, *ibid.* — Son cheval est tué sous lui, p. 28. — Ses troupes rentrent dans la batterie du centre au même moment que les cuirassiers de Caulincourt, p. 30. — Arrive sur Moscou; en occupe les avenues du côté du nord, p. 45. — Son séjour à Moscou, p. 109. — Il soutient l'attaque de toute l'armée de Kutusoff à Malojaroslavetz, pag. 203. — C'est son plus beau fait d'armes, p. 211. — Passe sur le corps des Russes à la retraite de Viazma, p. 235. — Désastre de sa retraite dans le bourbier glacé du Vop, p. 250. — Il parvient à gagner Krasnoï, p. 257. — Passe la Bérézina, p. 321 et 325. — File sur Zembin et Molodetchno, p. 333.

Fabvier (le colonel), aide-de-camp du duc de Raguse, arrive en courrier sur le champ de bataille de la Moscowa, apportant la nouvelle de la perte de la bataille de Salamanque, t. II, p. 8.

Flahaut (le colonel), aide-de-camp du prince de Neufchâtel, est envoyé de Dresde au prince de Schwartzenberg, t. I, p. 61. — Rapport de sa mission, p. 78. — Est envoyé de nouveau au prince de Schwartzenberg,

p. 246. — Porte des ordres pour le passage de la Bérézina, t. II, p. 309.
Fontana (le général italien) blessé à Malojaroslavetz, t. II, p. 207.
Forget (M. de), auditeur du conseil d'état, arrive à Molodetchno, t. II, p. 352.
Foucher (le général d'artillerie) commande l'artillerie du duc d'Elchingen à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 15.
Fournier (le général) est nommé général de division, t. II, p. 245. — Combat à la Bérézina, p. 325, 336 et 339.
Friant (le général) commande la division du prince d'Eckmuhl qui occupe la Poméranie Suédoise, t. I, p. 11. — Est reçu commandant des grenadiers de la garde et Napoléon préside lui-même à cette réception, p. 258. — Il combat à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 13. — Reste inébranlable dans la position de Semenowskié et sert de pivot aux manœuvres qui terminent la journée, p. 27.
Frioul (le général Duroc, duc de), est chargé des détails de la garde impériale, t. I, p. 255. — Est le chef de la maison militaire et civile de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 324.
Galbois (M. de), officier d'état-major, porteur d'ordres à la Bérézina, t. II, p. 321.
Gallicie. L'Autriche rendra cette province à la Pologne et recevra en échange l'Illyrie, t. I, p. 26.
Gallitzin (le prince). Napoléon, la veille de son arrivée à Moscou, loge au château de ce prince, t. II, p. 41.
Garde impériale. La garde impériale part de Paris, t. I, p. 34. — C'est le duc de Frioul qui fait avec l'empereur le travail journalier de la garde impériale, p. 255. — Elle combat à la Moscowa, t. II, p. 19. — A Krasnoï, p. 264. — A la Bérézina, p. 320.
Gardes nationales. Cent cohortes sont fournies par la garde nationale, t. I, p. 24. — Les premières cohortes organisées sont envoyées dans les places du Rhin, p. 362.
Gérard (le général) prend le commandement de la division Gudin à Valoutina et s'empare de la position, t. I, p. 323. — Sa division passe sous les ordres du vice-roi à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 14. — Ses efforts sont principalement dirigés contre la grande batterie du centre, p. 23. — Soutient le prince Eugène à Malojaroslavetz, p. 207.
Ghjath. L'armée française arrive à Ghjath, t. I, p. 371. — On y apprend qu'on n'est qu'à une marche du champ de bataille choisi par Kutusoff; préparatifs de Napoléon, t. I, p. 375. — L'armée de Moscou repasse par Ghjath dans sa retraite, t. II, p. 218.
Ghorodzcnea (combat de) entre le prince de Schwartzenberg et Tormasow; celui-ci se retire, t. I, p. 332
Gifflenga (le général), aide-de-camp du vice-roi d'Italie, a un cheval tué sous lui à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 28. — Est blessé à Malojaroslavetz, p. 207. — Est cité au combat de Krasnoï, p. 257.

Gérard (le général) à la Bérézina, t. II, p. 323-339.
Glogau. L'empereur à Glogau, t. I, p. 67.
Gloubokoe. L'empereur s'arrête quelques jours dans ce bourg, t. I, p. 226.
Gourgaud (l'officier d'ordonnance) envoyé à l'avant-garde de Valoutina, t. I, p. 321. — Son rapport, p. 322. — Entre dans Moscou avec le roi de Naples, t. II, p. 43.—Est cité parmi les officiers d'ordonnance de Napoléon à Moscou, p. 110. — Ses missions et ses rapports à Malojaroslavetz, p. 205-209. — Il vient annoncer à l'empereur le salut du maréchal Ney, p. 234. — Il est cité sur la Bérézina, p. 329.
Grabowski (le général polonais) tué devant Smolensk, t. I, p. 318.
Grandeau (le général) blessé devant Smolensk, t. I, p. 318.
Grandjean (la division commandée par le général) passe le Niémen à Tilsitt sous les ordres du duc de Tarente, t. I, p. 78.
Grodno. Le roi de Westphalie y passe le Niémen avec les Polonais, les Saxons et les Westphaliens, t. I, p. 145.
Groucht (la cavalerie commandée par le général) garde les communications du prince d'Eckmuhl entre Minsk et Gloubokoë, t. I, p. 227. — Sort de Smolensk par la route de Saint-Pétersbourg et suit la retraite de Doctoroff, p. 337.—Charge les Russes à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 31. — Est envoyé contre les Cosaques au sud-ouest de Moscou, p. 94. — Ce général commande l'escadron sacré dans la retraite, p. 251.
Gudin (la division commandée par le général) attaque le faubourg de Mitislaw à Smolensk, t. I, p. 309. — Elle marche pour soutenir le maréchal Ney à Valoutina, p. 322.—Le général Gudin est tué, p. 323.
Guéhéneuc. Belle action de ce colonel au passage de la Wilia, t. I, p. 143.
Guilleminot (le général) remplace le général Dessoles comme chef d'état-major du prince Eugène, t. I, p. 339. — Prend le commandement de la division Delzons, sur le champ de bataille de Malojaroslavetz, t. II, p. 206.— Est auprès du vice-roi, au combat de Krasnoï, p. 257.
Gumbinen. Séjour de Napoléon dans cette ville; la guerre se déclare, t. I, p. 79.
Guyon (le général) à Krasnoï, t. II, p. 257.

Hardemberg (le baron de), chancelier de Prusse. Sa correspondance relative à l'alliance de la Prusse avec Napoléon, t. I, p. 83 et suiv.—Vient à Dresde, p. 54.
Hartzfeld (le prince de). Mission de ce prince à Paris, relativement à l'alliance de la Prusse, t. I, p. 18.
Haxo (le général) accompagne Napoléon dans la reconnaissance des bords du Niémen, t. I, p. 139.
Heudelet (la division) arrive sur le Niémen, t. II, p. 351.
Hogendorp (le général hollandais), aide-de-camp de Napoléon. L'empereur le laisse d'abord à Kœnigsberg comme gouverneur, t. I, 77. — Ce général est ensuite nommé gouverneur de Wilna, p. 173.

Iélnia. L'avant-garde de Kutusoff y surprend la brigade Augereau, t. II, p. 249.
Inde. Calculs sur une marche de Moscou vers l'Inde, t. I, p. 129.
Insterbourg. L'empereur y arrive, t. I, p. 78.
Istrie (le maréchal Bessières, duc d'), commande la cavalerie de la garde à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 20. — Est envoyé avec sa cavalerie au sud-ouest de Moscou, p. 94. — Texte des ordres de l'empereur qui lui sont adressés de Moscou, p. 152, 157, 158, 157. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 324.

Jacoubovo (combat de) entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, t. I, p. 248.
Jakowleff (M. de), habitant de Moscou. Napoléon l'envoie porter une lettre à l'empereur Alexandre, t. II, p. 88.
Jérome Napoléon. *Voyez* Westphalie (le roi de).
Joly de Fleury (M.), auditeur au conseil d'état, apporte le portefeuille de Paris au moment où l'on sort de Moscou, t. II, p. 141.
Jomini (le général) commandera à Smolensk en attendant l'arrivée du duc de Bellune, t. I, p. 372. — Est envoyé pour rallier les hommes isolés au passage du Borysthène, t. II, p. 267 et 294.
Joseph Napoléon. *Voyez* Espagne (le roi d').
Jouan (le docteur), l'un des chirurgiens de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.
Junot (le général). *Voyez* Abrantès (le duc d').

Kalouga. Dispositions de Napoléon pour marcher sur cette ville en sortant de Moscou, t. II, p. 129, 133 et 139. — La route nous est ouverte, p. 141. — Kutusoff vient nous la disputer à Malojaroslavetz, p. 205.
Kaminski (le général polonais) est fait prisonnier par les Russes, t. II, p. 345.
Kleist (le général prussien) décide la victoire sur les Russes au combat d'Eckau, t. I, p. 232.
Kliastitza (combat de), entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, t. I, p. 250.
Knesebeck (M. de), envoyé du roi de Prusse auprès de l'empereur Alexandre. Son rapport sur les dispositions dans lesquelles on est à Saint-Pétersbourg à la fin de mars 1812, t. I, p. 107.
Kobrin (combat de). L'avant-garde du général Reynier, commandée par le général saxon Kleingel, est surprise à Kobrin par Tormasow, t. I, p. 245.
Koenigsberg. L'empereur à Koenigsberg, t. I, p. 76. — Y laisse le général Hogendorp pour gouverneur, p. 77. — Le général Loison remplace le général Hogendorp appelé à Wilna, p. 173.
Konopka (le général polonais) est enlevé à Slonim, t. II, p. 228.

Kossakowski (le général), aide-de-camp polonais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109. — Sur la Bérézina, p. 324.

Kourakin (le prince de), ambassadeur de Russie à Paris, remet l'ultimatum de son cabinet, t. I, p. 48. — Notes échangées entre cet ambassadeur et M. de Bassano, p. 116.

Kowno. Immédiatement après le passage du Niémen, l'armée française occupe cette ville, t. I, p. 142. — Arrivée du quartier impérial, *ibid.* — Travaux ordonnés pour mettre ce poste en état de défense, p. 213. — La division Loison est appelée pour garder les ponts de Kowno, p. 361.

Krasnoï (premier combat de), le 14 août, entre l'avant-garde du roi de Naples marchant sur Smolensk et la division du général Neverowski, t. I, p. 300. — Deuxième combat, les 16 et 17 novembre, entre l'armée française en retraite et l'armée russe de Kutusoff, t. II, p. 254.

Kremlin (le). Napoléon s'y loge, t. II, p. 46. — Noms des principaux personnages qui s'y trouvent autour de Napoléon, p. 109. — Dispositions pour mettre en état de défense les tours et les murailles, p. 119-132. — Ordre de faire sauter le Kremlin, p. 137. — Exécution de cet ordre, p. 143.

Kutusoff (le général Golonitcheff-Kutusoff-Rimniski, commandant en chef la grande armée des Russes. Son arrivée pour remplacer Barclai de Tolly, t. I, p. 370. — Prend le commandement à Tzarewo-Zaïmitché, p. 271. — A choisi la plaine de Borodino pour recevoir la bataille, p. 375. — Commande contre Napoléon à la bataille de la Moscowa et la perd, t. II, p. 1 et suivantes. — Se décide à abandonner Moscou, p. 42. — Feint de se retirer au sud-est par la route de Kolomna, p. 93. — Notre avant-garde perd un moment ses traces, p. 94. — Ses troupes légères reparaissent au sud-ouest du côté de Mojaïsk, p. 95. — On le retrouve en position couvrant la vieille route de Kalouga, p. 98. — Son entrevue avec le général Lauriston au camp de Taroutino, p. 91. — Il surprend les lignes du roi de Naples à Vinkowo, p. 135. — Manœuvres de Napoléon qui dérobe ses premières marches en sortant de Moscou, p. 136. — Mission du colonel Berthemi auprès de Kutusoff, p. 141. — Texte de la lettre dont cet officier est porteur et de la réponse qu'il rapporte, p. 187-188. — Pendant que Napoléon s'avance sur Kalouga, Kutusoff, qui le croit encore à Moscou, reste immobile dans son camp de Taroutino, p. 141. — Il se décide enfin à marcher, et vient à Malojaroslavetz pour y disputer le chemin de Kalouga, p. 205. — Marches rétrogrades qu'il fait après le combat de Malojaroslavetz, p. 215. — Certain que nous sommes nous-mêmes en retraite, il commence à chanter victoire, p. 231. — Il veut nous barrer le chemin à Viazma, p. 234. — Son avant-garde surprend la division Baraguay-d'Hilliers sur la route de Smolensk à Kalouga, p. 249. — Kutusoff veut encore nous couper le chemin à Krasnoï, p. 256. — Arrive après nous sur la Bérézina, p. 332.

Labédoyère (le colonel) à Viazma, t. II, p. 233. — A Krasnoï, p. 257.
Labouillerie (le baron), trésorier de la couronne, à Paris. Fait sortir des caves du domaine extraordinaire les tonneaux d'or qui doivent être la réserve des trésors de l'armée, t. I, p. 33.
Lahoussaye (le général) envoyé contre les Cosaques au sud-ouest de Moscou, t. II, p. 94.
Lamberty de Gerbevilliers, écuyer de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.
Lameau (le capitaine), officier géographe du cabinet à Moscou, t. II, p. 110.
Lanabère (le général), à la bataille de la Moscowa, va remplacer le général Morand blessé à l'attaque de la batterie du centre, t. II, p. 29. — Il entre dans la redoute et y est tué, p. 31.
Lanusse (le général) amène un convoi qui est attaqué par les Cosaques entre Mojaïsk et Moscou, t. II, p. 95.
Lariboissière (le général), commandant en chef l'artillerie de l'armée. A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 33. — Après la bataille rassure l'empereur sur nos ressources en munitions, p. 40. — Fait partie du grand état-major de Napoléon à Moscou, p. 109. — Diverses lettres de l'empereur à ce général, du 25 juin, t. I, p. 189. — Du 30, p. 190. — Du 4 juillet, p. 194. — Du 7 juillet, p. 198-199. — Du 9 juillet, p. 204. — Du 11 juillet, p. 210. — Du 20 juillet, p. 281. — Du 31 juillet, p. 288. — Suite des lettres de Napoléon, t. II, p. 149 et suivantes.
Larrey (le docteur). Soins qu'il donne aux blessés à Witepsk, t. I, p. 256. — A la bataille de la Moscowa, t. II, p. 36. — A la Bérézina, p. 336-338.
Latour-Maubourg (le général) atteint l'arrière-garde de Bagration au combat de Romanow, le 14 juillet, t. I, p. 222. — Commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moscowa, et y est blessé, t. II, p. 15 et 34.
Lauriston (le général), aide-de-camp de l'empereur et son ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Derniers efforts que l'empereur lui ordonne de tenter pour arriver jusqu'à l'empereur Alexandre, t. I, p. 57. — Rejoint Napoléon à Smolensk et reprend son service d'aide-de-camp, p. 640. — A la bataille de la Moscowa commande la batterie qui oppose une barrière de feu aux Russes, t. II, p. 26. — Est envoyé au camp de Kutusoff, p. 90-100. — Son fils compte parmi les officiers d'ordonnance de Napoléon à Moscou, p. 109. — Le général est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 324.
Lecamus (le général) à la Bérézina, t. II, p. 342.
Lecouteulx, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, blessé par un des nôtres dans la confusion du *houra* de Gorodnia, t. II, p. 210.
Ledru (le général) pénètre dans le faubourg de Krasnoï à l'attaque de Smolensk, t. I, p. 310. — A la bataille de la Moscowa enlève la batterie de Semenowskié, t. II, p. 23.
Lefebvre (le maréchal) duc de Dantzick. *Voyez* Dantzick.
Legrand (le général) soutient le combat de Jacoubovo contre l'avant-garde de Wittgenstein, t. I, p. 248. — Est resté inébranlable dans la

ligne qu'il défend à Polotsk contre les attaques de Wittgenstein, p. 335. — Combat à la Bérézina, t. II, p. 318. — Y est blessé, p. 331.

Lelsu de Maupertuis (le capitaine) fait prisonnier le général russe Wintzingerode aux avant-postes du Kremlin dans Moscou, tom. II, p. 144.

Lelorgne (auditeur au conseil d'état), chargé de tenir l'état des forces ennemies, est attaché au cabinet comme secrétaire-interprète, t. I, p. 257. — Napoléon, à la barrière de Moscou, l'interroge sur les principaux édifices qui frappent sa vue, t. II, p. 44. — Sa mission aux Enfans-Trouvés, et ses relations avec MM. de Toutelmine et Jakowleff, p. 84 et suivantes.

Lepaultre (le général de cavalerie) à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 27.

Lesseps (M.), dernièrement consul-général de France à Saint-Pétersbourg, est nommé intendant de Moscou, t. II, pag. 116.

Letort (le major), des dragons de la garde, est envoyé contre les Cosaques qui inquiètent la grande route entre Mojaïsk et Moscou, t. II, p. 95.

L'Herminier (le docteur). Les blessés de la retraite, mis dans les voitures de Napoléon, sont confiés à ses soins, t. II, p. 217.

Lithuanie. Création du gouvernement provisoire de cette province, t. I, p. 152. — Levées des troupes demandées par Napoléon, p. 153.

Lobau (le général Mouton, comte de), aide-de-camp de l'empereur Napoléon, est chargé de commander deux divisions qu'on détache de l'armée du prince d'Eckmuhl, t. I, p. 150. — Nommé aide-major-général pour l'infanterie, p. 258. — Est auprès de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 324.

Loison (le général) remplace le général Hogendorp comme gouverneur à Kœnigsberg, t. I, p. 173. — Se dispose à marcher contre Tormasow dont les patrouilles se montrent du côté de Bialystock, p. 331. — Sa division est appelée à garder les ponts de Kowno, p. 361. — Elle a ordre de s'avancer sur Wilna pour y former une réserve, t. II, p. 236. — Elle sort de Wilna pour venir au-devant de la retraite, p. 351.

Lowenhielm (M. de) aide-de-camp suédois. Sa mission, au mois de mars 1812, à Saint-Pétersbourg, t. I, p. 12.

Lubomirska (la princesse). L'empereur loge chez elle à Doubrowna dans la retraite, t. II, p. 267.

Luddistes (trouble des) dans les provinces manufacturières de l'Angleterre, t. I, p. 3.

Maison (le général) à la Bérézina, t. II. p. 318.

Mallet (conspiration). L'empereur en reçoit la première nouvelle, t. II, p. 239.

Malo-Jaroslavetz. L'avant-garde du vice-roi y devance Kutusoff, t. II, p. 142. — Combat entre le vice-roi et Kutusoff, p. 203.

Manufactures. Les manufactures du continent deviennent pour Napoléon des moyens auxiliaires contre l'Angleterre, t. I, p. 6. — Création d'un ministère des manufactures et du commerce, p. 6.

Marchand (le général), à Smolensk, attaque le bastion royal, tom. I, p. 310. — A la bataille de la Moscowa, attaque les redoutes de Semenowskié, t. II, p. 22.

Marie-Louise (l'impératrice) suit l'empereur à Dresde, t. I, p. 52. — Fait un voyage à Prague avant de revenir en France, p. 65.

Marmont (le maréchal). *Voyez* Raguse (le duc de).

Mejan (le capitaine), aide-de-camp du vice-roi, est blessé à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 28.

Meneval (le baron), secrétaire du portefeuille, tom. I, p. 255, t. II, p. 38.

Merle (le général) à la Bérésina, t. II, p. 318.

Mestivier (le docteur) est au nombre des médecins de Napoléon à Moscou, t. II, p. 116.

Metternich (M. de), premier ministre d'Autriche, vient à Dresde, t. I, p. 54.

Miloradowitch (le général russe) amène au camp russe de Borodino un renfort de 15,000 hommes qui viennent de Moscou, t. I, p. 370.

Minsk est occupé par le prince d'Eckmuhl, t. I, p. 176. — Est menacé par le général russe Tchitchagoff, t. II, p. 248. — Reprise de cette ville par les Russes, p. 269.

Mir (combat de), t. I, p. 178.

Mittau. Les Russes abandonnent cette ville aux troupes du duc de Tarente, t. I, p. 162.

Mohilow. Le prince d'Eckmuhl marche sur cette ville, t. I, p. 178. — Il y arrive avant Bagration, p. 227.

Morand (le général) attaque le faubourg de Roslaw à Smolensk, t. I, p. 309. — Est placé sous les ordres du vice-roi à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 14. — Attaque la grande redoute, p. 23-25. — Y est blessé, p. 29.

Mosaisk. L'armée française occupe cette ville immédiatement après la bataille de la Moscowa, t. II, p. 87.

Montaigu (le capitaine), officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Montbrun (le général de cavalerie) à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 15. — Est tué d'un coup de canon, p. 30.

Montesquiou (le capitaine Anatole de), officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110. — Est expédié pour Paris après le passage de la Bérésina, p. 348.

Morton de Chabrillant (le capitaine), officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

MORTEMART (le capitaine), officier d'ordonnance de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110. — Est envoyé à Borisow, p. 438.

MORTIER (le maréchal). *Voyez* TRÉVISE (le duc de).

MOSCOU. L'armée qui sort de Smolensk s'avance dans la direction de Moscou, t. I, p. 337. — Inquiétude au quartier impérial sur la détermination qui sera prise à cet égard, p. 338. — Napoléon se décide à marcher sur Moscou, p. 342. — Instructions qu'il laisse à tout ce qui reste en arrière et en réserve, p. 356. — Aspect des plaines de la Moscovie, p. 374. — Moscou est abandonné par Kutusoff, t. II, p. 42. — Le roi de Naples y entre, 43. — Napoléon s'arrête à la barrière. Le duc de Trévise est nommé gouverneur de la province, et le général Durosnel gouverneur de Moscou, p. 45. — Napoléon prend son premier logement dans une maison du faubourg, *ibid.* — Le lendemain il va s'établir au Kremlin, 46. — Incendie de Moscou, p. 46 et suiv. — Napoléon est forcé de se retirer à Petrowskoïe, p. 72 et suiv. — Il revient à Moscou, p. 77. — Principaux personnages qui se trouvent autour de lui, p. 109. — On y reçoit les lettres de Paris en 18 jours, 110. — Mesures prises par Napoléon pour l'administration de la police de Moscou, p. 116. — Les premiers ordres pour l'évacuation des blessés sont du 5 octobre, p. 128. — Suite des dispositions pour l'évacuation, p. 131-134. — L'armée française quitte Moscou, p. 138. — Derniers ordres laissés à l'arrière-garde. Explosion du Kremlin, p. 143.

MOSCOWA (bataille de la), t. II, p. 1 et suiv. — Circulaire adressée par Napoléon aux évêques de l'Empire pour faire chanter le *Te Deum*, t. II, p. 66. — Titre du prince de la Moscowa créé pour le maréchal Ney, p. 30 et 454.

MOUNIER (le baron), secrétaire du cabinet, t. I, p. 255, et t. II, p. 38.

MURAT. *Voyez* NAPLES (le roi de).

MOUTON (le général). Voyez LOBAU (le comte de).

NANSOUTY (le général), marche par Michaëlska sur Svir, t. I, p. 156. — Commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 19. — Fait partie du dernier convoi de blessés qui sort de Moscou, et porte l'ordre à tout ce qui vient de Smolensk de rétrograder, t. II, p. 131.

NAPLES (le roi de), Joachim Murat. L'empereur le trouve à Dantzick, t. I, p. 72. — Il est chargé de poursuivre Barclai de Tolly au-delà de Wilna, p. 149. — Reçoit l'ordre de rentrer dans le mouvement général sur Witepsk, p. 228. — Combat à Ostrowno contre divers détachemens de l'armée de Barclai de Tolly, p. 234. — Combat à Krasnoï contre la division Neverowski, p. 307. — Après la prise de Smolensk s'avance sur la route de Moscou, p. 329. — Commande la cavalerie à la bataille de la Moscowa, p. 15. — Suit les pas de Kutusoff après la bataille, p. 40. — Entre le premier à Moscou, p. 43. — Se remet à la poursuite de Kutusoff, p. 94. — Après avoir poussé l'armée ennemie, se voit arrêté par la position qu'elle a prise sur la Nara, p. 100. — Il est

attaqué et surpris dans ses lignes de Vinkowo. — Valeur brillante avec laquelle il se dégage, p. 135. — Masque la sortie de Moscou et la dérobe à Kutusoff, p. 130. — Se replie sur l'armée quand elle arrive à la hauteur de Borowsk, p. 142.—Texte de quelques ordres de l'empereur adressés de Moscou au roi de Naples, p. 150 et suivantes. —Est auprès de Napoléon quand il passe la Bérézina, p. 324. —Napoléon lui laisse le commandement de l'armée, p. 355.

Napoléon accorde les encouragemens les plus assidus aux manufactures et au commerce, t. 1, p. 6. — Voit dans la prolongation de la guerre d'Espagne un moyen d'épuiser l'Angleterre, p. 7. — Hésite sur le parti à prendre avec la Prusse; l'admet dans son alliance pour éviter des précautions qui brusqueraient la rupture avec la Russie, p. 13. — Sa conversation avec M. de Czernicheff; explication conciliante dont il le charge pour l'empereur Alexandre, p. 24. — Est vivement contrarié dans ses desseins par la diversion dont la Russie le menace en faveur de l'Angleterre, p. 29. — Commence à parler tout haut de la guerre, p. 40. — Règle la part que la Pologne doit avoir dans les événemens qui se préparent, p. 41. — Démarche de conciliation auprès de l'Angleterre, p. 45. — Démarche directe auprès de l'empereur Alexandre, et mission du comte de Narbonne, p. 50. — Départ de Paris, Napoléon se rend à Dresde, p. 52.—Entrevue avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et ses principaux alliés, p. 53. — M. de Narbonne revient sans avoir réussi, p. 64. — Napoléon quitte Dresde pour se rendre à l'armée, p. 65. — S'arrête à Posen, p. 67. — A Thorn, p. 69. —A Dantzick, p. 74.—A Kœnigsberg, p. 76.—Passe le Niémen, p. 137. — Met le pied sur le territoire russe à Kowno, p. 142. — S'avance sur Wilna, p. 144. — Tout ce qu'il a calculé se réalise. L'armée russe est disposée dans toutes les directions de retraite, p. 149. — Espoir que lui donne la position de Bagration, dont tous les chemins sont fermés, p. 158, 166 et 167.—Il se refuse aux demandes que l'empereur Alexandre lui fait faire par l'aide-de-camp Balachoff, p. 158. — Donne audience à une députation de la diète de Pologne, p. 180. — Il se porte au-delà de Wilna, 184. — Est retenu quelques jours à Gloubockoë, p. 221.—Son mécontentement contre le roi de Westphalie qui a quitté l'armée, page 222. — Il part de Gloubockoë, décidé à s'attacher à la poursuite de Barclai de Tolly, p. 228. — Ses dispositions pour livrer bataille sous les murs de Witepsk, p. 240. — Cet espoir est déçu par la retraite nocturne de Barclai de Tolly, p. 241. — Séjour à Witepsk, p. 254.— Les expressions de haine qui commencent à dominer dans les actes du gouvernement russe l'étonnent de la part de l'empereur Alexandre et l'inquiètent, p. 264. — On devient si prudent autour de lui qu'il croit devoir être audacieux, p. 268. — Il marche sur Smolensk, p. 273 et 299.— On célèbre sa fête au bivouac de Boyarin-Kowa, p. 303. — Attaque de Smolensk, p. 309. — Napoléon y entre, p. 316. — Met tous ses soins à préserver de l'incendie ce qui reste de

la ville, p. 318. — A la nouvelle du combat de Valoutina, il y porte au milieu de la nuit, p. 324. — Se décide à pousser ses troupes sur la route de Moscou, p. 337. — Instructions qu'il laisse derrière lui, p. 356 et t. II, p. 51. — Profite d'un parlementaire qui se présente pour faire des complimens personnels à l'empereur Alexandre, t. II, p. 365. — Fait achever les funérailles de l'évêque de Viazma, p. 369. — Arrivé à Ghjath, il apprend que Kutusoff, le nouveau général des Russes, vient de s'arrêter à Borodino pour y recevoir la bataille, p. 376. — Ses dispositions pour la bataille de la Moscowa, t. II, p. 3 et suivantes — Position qu'il prend pendant la bataille, p. 19. — La quitte pour se porter du côté du vice-roi, p. 28. — Va se placer ensuite du côté de Semenowskié, p. 29. — Laisse son escorte en arrière pour aller reconnaître la dernière position sur laquelle les Russes se sont retirés, p. 32. — A Mojaisk, une extinction de voix l'empêche de dicter, p. 38. — Se prépare à une seconde bataille, p. 40. — Il pense à appeler le duc de Bellune sur Moscou, p. 41. — S'arrête quelques heures à la barrière de Moscou, p. 44. — Dispositions qu'il prend pour l'occupation de la ville, *ibid.* — Entre dans Moscou et se loge d'abord dans une maison du faubourg, p. 45. — Établit *son* quartier-général au Kremlin, p. 46. — Est assailli par l'incendie, p. 76. — Se retire au château de Petrowskoïe, p. 78. — Veut prendre sa revanche sur Saint-Pétersbourg, p. 79. — On le décide à rester à Moscou, p. 82. — Fait distribuer des secours aux incendiés, p. 83. — Fait écrire à Saint-Pétersbourg par M. Toutelmine, p. 86. — Écrit lui-même à l'empereur Alexandre, et fait partir sa lettre par M. de Jakowleff, p. 90. — Enfin, il envoie son aide-de-camp Lauriston au camp de Kutusoff, p. 94. — Ses dispositions militaires contre Kutusoff, p. 95. — Ne prolongeait-il son séjour à Moscou que pour attendre la réponse de Saint-Pétersbourg? p. 100. — Instructions qu'il envoie de Moscou au duc de Bellune et au prince de Schwartzenberg, p. 104 et 137. — Divers travaux qui l'occupent dans son cabinet du Kremlin, p. 110. — Instances qu'il adresse à ses alliés pour qu'on lui envoie des renforts, p. 113. — Balance l'alternative de revenir sur Smolensk par Kalouga ou par la route directe de Viazma, p. 129 et 133. — Sort de Moscou, p. 137. — Recommandation qu'il adresse au duc de Trévise pour l'enlèvement des derniers blessés, p. 139. — Arrivé à Borowsk, se voit au moment d'atteindre Kalouga sans obstacle, p. 142. — Assiste au combat de Malojaroslavetz, p. 207. — Délibère s'il continuera de se porter sur Kalouga, p. 208. — Se trouve assailli par un houra de Cosaques, p. 210. — Se décide à revenir sur Smolensk par Viazma, p. 214. — Soins qu'il prend pour l'enlèvement des derniers blessés de Mojaïsk et de Kolotskoï, p. 217. — Leçon de tolérance religieuse qu'il adresse au roi de Westphalie, p. 230. — Combat à Krasnoï pour dégager les corps du prince d'Echmuhl, du prince Eugène et du duc d'Elchingen, p. 259. — Tous les yeux sont fixés sur lui à Toloczin, quand on ap-

prend que les passages de la Bérézina sont fermés, p. 278. — Il force le passage, p. 316. — Envoie le capitaine Montesquiou à Paris, p. 348. — S'informe de la sûreté des routes, p. 348. — Et se décide à revenir en France, p. 352.

Narbonne (le comte Louis de), aide-de-camp de Napoléon. — Sa mission auprès du roi de Prusse, t. I, p. 36. — Sa mission auprès de l'empereur Alexandre, p. 51. — Son retour à Dresde, p. 64. — Se trouve auprès de Napoléon à Moscou, t. II, p. 109. Et sur la Bérézina, p. 324.

Narischin (le prince) est fait prisonnier avec le général Wintzingerode, dont il est aide-de-camp, t. II, p. 145.

Négociations avec la Russie pour éviter la guerre. — Mission de M. de Czernicheff, t. I, p. 19. — Ultimatum de M. de Kourakin, p. 48. — Mission de M. de Narbonne, p. 50. — Dernières instructions parties de Dresde pour M. de Lauriston, p. 57. — Tentative de négociation avec l'Angleterre, p. 45. — La guerre se déclare à Gumbinen, p. 79. — Mission de M. de Balachoff à Wilna, p. 158. — Lettre du prince de Neufchâtel au général Barclai de Tolly pour l'échange des légations française et russe, p. 200. — Lettre écrite de Moscou sous la dictée de Napoléon par M. de Toutelmine, t. II, p. 87. — Mission de M. de Jakowleff auprès de l'empereur Alexandre, p. 90. — Mission de l'aide-de-camp général Lauriston au camp de Kutusoff, p. 93. — Mission du colonel Berthemy au camp de Kutusoff, p. 137. — Texte de la réponse d'Alexandre aux ouvertures de Moscou, p. 189. — Ce qui se passait à Saint-Pétersbourg tandis que Napoléon écrivait à Moscou, p. 193.

Neigre (le général) à la Bérézina, t. II, p. 346.

Neipperg (M. de). L'Autriche le charge de faire des démarches pour ramener la Suède dans l'alliance de la France, t. II, p. 26.

Nesselrode (le comte) ministre de Russie, devait venir négocier à Paris; sa mission est contremandée, t. I, p. 11. — Regrets de Napoléon à cet égard, p. 21.

Neufchatel (le prince de), major-général, suit l'empereur pendant tout le temps que dure l'expédition de Russie; et ses travaux, comme major-général, se trouvent confondus dans le cours de cet ouvrage avec ceux de Napoléon. Il est cité personnellement à Dantzick, t. I, p. 74. — A Witepsk, p. 255. — A Mojaïsk, t. II, p. 38. — A Moscou, p. 109.

Newerowski (le général russe), à Krasnoï, t. I, p. 300.

Ney (le maréchal.), *Voyez*, Elchingen (le duc d') et Moscowa (le prince de la).

Nicolaï (l'auditeur du conseil d'état) est nommé intendant de Wilna, t. I, p. 153.

Niémen. Dispositions pour le passage de ce fleuve, t. I, p. 78. — L'armée française le franchit à Kowno, p. 139. — A Piloni, p. 144. — A Tilsitt, p. 143. — Et à Grodno, t. I, p. 144.

Noailles (le capitaine Alfred de), aide-de-camp du prince de Neufchâtel, est tué à la Bérézina, t. II, p. 339.

Oboïarzina (combat d') entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, t. I, p. 249.
Oldenbourg (le duché d'). L'occupation de ce duché est un des griefs de la Russie contre la France. Réponse de Napoléon à cet égard, t. I, p. 5-22.
Olita. La retraite des débris du corps polonais se dirige sur cette ville, t. II, p. 348.
Orage de Wilna, t. I, p. 163.
Orcha (la ville d') est occupée par la cavalerie du général Colbert. Un officier de l'empereur Alexandre vient s'y faire prendre, t. I, p. 227. — Retour de l'armée sur Orcha dans la retraite, t. II, p. 254-266.
Orloff (M.), officier russe, arrive comme parlementaire à Smolensk. t. I, p. 341.
Ornano (le général) à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 6-27. — Est investi du commandement supérieur des troupes qui protégent la route de Mojaïsk à Moscou, p. 96. — Combat à Krasnoï, p. 257.
Ostrowno (combat d') entre l'avant-garde commandée par le roi de Naples et divers détachemens de l'armée de Barclai de Tolly, t. I, p. 234.
Otto (M. le comte), ministre de France à Vienne. Lettres du duc de Bassano qui lui sont adressées, t. II, p. 105, 133 et 379.
Oudinot (le maréchal). *Voyez* Reggio (le duc de).

Pac (le général polonais) au passage de la Bérézina, t. II, p. 324.
Pajol (le général) tombe sur un parc de Bagration à Kaloui, t. I, p. 226. — Napoléon traverse ses bivouacs la veille de la bataille de la Moscowa, t. II, p. 6. — *Id.*, p. 27.
Pape (le) Pie VII. Son arrivée de Savone à Fontainebleau, t. I, p. 170.
Parceval (M.) ministre anglais, est assassiné, t. I, p. 171.
Parthouneaux (le général) sur la Bérézina, t. II, p. 322-328 et 341.
Pernetty (le général) commandant l'artillerie du prince d'Eckmuhl à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 15.
Pétersbourg (Saint-). Napoléon, en quittant Wilna, feint de marcher sur cette capitale, t. I, p. 182. — Il se retourne dans la direction de Witepsk et de Moscou, p. 183. — Le duc de Reggio, qui est à Polotsk, reste chargé de menacer la route de Pétersbourg, p. 248. — — Après la prise de Moscou, Napoléon veut aller à Pétersbourg, t. II, p. 79. — Ce qui s'y passe pendant que Napoléon reste à Moscou, p. 193.
Petrowskoï (le château de). Séjour que Napoléon y fait pendant l'incendie de Moscou, t. II, p. 78.

Philippon (le général) à Krasnoï, t. II, p. 257.
Piloni. Le vice-roi y passe le Niémen pour entrer en Russie, t. I, p. 172.
Pino (le général italien) est détaché de Smolensk pour nettoyer le pays entre Velitch et Souraje, t. I, p. 402. — Est blessé à Malojaroslavetz, t. II, p. 207.—Combat à Krasnoï, p. 257.
Plaisance (le général Lebrun, duc de), aide-de-camp de l'empereur à Moscou, t. II, p. 109.—Se trouve au passage de la Bérézina, p. 324.
Plauzolle (le général), du corps d'armée du vice-roi, est tué à l'attaque du village de Borodino, t. II, p. 23.
Poitevin (le général du génie), jette quatre ponts sur la Kolocza à la bataille de Moscowa, t. II, p. 16.—Combat à Krasnoï, p. 257.
Police de l'armée. *Voyez* Discipline.
Pologne. Un des griefs de la Russie est le dessein qu'elle suppose à Napoléon de rétablir cette nation, t. I, p. 21.—Explication de Napoléon à cet égard, p. 22. — Précautions prises avec l'Autriche relativement à la Gallicie, p. 26. — Napoléon règle la part que le rétablissement de la Pologne doit avoir dans les événemens ultérieurs, p. 41.—L'empereur Alexandre veut se faire proclamer roi de Pologne, p. 62.—M. de Pradt est nommé ambassadeur de France à Varsovie, p. 63.—Le rétablissement de la Pologne est proclamé par la diète, p. 154. — Députation polonaise à Wilna, p. 154.—Explication délicate de Napoléon avec les Polonais, p. 180.—Napoléon, à Moscou, presse les levées de la Pologne, t. II, p. 113. — Dévouement des Polonais jusqu'au dernier moment, p. 324.—Ils se retirent après la Bérézina, sur Olita, p. 348.
Polotsk. Le duc de Reggio est dirigé sur cette ville, t. I, p. 232.—Combat du 16 et du 17 août entre le duc de Reggio et le général Wittgenstein, p. 333. — Le maréchal se dispose à évacuer Polotsk. Le général Saint-Cyr, qui prend le commandement après la blessure du duc de Reggio, se maintient dans cette ville, p. 336.—Force Wittgenstein de se retirer, et pour cette action reçoit le bâton de maréchal d'empire, p. 337. — Les Russes ont repris Polotsk. Détails des derniers événemens, t. II, p. 221 et suivantes.
Poméranie suédoise. Occupation militaire de cette province par le maréchal Davoust, t. I, p. 5. — Effet de cette mesure à Saint-Pétersbourg, p. 11.
Poniatowski (le prince) commande l'armée polonaise, t. I, p. 33.—Passe le Niémen à Grodno avec le roi de Westphalie, et débute par la poursuite du corps de Bagration, p. 150.—Ordre au roi de Westphalie de le lancer sur Bagration, p. 164. — Il rentre en ligne avec l'armée de l'empereur qui marche sur Smolensk, p. 299. — Attaque Smolensk par le faubourg de Nikolskoï, p. 310. — Forme la droite de l'armée dans la marche de Smolensk sur Moscou, p. 373.—Commande l'aile droite à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 3, 11, 29 et 34.—Le général russe Toutchkoff, qui lui est opposé, est tué, p. 31. — Poniatowski occupe les avenues de Moscou du côté du midi, p. 45. — Est dirigé contre

Kutusoff par la route de Kalouga, p. 94. Repousse l'attaque de Kutusoff, et contribue à dégager le roi de Naples à Winkowo, p. 136. — Est porté de Winkowo sur Véréia pour rouvrir une communication directe avec Viazma, p. 140. — Texte de quelques ordres que l'empereur lui a fait adresser de Moscou, p. 151. — Il couvrira, du côté de Medyn, la retraite qui va se faire par Véréia, p. 233. — Après la Bérézina, Poniatowski se dirige sur Olita, p. 348.

Posen. L'empereur s'y arrête en entrant en Pologne, t. 1, p. 67.

Pouget (le général), gouverneur de Witepsk, est pris dans cette ville par un détachement de Wittgenstein, t. II, p. 268.

Pradt (M. de), archevêque de Malines et aumônier de l'empereur. Description qu'il fait de la cour de Napoléon à Dresde, t. 1, p. 55. — Est envoyé comme ambassadeur à Varsovie, p. 63. — Ordres que l'empereur lui fait adresser de Moscou pour presser les levées de la Pologne, t. II, p. 113.

Prague. L'impératrice s'y rend en quittant Dresde, t. 1, p. 66.

Pervot (auditeur au conseil d'état), secrétaire de l'ambassade de France en Russie, apporte à Napoléon la nouvelle définitive de la rupture, t. 1, p. 79.

Primat (le prince). L'empereur s'arrête un moment chez ce prince à Aschaffenbourg, t. 1, p. 52.

Prisonniers. Propositions du prince de Neufchâtel au général Barchi de Tolly, pour l'établissement d'un cartel d'échange, t. 1, p. 200. — Lettre de l'empereur réglant l'ordre des convois, p. 208.

Proclamations de Napoléon au moment du passage du Niémen, tom. 1, p. 80. — Injurieuses des Russes, p. 264. — de Napoléon à *ses soldats*, le matin de la bataille de la Moscowa, t. II, p. 17. — de Rastopchin, gouverneur de Moscou, p. 67.

Prouditchevo. Le duc d'Abrantès doit y passer le Borysthène pour tourner le coude qui fait la route de Smolensk à Moscou, t. 1, p. 319.

Prusse. La roi de Prusse essaie de combattre l'influence *anglaise* dans l'esprit de l'empereur Alexandre, t. 1, p. 13. — Se dispose à épouser la querelle de Napoléon, p. 13. — Conclusion de l'alliance, p. 16. — Pièces relatives à cette négociation, p. 83. — La Prusse se ménage la Livonie et la Courlande, p. 17. — Instruction donnée au duc de Bellune qui va prendre position à Berlin, p. 36. — Le roi de Prusse se rend à Dresde, p. 53. — L'armée prussienne passe le Niémen à Tilsitt sous les ordres du duc de Tarente, p. 78. (Pour la suite des opérations militaires des Prussiens, *voir* Tarente (le duc de). — Napoléon écrit de Moscou pour que la Prusse envoie 6,000 hommes de renforts au duc de Tarente, t. II, p. 113. — Communications défiantes qui s'établissent avec Berlin, p. 349.

Radziwill (le prince Dominique). Napoléon entre à Wilna au milieu des troupes commandées par ce prince polonais, t. 1, p. 146.

RAGUSE (le maréchal Marmont, duc de). Son aide-de-camp Fabvier arrive sur le champ de bataille de la Moscowa, apportant la nouvelle de la perte de la bataille de Salamanque, t. II, p. 8.

RAPP (le général), aide-de-camp de Napoléon, le reçoit à Dantzick. t. I, p. 71. — Rejoint le quartier-général à Smolensk, p. 304. — Est blessé à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 21. — Reprend son service auprès de Napoléon à Moscou, p. 109. — Son intrépidité dans le hourra de Gorodnia, 220. — Est auprès de Napoléon au passage de la Bérézina, p. 324.

RAZOUT (le général) à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 22.

REGGIO (le maréchal Oudinot, duc de). Le corps d'armée qu'il commande se dirige de l'Elbe sur Dantzick, t. I, p. 33. — Combat l'arrière-garde de Wittgenstein à Develtowo, p. 149. — Occupe la Samogitie, *ibid.* — Arrive en ligne sur la Dwina, p. 162. — Reste sur la Dwina opposé à Wittgenstein, p. 231. — S'avance sur la route de Saint-Pétersbourg, p. 248. — Combat à Jacoubovo et à Oboïarzina, p. 249. — Se retire sur Polotsk, p. 250. — Lettres de l'empereur qui appartiennent à cette époque de la campagne, 286 et 348. — Le duc de Reggio se voit forcé, par une blessure, de remettre le commandement au général Saint-Cyr, p. 333. — Revient après sa guérison reprendre son commandement, t. II, p. 245. — Ordre de ce maréchal de laisser là Wittgenstein, pour courir à Borisow dont le pont est menacé, et de former l'avant-garde de l'armée de Moscou, p. 272 et 284. — Il bat l'avant-garde de Tchitchagoff, p. 303. — Il passe la Bérézina, p. 318 et 325. — Il est blessé, p. 334. — Transporté à Pletchnitzié, il y est blessé pour la troisième fois, p. 345.

REMONTES. Deux mille chevaux demandés à la Samogitie, t. I, p. 172. — Ordre daté de Wilna pour les remontes, p. 215. — Ordres datés de Moscou pour le même service, t. II, p. 120.

REYNIER (le général) commande l'armée saxonne, t. I, p. 33. — Est laissé en arrière sur la droite pour couvrir Varsovie contre l'armée russe de Volhynie, p. 165. — Instructions que l'empereur lui fait donner, p. 225. — Son avant-garde est surprise à Kobrin, p. 245. — Suite des ordres de l'empereur, p. 283. — Belle manœuvre du général Reynier au combat de Ghorodeczna, p. 333. — Renforcé par l'arrivée de la division Durutte, t. II, p. 252 et 270. — Il bat les Russes à Volkowitz, p. 314. (*Voyez* SCHWARTZENBERG.)

RETRAITE (la) de Moscou commence après l'affaire de Malojaroslavetz, t. II, p. 214. — Premiers désastres causés par l'apparition des grands froids, p. 240. — Retraite de la Bérézina sur Wilna, p. 339.

RIBES (le docteur), l'un des médecins de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110. — On confie à ses soins les blessés de la retraite, qui sont placés dans les voitures de Napoléon, p. 217.

RICARD (le général) surprend les magasins de Ponievij, t. I, p. 162. — Prend possession de Dunabourg, p. 252. — Se trouve dans la retraite au combat de Krasnoï, t. II, p. 262.

RIGA. Les Prussiens s'arrêtent devant Riga, t. I, p. 232. — Sommation de Riga et réponse des Russes aux Prussiens, p. 232-277. — Inaction dans laquelle on reste autour de Riga, p. 335. — Le duc de Tarente garde ses positions devant Riga jusqu'au dernier moment, t. II, p. 351.

ROGUET (le général) commandant une division de la jeune garde à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 26. — Au combat de Krasnoï, p. 256.

ROMANOW (combat de), le 14 juillet, entre la cavalerie de Latour-Maubourg et l'arrière-garde de Bagration, t. I, p. 222.

ROSTOPCHIN (gouverneur de Moscou, réunit au Kremlin les nobles et les marchands pour recevoir l'empereur Alexandre, t. I, p. 263. — Sa proclamation, t. II, p. 67. — Il fait brûler Moscou, p. 74-75. — Reproches de Napoléon, p. 85.

ROUSSEL (le général) est tué la nuit qui précède notre entrée à Witepsk. — On ne sait par qui, t. I, p. 237.

RUSSIE (la) rouvre ses ports au commerce anglais, t. I, p. 9. — S'arrange avec la cour de Suède, p. 12. — État des armées qu'elle tient sur la frontière du duché de Varsovie au 1er janvier 1812, p. 19. — Griefs respectifs de la France et de la Russie, p. 21, et t. II, p. 194. — Ultimatum du prince Kourakin, t. I, p. 48. — La guerre se déclare à Gumbinen, p. 78. — Pièces historiques relatives à la rupture, p. 107. — La Russie dégagée de toute inquiétude relativement à la Suède et à la Turquie devient plus hardie dans ses combinaisons militaires, p. 262. — Ses proclamations deviennent injurieuses, p. 264. — L'armée française pénètre dans la vieille Russie, p. 364. — Aspect du pays, p. 374. (*Voir* NÉGOCIATIONS; et pour les opérations militaires, *voir* les divers corps d'armée.)

SAINT-CYR (le général Gouvion-) commande l'armée bavaroise. Napoléon le dirige de Wilna sur Gloubokoë, t. I, p. 183. — On le fait ensuite avancer sur Polotsk pour y soutenir le duc de Reggio contre Wittgenstein, p. 252. — Aux affaires de Polotsk, il prend le commandement après la blessure du duc de Reggio, et change en ruse de guerre le commencement de la retraite, p. 336. — Il est nommé maréchal d'empire, p. 337. — Instructions qui lui sont envoyées au moment où Napoléon se décide à marcher sur Moscou, p. 357. — Blessé et forcé dans la position de Polotsk, il repasse la Dwina, t. II, p. 221.

SAINT-GENIEZ (le général) est fait prisonnier dans une attaque des Russes aux environs de Druia, t. I, p. 222.

SAINT-GERMAIN (le général) commande un corps de cavalerie à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 27.

SAINT-MARSAN (M. de), ambassadeur de France à Berlin. Sa correspondance relative aux dispositions de la Prusse pour une alliance avec la France, t. I, p. 83 et suiv.

SAINT-PÉTERSBOURG. *Voyez* PÉTERSBOURG.

SAINT-SULPICE (le général) se porte avec un détachement de la cavalerie de la garde contre les Cosaques qui infestent la grande route de Mojaïsk, t. II, p. 95.

SALAMANQUE. Le nouvelle de la bataille de Salamanque est apportée sur le champ de bataille de la Moscowa, par le colonel Fabvier, aide-de-camp du duc de Raguse, t. II, p. 8.

SALUCES (le baron de), écuyer de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

SAMOGITIE. Wittgenstein, poussé par le duc de Reggio, évacue cette province, t. I, p. 149. — Le duc de Tarente est chargé de l'occuper, p. 155.

SANGOUSKO (le prince), aide-de-camp polonais de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110. — A la Bérézina, p. 324.

SAULNIER (M. l'auditeur au conseil d'état), est nommé intendant de Minsk, t. I, p. 153.

SAXE-WEYMAR, SAXE-COBOURG (les princes de), se trouvent à l'entrevue de Dresde, t. I, p. 53.

SAXE (le roi de). Ouvertures qui lui sont faites relativement au rétablissement éventuel de la Pologne, t. I, p. 44. — Le roi et la reine de Saxe viennent au-devant de Napoléon et de l'impératrice jusqu'à Freybourg, p. 53. — Ils reçoivent la cour de Napoléon dans leur palais de Dresde, p. 57. — L'armée saxonne est commandée par le général Reynier. *Voyez* REYNIER.

SCHWARTZENBERG (le prince de), ambassadeur d'Autriche à Paris, signe le traité d'alliance, t. I, p. 3. — Commande le contingent autrichien, p. 33. — L'empereur lui envoie de Dresde l'aide-de-camp Flahaut, p. 61-78. — Schwartzenberg, sortant de la Gallicie, s'avance vers le nord pour rejoindre l'empereur qui appelle à lui le contingent autrichien, p. 164. — Dans cette marche il doit arriver sur les flancs de Bagration, *ibid.* — Il est détourné de cette direction par la brusque invasion de Tormasow, p. 246. — Ordre de l'empereur de pousser vivement Tormasow, p. 249. — Schwartzenberg a battu Tormasow à Ghorodeczna, p. 333. — Instructions qu'on lui envoie au moment où Napoléon se décide à se porter sur Moscou, p. 357. — Encouragemens que Napoléon prodigue au général autrichien, p. 357, et t. II, p. 51. — Schwartzenberg donne à Tormasow le temps d'attendre l'arrivée de l'armée que Tchitchagoff amène des frontières turques, p. 102. — Instructions que l'empereur lui envoie de Moscou sur les opérations qu'il aura à soutenir contre Tchitchagoff, p. 105. — Fausses marches qui permettent à Tchitchagoff de se placer entre lui et Napoléon, p. 227. — Ses manœuvres pour réparer cette faute, p. 228-270. — Au moment d'atteindre Tchitchagoff, il revient sur Sacken, p. 312. — Suite de ses allées et venues entre le Bug et le Niémen, p. 350. — Dernières lettres que le duc de Bassano lui adresse, p. 378 et 380.

SÉBASTIANI (le général) prend possession de Widzoui, t. I, p. 155. — Ses avant-postes sont surpris aux environs de Druia, p. 222. — Est attaqué à Inkowo par l'avant-garde de Barclai de Tolly, p. 273. — Après la prise de Smolensk, sa cavalerie est jetée sur la gauche pour nettoyer le pays, p. 337. — Commande l'avant-garde qui sort de

Moscou pour observer la retraite de Kutusoff, t. II, p. 93. — Est surpris à Winkowo par l'armée tout entière de Kutusoff, p. 135.

Ségur (le comte Philippe de), maréchal-de-logis de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Serbodin (le baron de) apporte à Paris l'ultimatum du cabinet russe, t. I, p. 48.

Signeul (M.) arrive à Dresde avec des propositions de la Suède, t. I, p. 67.

Smolensk. Barclai de Tolly et Bagration y font enfin leur jonction, t. I, p. 241. — Marche de Napoléon sur Smolensk, p. 273. — Dispositions d'attaque, p. 304. — Prise de Smolensk, p. 313 et 314. — Séjour de Napoléon à Smolensk, p. 331. — L'empereur y appelle le duc de Bellune, p. 358-372. — Ordres expédiés de Viazma pour arrêter la retraite à Smolensk, t. II, p. 229. — On abandonne cette ville, p. 244.

Sorbier (le général), à l'attaque de Smolensk, t. I, p. 311. — Sur le champ de bataille de la Moscowa, t. II, p. 20-62.

Soultanowka (combat de) entre le prince d'Eckmuhl et Bagration, t. I, p. 230.

Speranski, (secrétaire du cabinet de l'empereur Alexandre). Sa disgrâce, t. II, p. 195.

Staël (madame de) à Saint-Pétersbourg, se place entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, t. II, p. 199.

Steingel (le général russe) arrive de Finlande, et manœuvre entre le duc de Tarente et Saint-Cyr, t. II, p. 222. — Il est battu à Polotsk par le général de Wrède, t. II, p. 224.

Subsistances de l'armée. *Voy.* Approvisionnemens.

Suchet (le maréchal) a pris Valence, et l'armée tout entière qui défendait cette ville, t. I, p. 7.

Sucre de betterave. Encouragemens donnés par Napoléon aux manufactures de sucre de betterave, t. I, p. 6.

Suède. On s'y obstine à continuer le commerce avec l'*Angleterre*, t. I, p. 4. — Occupation militaire de la Poméranie par le prince d'Ecmuhl, p. 5. — Effet que cette mesure produit à Pétersbourg, p. 11. — Mission de M. de Lowenhielm. La Suède s'engage avec la Russie, p. 12. — Principaux articles de son traité, p. 111. — L'Autriche charge son envoyé, M. de Neipperg, de ramener le cabinet de Suède à l'alliance de Napoléon, p. 26. — M. Signeul arrive à Dresde avec des demandes d'argent de la part du prince de Suède. Refus de Napoléon. p. 67. — La Russie, n'ayant plus d'inquiétude sur la Suède, dégarnit la Finlande pour renforcer Wittgenstein, p. 260. — L'influence de la Suède agit même à Constantinople, contre nous, *ibid.* — C'est le 26 octobre, à Moscou, que Napoléon se décide à écrire la dernière ligne de sa rupture avec la Suède, t. II, p. 113. — Conférence d'Abo entre l'empereur Alexandre et le prince de Suède, p. 200.

Suisses (les) de la division Merle à Polotsk, t. II, p. 223. — Sur la Bérézina, p. 318.

Sweczin (le général russe) est fait prisonnier dans la retraite de Viazma, t. II, p. 235. — Et délivré par le colonel Czernicheff, p. 305.

Swentziany. Napoléon, arrivé à Swentziany, quitte la route de Saint-Pétersbourg, et prend la direction de Witepsk, t. I, p. 222.

Système continental (le) est la pensée dominante de Napoléon. L'année 1812 l'en trouve occupé plus que jamais, t. I, p. 13-22.

Talleyrand (M. de). *Voy.* Bénévent (le prince de).

Tarente (le maréchal Macdonald, duc de), se met en marche avec les Prussiens par les routes qui longent les côtes de la Baltique russe, t. I, p. 78. — Passe le Niémen à Tilsitt, p. 143. — Prend possession de la Courlande, p. 162. — Arrive en ligne sur la Dwina, p. 163. — Lettre de l'empereur sur les opérations de ce corps d'armée, p. 201. — Le duc de Tarente reste chargé de faire le siége de Riga, p. 232. — Instructions qu'on lui envoie au moment où l'empereur se décide à marcher sur Moscou, p. 357. — Les Russes veulent dégager Riga, t. II, p. 106. — Napoléon demande à la Prusse un renfort de 6,000 hommes pour l'armée du duc de Tarente, p. 114 — Par l'arrivée du corps de Steingel, le duc de Tarente est rejeté hors du cercle des opérations principales, p. 220-222. — Il reste devant Riga pour couvrir Wilna le plus long-temps possible, p. 351.

Taroutino. Position que Kutusoff y occupe pendant le séjour de l'armée française à Moscou, t. II, p. 100.

Tartares (les prisonniers) demandent à se ranger sous les drapeaux de Napoléon, t. II, p. 120.

Tascher, aide-de-camp du prince Eugène à Krasnoï, t. II, p. 257.

Tchitchagoff. Napoléon apprend à Moscou que ce général se porte des frontières turques sur Varsovie, t. II, p. 103. — Dispositions prescrites au prince de Schwartzenberg, p. 105. — Napoléon apprend à Viazma que ce général russe a réussi à se placer entre Minsk et Schwartzenberg, p. 227. — Suite des progrès de l'amiral russe, p. 247. — Il a pris Minsk, p. 290. — Il arrive à Borisow, p. 296. — Il se laisse surprendre le passage de la Bérézina, p. 311-317. — Entre en communication avec Wittgenstein et Kutusoff, p. 332. — Livre et perd la bataille de la Bérézina, p. 334.

Teste (le général), à la bataille de la Moscowa, pénètre dans la redoute de Semenowskié, t. II, p. 25.

Tharreau (le général) commande provisoirement l'armée westphalienne après le départ du roi Jérôme, t. I, p. 223.

Thermes (M. de), aide-de-camp du duc de Reggio. Lettre dont l'empereur le charge pour le maréchal, t. I, p. 286.

Thorn. Séjour du quartier impérial à Thorn, t. I, p. 69. — Mesures prises par Napoléon pour rétablir l'ordre dans le passage des troupes, t. I, p. 69.

Tilsitt. Le duc de Tarente y passe le Niémen pour entrer en Russie, t. I, p. 143.

Tormasow (le général russe) menace d'une invasion le midi du grand-duché de Varsovie, t. 1, p. 224. — Calculs de Napoléon sur les forces du général, p. 282. — Marche de Tormasow sur Varsovie et sur Bialystock, p. 244. — Il surprend à Kobrin la brigade du général Klingel, p. 245. — Jette l'inquiétude dans le grand-duché, p. 331. — Est battu à Ghorodeczn par le prince de Schwartzenberg, p. 332. — Lettre de l'empereur à ce sujet, p. 348. — Peu d'importance que Napoléon continue d'attacher aux diversions que ce général peut faire dans le midi de la Pologne, t. II, p. 41. — Remplacé par Tchitchagoff en Volhynie, il prend dans l'armée de Kutusoff la lieutenance vacante par la mort de Bagration. Napoléon le trouve sous ses pas à Krasnoï, p. 259.

Toula, Projet de Napoléon de marcher sur cette ville en sortant de Moscou, t. II, p. 128-134.

Toutchkoff (le général russe) est fait prisonnier à Valoutina, t. I, p. 322. — Un autre général Toutchkoff (frère du précédent), est tué à la bataille de la Moscowa, combattant contre Poniatowski, t. II, p. 33.

Toutelmine (le général russe), sous-directeur de l'établissement des Enfans-Trouvés de Moscou, est appelé auprès de Napoléon qui le charge d'écrire à Saint-Pétersbourg, t. II, p. 85. — Belle conduite qu'il tient à notre sortie de Moscou, p. 145.

Trévise (le maréchal Mortier, duc de), commande la jeune garde à la bataille de la Moscowa, t. II, p. 20-35. — Est nommé gouverneur de la province de Moscou, p. 45. — Ses efforts pour arrêter la première explosion de l'incendie, p. 74. — Restera le dernier à Moscou, p. 132. — Il est chargé de l'évacuation et de faire sauter le Kremlin, p. 139. — Texte des ordres qui lui sont adressés, p. 176, 178 et 179, 181. — Il fait prisonnier le général russe-allemand Wintzingerode, p. 143. — Il rejoint Napoléon à Véréia, p. 216. — Ordre qui lui est adressé à Smolensk, p. 271. — Il combat à Krasnoï, p. 259. — Et sur la Bérézina, p. 309, 321 et 325.

Triaire (le général) à Krasnoï, t. II, p. 257.

Turenne (le comte de), chambellan de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

Turquie, Garantie de l'intégrité de cette puissance stipulée dans le traité d'alliance de l'Autriche avec la France, t. I, p. 27. — Démarches à faire par les deux cabinets auprès de la Porte, pour que l'armée turque reprenne avec vigueur les opérations militaires contre la Russie, p. 28. — Pièce supposée, à l'aide de laquelle les Russes escamotent la signature du traité de Bucharest, t. II, p. 195. — Le sultan Mahmoud se refuse à ratifier, t. I, p. 225. — Il cède, p. 260. — Les Russes, rassurés sur la Turquie, tirent du Danube les renforts qui menacent la frontière méridionale du grand-duché de Varsovie, p. 260. — Napoléon trouve à Moscou le texte du traité qui vient de finir la guerre des Russes avec les Turcs, t. II, p. 98.

Valence, capitale du royaume de ce nom, est prise par le maréchal Suchet, t. I, p. 7.

VALOUTINA. (Combat de), t. 1, p. 326.
VARSOVIE (le grand duché de). *Voyez* POLOGNE.
VARSOVIE (la ville de), inquiétude que l'apparition de Tarmasow jette à Varsovie, t. 1, p. 332.
WELLINGTON (le général anglais), sort du Portugal et gagne la bataille de Salamanque, t. II, p. 8. — Il entre à Madrid, p. 111.
WERDIER (le général) attaque les Russes à Kliastitza, t. 1, p. 248. — Est blessé aux affaires de Polotsk, p. 336.
VIAZMA (l'armée française arrive à), t. 1, p. 367. — Napoléon y fait achever les funérailles de l'évêque, p. 369. — Le général Baraguay d'Hilliers y est laissé pour commandant, p. 372. — Retraite de l'armée de Moscou sur Viazma, t. II, p. 218. — Combat de Viazma dans lequel le vice-roi et le prince d'Eckmuhl s'ouvrent le passage à travers les armées russes, p. 234.
VICE-ROI d'Italie (le). *Voyez* EUGÈNE (le prince).
VICENCE (le grand écuyer Caulaincourt, duc de) à la bataille de la Moskowa, t. II, p. 6 et 31. — A Moscou, p. 109. — Sur la Bérézina, p. 324. — Ordre qui lui est donné pour le départ de Smorghoni, p. 381.
VICTOR (le maréchal) *Voyez* BELLUNE (le duc de).
WESTPHALIE (le roi de) conduit son armée sur Varsovie, t. 1, p. 33. — La reine de Westphalie se trouve à la réunion de Dresde, p. 53. — Le roi prend les ordres de l'empereur à Thorn, p. 70. — Il passe le Niémen à Grodno conduisant les Polonais, les Saxons et les Westphaliens, p. 144. — Est mis sur les pas de Bagration, p. 150. — Lenteur de ses marches, p. 164. — Lettre de Napoléon contenant l'ordre de pousser Bagration avec plus de vivacité, p. 195 et 206. — Le roi de Westphalie quitte l'armée, p. 222. — Ordres de l'empereur après le départ du roi, p. 280. — L'armée Westphalienne forme l'arrière-garde de l'armée qui s'avance sur Moscou, p. 373. — Rang qu'elle prend dans la retraite, t. II, p. 131. — Est chargée de faire la police du pont d'Orcha, p. 294. — Lettre de Napoléon à son frère contenant une leçon de tolérance religieuse, p. 230.
WILNA. L'empereur Alexandre s'y met à la tête de ses troupes, t. 1, p. 61. — Marche de l'armée française sur cette capitale, p. 142. — L'armée russe se retire, p. 144. — Séjour de Napoléon à Wilna, p. 146. — Nouveau gouvernement qu'il y établit, p. 152. — Travaux ordonnés pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main, p. 172 et 213. — Napoléon quitte Wilna pour se porter en avant, p. 182 et 196. — Il y laisse le duc de Bassano, p. 183, — Retour de l'armée sur Wilna, p. 415.
WINKOWO (combat de) entre le roi de Naples et Kutusoff, t. II, p. 136.
WINTZINGERODE (le général russe). Son empressement à reprendre possession de Moscou, le fait tomber dans un de nos avant-postes du Kremlin. t. II, p. 144. — Se trouve sous les pas de l'empereur à Veréia, p. 216. — Ordre qui l'envoie à Metz, p. 285. — Il est délivré en route par le colonel Czernicheff, p. 305.

WITEPSK. Napoléon quitte à Swentziani la direction de Saint-Pétersbourg pour prendre celle de Witepsk, t. I, p. 222.—L'armée française arrive sur Witepsk, p. 239.—Napoléon entre à Witepsk, p. 241.— Distribution de l'armée en quartiers de rafraîchissemens dans les environs, p. 243.—Séjour de Napoléon à Witepsk, p. 254.—Inquiétudes qui s'élèvent autour de Napoléon, p. 268. — L'armée quitte Witepsk pour se porter sur Smolensk, p. 297.—Pendant la retraite les manœuvres du duc de Bellune laissent cette ville à découvert, t. II, p. 244. — Elle est reprise par Wittgenstein, p. 268.

WITTGENSTEIN (le général russe) se replie devant le duc de Tarente, t. I; p. 148.— Il est laissé sur la Dwina pour couvrir la route de Saint-Pétersbourg, p. 226.—Dispositions de Napoléon contre Wittgenstein, p. 232.—Ce général se maintient sur la Dwina malgré les efforts du duc de Reggio, p. 248.— Il est blessé à Kliastitza, p. 250.— La Finlande, rassurée sur la Suède, lui fournit des renforts, p. 260. — Il attaque Polotsk, p. 334. — Le duc de Reggio est blessé. Le général Saint-Cyr parvient à repousser Wittgenstein, p. 336.—Peu d'importance que Napoléon continue d'attacher aux diversions que ce général voudrait faire sur la Dwina, t. II, p. 40.—Napoléon reconnaît à Moscou que cette diversion entre sérieusement dans les projets du cabinet russe, p. 106. — Il apprend que Wittgenstein est parvenu à se rendre maître de Polotsk, p. 221.—Manœuvres du duc de Bellune pour arrêter les progrès que le général russe fait sur la rive gauche de la Dwina, p. 244.—Wittgenstein reprend Witepsk, et tient le duc de Bellune en échec au combat de Tchatchniki, p. 269.—Le duc de Bellune est chargé de le contenir pendant que l'armée de Moscou va défiler sur la Bérézina, p. 272.—Wittgenstein arrive sur la Bérézina, p. 332.—Il y est battu par le duc de Bellune, p. 335.

WOLKOWITZ (combat de) entre le général Reynier et l'armée russe de Sacken, t. II, p. 312.

WOLHYNIE (armée russe de). *Voy.* TORMASOW.

WRÈDE (le général bavarois de) se distingue aux dernières affaires de Polotsk, t. II, p. 223.—Il bat le corps de Steingell, p. 224.—Son armée devient une réserve après le passage de la Bérézina, p. 333—347.

WURTEMBERG (le roi de) se trouve au passage de Napoléon à Wurtzbourg, t. I, p. 52.

WURTEMBERGEOIS (le contingent) sert dans le corps du maréchal Ney. On se plaint de leur indiscipline, t. I, p. 69.

WURTZBOURG (le grand-duc de), (avant et depuis, grand-duc de Toscane), reçoit l'empereur et l'impératrice à Wurtzbourg, t. I, p. 52. — Il vient les rejoindre à Dresde, p. 53. — Il accompagne sa nièce l'impératrice Marie-Louise, dans le voyage qu'elle fait à Prague, p. 66.

YVAN (le docteur), chirurgien ordinaire de Napoléon à Moscou, t. II, p. 110.

ZAYONSCHECK (le général polonais) est blessé devant Smolensk, t. I, p. 318.—Est encore blessé sur la Bérézina, t. II, p. 338.

FIN DE LA TABLE.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

OCT 5 1941

MAR 27 1947

LD 21-100m-7.'40(6936s)

YB 58512

DC235
F2
v. 2

Fair
126871